

SENSEI

TAISEN DESHIMARU, MAÎTRE ZEN

DOMINIQUE BLAIN



INÉDIT
Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2011
ISBN : 978-2-226-23793-4

*Dix mille lignes d'écriture ne valent un
sourire*

le sourire de Sensei.

Introduction

*Il fut connu, reconnu
Beaucoup l'ont estimé, admiré, parfois
adulé
D'autres méprisé
Lui... le sans-objet*

En japonais, *sensei**, littéralement « celui qui est né avant », désigne au sens large le maître, l'enseignant, l'éducateur, l'érudite, le mentor, le mécène et le père. C'est ainsi que les disciples de Taisen Deshimaru appelaient l'homme qui a introduit le « vrai Zen » en France et lui a donné plus largement une portée internationale.

Retraçant la période européenne du maître à partir de 1967, date de l'arrivée de Taisen Deshimaru en France à l'âge de cinquante-trois ans, ce livre présente sa vision du Zen, sa conception de la relation maître-disciple – la « transmission » – et la manière dont s'est constituée une *sangha**¹ (communauté de pratiquants) européenne, dont témoigne aujourd'hui encore le temple de La Gendronnière. Ce travail n'a pas pour vocation d'exposer son enseignement dans sa globalité (le lecteur qui le souhaite aura l'opportunité d'approfondir en se reportant aux nombreux ouvrages que Taisen Deshimaru a écrits tout au long de sa mission²), ni de prouver qu'il fut un grand maître, mais, à travers anecdotes et petites histoires qui ont marqué la vie de Sensei, d'exposer chacune des facettes de sa pensée, de sa spiritualité et de sa personnalité, afin de rendre hommage à l'œuvre qu'il a accomplie durant ses années passées en Europe. Si l'on juge l'arbre à ses fruits, on peut dire que la récolte est abondante.

George Steiner disait : « C'est en abandonnant sa vocation que l'on devient un vrai maître. » Taisen Deshimaru ne s'est jamais considéré comme tel, bien qu'il se soit vu remettre par ses pairs, les moines de la branche Sôtô* du Zen, le titre de *rôshi** (maître confirmé). Il n'employait le titre de « maître » que pour affirmer sa qualité d'enseignant auprès de ses disciples ou pour officialiser sa mission. Kôdô Sawaki lui avait, disait-il sans cesse, confié un devoir à remplir, celui d'éduquer ses disciples et de faire connaître le « vrai Zen » aux Européens. Toute sa personne, son existence même en étaient investies. Sensei a formé des milliers de disciples ainsi que de futurs enseignants. Il n'a économisé ni son temps ni son énergie – dont il débordait – pour faire fructifier l'arbre de la *bodhi* (arbre de l'éveil du Bouddha) en continuant inlassablement à enseigner la pratique au détriment de sa santé. Toute sa période européenne a été marquée par l'urgence. Sa force et sa vitalité ne s'éteignirent qu'à sa mort, à l'âge de soixante-sept ans.

Sensei ne laissait personne indifférent : les points de vue étaient soit élogieux, soit désastreux. Les critiques les plus virulentes étaient formulées par des personnes l'ayant à peine rencontré ou qui ont abandonné très rapidement une pratique qui leur paraissait difficile et astreignante. À ce propos, l'enseignant ne manque jamais d'expliquer que le disciple qui s'avance sur la Voie est comme la truite qui remonte la rivière : plus elle avance vers la source, plus le torrent devient étroit et laisse apparaître les pierres qui font obstacle à la Voie.

Afin d'illustrer ces réactions, il est intéressant de se remémorer la vie au VI^e siècle de notre ère de Bodhidharma, vingt-huitième patriarche indien, celui que l'on appelait le « barbare de l'Ouest », et qui introduisit le Ch'an en Chine (qui deviendrait le Zen en passant au Japon). À son arrivée en Chine du Sud, en venant d'Inde, il rencontra l'empereur Wu, qui, converti au bouddhisme, étudiait les sûtras* et pratiquait les exercices méditatifs. Il contribua beaucoup à répandre le bouddhisme à travers la Chine en faisant construire et subventionnant nombre de monastères. Estimant qu'il était temps de faire le bilan de son œuvre, il ordonna de faire venir en son palais

cet homme à la réputation rustre et sévère, quelque peu effrayante. Il lui demanda quels mérites il avait acquis et ce qu'il pouvait, selon lui, espérer après sa mort pour avoir aidé à instaurer la doctrine bouddhiste dans son pays. La réponse fut cinglante : « Aucun mérite ! » L'empereur l'interrogea alors sur le sens que pouvait avoir toute une vie s'il n'y avait aucune récompense. Bodhidharma lui répondit : « Un vide incommensurable – rien de sacré. » Puis il se rendit à Shaolin (Shorin-ji) sur le mont Su, et passa neuf années consécutives face à un mur pour pratiquer la méditation silencieuse, que l'on nommera par la suite au Japon le zazen.

Des milliers de pratiquants sont ainsi passés dans la sangha de maître Deshimaru ; beaucoup partaient, certains restaient. Il n'y avait rien à espérer de la pratique, tout était donné ici et maintenant, dans l'instant... Ceux qui quittaient la sangha ne l'avaient peut-être pas compris. De plus, lors des camps d'été, l'investissement du participant dans les travaux manuels (*samu**) nécessaires au bon fonctionnement de la sangha demandait une certaine abnégation, souvent absente de notre société consumériste d'aujourd'hui. Les bénéfices de zazen sont sans limites, encore faut-il cesser de s'accrocher désespérément à sa propre dualité.

Maître Deshimaru est venu sur notre continent non en tant que sage, mais en tant qu'homme vrai. Non qu'un sage ne soit pas vrai, mais un homme vrai n'est pas forcément sage... Il est celui qui ne sait mentir, qui s'expose à la face du monde tel qu'il est, de la façon la plus simple : c'est en cela qu'il est vrai. Lorsque l'on fréquente les instructeurs zen, il en est peu que l'on trouve sages. C'est à partir de cette non-sagesse qu'apparaît l'enseignement, la possibilité de se dépasser. La vie elle-même embrasse la « sagesse/non-sagesse » ; la pratique propose d'aller au-delà de cette dualité et de l'abandonner.

« Ne t'approche pas trop près de ton maître, tu brûlerais ; ne te tiens pas trop éloigné, tu gèlerais », nous met en garde la tradition. Pour le disciple ne l'ayant pas connu, maître Deshimaru semble déroutant, drôle, énigmatique, joueur, parfois rabelaisien et, pour l'homme de la rue, extrêmement sympathique. Il est aujourd'hui élevé par certains de ses disciples au rang d'icône. Employant la

« voie directe » du Zen dénuée de concession, il pouvait être dur et froid comme le métal, tendre et doux comme une caresse, sévère ou tolérant selon les personnes et les circonstances. S'adaptant à chaque situation qui s'offrait à lui, il enseignait toujours dans l'instant, le quotidien, le concret...

À ce jour, sa mission est accomplie : l'Association zen internationale (AZI) compte plusieurs milliers d'adhérents. Le bateau vogue sur une mer calme ou agitée selon les périodes et les personnes qui le fréquentent. Quelques passagers s'engagent, certains reviennent et d'autres s'en vont... Le Zen existe depuis l'éveil du Bouddha il y a deux mille cinq cents ans, et depuis quarante ans seulement en Europe. Nous sommes dans les premiers âges d'une immense aventure.

Jusqu'à présent, il n'existait pas de biographie relatant la venue en Europe de maître Deshimaru. Cet ouvrage, basé sur de nombreux témoignages et des recherches dans les archives, essaie de combler au mieux cette lacune. Cependant, un tel travail, aussi fourni soit-il, ne saurait prétendre épuiser le sujet d'une vie particulièrement dense. Les souvenirs se sont effacés avec le temps et les disciples ont vieilli, certains sont morts ou ont disparu. Espérons que cette première tentative incitera d'autres personnes à entreprendre une étude différente de la vie du maître. Le biographe qui essaie de rendre compte d'une vie se heurte à des difficultés parfois insurmontables et risque de froisser des susceptibilités. Il est toujours probable que certaines personnes ayant connu le maître penseront, en découvrant ce livre, qu'il ne correspond pas à la vision qu'elles ont de sa vie ou de sa personnalité. Un interviewé précise que chaque disciple a « son » maître Deshimaru, c'est-à-dire son propre regard filtrant une certaine réalité du maître. Peut-être faut-il alors s'en remettre au maître zen Tokusan qui disait :

*« Trente coups si tu parles
trente coups si tu te tais. »*

1- Les mots marqués par un astérisque, à la première occurrence uniquement, sont expliqués dans le lexique en fin d'ouvrage.

2- On se reportera notamment à la bibliographie en fin d'ouvrage, qui récapitule son œuvre ainsi que les témoignages de ses disciples.

À l'origine, le Zen de Dôgen

Afin de comprendre la vie de maître Deshimaru, il semble indispensable de suivre sa filiation spirituelle et de remonter à Kôdô Sawaki, son maître direct, et avant lui à maître Dôgen (1200-1253), le fondateur du Zen Sôtô au Japon.

Entré à l'âge de treize ans au monastère, Dôgen décide de se rendre en Chine à vingt-trois ans (de 1223 à 1227) afin de retrouver l'essence du Zen qui s'est perdue dans les querelles de pouvoir et de conflit politique. Mais il s'aperçoit très rapidement que la situation est identique à celle de son pays : le bouddhisme chinois est en pleine décadence du fait, entre autres, de la mainmise du pouvoir politique sur les certificats d'ordination officiels et les titres cléricaux, avec toutes les dérives qui s'ensuivent. Dôgen écrit ainsi : « Quant à ceux qui s'intitulent "maîtres du Ch'an", ils ne comprennent ni la richesse ni la profondeur du *dharm*a* dont ils n'ont aucune expérience personnelle. Ils s'imaginent que citer quelques phrases de Lin-Tsi ou de Yun-Mên suffit à énoncer toute la doctrine bouddhique. Si la doctrine n'était que cela, elle n'aurait pas survécu jusqu'à nos jours. Ces personnes, aussi stupides qu'insensées, ne peuvent pénétrer l'esprit des sùtras ; elles les dévaluent arbitrairement et en négligent l'étude. En vérité, on ne peut que les qualifier d'hérétiques. »

Dôgen est profondément marqué par la conversation qu'il a eu avec le *tenzo* (cuisinier) du temple de Keitoku-ji qui fait sécher des champignons au soleil lors de son séjour en Chine. « Depuis combien de temps êtes-vous moine ? lui demanda-t-il.

– Depuis soixante-huit ans.

– Pourquoi vous, un ancien, effectuez un travail de ce genre sans vous faire aider ?

– Que connaissez-vous du travail des anciens ? Les autres ne sont pas moi...

– Vous suivez exactement les règles du temple, mais lorsque le soleil est tellement brûlant, vous ne devriez pas vous y exposer.

– Je dois remplir ma tâche et je ne peux attendre. »

Dôgen se sent également très inspiré par l'esprit de celui qui deviendra son maître, Nyojô (Ju-ching en chinois), abbé de Ts'aotung. À son contact, il envisage d'instaurer au Japon une voie en dehors des protocoles établis par les autres écoles en place. Dôgen n'emploie jamais le mot « Zen » mais celui de « dharma », c'est-à-dire la « Voie ». D'après lui, ceux qui pensent que le dharma mène à la création d'un type d'école ou d'une secte suscitent un phénomène de dégénérescence et ne font rien d'autre que de pactiser avec le diable. Nyojô avertissait déjà son disciple sur cette éventualité : « Depuis peu, on rencontre de plus en plus de moines qui veulent qu'on les prenne pour des patriarches. Ils portent des *kesa** (vêtements monastiques) chamarrés et exposent leurs titres mirobolants. Quelle pitié et quelle arrogance ! Comment peut-on les aider ? Les transmetteurs du dharma se font de plus en plus rares... Voilà comment décline la voie des patriarches. La voie qui consiste à ne s'appuyer que sur les dix étapes de la carrière d'un moine est différente de celle de la voie de l'héritage direct des bouddhas et des patriarches, de notre voie de la transmission de bouddha à bouddha. De plus, certains disciples qui ne pensent qu'à eux-mêmes en faisant zazen manquent complètement de compassion. Aussi, leur prétendue sagesse ne leur permet pas de saisir tout à fait la réalité des phénomènes. Ne recherchant que leur propre amélioration ou réalisation, ils brisent la lignée de la transmission. Leur zazen est éternellement différent de celui des bouddhas et des patriarches. »

Pour Dôgen, la véritable transmission se situe ailleurs : « Des énoncés comme "Untel est mon héritier" ou "Untel a étudié avec moi" n'ont jamais figuré sur nos attestations qui portent seulement les noms de nos prédécesseurs, y compris les sept bouddhas. Ainsi l'esprit du sang de Huinêng fut-il, comme son cœur, harmonisé avec

le sang pur de Ch'ingyuan et le sang pur de celui-ci avec celui de Huinêng. Tout cela n'a rien à voir avec ce qui est enseigné dans les diverses écoles. »

À son retour au Japon, Dôgen enseigne un Zen basé sur le contrôle de soi par la pratique de zazen. Lorsqu'on lui demande ce qu'il rapporte de son séjour en Chine, il répond simplement : « Yeux horizontaux, nez vertical. » Il précise : « Ceux qui veulent réellement comprendre la Voie doivent s'appliquer à pratiquer zazen, et rien d'autre ; la voie des bouddhas et des patriarches était seulement zazen. » Il déclare encore à ses disciples : « Beaucoup de gens s'imaginent que multiplier les images du Bouddha et élever des temples favorise l'expansion de la Voie. C'est une grave erreur. Un temple n'a jamais été facteur d'éveil. Une chaumière, l'ombre d'un arbre suffisent pour pratiquer zazen, ne serait-ce qu'un instant. Alors, en effet, le bouddhisme fleurira. Quand l'esprit de la Voie surgit, on est immédiatement libéré du souci de la renommée et du profit. Vous devez simplement éprouver un sentiment de gratitude envers vos compagnons de pratique que vous rencontreriez difficilement au-dehors. Vous mettez ici en pratique ce qu'il vous serait difficile d'accomplir ailleurs. »

C'est dans ce cadre qu'est créé ce que l'on appellera l'école Zen Sôtô. Les règles que Dôgen instaure sont particulièrement simples et strictes. Elles stipulent entre autres :

« Ne psalmodiez pas les noms des bouddhas ou les sùtras dans la salle, à moins que vos supérieurs ne vous le demandent en certaines occasions.

– Ne portez pas de robes qui ne soient faites d'étoffes communes ; ceux qui, dans le passé, ont compris la Voie ne se vêtaient pas autrement.

– Gardez présentes à l'esprit les admonitions des bouddhas et patriarches ; les pures règles doivent être gravées dans vos os comme dans votre esprit. »

Dôgen séjourne un temps dans un petit temple au pied du pic Yamashi, dans la province d'Echizen. L'ermitage se situe un peu à

l'écart du temple d'Eihei-ji* en cours de construction avec la communauté de ses disciples. Dans ce lieu, il rédige les règles monastiques et pratique intensément l'investigation philosophique qui se traduira par l'élaboration d'une œuvre considérable ensuite, dont le célèbre *Shôbôgenzô** (Le Trésor de l'œil du véritable dharma), ainsi que de nombreux poèmes.

« Assis en zazen tard dans la nuit,
avant que vienne le sommeil,
je me dis qu'on ne peut vraiment étudier la Voie
que dans les montagnes.
La chanson du torrent m'emplit les oreilles.
Sur mes yeux, vient se poser la Lune.
À quoi d'autre appliquer mon esprit ? »

Kôdô Sawaki

« Je suis attentif à ne pas être celui qui a réussi. Il n'y a rien d'autre à faire que de s'effacer tranquillement. D'un point de vue religieux, ceux qui ne sont pas conscients de leur banalité sont superficiels et comiques. »

Kôdô Sawaki

Kôdô Sawaki, de son nom de naissance Tada Saikichi, naît le 16 juin 1880. Il est le cadet d'une famille relativement aisée de sept enfants, qui vit près du sanctuaire d'Isé. Afin de ne pas avoir à l'entretenir financièrement, sa famille a le projet d'en faire un moine. Mais ses parents décèdent prématurément et l'orphelin de huit ans est adopté par son oncle, qui meurt à son tour peu de temps après. C'est un ami de celui-ci, Sawaki Bunchiki, joueur professionnel, tenancier d'une maison de jeux, qui le prend en charge. Tada Saikichi a désormais pour nouvelle mère une prostituée régulièrement en proie à des crises d'hystérie.

À treize ans, il est chargé de surveiller l'entrée de la maison de jeux ou d'un bordel, en se tenant prêt à avertir en cas de descente de police. Il joue parfois aussi le rôle de messenger et rencontre régulièrement des tueurs. Il est également chargé de bas travaux. Certains soirs, il garde les chaussures au théâtre et se lève à l'aurore pour fabriquer et vendre lui-même des lanternes japonaises. S'il n'en vend pas assez, Sawaki Bunchiki le prive de repas. Celui-ci a de nombreux enfants qu'il traite bien. Tada Saikichi, lui, est mal nourri, vêtu de vêtements élimés. C'est à cette période qu'il prend conscience de sa marginalité. Une femme du voisinage, Morita

Soshichi, le remarque et lui propose d'assister, le soir, à des conférences sur Shinran, le fondateur de l'école de la Terre pure Jôdo Shinshu, une branche de l'amidisme*. Quelque temps après, il assiste à la mort d'un vieil homme dans une maison close où il travaille. À cet instant, il prend conscience qu'il ne peut plus continuer à mener cette vie qui le conduira certainement à devenir lui aussi le patron d'un tripot. « Je ne veux pas finir comme cet homme », se dit-il.

Il pense devenir moine amidiste. Mais à cette époque, pour y parvenir, il faut étudier à l'université. La voisine se renseigne auprès d'un prêtre amidiste, qui l'informe sur la possibilité d'entrer à l'école du Zen. À l'automne 1896, à l'âge de seize ans, il s'enfuit dans l'intention de gagner le grand temple d'Eihei-ji. Il met une semaine à pied pour s'y rendre. Il n'a presque pas d'argent, juste de quoi écrire cinq cartes postales et se nourrir de quelques haricots. Lorsqu'il est épuisé, il arrache les pieds de riz des rizières couvertes de neige épaisse. Arrivé au temple, un moine lui demande : « Qu'est-ce que tu fais là ?

- Je veux devenir moine.
- Tu n'es qu'un mendiant, ce n'est pas possible.
- Pourquoi donc ?
- Tu dois rentrer chez toi. »

Tada reste dans le froid de l'hiver, face au temple. Une pièce située à l'annexe, réservée aux hôtes de passage, lui est proposée pour passer la nuit. Le lendemain, il retourne frapper à la porte ; le moine arrive avec un *kyôsaku** (bâton d'éveil), l'admoneste et lui ordonne de rentrer chez lui. À Eihei-ji, il est d'usage de refuser trois fois quelqu'un qui veut devenir moine. Traditionnellement, il faut rester dans une pièce attenante une semaine, et l'on vous apporte seulement un peu de nourriture. Trente fois, il renouvelle sa demande d'admission, trente fois on la lui refuse. Voyant son état, un moine lui apporte un peu de soupe de riz. Au bout de trois jours, il est de nouveau chassé. Son refus d'obtempérer l'emporte, le moine a finalement pitié de lui et l'accueille à la cuisine comme aide, afin de l'employer au mieux.

En tant que postulant, il ne peut pas encore pratiquer le zazen. Il demande à participer aux séances ; en guise de réponse, on l'envoie au marché, ou nettoyer le cimetière, les toilettes... Il passe ainsi trois années en qualité de domestique.

L'entrée du dojo* lui est interdite en présence d'autres moines. Le seul enseignement qui lui est délivré est la réprobation et les reproches réitérés de ses supérieurs. Compte tenu de la pauvreté de ses origines, il sait qu'il ne pourra jamais, dans cette institution, accéder à ce qu'il désire le plus : l'ordination de moine.

Chaque soir, après son travail, lorsque les moines se reposent, il se rend au dojo et pratique zazen seul, heureux. Une nuit, le *shuso**, responsable des moines, le surprend en *samadhi**. Surpris, il se dit : « Ce garçon a une très belle posture, c'est un vrai bouddha. » Dans un miroir, Tada voit le moine s'incliner et sortir. À la suite de cet épisode, on lui permet d'entrer dans le dojo et de pratiquer enfin avec la sangha. Le temps passant, Tada comprend que les autres moines rechignent à pratiquer. Non seulement leur posture n'est pas très bonne, mais ils boivent souvent et ne sont pas présents à eux-mêmes. Les moines, eux, finissent par le respecter, et lorsqu'il lui arrive de s'asseoir en zazen dans l'entrepôt de la cuisine, il remarque que l'économe fait *gasshō** chaque fois qu'il passe devant lui.

Pour étudier l'œuvre principale de maître Dôgen, le *Shôbôgenzô*, il se cache dans la salle d'eau. Un an plus tard, il s'enfuit en espérant devenir le disciple d'un vrai maître. En 1897, Kôhō Sawada Oshô, supérieur du temple de Daiji-ji situé sur l'île de Kyûshû, l'ordonne enfin moine sous le nom de Kôdô, qui signifie « celui qui fait avancer la Voie ». Mais alors qu'il a engagé la procédure administrative officialisant la transmission (*shihô**), il décède subitement. C'est son successeur et disciple Shokoku Zenko Sawada qui remettra à Kôdô le shihô. Ne le considérant pas comme son maître, ce dernier séjournera jusqu'à l'âge de vingt ans auprès d'un autre maître : Fueoka Ryôun Oshô.

Les biographies officielles disent que c'est Fueoka qui lui enseigne l'essence de *shikantaza**, la simple assise. Pourtant, Kôdô Sawaki l'avait déjà pratiqué, au temple d'Eihei-ji. Taisen Deshimaru

dira de Fueoka qu'il n'était pas très intelligent, mais fort et calme. Fueoka est versé dans la calligraphie et Kôdô Sawaki apprend énormément de lui sur cet art. Il lui enseignera principalement à ne pas rechercher le *satori** ou quoi que ce soit d'autre. Malgré cela, il a rapidement l'intuition que ce maître ne lui convient pas, bien qu'il soit courageux et généreux envers les pauvres grâce aux dons que lui font des personnes aisées.

Un moine à la guerre

Après une année de vie avec ce maître, Kôdô Sawaki reçoit un ordre d'affectation dans l'infanterie. Il lit la lettre d'incorporation avec stupéfaction car, exempté du service militaire, qui aurait duré trois ans, il pensait être libre de se consacrer à la voie bouddhiste. Kôdô doit partir pour l'armée où il sert en tant que sous-officier, puis chef d'escouade durant six ans. Son *karma** le rattrape...

Avant de partir, il compose ce poème :

*Nori no tame mi wo konisento omoishini
Ima wa gokoku no onito hatenan.*

« J'ai beau vouloir me mettre tout entier
au service du dharma,
à présent, je finis par devenir un démon en mission,
pour la défense de la patrie. »

En 1904 éclate la guerre russo-japonaise, et il est envoyé au front. Avant son départ, il revoit son tuteur qui lui demande sans ambage de ne pas revenir, afin de lui permettre de toucher une pension. Sur le champ de bataille, totalement dénué de peur, Kôdô Sawaki s'élance en tête de la troupe. Son commandant, surpris par son courage, le décore suite à un combat sanglant. En réalité, il recherche la mort, et se risque là où personne n'ose se rendre. Il a constamment en tête la colère de son tuteur, qu'il craint par-dessus tout. Il a secrètement l'espoir de ne plus être un poids pour personne. À l'époque, le fanatisme et l'endoctrinement nationaliste

nippons sont particulièrement actifs auprès des jeunes recrues ; Kôdô Sawaki ne semble pas y avoir échappé.

Lors d'un combat, une balle le touche à la tête. Le croyant mort, on le dépose à demi conscient sur un tas de cadavres. Un soldat y met le feu. Avant que les flammes ne l'atteignent, un médecin voit remuer un corps : il le tire de là et le transporte à l'hôpital. Après une opération délicate et des soins, Kôdô Sawaki est rapatrié au Japon jusqu'à la fin de la guerre. Il gardera des séquelles de cet épisode douloureux, et s'exprimera dès lors difficilement.

Il avouera plus tard qu'il était une véritable tête brûlée au combat. À son retour, il reçoit une coupe d'or pour sa bravoure. Il n'a pas vraiment d'états d'âme concernant cette période, estimant qu'il n'avait pas d'autre choix que de faire son devoir. Par la suite, Kôdô Sawaki sera beaucoup plus critique à l'égard de l'armée et prendra position contre la guerre. Il s'adressera à un général couvert de médailles en ces termes : « À quoi sert ce collier de chien que vous portez sur votre uniforme ? » Après une défaite militaire, ce même homme, revoyant Kôdô Sawaki, lui confirmera qu'effectivement cela ne sert à rien... La franchise de Kôdô Sawaki est hors norme au Japon. Les Japonais ont en général un grand pouvoir d'amnésie. Ils oublient et pardonnent facilement. Après une guerre, ils édifient deux sanctuaires, l'un à la gloire du vainqueur, l'autre afin d'apaiser le vaincu et d'atténuer la portée du conflit. La réalité des exactions japonaises commises durant les guerres est souvent niée et il est dans tous les cas très malvenu d'en parler. Les Japonais éprouvent une certaine gêne à critiquer l'histoire de leur pays. Cela se traduit souvent par la négation de l'évidence, le refus d'assumer la responsabilité des erreurs du passé, ou de présenter des excuses.

Du temple à l'université

Le voyant revenir vivant, son tuteur est furieux : il a emprunté de l'argent à des amis qu'il doit maintenant rembourser ! Pour son « fils », ou plutôt pour lui-même, Sawaki Bunchiki organise un mariage d'argent avec une jeune fille. Kôdô Sawaki refuse car il désire se consacrer entièrement à zazen et donner des conférences

sur le Zen. En 1908, à vingt-huit ans, il entre à l'école du Horyu-ji de Nara pour étudier la philosophie. Il étudie parallèlement le *Shôbôgenzô* de maître Dôgen et pratique l'assise quotidienne. En 1912, on lui offre la fonction de premier assistant (*tantô*) du dojo de Yôsen-ji. Puis il suit le maître Oka Sôtan au temple de Daiji-ji dans la province de Nara, où il continue d'étudier et de pratiquer zazen. À la mort du maître, il devient *kôshi* (lecteur) à Daiji-ji.

Il part ensuite vivre trois années dans un ermitage du grand Ryu-ji de la province de Nara. Son maître, Kôhô, lui avait présenté le responsable, Fuyokaryo qui lui avait dit : « Pour apprendre le *Shôbôgenzô*, il faut apprendre aussi le reste du bouddhisme ! » Kôdô Sawaki pratique et étudie entouré de montagnes et de solitude. Chaque jour, une femme vient lui rendre visite et lui apporte à manger. Elle l'aime, mais n'ose l'approcher. Kôdô Sawaki, lui, reste indifférent... En effet, une vie de famille lui semble peu compatible avec l'idéal de vie qu'il s'est choisi.

À la fin de ce séjour, il redescend vers les hommes pour transmettre ce qu'il a reçu pendant plusieurs années. Kôdô Sawaki estime en effet que les moines doivent assumer leur vie sociale et non se réfugier dans une existence monastique. En 1935, il est nommé professeur à l'université de Komazawa et donne des conférences sur les patriarches zen et leurs enseignements. Kôdô Sawaki devient *godo** (enseignant) au Soji-ji et dirige le centre de Têngyô Zen-en, au temple de Daichû-ji. Shûyu Narita et Kôshô Uchiyama deviennent ses disciples et recevront le shihô officiel, suivis de Sodô Yokoyama, Satô Myôshin, Kojun Kishigami. Cinq autres nonnes recevront également la transmission, dont Kobun Okamoto, Joshin Kasai et Baiko Fukuda.

L'un de ses disciples, Kojun Kishigami Oshô, résume ainsi son parcours : « Kôdô Sawaki avait fait ses études dans un institut très connu d'études bouddhiques attaché au temple de Horyu-ji, que fréquentaient des moines d'autres écoles que celle du Zen. Il a ensuite parcouru le Japon en dirigeant des zazen et en donnant des *teisho** (enseignement oral hors des sessions de zazen) : c'est ainsi que sa renommée a grandi aux yeux du public. L'université de Komazawa dirigée par la Sôtôshu Shûmuchô * (organisme officiel du

Zen Sôtô) l'a invité à donner des cours, lui conférant un poste fixe de professeur. Il a donc côtoyé durant dix ans des étudiants venus de toutes les écoles bouddhistes du pays. Sa réputation de chercheur était très largement répandue. La société civile l'a reconnu, et finalement la Sôtôshû l'a fait elle aussi. »

La rencontre

« Que la source de l'esprit est profonde et secrète et comme il serait vain de vouloir l'approcher ! Son origine même se dérobe à nos yeux. »

Kôdô Sawaki

Yasuo Deshimaru vient au monde le 29 novembre 1914, dans un petit village côtier au sud du Japon près de la ville de Saga. Son père le surnommera Taiyu, ce qui signifie « l'homme grand, brave ». Plus tard, son maître Kôdô Sawaki conservera la syllabe *tai* de son nom pour son ordination : 泰仙 Taisen, « le sage serein » ou « le sage du mont Tai » (l'un des cinq pics sacrés de la Chine). Yasuo Deshimaru dira par la suite : « Toutes choses ont un nom temporaire, la neige, la lumière de l'argent, la lune. Tout cela a un nom temporaire. Ce n'est pas l'essence. Par exemple, le nom Deshimaru n'est qu'un pseudonyme. Ce nom est devenu célèbre au Japon. Le couple d'idéogrammes 弟子 *deshi* signifie "disciple" ; 丸 *maru* veut dire "rond, mignon, complet, éternel". Deshimaru, c'est "le gentil disciple". "Vous ne pourrez devenir un maître, vous n'êtes qu'un disciple !" plaisantent toujours les Japonais. Deshimaru veut dire "mignon" et j'en suis très heureux. Jusqu'à ma mort, je serai un disciple. Ce nom est complètement un pseudonyme. Chaque nom est un pseudonyme. Tout est pseudonyme. »

Une enfance amidiste

Son enfance se déroule dans une ambiance traditionnelle. Son père, petit armateur, préside des sociétés agricoles et de pêche du village. Son grand-père était un maître samouraï d'avant l'ère Meiji. Le jeune Yasuo est entouré de l'amour de ses proches. Ses grands-parents le considèrent comme leur bien le plus précieux et ses sœurs ont pour lui toute indulgence. Surtout, il est fortement marqué par la grande dévotion de sa mère, rattachée à l'école de la Terre Pure. Cette doctrine consiste à vénérer le bouddha Amida (Amitâbha) essentiellement par la répétition de la formule d'hommage *Namu Amida butsu* (ou *Nembutsu*) afin de mériter une renaissance dans la Terre Pure d'Amida : là, le dévot, libéré de tout souci, pourra se consacrer à atteindre l'éveil. Les jours de Yasuo sont rythmés, matin et soir, par les sūtras lus par sa mère qui ne vit que par cette croyance. Elle désire faire de son fils un futur moine et va même jusqu'à lui raser la tête. Lui se méfie des croyances religieuses. Le soir, en rentrant de l'école, il lui confie souvent qu'il se sent profondément seul. Pourtant, la bonté et l'amour de sa mère à son égard sont infinis. Elle le console à sa façon, en lui lisant des poèmes traditionnels de Gowasan, et lui récite des vers de Shinran, ainsi que des sūtras devant l'autel de Bouddha. Il ne veut guère les écouter, mais bien plus tard, il sera capable de les retransmettre par cœur :

« Lorsque le vent de l'impermanence arrive,
à ce moment-là, en une fois,
le monde ferme les yeux et la respiration s'arrête
pour l'éternité. »

L'influence de sa mère est sans aucun doute déterminante dans sa vocation religieuse. Par la suite, il répétera qu'il a intégré profondément la foi de Shinran et qu'il l'associe volontiers à la pratique du Zen.

Lors de sa mission en Europe, il racontera : « Ma mère récitait le *Namu Amida butsu*. En moi-même, je pensais que le bouddha Shakyamuni* et le bouddha Amida étaient pareils. Une fois arrivé en Europe, j'ai pensé que Dieu et Bouddha étaient aussi la même chose. Les postures de zazen de mes disciples sont comme le nom

de Dieu ou de Bouddha. » En France, il parlera souvent de la foi absolue de sa mère, et dira combien son enseignement s'inspirait de la dynamique des autres religions : « Lorsque j'étais enfant, ma mère me disait : "Si tu es mauvais, tu iras en enfer, si tu es bon, tu iras au ciel". J'avais peur, mais en grandissant, j'ai pensé : "J'irai en enfer, on est sûrement plus libre, je deviendrai ami avec le diable". Je pensais qu'en allant au paradis avec Bouddha, j'aurais toujours des discussions avec ma mère : sachant cela, je ne voulais plus aller au paradis ! Après avoir étudié la science et la logique, lorsque j'étais étudiant, je n'y croyais plus du tout. J'ai posé la question à Kôdô Sawaki : il m'a appris que le paradis et l'enfer sont dans notre esprit. Alors je me suis dit : "C'est mieux que ce que disait ma mère !" et j'ai cru Kôdô Sawaki. De toute façon, nous ne pouvons décider si cela existe ou pas. Dôgen disait que si notre esprit est en paix, nous sommes au paradis. »

Plus tard, il dira qu'il voulait répandre le bouddhisme comme l'avait fait Bodhidharma, posséder une culture égale à celle de Dôgen, pratiquer le *Nembutsu* comme Hônen (le maître de Shinran), avoir une foi aussi forte que celle de Shinran et la propager comme le fit Nichiren.

Opposé au sectarisme religieux dont souffrent le bouddhisme japonais et les autres grandes religions traditionnelles du pays, il emmènera ses futurs disciples au-delà des traditions, vers un Zen plus épuré : « Il faut revenir à quelque chose qui existait avant les religions, avant les catégories et tous les -ismes. »

Rencontre avec un vagabond

Malgré la sollicitude de son entourage, Yasuo continue à se sentir profondément seul. Ce sentiment va l'accompagner toute sa vie, au sein de la sangha comme à l'extérieur. À l'instar de son maître, Kôdô Sawaki, Yasuo va connaître la grande solitude du moine dans le monde. À la fin de son adolescence, Yasuo pratique zazen au temple Rinzaï* d'Engaku-ji et passe son temps à lire des livres philosophiques, littéraires, sur le bouddhisme et le christianisme. C'est un jour de 1932 qu'il rencontre celui qui

deviendra son maître, chez Mme Majima Jiro, la mère d'un ami d'école, qui reçoit Kôdô Sawaki lorsqu'il vient faire des conférences à Saga. Il a dix-huit ans, Kôdô Sawaki cinquante-deux. D'abord, Yasuo n'est pas très attiré par ce moine affublé d'un vêtement grossier. « Il a vraiment l'air d'un mendiant », se dit-il. Mais lorsqu'il l'entend parler du Zen, il est immédiatement conquis par sa personnalité qui lui semble proche des grands maîtres anciens. Après cette première entrevue, Kôdô Sawaki lui remet un livre de maître Tosui et un autre sur la Bible. Yasuo ressent très fortement le charme infini qui irradie du maître, ce vagabond toujours d'égale humeur qui se repose où il peut et se rassasie de ce qu'on veut bien lui offrir. Il a le même comportement en présence d'un homme socialement important qu'avec un enfant de huit ans. Il aime fréquenter les gens de condition modeste et ceux dont la vie est difficile.

Toute l'existence de Kôdô sera accompagnée de cette atmosphère de marginalité : « Mon temple est un dojo ambulante, comme la coquille de l'escargot. C'est le dojo de l'escargot, toujours en mouvement. » Il pratique la posture assise, le zazen, et enseigne dans tous les endroits qui permettent l'enseignement de la Voie : écoles, universités, prisons, lieux de vie ou de débauche, bâtiments administratifs, commissariats de police... Il se rend là où on le demande, sans prêter attention au fait que les pratiquants sont nombreux ou non. Comme le jeune Yasuo, Kôdô Sawaki n'est pas issu naturellement de la descendance du Zen Sôtô, mais converti. « Se raser la tête, devenir moine, porter le kesa et pratiquer zazen, cela suffit. Shikantaza, simplement s'asseoir, comble toute une vie d'homme. C'est la dernière étape et le bonheur ultime de notre vie. C'est toute ma vie. Il n'est nul besoin de rechercher des disciples et d'exploiter les personnes désirant se rapprocher du maître », précise Kôdô Sawaki.

L'impatience de Yasuo est telle qu'il ne peut attendre plus de sept jours avant de revoir celui qu'il considère dorénavant comme son maître. Il l'importune parfois au milieu de la semaine, souvent même sans le prévenir. L'accueil est toujours cordial et Kôdô Sawaki finit par exercer une influence de plus en plus profonde sur son

disciple. Yasuo estime qu'à force de se frotter à son maître, il en hérite quelques dons. « Kôdô Sawaki est devenu d'emblée l'objet de ma foi. Il me dit toujours que je ne dois pas avoir foi en lui, mais en zazen. Il se met parfois en colère et me critique. Mais sa colère est empreinte de compassion. Il nous lance quelquefois : *Baka !* (« Bande d'idiots ! »), mais son *Baka !* est plein de tendresse. Mon maître use de pédagogie et de diplomatie, mais pas toujours. S'il se cantonnait à la diplomatie, il n'aurait pas été capable de façonner des grands hommes. Lorsqu'une personne commet une lourde faute, la vraie colère est nécessaire pour couper le mauvais karma. Un grand enseignant coupe le karma de ses disciples car on ne peut le faire soi-même. Nul besoin d'être diplomate. »

Le disciple profite de la présence de son maître pour lui poser la question qui lui semble essentielle : « Maître, l'âme existe-t-elle ou non ? » Celui-ci lui répond : « Cela change tout le temps : en cet instant, où se trouve votre âme ? Le Zen crée toujours, à partir de la racine, des choses neuves. »

« Vous n'êtes pas même mon disciple »

Kôdô Sawaki aime à tester la motivation de Yasuo concernant la Voie : « Il ne faut pas faire zazen, cela fait mal. Répéter la formule *Namu Amida butsu* est plus facile. » Puis, avec une certaine provocation : « Quoi qu'il en soit, vous n'êtes pas même mon disciple. » Piqué au vif, Yasuo demande : « Mais pourquoi ?

– Parce que vous me saluez en *gasshō*, en *sampai** (série de trois prosternations) seulement devant les autres dans le dojo, et pas du tout quand je suis aux toilettes, en train de me laver le visage, pendant mon sommeil ou pendant que je bois du saké. » Yasuo comprend alors que, dans la relation maître-disciple, la communion est essentielle, même dans les moments ordinaires de la vie quotidienne. Loin de le déconcerter, ces paroles développent chez Yasuo l'envie d'intensifier son zazen. Devant sa volonté farouche, Kôdô Sawaki l'envoie faire sa première retraite de zazen silencieux ou *sesshin**, avec son professeur d'économie, Asahina.

« Sans doute l'entraînement du kendo me donnait-il, malgré moi, une attitude effrontée et arrogante, racontera Yasuo plus tard ; toujours est-il que les jeunes qui portaient le kyôshaku s'acharnèrent sur mon dos pendant les huit jours que dura la session, au point qu'il en était devenu rouge et enflé. Durant un zazen, un jeune moine, soit par fatigue, soit par inattention, m'asséna un coup de kyôshaku non sur l'épaule, mais sur le crâne. J'étais déjà exaspéré par les coups répétés depuis plusieurs jours, c'en était vraiment plus que je ne pouvais supporter. Sans savoir ce que je faisais, je me relevai en chancelant, arrachai le kyôshaku des mains du moine et le rouai de coups. Tous les moines se levèrent pour me retenir. J'étais un loup qui se défend contre une meute. Je les menaçai tous du kyôshaku, puis je gagnai la sortie en leur décochant la flèche du Parthe : "Écoutez-moi bien, vous tous ! Votre Zen n'a rien d'une religion, c'est seulement de la violence, c'est pire que le kendo ! Désormais, on ne m'y prendra plus ; le Zen, c'est bien fini pour moi !" »

Il rejoint la chambre du maître afin de lui annoncer son départ. Celui-ci part d'un grand éclat de rire : « Trop violent, le zazen ? Pourquoi ?

- Parce qu'il m'a frappé la tête !
- Qu'avez-vous fait alors ?
- Je lui ai rendu le coup... »

Par la suite, durant les sesshin, Kôdô Sawaki dira : « Attention ! Attention ! Il est venu faire zazen ! Quand vous frappez Deshimaru, faites attention ! » Désormais, personne ne lui donne le bâton d'éveil. Les *kyôsakumen** (personnes qui donnent le kyôshaku) le craignent et le responsable fait toujours un détour en passant derrière lui.

Des sesshin sont organisées tous les mois au dojo de Tengyo, le « dojo de l'Aube », dans le temple de Daikyu-ji, près de Tokyo. Kôdô Sawaki y reçoit des visiteurs, des étudiants qui désirent lui parler, se confier. Il les écoute et dit : « Ce n'est pas la peine de discuter, le silence est mieux, plus profond. Pousser à la pratique, à l'expérience directe, cela seul est important. » D'autres sesshin plus informelles ont lieu dans les montagnes de Nagano. Yasuo se rend à l'une d'elles dans un petit hôtel de montagne. Il n'y a là que deux grandes

chambres, un seul WC, et pas de salle de bains : les pratiquants se lavent dans la rivière. Durant ces sessions, seul Kôdô Sawaki donne le kyôshaku et enseigne. Il dispose une petite statue du bodhisattva* Manjusri, « celui qui coupe le karma », sur une table basse. Il n'y a ni gong, ni *mokugyo* (tambour rythmique en bois), ni grosse cloche, ni claquettes. Selon la maxime de Kôdô Sawaki : « Le zazen est la Voie qui permet le détachement. Pour cela, il suffit d'un coin tranquille et d'un petit coussin sur lequel on s'assied, sans bouger, sans parler, face au mur. Ce n'est pas plus mystérieux que cela. » Bien qu'elles soient dépourvues de sùtras et de cérémonie, Yasuo dira par la suite que les sesshin de Kôdô Sawaki valaient mieux que celles du grand temple d'Eihei-ji, et que les sesshin réservées aux moines. En raison de la diversité des gens qui y viennent – des généraux, un professeur d'université, des docteurs et même un ministre –, l'atmosphère est vivifiante. Yasuo assiste également aux teisho que Kôdô Sawaki organise lors de ses célèbres sesshin et dans le temple de Gotoku-ji. L'ambiance en est aussi très particulière car le temple est fréquenté par des acteurs et d'autres représentants du monde du plaisir. Les auditeurs les plus attentifs sont souvent des geishas flétries avant l'âge par leur métier. Comme elles sont d'origine populaire, elles donnent aux discussions un ton plutôt naturel.

Pour Kôdô Sawaki, tout le monde est semblable, au-delà des classes sociales, du masculin et du féminin. Aucun participant ne devient moine, il n'y a que des bodhisattvas et des laïcs. Finalement, Yasuo sera l'un des rares disciples à être ordonné car Kôdô ne tient pas à ordonner un disciple qui ne serait pas à même de vivre sa propre pratique et d'exercer son propre enseignement.

Ne pas réussir

Bien qu'il n'ait qu'un désir, devenir moine, Yasuo veut être indépendant, sans attaches, et ne se sent pas plus que son maître attiré par la vie communautaire, dont le système de transmission est héréditaire. Il répugne au féodalisme qui règne depuis des siècles au sein des monastères. Aussi Kôdô Sawaki l'engage fortement à se

marier et à vivre de manière séculière. Mais Yasuo est très marqué par les notes de son maître. Il a reproduit sur un cahier une phrase du *Shôdôka* de maître Yôka Daishi qui exprime la solitude qu'il ressent alors : « Il avance seul, celui qui marche seul. Un homme n'a nul besoin de rien. Celui qui atteint son véritable moi avance à grands pas. Personne ne lui est supérieur. Il se sent un avec l'univers. »

Le regard de son père s'assombrit lorsqu'il s'aperçoit que son fils est plus intéressé par la pratique de zazen que par sa carrière. Il lui conseille de faire une école militaire, ce qui s'avère impossible car il a une mauvaise vue. « Je me souviendrai toujours des discussions orageuses avec mon père, qui ne pouvait souffrir l'idée de me voir m'intéresser à des idéaux spirituels... Son rêve était de faire de moi un grand financier, ou un politicien. » Sa mère tient un discours totalement opposé : pour elle, ce n'est pas la réussite sociale qui compte ; elle l'engage à devenir moine et éducateur. Ses parents ont des discussions interminables à ce sujet. Cela a pour seul effet de créer un peu plus de confusion dans l'esprit de Yasuo qui en souffre beaucoup. La rencontre avec son maître Kôdô Sawaki vient à point nommé pour l'aider à surmonter cette dualité entre la réussite professionnelle et une vie faite de simplicité. Kôdô Sawaki lui dit d'emblée : « Je suis attentif à ne pas réussir. Zazen est pour cela la meilleure méthode. » La meilleure méthode pour ne recevoir aucun profit ! Cela lui semble au premier abord ridicule. Puis les propos de sa mère lui reviennent à l'esprit : « Tu dois t'efforcer de vivre une vie simple dans la spiritualité de l'instant. » Son maître ne dit pas autre chose. Toutefois, Yasuo doit terminer ses études universitaires. Avant d'entrer à l'université, il demande à s'inscrire à l'École des beaux-arts d'Ueno, ce que son père refuse absolument. À vingt ans, il entame alors contre son gré des études d'économie à l'université de Tokyo.

Il racontera non sans humour cette période : « Quand j'étais jeune, je voulais être général dans l'armée. J'aimais Napoléon, alors je voulais être plus grand que lui ; mais ma vue était trop mauvaise. Puis j'ai pris la décision de devenir peintre, mais mon père trouvait cette idée stupide : "Tu ne pourras pas manger." Ensuite, j'ai voulu

être moine, Kôdô Sawaki m'a dit : "C'est stupide, tu ne pourras pas manger." Rien n'était simple dans ma vie ! Un jour que j'avais échoué à un examen et que j'en étais très déçu, je suis allé voir Kôdô Sawaki qui m'a dit : "Cela permet à un autre d'être reçu à votre place. Soyez content et libre. Pratiquez zazen, c'est mieux que devenir ministre. Il faut comprendre que le bonheur devient malheur et le malheur devient bonheur. Une chose de gagnée, une chose de perdue. En toute chose il en est ainsi." »

Yasuo apprend l'anglais avec la fille d'un pasteur évangéliste américain, et en gardera un profond souvenir. Après cette rencontre, il s'intéresse au christianisme et suit des cours de catéchisme. À l'issue de cette formation, il se fait baptiser par le père. « Étudiant à Yokohama, j'allais au temple protestant pour pratiquer l'anglais avec la fille du pasteur. Elle m'enseignait aussi la Bible, et je l'ai étudiée ainsi durant trois ans. Il me semblait que le christianisme était semblable à l'amidisme. Ce qui les différenciait était la doctrine du karma, plus profonde dans l'amidisme. » En marge de ses études, il fréquente aussi les spécialistes de l'hindouisme, du bouddhisme, du christianisme et s'initie à la philosophie européenne. Il trompe aussi son ennui en fréquentant les salons de danse. Ses seuls excès sont le tango et la valse. À la fin de ses études, tandis qu'il fête sa promotion, ses amis veulent le faire sortir de son habituelle tempérance et réussissent à le blesser dans son amour-propre : « Jusqu'à présent, je m'étais juré de ne pas toucher à l'alcool, mais ce soir, vous allez voir ce que vous allez voir ! » Il saisit alors un litre de saké qui traîne sur le comptoir et l'avale d'un trait. Quelques minutes plus tard, il perd connaissance, s'affale sur le sol et se réveille à l'hôpital...

Se marier, travailler

En 1937, Yasuo a vingt-trois ans. Le général Imamura, ami de ses parents, lui propose d'épouser une femme dont il est le protecteur, la fille du général Narishima, tué durant la guerre. Après quelques hésitations, Yasuo lui rend visite puis l'épouse dans la précipitation. C'est un mariage de raison mais leur relation est

empreinte d'un profond respect qui durera toute leur vie : « Je n'agissais pas simplement par sympathie pour sa douleur. J'aimais et j'appréciais profondément le caractère de celle qui partageait un grand nombre de mes convictions. » De leur union naîtront trois enfants : un fils, Senichiro Deshimaru, et deux filles, Michiyo Deshimaru Uoya et Yasumi Deshimaru Ishi.

Muni de son diplôme, Yasuo cherche du travail et obtient un poste dans un entrepôt d'import-export d'une firme de biscuits à Morinaga. Il reste cinq années au service de cette entreprise. Le président, M. Morigana, est converti au christianisme. Chaque matin, durant une demi-heure, les employés doivent assister à l'office. Grâce à l'homélie et à la conférence du soir organisées à l'intérieur de l'entreprise, Yasuo a l'occasion d'approfondir ses connaissances religieuses. Le sujet de la comparaison entre la religion chrétienne et le Zen revient souvent. Un jour, Yasuo reçoit une lettre de Kôdô Sawaki lui demandant de le rencontrer au temple de Soji-ji, dans les environs de Tsurumi, l'un des deux plus grands temples zen du Japon. À l'arrivée de Yasuo, un petit moine le guide jusqu'à la chambre du maître. Kôdô Sawaki continue zazen sans se retourner.

« Je me trouvais derrière lui, et sa posture était si belle que j'ai fait gasshō. Je ne me souvenais plus de son visage, seulement de ses yeux. Pour moi, c'était un mendiant, mais sa posture si belle m'impressionnait. Pendant que j'étais en gasshō, il s'est retourné, il m'a regardé et m'a dit : "Vous avez grandi. Quel beau costume !" J'avais été engagé dans une société et j'avais acheté un costume avec mon premier salaire. Il m'a demandé, dans le dialecte de ma province (dont il se souvenait) : "*Uu ban gyaka ?* Comment ça va ? – Je gagne de l'argent, mais ce n'est pas très intéressant. – Tenez, voilà des kakis. Je dois faire zazen dans le dojo, je reviendrai dans une ou deux heures. Lisez ces livres ! – Vous avez lu tout cela ?" Je n'en avais jamais vu autant. Il y avait beaucoup de sūtras, de très vieux livres. Il m'en donna trois : *Les Arts martiaux et le Zen*, *Rojidangin* et les *Paroles recueillies par les oreilles d'un âne* de Tosui. "Mais je voudrais faire zazen ! lui dis-je. – Non, pas maintenant, c'est difficile, vous allez avoir mal. Mangez plutôt ces kakis en m'attendant." J'avais envie de regarder les livres qui étaient

sur ses rayons. Mais il avait dit : “Vous ne devez pas lire que des choses compliquées ! Ces trois livres-ci sont des livres vivants.” Les kakis n’étaient pas mûrs. Ils étaient très acides. “Qu’est-ce que c’est que ce kôan* ?” me dis-je. J’ai commencé à lire les trois livres et j’ai été immédiatement captivé, en particulier par les *Paroles recueillies par les oreilles d’un âne*. J’avais lu beaucoup de livres, rencontré beaucoup de maîtres, mais je n’avais jamais été autant touché par une lecture. Le sujet traitait de la solitude et de la signification de zazen. Ce jour-là, je fus très impressionné. »

Puis Yasuo se penche sur les carnets de notes du maître qui sont posés sur la table devant lui. Il y trouve des phrases telles que « Zazen, c’est appréhender quelque chose de l’esprit du Bouddha par soi-même », « Zazen lui-même est le satori, le satori n’est que la pratique de zazen », « Pourquoi est-ce que je fais zazen ? Pour rien, sans but », « Zazen est la révolution fondamentale de notre vie », « Zazen est la forme adulte de notre vie ». Ces phrases incisives sont comme des aiguilles d’acupuncture. Elles répondent exactement à sa préoccupation. À son retour, Kôdô Sawaki lui offre un bol de saké qu’il lui demande de boire d’un seul coup ; puis lui en propose un deuxième avant de le laisser partir, imbibé d’alcool... Yasuo a peur de se faire ramasser ivre mort par les moines. Il en oublie ses chaussures neuves et revient les chercher. Puis, incapable de sortir de l’enceinte, il s’endort sous un pin, vêtu de son beau complet tout neuf, derrière des broussailles, afin de ne pas être vu. Au réveil, il s’aperçoit qu’il s’est assis sur une crotte de chien.

Après cet incident, Yasuo comprend l’ivresse de la Voie et son humilité. Il devient vraiment disciple de Kôdô Sawaki et demande l’ordination de moine. Celui-ci lui répond : « Il ne faut pas être moine professionnel, ils sont tous fous ! Il est très rare d’en trouver un qui sorte de l’ordinaire. Tu dois rester bodhisattva, je te donnerai l’ordination à ma mort, lorsque tu auras mûri. La voie d’un bodhisattva qui reste dans le monde pour aider les autres est bien plus pénible que le sort d’un moine qui vit retiré dans un monastère. Maître Dôgen a dit que l’on doit rejeter le soi. Il a enseigné de pratiquer tranquillement en s’oubliant soi-même. Il a exprimé cela par ces mots : “Rejetez simplement le corps et l’esprit. Vous vous

libérerez de la vie et de la mort et deviendrez un bouddha sans avoir besoin de vous donner du mal physiquement ou mentalement.” » À plusieurs reprises, la femme de Deshimaru intervient auprès de Kôdô Sawaki pour lui demander expressément de ne pas ordonner son mari. Elle craint qu’il abandonne sa famille pour parcourir les routes en compagnie de son maître. Kôdô Sawaki lui dit de ne pas s’inquiéter et promet qu’il attendra le dernier moment de sa vie, ainsi que son consentement à elle pour donner l’ordination à Yasuo.

La guerre, encore

À l’automne 1941, le Japon entre en guerre contre les États-Unis. Réformé à cause de sa myopie, Yasuo ne reçoit pas de lettre d’incorporation. Il décide d’entrer dans une puissante société d’armement, Mitsubishi, et il est envoyé en Indonésie comme contrôleur de la production minière. Avant de partir, Kôdô Sawaki lui fait comprendre que c’est peut-être la dernière fois qu’ils se voient. Il ôte son *rakusu** (kesa miniature) et le remet à son disciple, accompagné de son carnet de notes contenant le *Shôdôka* : « Respectez, ayez la foi en ce que je vous offre et vous aurez un bon karma. Quoi qu’il en soit, aimez toute l’humanité sans distinction de race ni de croyance. »

Pendant la traversée, il pratique zazen sur le pont du bateau au milieu des bombardements. À son arrivée, il se retrouve en plein conflit. Comme son maître, il n’a pas peur de prendre des risques, ni de mettre sa vie en danger. Yasuo prend la défense d’habitants persécutés, notamment chinois, et se retrouve emprisonné plusieurs semaines. Pendant son incarcération, il a la possibilité de lire l’œuvre de Max Scheler, un philosophe allemand qui le marque profondément. Cette lecture lui révèle sa vocation de missionnaire. C’est au contact de cet auteur qu’il comprend l’aspect phénoménologique qui manque aux spiritualités. Il se sent la volonté de venir en aide à l’humanité. Libéré grâce à l’intervention du général Imamura, il continue néanmoins de lutter contre la cruauté ambiante. Il fait partie, avec ce haut responsable militaire, des rares Japonais pacifistes et antifascistes de l’époque. Il n’est pas non plus

communiste mais, grâce à Kôdô Sawaki, il croit à la possibilité de réalisation individuelle. Il dirige des séances de zazen chez un ami chinois, encouragé par les lettres de son maître.

De retour cinq ans plus tard dans un Japon dévasté par la défaite, il est accueilli comme un héros par les siens et en particulier par son fils, né quelques jours à peine avant son départ. Reçu par Kôdô Sawaki, il en profite pour renouveler sa demande d'ordination, en vain. Mais un jour, Kôdô Sawaki lui fait don de ses cahiers personnels.

Se succèdent alors des périodes d'opulence et des périodes plus difficiles. Il se retrouve à prédire l'avenir à l'aide du *Yi Jing* dans un hangar de Tokyo, afin de pallier ses fins de mois difficiles. La vie de famille ne le satisfait toujours pas. Après s'être lancé dans quelques affaires infructueuses, il retourne dans sa ville natale. Devenu un maître, il racontera sans ambage ses déboires successifs dans les affaires, en y mettant une touche d'enseignement à l'intention de ses futurs disciples : « Quand j'étais président d'une société de construction, il y a eu de mauvaises affaires. La banque téléphonait tous les jours. J'ai beaucoup souffert, je voulais me suicider... J'avais fait de bonnes affaires et puis c'était complètement fini. J'avais environ trente ans, je suis allé pratiquer avec Kôdô Sawaki. Pendant zazen, je pensais toujours à l'argent, à la famille... Juste à ce moment-là, une grosse mouche est venue bourdonner contre la fenêtre en papier. Elle restait toujours au même endroit, en face de moi. Je la regardais. "Pourquoi suis-je devenu pauvre ? Pourquoi la mouche ne cherche-t-elle pas une autre voie pour sortir ?" Le maître disait : "Menton rentré !" Peut-être le disait-il pour moi ? "Les pouces horizontaux, ni vallée ni montagne." La posture devenait bonne, colonne vertébrale tendue, se concentrer sur l'expiration. J'ai pensé : "Je suis comme la mouche. Je veux toujours me sauver de cette banque qui me fait peur." J'ai compris. Alors, je suis allé voir le directeur. J'ai expliqué mon affaire et cela s'est arrangé. L'ici et maintenant est très important. Pas besoin d'avoir peur, d'extrapoler. Ne pas fuir, courir après quelque chose, car c'est la source de l'anxiété, de la peur. Être seulement dans l'expiration et la

conscience s'harmonise avec le système cosmique. Nous pouvons le suivre et devenir heureux. »

L'ordination

En novembre 1965, gravement malade, Kôdô Sawaki le fait venir pour enfin l'ordonner moine. Yasuo reçoit le nom de Mokudo Taisen Deshimaru. Kojun Kishigami Oshô, présent à cette rencontre, raconte : « J'ai préparé le bain parfumé d'encens pour la cérémonie, avant que Taisen revête le *kolomo** de l'ordination. Kôdô Sawaki avait pris sa retraite en tant qu'abbé du temple d'Antai-ji et résidait au premier étage. Nous étions cinq ou six dont Kôshô, l'un des moines pratiquants du temple. À ce moment-là, Kôdô Sawaki était tellement affaibli qu'au cours de la cérémonie, il a été obligé de se faire remplacer par Uchiyama. Ils ont procédé à celle-ci dans le couloir à côté de la chambre du maître. Celui-ci a surveillé de son lit ce qu'Uchiyama faisait pour le reste de l'ordination. Le *kolomo* de moine et le *rakusu*, c'est Kôdô Sawaki qui les lui a offerts. »

Peu de temps avant de mourir, le maître fait demander Taisen à son chevet : « Je veux que vous soyez un vrai moine ! Partez implanter le Zen en Occident. Je ne veux pas que vous restiez ici au Japon avec tous ces moines professionnels qui ont perdu le sens du Zen. En Inde, à l'époque de Bodhidharma, le bouddhisme était dans un état de décadence. Aussi le maître de Bodhidharma lui intima-t-il d'apporter les enseignements à l'Orient. De la même façon, le bouddhisme au Japon est aujourd'hui à l'agonie. Aussi, vous, mon héritier dans le dharma, et vous seul, qui connaissez le véritable enseignement de Bouddha, emportez-le avec vous en Occident, de sorte que le bouddhisme puisse refleurir. » Puis Kôdô sort d'un tiroir ses carnets de notes confidentiels sur le Zen secret et les lui remet. Il lui offre son *kesa* et son *kyôsaku* en tant que symboles du shihô, la transmission. Toute sa vie, son disciple considérera ces objets comme de véritables reliques. Kôdô Sawaki confie à Kôshô Uchiyama le *ketsumyaku** (certificat de lignée) en lui demandant de s'occuper de cette inscription au registre de l'école Sôtô. Contrairement à Taisen, Kôshô Uchiyama est parfaitement introduit

dans l'administration de la Sôtôshu Shûmuchô. Malheureusement, les démarches administratives auront quelques difficultés à aboutir...

Taisen Deshimaru reçoit également ce poème manuscrit que son maître affectionne particulièrement, signé de Jiun, un moine qui pratiquait zazen chaque jour :

« Si l'esprit bouge, la montagne, la rivière, et la grande terre bougent. Si l'esprit ne bouge pas, les oiseaux, les animaux, le vent et les nuages s'immobilisent. En *mushin* (non-esprit), nous atteignons le bonheur le plus haut, la vie éternelle. Lorsque nous pensons trop, lorsque notre esprit n'est pas concentré, la maladie, la souffrance apparaissent. Si nous sommes en paix avec la terre, le ciel et le cosmos entier, nous vivons mille automnes et dix mille printemps. »

Kôdô Sawaki meurt le 21 décembre 1965 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Juste avant d'expirer, il regarde par la fenêtre le mont Takagamine et dit à la nonne qui le soigne : « Regarde, la nature est magnifique. Je comprends les problèmes des hommes. De toute ma vie, je n'ai jamais rencontré une personne à laquelle j'aurais pu me soumettre et que j'aurais pu admirer. Mais ce mont me regarde toujours de haut en disant : "Kôdô, Kôdô..." » Ce sont ses dernières paroles. Dans son testament est écrit : « Je ne désire pas de cérémonie. Faites simplement zazen. »

Taisen dira bien plus tard : « À la mort de Kôdô Sawaki, je n'étais pas du tout un maître zen. Je n'étais qu'un pauvre disciple, je ne voulais pas du tout devenir célèbre. »

Un homme libre et sans entrave

« Je suis venu planter la graine du vrai Zen dans une terre nouvelle. »

Taisen Deshimaru

Après une visite à l'hôpital pour un dernier hommage à son maître, Taisen se rend dans un temple de Kyoto et pratique zazen de trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir pendant quarante-neuf jours consécutifs, comme le veut la coutume. Il restera encore deux ans avec sa famille et ce statut de moine qu'il ne sait comment honorer.

Les débuts macrobiotiques

En 1966, il s'occupe du dojo de Yoyogi à Tokyo, commence à s'intéresser à la macrobiotique¹ et fréquente un groupe dirigé par Georges Ohsawa, diététicien réputé et très modeste qui vit entre Paris et le Japon. Sa vocation est de faire connaître ce mode de nutrition millénaire aux Occidentaux. Il a créé un restaurant dans le centre de Paris situé 26, rue Lamartine, le Kaméo, où il enseigne le Zen macrobiotique. Le Kaméo est alors tenu par Madeleine Tartière que l'on appelle « la mère Tartière, reine de la macrobiotique ».

Mais les points de vue d'Ohsawa et Taisen diffèrent. Ohsawa se focalise sur l'étude de la nutrition et lui confie qu'il ne peut croire en autre chose : « La macrobiotique est de l'alchimie, l'"alchimie spirituelle", mais les disciples ne pensent qu'à la nourriture. C'est comme vouloir transformer le plomb en or.

– Ils sont dans l’aspect matériel ! » répond Taisen. Il lui explique que, dans le Zen, on mange naturellement ce qui se présente à soi : « C’est une dimension plus élevée ! Il faut changer nos *bonnô** (travers) en une grande sagesse. C’est cela, la véritable alchimie spirituelle. » Les disciples et la femme d’Ohsawa finiront par le critiquer pour être « plus intéressé par le Zen que par la diététique ».

Parmi ses amis, Taisen compte un médecin et fidèle disciple laïque de Kôdô Sawaki appelé Numata, qui prescrit un régime macrobiotique à base de *gen mai**, une soupe épaisse de riz et de légumes. C’est également le docteur Numata qui encourage Taisen à venir en Europe en lui donnant la liste de ses patients européens. La *gen mai* sera introduite par Sensei dans la sangha sous forme de rituel du petit déjeuner après la séance de zazen. Le 10 juillet 1966, sur le quai du port de Yokohama, Taisen, alors secrétaire général de l’association d’Ohsawa, reçoit en compagnie de Mme Lima Ohsawa un groupe d’une quinzaine de macrobiotes européens et américains qui font partie du comité d’accueil des premiers Jeux olympiques spirituels et culturels organisés par Georges Ohsawa, décédé subitement deux mois plus tôt. Ohsawa avait voulu voir en Taisen son futur successeur ; lui-même y avait songé, mais arrivé en Europe, il en sera tout autrement.

Thomas Roldes, qui fait partie du groupe, sympathise avec Taisen et lui donne son adresse en France. Mme Tartière lui propose de venir les rejoindre à Paris pour éventuellement prendre la succession d’Ohsawa. Taisen voit en cette invitation une opportunité et enregistre la proposition. Entre-temps, ils passent quinze jours sur la plage de Heda, dans la presqu’île d’Izu, et pratiquent zazen quotidiennement. Tous les matins, ils s’asseyent en posture, face à la mer, dans le silence, puis de nouveau à la fin de la journée. Ils se mettent ensuite autour d’un feu de camp, pour écouter Taisen faire une conférence, un *teisho*. À la fin du séjour, Taisen distribue des certificats de pratique du Zen. Les premiers *rakusu* sont remis à cinq personnes dont un futur disciple, Daniel Guétault. Taisen part du principe qu’en semant beaucoup de graines, il y en aura bien quelques-unes qui germeront...

Départ pour l'Europe

Tandis que le désir de concrétiser son rêve de diffuser le Zen en Amérique et en Europe commence à naître dans l'esprit de Taisen, le fils de son ami, Tsunemasa, considéré comme un maître de shiatsu, a l'ambition d'enseigner cette discipline aux Occidentaux. Pour mettre à exécution leurs projets, ils essaient de réunir des fonds mais n'essuient que des refus : « Que peut faire un type qui vient juste de devenir moine ? Votre demande est insolente ! » Dépité mais confiant, Taisen propose à Tsunemasa de franchir le pas : « Quoi que nous fassions, nous ne vivrons pas jusqu'à cent ans. Ne tardons pas à faire connaître zazen dans le monde entier. Ce n'est pas la peine de rester à discuter dans un pays étroit comme le Japon. » Quelques mois après la visite du groupe de macrobiotes, invitations et adresses en poche, Taisen prend la décision de se rendre en Europe puis aux États-Unis. Les adieux sont douloureux de part et d'autre, mais il ne peut décidément pas passer le restant de ses jours dans cette existence qui lui semble si étriquée. Taisen dira par la suite : « J'ai coupé avec ma famille et, lorsque je suis parti pour l'Europe, mes enfants pleuraient. Tous les patriarches ont vécu cela. Même si sur le moment c'est difficile, la famille manifeste ensuite un très grand respect, qui est le véritable amour. Certains sont venus à La Gendronnière² avec leur famille. »

Taisen et Tsunemasa embarquent à Yokohama pour traverser la mer du Japon puis, à bord du Transsibérien express, ils parcourent une partie du monde d'Orient en Occident avec une escale à Moscou. Ils ont en poche un billet pour New York avec escale à Paris, mais nul argent. Taisen ne connaît personne dans le Nouveau Monde et ne pourra y être accueilli. Et puis il aime l'idée d'un séjour en France, sur un continent qui ne connaît pas encore le Zen, ou si peu : les livres du professeur Daisetz Teitaro Suzuki et des orientalistes occidentaux en répandent une image séduisante pour les esprits européens mais totalement éloignée de sa pratique réelle. Aux États-Unis, plusieurs maîtres japonais sont déjà installés, alors qu'en Europe le terrain est vierge de l'esprit spirituel oriental. Cinquante ans auparavant, au lendemain de la Première Guerre

mondiale, un moine japonais du nom de Tai Sué avait parcouru l'Europe afin d'implanter le bouddhisme Mahâyâna* par la pratique du Zen. Ce précurseur pensait résoudre les conflits de cette époque troublée, mais il n'avait suscité aucune conversion et avait dû renoncer à son projet de fonder un bouddhisme européen dans une des capitales du continent.

Tsunemasa se remémore ses impressions : « Je pensais qu'il deviendrait peut-être le successeur de Kôdô Sawaki. À cette époque, le bouddhisme japonais se tournait vers les États-Unis. Le seul livre zen en dehors du Japon était celui de Daisetz Suzuki, *Essais sur le bouddhisme zen*. Après la mort de Kôdô Sawaki, Taisen et moi avons pensé diffuser l'enseignement de notre maître, le "vrai zazen", en dehors du Japon pour ensuite le réimporter depuis l'Europe via les États-Unis. Lors d'une escale à Moscou, on demanda à maître Deshimaru de rester pour enseigner le zazen, mais il refusa car nous étions en route pour l'Europe. Il nous fallut encore trois jours de train pour atteindre Paris. »

Bodhidharma était un « Barbare » venu de l'Inde pour enseigner le Zen en Chine ; Taisen sera un Japonais venu enseigner aux « Barbares » d'Occident.

Paris

À la sortie du train, c'est un étranger de cinquante-trois ans qui pose le pied sur le quai de la gare du Nord. La grande pendule centrale indique 9 heures en ce matin du 17 juillet 1967. Le visage de type mongol est déjà marqué par l'existence de plusieurs vies. Son corps robuste, souple, vif et agile traduit l'allure d'un ancien judoka et kendoka très puissant. Les jambes un peu arquées, les pieds légèrement en dehors influencent sa démarche. Taisen est vêtu de son kimono blanc et de son kolomo de moine noir. Dans une main il tient son *zafu**, dans l'autre un sac comportant son bol, un vêtement et des sous-vêtements de rechange, ainsi que les cahiers de notes de son maître. Seul et démuné de tout, Taisen se retrouve finalement sur une terre qu'il connaît à peine. Il ne se doute pas encore que ce sol où il pose le pied pour la première fois va devenir

la terre de sa deuxième naissance. Monique Lebreton, qui tient la boutique Kaméo à la suite de Madeleine Tartière, vient l'accueillir à la gare. Maurice Chalmon et elle le conduisent à bord d'une 2 CV visiter les différents lieux touristiques. Taisen regarde, observe, scrute, curieux de tout ce qui l'entoure, et pose un regard admiratif sur les différents édifices parisiens qui défilent sous ses yeux. La cité semble exercer sur lui une certaine fascination. Pour lui, Paris est le centre de l'Europe.

À peine deux jours après avoir déposé ses bagages, il donne sa première conférence au centre macrobiotique d'Ignoramus international. C'est lors de l'une de ces causeries qu'il rencontre la future secrétaire de l'association, Janine Monnot. Elle est assise au premier rang et semble particulièrement impressionnée par son futur maître. Taisen s'assied sur la table en position du lotus et enseigne cette posture à une poignée de macrobiotes. Une dame âgée s'écrie : « Ce sont les yeux et le corps de Bouddha que je vois ! » Taisen répond : « Un instant de zazen est un instant de bouddha. En un instant, vous pouvez tous devenir bouddhas. » À partir de ce jour, les conférences sur la pratique se succéderont sans relâche. Lorsque, trois mois plus tard, son ami Tsunemasa sera obligé de quitter l'Europe, Deshimaru lui dira : « *Tsune !* Continue zazen au Japon, moi je continue en Europe. Ce serait dommage que le Japon, notre pays natal, reste corrompu. Je transmettrai la pratique du Zen aux Européens capables de le comprendre, puis d'Europe en Amérique et d'Amérique au Japon. Le Zen sera réimporté. » Taisen aspire à un nouveau Zen, plus épuré, à l'image de son maître : à travers ces deux continents, cette approche prendra une importance telle que les responsables japonais de l'école Sôtô comprendront enfin qu'il faut changer leur façon d'aborder le Zen.

Zazen à la plage

En cet été 1967, alors que la plupart des macrobiotes sont partis au camp du Brusac, dans le sud de la France, Taisen loge quelques nuits dans le confort spartiate de l'arrière-boutique du Kaméo, avant de partir pour Grenoble, où il est reçu chez Jean-Pierre Schnetzler,

un responsable du groupe. Quelques conférences sont dispensées dans un anglais presque incompréhensible, devant un auditoire clairsemé, songeur et dubitatif. Puis il rejoint le groupe au camp du Brusac. Là, il dispose d'une chambre pour pouvoir écrire le matin, pratiquer zazen, et préparer un livre sur le Zen qui paraîtra par la suite au Japon. L'après-midi, il se rend à la plage, s'assied, jambes croisées, et montre le mouvement de sa respiration. Les membres du groupe placent les mains sur le ventre pour bien sentir qu'il se gonfle avec l'expiration. Voyant ces personnes rassemblées autour d'un Japonais en maillot de bain, les passants s'approchent et posent des questions ; sans complexe, Sensei leur explique la posture dans les moindres détails. Le soir, à la terrasse de l'hôtel, une quinzaine de personnes³ sur les soixante-dix macrobiotes font zazen sur une couverture ou une serviette de bain roulée. Il n'y a pas encore de zafu, de kolomo, de *kin-hin** (marche méditative), de sùtra, uniquement la posture et le kyôzoku. Le groupe est en short, Taisen leur demande simplement de ne pas pratiquer les épaules nues ; la terrasse est située à quelques centaines de mètres de la mer, au bord d'un chemin. Les personnes qui remontent de la plage, vers des pavillons situés un peu plus haut, s'arrêtent pour observer les pratiquants assis, immobiles, Taisen habillé en moine... Le groupe devient une véritable curiosité. Les passants sont intrigués et se taisent. Le silence et l'immobilité aidant, les esprits s'apaisent.

¹- La macrobiotique est une diététique taoïste basée sur l'équilibre yin-yang, selon laquelle les plats sont constitués en fonction du terrain acide ou alcalin de la personne. Cette alimentation naturelle se veut en harmonie avec l'ordre cosmique. Pour des personnes malades, certains régimes sont prescrits, le plus strict étant à base de riz complet.

²- La Gendronnière est un château, situé près de Blois, qui sera acheté par la sangha dans les dernières années de la vie de Deshimaru pour être transformé en temple.

³- Trois d'entre elles continueront la pratique après cette première formation : Daniel Guétault, Jean Baby et M. Lacroix, un Canadien.

L'installation

« Le Zen est comme de l'eau fraîche jaillissant de la fontaine moussue. »

Taisen Deshimaru

Très souvent sollicité, Taisen est constamment en déplacement à travers la France et accueilli partout où il va par les membres du groupe. Il se rend régulièrement à Tours, puis sera hébergé peu de temps à Grenoble dans la caravane de Thomas Roldes, au fond du jardin. Il séjourne également à Chamonix et se rend ensuite à Lille, chez Colette Masson. À son retour à Paris, il passe trois mois chez les parents d'un membre à Fontenay-sous-Bois. Il est logé épisodiquement en banlieue chez Monique Lebreton ou Jeanne Bouquet. Taisen accepte toutes les invitations en province, car il ne souhaite pas rester en permanence dans la capitale, qu'il considère comme une cellule un peu à part du reste de la France. Peu à peu il prend conscience des divers modes de vie du pays qu'il apprend à connaître. Il est accueilli ensuite chez Raymond Lambert au 47, quai des Grands-Augustins. Fin 1967, le groupe macrobiotique lui loue une chambre à l'hôtel de Champagne, face au Kaméo.

La journée, quand il n'est pas en déplacement, il prend ses quartiers dans l'arrière-boutique du magasin macrobiotique, une pièce de cinq mètres carrés. Assis sur le ciment, il s'exerce de temps à autre à la calligraphie ; une planche posée sur un panier de riz ou un tonneau vide de tamari lui sert de bureau. Dans cette arrière-salle, il soigne, enseigne et pratique zazen. Janine Monnot, Raymond Lambert et quelques jeunes personnes se joignent à lui

pour pratiquer dans cet endroit exigü. D'autres zazen ainsi qu'une toute première journée de pratique ont lieu rue de Dunkerque dans le local d'une kinésithérapeute macrobiote.

Le moine thérapeute

Bien qu'il ne connaisse pas un mot de français et peu d'anglais (il a appris la langue à l'école technique de Yokohama), Taisen se débrouille tant bien que mal pour se faire comprendre par son entourage. Afin de vivre décemment, il pratique des massages, auprès de toutes catégories de personnes, même les plus âgées. Taisen connaît très bien la médecine chinoise. Il pratique des soins par moxas, ainsi que du shiatsu et de l'acupuncture, et prescrit des plantes médicinales : « En France, on trouve des plantes excellentes pour la médecine naturelle : le pissenlit est très bon pour les reins, la vessie, la vésicule ; la bardane est dépurative et diurétique ; le maïs est un reconstituant très nutritif et énergétique ; la bourdaine séchée est excellente pour le foie, la constipation... » Mais ces soins lui valent d'incessantes sollicitations qui dérangent sa mission et il arrête peu à peu d'en donner : « Je suis venu pour enseigner le Zen et, à travers cet enseignement, contribuer efficacement à l'évolution qui se dessine. Cette civilisation purement matérielle est dangereuse, elle ne durera pas, elle rencontrera maints obstacles. Seuls ceux qui sauront vivre simplement, travailler de leurs mains, élever le niveau de leur conscience souffriront moins, et prendront de façon progressive ce tournant historique. Ce moment semble venu. »

Afin de payer ses repas au Kaméo, il aide au transport des paquets dans l'arrière-boutique, vêtu d'une veste et coiffé d'un béret basque. Parallèlement il essaie de faire connaître la pratique du Zen par les médias : journaux, affiches, gazettes, petites publications spécialisées. Quelques articles sur le Zen paraissent dans la revue *Yin Yang* (janvier 1967) du centre Ignoramus : « Qu'est-ce que le Zen ? », « La religion du civilisé », « Zazen, l'alimentation et le Zen ». Une première version photocopiée de *Vrai Zen* sort en février 1968, dont la rédaction et la réalisation sont le fruit d'une

étroite collaboration avec René Joly. L'édition sous forme de livre paraîtra en 1969. Le message est clair : le Zen va bien au-delà de la macrobiotique.

Lui-même se nourrit comme il peut, souvent de sandwiches en raison de son dénuement. Comme nombre de ceux qui ont fait la guerre, ses dents ne sont pas en bon état. Un membre du groupe l'invite en Touraine et, croyant bien faire, lui prépare du riz aux légumes. Taisen lui dit : « Quand même, du riz complet, j'en mange tous les jours à Paris ! » Au cours de ce séjour, il est invité chez les parents du membre. Au menu : matelote de sandre, anguilles pêchées par le père dans la Loire, légumes du jardin, fromage et dessert maison, le tout arrosé d'un petit vin du pays... Sensei est ravi : il goûte enfin à la véritable cuisine traditionnelle française. Il se rassasie des produits du terroir, de cette bonne cuisine familiale, très naturelle et conviviale. Il dit à son disciple en sortant : « Chez vos parents j'ai vraiment bien mangé. Une cuisine faite avec amour ! »

Les premières sesshin

Taisen, que les disciples appellent Sensei, fête le Nouvel An 1968 chez Germaine Delbat, une actrice qui triomphe alors au théâtre. À cette époque, trois cercles se distinguent : les macrobiotes tels que Daniel Guétault, les yogistes comme Raymond Lambert (qui emmènera Sensei au Havre et à Rouen) et les gens de théâtre, avec notamment Colette Ripert, qui suivra le maître durant de nombreuses années. Certains partiront, d'autres resteront. Puis viendront, en leurs temps, les soixante-huitards et par la suite les personnes dites « sociabilisées ». Il n'a pas encore de dojo fixe et pratique là où on le demande, parfois dans un salon, voire une salle à manger, ou dans la salle de yoga de Raymond Lambert.

Les personnes qui l'aperçoivent assis en méditation dans l'arrière-boutique du Kaméo sont intriguées et l'interrogent sur les raisons de cette pratique quotidienne. Il leur répond dans un mauvais anglais qu'il appelle son « zenglish » : « Ce que vous voyez est la spiritualité la plus haute : c'est zazen ! » Un petit groupe se forme. Au début, Sensei se contente de redresser le dos du

pratiquant, puis de véritables séances s'organisent. L'approche est révolutionnaire dans la mesure où il ne s'agit pas, comme bien souvent en Occident, d'un enseignement fait de discours, mais d'une technique au sens grec du terme, d'un « art » : l'art de méditer. L'instruction dépasse largement le niveau de la simple parole. Il atteint une transmission au-delà des mots, *i shin den shin**, « d'esprit à esprit ».

En février 1968 a lieu la première sesshin chez Taigen René Joly. « Enfin un homme d'envergure qui possède une sérieuse approche Hînayâna* du bouddhisme, mais qui manque de pratique », estime Sensei. À Gretz, en Seine-et-Marne, banlieue résidentielle près de Paris, René Joly, qui est architecte, a fait construire un superbe dojo traditionnel en bois au fond de son petit parc, mais à son grand désespoir, personne ne vient jamais y pratiquer. Sensei, aidé de Raymond Lambert, organise lui-même le week-end. Lambert, qui a connu les plus grands sages de l'Inde tels Sachidananda ou Sivananda, affirme dès le début : « Deshimaru est le plus grand ! » Ils préviennent les participants par téléphone ; beaucoup de macrobiotes parisiens sont présents. Pour la première fois en Europe, une quinzaine de personnes s'essayent à la pratique sur une durée plus longue qu'un simple zazen. « "Sesshin" signifie patienter en toutes choses, contrôler corps et esprit, leur dit Sensei. En sesshin, votre vie est différente de la vie ordinaire, quotidienne. Dans la vie de tous les jours, vous êtes très libres, vous pouvez agir comme bon vous semble. Tout change en sesshin : dortoir, alimentation, activité, etc. Cette expérience est excellente, elle tue l'égoïsme et équilibre le cerveau. » L'ambiance est bon enfant, Sensei réitère inlassablement dans le dojo : « Pas bouger ! Pas bouger ! » Il le répétera tout au long de sa mission, surtout lorsque le dojo se remplira de nouveaux pratiquants. Dix séances d'une heure et demie environ sont réparties sur deux jours et demi.

Le premier matin, pendant le petit déjeuner à la française, le bavardage est continu. Sensei ne dit mot, regarde devant lui, l'esprit ailleurs ; quelque chose lui trotte dans la tête. Au bout d'un moment, il annonce : « Demain, gen mai. Toi, Daniel, tu prépares le repas !

- Oui, Sensei, mais gen mai, qu'est-ce que c'est ?
- Soupe de riz, c'est macrobiotique ! » répond-il avec son accent rocailleux.

Puis il détourne le regard et parle d'autres chose à ses voisins de table. Daniel Guétault comprend qu'il doit se débrouiller seul et qu'il n'aura pas d'autre explication pour cette mission. Accompagné d'un macrobiote, il part en cuisine préparer ce breuvage qui entrera dans l'histoire du Zen européen. Ils coupent soigneusement oignons, carottes, navets en petits morceaux (mais pas trop petits, ce qui traduirait un esprit étriqué). Les légumes sont revenus à la poêle afin de donner une certaine saveur. Puis, riz et légumes sont cuits plusieurs heures à feu doux. Les assaisonnements – *gomasio* (mélange de graines de sésame et de sel) et sauce de soja fermenté – agrémentent l'ensemble. Un thé de trois ans accompagne le repas. Au second petit déjeuner, il y a un bol et une cuillère devant chaque convive. Le repas est de plus pris en silence. Après la gen mai, le thé, qui est offert en priorité au maître, sert également à rincer le bol. Boire un thé dans le bol qui a servi à manger la soupe est quelque chose d'incompréhensible pour les pratiquants. Au moment d'absorber cette drôle de potion quelques grimaces apparaissent sur les visages. Après avoir mangé, Sensei relève la tête et déclare : *Gen mai, good.*

« Quand la gen mai est vraie
toute chose est vraie
quand toutes les actions de la vie sont vraies
la gen mai aussi devient vraie. »

Maître Dôgen

Aucun enseignement des textes fondamentaux du Zen n'est prodigué durant ce séjour. Ce n'est que cinq ans après son arrivée que Sensei commencera à enseigner le *Sandokai* de maître Sekitô Kisen (700-790).

Au cours de cet hiver 1968, Sensei se rend aussi en Suisse, dans la région de La Chaux-de-Fonds, où une cinquantaine de personnes l'attendent pour la sesshin. Durant le voyage, en traversant la forêt, les essuie-glaces tombent en panne. Les

occupants de la voiture doivent continuellement ouvrir les vitres pour essuyer la neige qui tombe en masse sur le pare-brise. Malgré les chaînes, la voiture cale constamment. Elle finit par s'enfoncer dans une couche de neige trop profonde pour que les passagers puissent la dégager. Vêtu d'un simple kolomo, transi de froid, Sensei s'évanouit et croit sa fin arrivée. La mort lui semble douce et semblable au moment où l'on s'endort. Son univers n'est que blancheur : « À peine ai-je quitté mon Japon natal que je meurs dans un paysage de neige en Suisse... » Inquiets de ne voir personne arriver, les organisateurs envoient deux voitures à leur rencontre. Ils aperçoivent la voiture immobilisée sur le bas-côté de la route. Sensei se réveille dans un lit entouré de quelques personnes. Le lendemain, malgré sa fièvre, il décide de diriger la sesshin. « Ce fut l'événement le plus impressionnant et le plus pénible de ma mission en Europe », racontera-t-il à ses disciples de Paris.

En août 1968, Sensei rejoint Raymond Lambert qui donne des cours de yoga dans une salle près d'Annecy, avant de participer au camp des macrobiotes à côté de Toulon. Cet éminent professeur de yoga déclare à ses élèves : « Zazen est l'essence du Zen. Zazen est également l'essence du yoga, l'alpha et l'oméga. Les grands maîtres de yoga – sans devenir pour autant des moines zen – pratiquent régulièrement zazen. Pour les maîtres authentiques, il n'y a aucune dualité entre yoga et Zen, mais unité. Cette posture est la plus haute vérité, la plus haute dimension de l'univers. Il serait intéressant de lire certains versets de la *Bhagavad-Gîtâ* qui sont en parfait accord avec l'esprit de tout l'enseignement de maître Deshimaru. En ce moment, nous recevons notre leçon de Zen, chaque jour et à chaque instant de la journée, dans les plus petites choses et dans les moindres détails qui donnent le charme et le sens à la vie, parce que tout est Zen, tout est yoga. La posture accroupie que nous pratiquons quelques heures par semaine en Occident est ici la posture initiale pour travailler, pour manger, pour converser, pour aller aux toilettes, etc. C'est la posture vitale par excellence, et ceux qui s'en détournent pour adhérer à la posture occidentale modernisée (en passant de la chaise au fauteuil, chaise longue,

fauteuil relax, etc.) ne savent pas qu'ils risquent de priver les générations futures de l'essence même de la vie. »

Puis il laisse la parole à maître Deshimaru : « Il n'est pas nécessaire de séparer le yoga du Zen. Néanmoins, les deux techniques d'approche en méditation sont totalement différentes, du moins telle que la méditation en yoga est enseignée en Occident et, en général, en Inde. On peut reconnaître aisément, en cours de zazen dans le dojo, celui qui est en zazen selon l'enseignement de maître Deshimaru et celui qui fait zazen dans l'esprit yoga – techniquement parlant s'entend. Ne pensez surtout pas que je cherche à dévaloriser le yoga et ses techniques de méditation ! Mais lorsque j'entends dire dans les coulisses : “La méditation du yoga et du Zen, c'est la même chose”, je frémis en pensant aux conséquences fatales et fâcheuses pour le mental des pratiquants qui formulent de telles inepties. »

Tandis que quelques hippies se joignent à la session, des participants préviennent Sensei : « Vous savez, ceux-là, vous devriez les mettre dehors, parce que vous allez avoir des histoires, ça sent le haschich chez eux. » Sensei leur répond que le maître a un principe : ne jamais refuser l'entrée du dojo à qui que ce soit. Chacun y est accueilli, même les personnes habituellement considérées comme farfelues ou marginales. Chaque fois que des proches le mettent en garde contre certaines personnes, il rétorque : « Notre vocation c'est l'accueil et l'ouverture, même avec les personnes qui peuvent poser problème, ou qui viennent de temps en temps seulement ; vous venez, c'est très bien, sinon tant pis pour vous ! Ici, on n'accroche personne par la manche, on s'efforce d'avoir une attitude d'accueil. » Lorsque les pratiquants partent, il le font d'eux-mêmes. Sensei ne met jamais personne définitivement dehors.

Rupture avec la macrobiotique

Durant le camp, les macrobiotes lui font part de leurs ambitions d'ouvrir un dojo macrobiotique, mais Sensei refuse. Il estime que le Zen macrobiotique n'est pas le vrai Zen, pas plus que le « Zen

yoga », le « Zen santé » ou le « Zen theravadin ». Il n'accepte aucun compromis concernant l'authenticité de la pratique. Sensei enseigne simplement ce qui est pour lui le vrai zen : shikantaza, la simple assise. La macrobiotique lui semble une pratique rigide ; la véritable guérison, c'est d'élargir son point de vue. Un jour, après un repas macrobiotique, il annonce : « Quand le bois est tombé en cendre, la cendre ne peut redevenir bois (*Genjokôan*). »

Il se fait plus explicite par la suite : « En fait, la macrobiotique est un régime alimentaire surtout destiné à soigner les maladies. Une technique thérapeutique, pas une philosophie ni une religion. Untel ne fume pas, ne boit pas, ne pratique pas le sexe, se nourrit suivant les règles de la macrobiotique. Pourquoi pratiquez-vous la macrobiotique ? Pour vivre vieux et en bonne santé ? C'est égoïste. On espère arriver à des dimensions élevées mais on n'est pas détaché de soi. D'où Ohsawa a-t-il sorti ce terme de "macrobiotique" ? En fait, c'est plutôt de la microbiotique : ils parlent de macrobiotique, mais leur pensée est microbiotique ! Je ne critique pas la macrobiotique, mais à la fin, viande comme riz complet deviennent tous deux de l'excrément. »

C'est ainsi que peu à peu des disciples se consacrant exclusivement au Zen remplaceront les macrobiototes.

Révolution intérieure ou extérieure ?

« Dans le silence s'élève l'esprit immortel et, sans prononcer un mot, la joie vient. »

Taisen Deshimaru

Zen et contre-culture

En 1968, alors que la sangha évolue en région parisienne, Paris gronde. Les manifestations étudiantes s'étendent dans plusieurs rues de la ville qui se hérissent de banderoles. Les jeunes dressent des barricades contre les forces de l'ordre et les pavés ripostent aux gaz lacrymogènes. Parfois, assis en posture, les disciples de Sensei peuvent ressentir en eux-mêmes le tumulte de cette révolution de mai.

Sensei emmène ses disciples, vêtus de kolomo, sur les Champs-Élysées pour s'asseoir en zazen sous l'Arc de triomphe. Il faut grandement croire en l'enseignement, être particulièrement motivé pour se présenter ainsi aux Parisiens en cette période perturbée. Le climat est à la contestation ; la tendance est à la décision individuelle, sans qu'intervienne l'avis d'un tiers, particulièrement des parents ou d'une quelconque autorité. L'éducation zen consistant dans la concentration juste, l'attention juste, l'observation juste et la non-dualité de l'esprit ne semble pas encore d'actualité. Un disciple macrobiote très actif, qui ne rate jamais un défilé, dit à Sensei : « Vous devriez venir avec nous, vous vous rendez compte, c'est un événement capital ! Il faut absolument que vous veniez voir ce qui ce passe. » Il refuse systématiquement la proposition car il ne veut pas

entrer dans un quelconque mouvement de nature politique. Sensei porte un regard détaché sur ces événements qu'il traduit comme la conséquence d'un ego collectif démesuré. Il possède une vision beaucoup plus large. Néanmoins, il profite d'un changement des mentalités pour en tirer les bénéfices : la jeunesse est en recherche d'absolu, le Zen répond à cette demande. Le mot d'ordre étant : « Jouir sans entrave », les disciples comptent bien mettre cette maxime en application et Sensei doit composer avec cette tendance. Les pratiquants se retrouvent face à un véritable éducateur qui, pour certains, remplace le père qu'ils n'ont pas vraiment eu. Sensei devient à la fois un parent, un conseiller, un ami.

Dans l'après-1968, les personnes qui viennent pratiquer recherchent, outre une spiritualité, des solutions sociales alternatives à celles que la société leur propose. La sangha offre une vie communautaire, jointe à une certaine tolérance. Nombre de jeunes désirent sortir du modèle de société occidentale qui pour eux mène inéluctablement à la catastrophe. À ce titre, Sensei, en plus de sa culture japonaise, apporte le témoignage d'un pays ayant souffert de la bombe atomique. Il est totalement conscient qu'il faut changer la façon de concevoir la vie. La réponse est simple et structurante : placer cette nouvelle génération face à elle-même par la pratique de zazen et le travail. Le Zen européen naissant est la conjugaison de personnalités et d'un phénomène sociétal. Quelles que soient les raisons qui amènent les disciples au seuil de la porte du Zen, qu'ils soient gauchistes, conservateurs ou anarchistes, la pratique intègre et dépasse les préjugés, les catégories sociales et les idéologies. Ainsi, une carmélite qui normalement ne sort jamais médite dans la sangha : elle a confectionné dans sa cellule un zafu orné d'un tissu à fleurs, taillé dans un rideau... Taisen écrit dans une petite revue réalisée par les dominicains du couvent de L'Arbresle, *La Vie* : « En fait, je suis venu aussi d'une certaine façon pour aider Jésus-Christ » – dans cet article, il n'ose pas encore écrire : « Je suis venu aider Dieu », pour ne pas heurter les catholiques.

La mission

Dès 1967, un premier dojo a vu le jour à Tours sous la direction de Daniel Guétault, qui a reçu son certificat de Zen des mains de Sensei au Japon, lors du congrès des macrobiotes. À Paris, la pièce où pratique le groupe étant désormais beaucoup trop petite, il faut trouver un endroit plus spacieux. Des séances sont d'abord organisées chez René Joly à Gretz, puis, aux premiers jours du printemps 1968, Raymond Lambert propose son Institut de yoga. En 1968, Mme Pérusat-Storck devient la première nonne ordonnée. À sa suite, la même année, René Joly reçoit son rakusu de moine. Celui-ci n'apprécie pas d'être rapidement suivi par une bande qu'il considère comme des ignorants ; ils pratiquent chaque jour zazen, mais n'ont aucune culture bouddhique. René Joly quittera le maître, lui reprochant d'ordonner trop de disciples.

C'est durant cette première ordination que Sensei prend pleinement conscience de l'importance de la transmission sur ce continent vierge de l'enseignement zen. Il est à la fois très enthousiaste et préoccupé par la masse de travail qui s'annonce. Ce sont ses premiers disciples qui l'encouragent à transmettre le dharma. Sensei s'installe au 68, avenue du Maine, de janvier 1969 à mars 1972. En 1969, il annonce : « Mon ardeur puissante pour ma mission est le cri de mon âme et de ma vie. Allons sur notre voie splendide et n'ayons peur de rien. J'attends de mes disciples qu'ils soient très unis avec moi dans cette voie et deviennent à leur tour missionnaires. » Lors d'une conférence, il fait connaître son projet de propager le Zen au niveau européen : « Pourquoi répandre le Zen en Europe et pourquoi les Européens aiment-ils le Zen ? Il y a à cela plusieurs raisons. Dans l'éducation actuelle, une part trop importante est accordée à l'intelligence et pas assez au développement de la sagesse, qui est le plus important pour l'humanité. Nous apprenons beaucoup de choses, mais nous oublions notre personne profonde. L'intelligence devient comme une encyclopédie, mais ne comprend pas du tout la nature humaine de notre propre ego. Ainsi le silence est-il aussi nécessaire que l'éducation de la réflexion sur nous-mêmes. Le Zen a des qualités spécifiques. Il peut s'adapter exactement aux besoins des peuples occidentaux. Ainsi le Zen ne cherche pas à couper l'intelligence et la science de l'homme, il ne

s'oppose pas à elles. Par exemple, la physique, la neurologie, la philosophie, la psychologie ont beaucoup d'affinités avec le Zen. Le Zen est universel et convient à toute l'humanité. Beaucoup de philosophes et de théologiens en ont témoigné. Les religions traditionnelles, ritualistes et exclusives ont un peu perdu de vue l'essence de la spiritualité. Mais le Zen est toujours progressif et créateur. Pour lui, c'est l'ici et maintenant qui importe.

Le communisme, l'existentialisme et le christianisme traditionnel ne peuvent aider à l'unité de tous les êtres comme auparavant. Par conséquent, il faut édifier une nouvelle civilisation qui unisse le matériel et le spirituel. Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'avion a supprimé les distances, l'Orient et l'Occident se sont rapprochés. Au-delà d'un exotisme, les Occidentaux désirent connaître plus profondément la culture orientale et souhaitent l'unité et l'harmonie de ces deux civilisations dans leurs aspects les meilleurs. Ce sont là les causes principales. Tous les pays d'Europe ont développé une vision qui dépasse leurs propres frontières et s'élargit aux dimensions du monde, et ils désirent ardemment édifier une civilisation nouvelle qui s'étende à toute l'humanité.

Erich Fromm écrit dans *Zen et psychanalyse* : "Le Zen empêche de devenir complètement malade. Il donne l'aptitude au vrai bonheur et à l'amour profond." Le professeur Suzuki dit quant à lui : "Le vrai Zen, c'est trouver la force profonde et illimitée dans les profondeurs de l'être et, en obéissant à cette énergie créatrice, devenir actif. Cela est le vrai Zen." Dans le vrai Zen, nous devons suivre la tradition mais pas seulement, nous devons la nier aussi et revenir au rien fondamental, à l'originel fondamental.

Aussi, j'espère avoir apporté à l'Europe le Zen traditionnel japonais, mais au-delà de celui-ci je serai heureux si vous créez de vous-mêmes et revenez au point de vraie pureté qui est en vous. »

Retour au Japon

Cela fait maintenant trois ans que Sensei a quitté le Japon et sa famille lui manque cruellement. Il sait que sa femme – qu'il appelle *The Madam* – ainsi que ses enfants l'attendent. En 1970, à

l'occasion de son premier retour, il rencontre son ami Okamoto Rôshi qui fait preuve d'une constante détermination dans l'évolution de la mission de Sensei en l'aidant à passer tous les grades hiérarchiques de la Sôtôshu Shûmuchô et en lui offrant le temple de Seikyu-ji que Kôdô Sawaki affectionnait particulièrement pour sa beauté. Kôdô connaissait très bien Okamoto qui possédait le temple de Teisho-ji, temple mère de Seikyu-ji. Mme Deshimaru et ce dernier constituent un mouvement d'assistance aux actions de Sensei en Occident. Leur but est de créer un réseau de soutien en incitant à la pratique de zazen au Japon, de rendre compte auprès des officiels de la Sôtôshu Shûmuchô de la dynamique du maître en Europe et, par ce biais, d'aider à faire croître ce qu'ils considèrent comme le vrai Zen de Dôgen et de Kôdô Sawaki.

Durant les différents séjours passés au Japon en compagnie de ses amis moines et rôshi, Sensei affine les rituels, cérémonies et sûttras. Il dirige une sesshin à Teisho-ji, puis à Soji-ji (le temple le plus important après Eihei-ji) avec Iwamoto Zenji, l'un des responsables du Zen Sôtô. Au décès de celui-ci, Sensei s'exprimera en ces termes : « Iwamoto me fit présent d'un kesa à onze bandes qui était considéré comme un trésor à Soji-ji. Il le tenait lui-même de Kôdô Sawaki. En me le remettant, il dit : "Ce kesa est plus important que ma vie, mais je veux que vous en soyez l'héritier pour la grande mission que vous accomplissez." J'en fus très profondément ému. À cette époque-là, la plupart des moines Sôtô doutaient du succès de ma mission. Iwamoto Zenji était un des rares à y croire fermement. »

Lors d'un séjour au monastère de Teisho-ji, Sensei propose aussi de confectionner une vraie gen mai, au lieu du bol de riz blanc accompagné de navets séchés et salés. Réintroduire cette recette au Japon est pour lui l'occasion de montrer un aspect de la pratique que les moines de ce temple avaient oublié depuis très longtemps.

Suite à ce voyage, son épouse décide de lui rendre visite en France. Ses enfants d'un autre lit, Yuichiro et Maya, viennent à leur tour, pratiquent zazen, suivent les sesshin, aident à l'association. D'une certaine manière, notamment en ce qui concerne l'éducation, Sensei les considère un peu comme ses disciples. Michiyo restera avec son père durant plus d'un an pour apprendre le français et finir

ses études. Et comme il est prévu qu'elle se marie avec un homme de la bonne société japonaise, il est hors de question qu'un disciple s'approche un peu trop près d'elle. De fait, lorsque durant un voyage à Monaco son chauffeur et traducteur, Pichon – que le maître appelle Pitchoune –, se met en quête de séduire sa fille, Sensei devient furieux...

La création de l'association

À son retour du Japon, les membres fondent l'Association zen d'Europe, qui deviendra par la suite l'Association zen internationale. Déjà à cette époque, des réactions assez fortes s'élèvent contre toute forme de mouvement officiel. Peu de temps avant sa création, Bernard Poirier rencontre Sensei afin de le mettre en garde sur la direction que prendrait une organisation institutionnelle. « Nous allons fonder l'Association zen d'Europe, lui dit Sensei. Tu dois en devenir membre.

– Excusez-moi, Sensei, mais je pense que c'est une grosse erreur ! Quant à moi, je ne serai jamais membre de ce genre de club. »

Nullement choqué de cette réponse, Sensei reprend : « Vous faites ce que vous voulez. Je pense que cette association est vraiment très importante pour le développement de ma mission.

– Je pense, moi, que c'est juste un petit jeu social entre des individualités et que cela va rapidement pervertir toutes choses. Comme à l'habitude dans nos sociétés, la majorité des membres voudront prendre des positions plus qu'assumer leurs responsabilités. Toutefois, je vous souhaite bonne chance. »

Voici ce qu'en dit aujourd'hui Bernard Poirier : « Au moment de ce dialogue, je ne fréquentais le dojo que depuis une année. Durant les zazen, je demandais très régulièrement le kyôsku et Sensei me l'offrait sans ménagement. Cela avait été certainement déterminant concernant cet échange. C'est du moins ce que je me dis maintenant, pour m'expliquer qu'il ait toléré un tel dialogue avec un jeune blanc-bec, en public, et sans plus de réaction. »

Le kesa

Suite aux articles parus dans la presse ainsi qu'au succès de son livre *Vrai Zen*, des personnes versées dans le bouddhisme, l'ésotérisme ou la métaphysique commencent à affluer. Les premiers vrais disciples accompagnent le maître dans sa mission : Rose-Marie Fuchs, Janine Monnot et ensuite Gérard Blitz, Liliane Najar, Étienne Zeisler, Malika Legrand et Alain Cassan. À l'extérieur de Paris, les dojos s'installent : Jean Baby à Strasbourg, Daniel Guétault à Tours, Raymond Lambert au Havre, puis Marseille et Genève. Fausto Guareschi effectue la navette entre la France et l'Italie. Un petit groupe d'intimes se forme autour de Sensei. Les premiers rakusu et kesa sont cousus par Mireille Piault, Jeanne Kuchli, puis Anne-Marie Fabbro.

« J'ai reçu la merveilleuse méthode transmise du kesa de mon maître Kôdô Sawaki, dit Sensei. Bien sûr, pour le tailler et le coudre, je ne suis pas très habile. Mais j'ai très exactement enseigné cette méthode à Anne-Marie, qui coud précisément. C'est étrange, je ne connais pas le français mais j'ai complètement transmis le vrai Zen. Ceux qui ont des doutes créés par un ego fort veulent décorer, changer la manière traditionnelle de mettre l'attache ou pensent que cet enseignement est erroné, dépassé et qu'il faut le corriger. J'aimerais ramasser plein de chaussettes et de vieux slips. Après les avoir nettoyés et désinfectés, ils deviendraient tout à fait purs. On les teindrait, on les coudrait et ainsi fabriquerait-on le kesa le plus élevé. Les pires vêtements peuvent devenir les kesa les plus respectables, les tissus les plus souillés les plus purs et les gens les plus idiots, ceux qui ont les pires bonnô (les passions les plus négatives), les plus grands moines. C'est une philosophie très profonde. Lorsque je suis arrivé en France, j'ai donné une conférence de kesa, rue Feydeau. J'ai montré le kesa de Kôdô Sawaki et Mme Monnot a été tout à fait impressionnée. Aussi a-t-elle continué zazen. Dôgen nous dit : "Et vous, mes disciples, j'espère que vous ne serez jamais démunis de kesa, si vous vous rendez dans de lointaines contrées." Je fus très frappé à la lecture de cette phrase. Kôdô Sawaki la citait souvent et quand je me suis retrouvé seul à Paris avec le kesa que

m'avait légué mon maître à sa mort, j'ai eu l'impression que Dôgen avait écrit cette phrase à mon intention. »

Les disciples indiens ont toujours eu foi dans cette robe portée depuis des millénaires et instituée par le Bouddha lui-même lorsqu'il avait quitté son palais et s'était débarrassé de ses habits princiers pour mener une vie de moine errant. Elle représente les tissus souillés et récupérés sur les immondices, puis lavés, assemblés et cousus suivant un montage précis, dont les points de couture représentent les lignes de rizières. Ces hardes incarnent toute la misère du monde qui se transforme en vêtement de pureté, au-delà du pur et de l'impur.

Kôdô Sawaki cousait le sien traditionnellement dans des tissus de lin. Beaucoup de pièces lui étaient offertes, certaines même en soie. En souvenir de son maître, les premiers kesa remis par Sensei sont taillés dans une même matière. Par la suite, c'est le coton qui sera le plus répandu. La confection du kesa et du rakusu, plus petit, fait partie intégrale de l'enseignement. Sensei prône le respect et l'enthousiasme en ce qui le concerne. Lors d'un passage au camp d'été de Val-d'Isère, en 1977, Narita Rôshi enseignera aux disciples à le plier correctement, suivant la tradition japonaise. Sensei dira en aparté : « Ce qui est important, ce n'est pas la façon de plier son kesa, mais l'esprit avec lequel vous le faites ! »

Lors de sa venue en France, l'épouse de Sensei présente des modèles de kimonos, de kolomo et de zafu (la Sôtoshu autorisera les disciples à porter officiellement le kesa en 1975). Elle apprend aux disciples à coudre le kesa en effectuant des petits points soignés. Les fils de couleurs sont autorisés pour coudre, tel le vert ou le violet, couleurs du Zen Sôtô, mais le beige et le blanc sont le plus usités. Dans un livre, Sensei a expliqué les mérites de ce vêtement et la façon de le confectionner, mais au début les disciples ne veulent pas revêtir ce qu'ils considèrent comme un habit sacré. Ce qui lui fait dire un jour, durant un *kusen** : « Dans ce dojo, je ne vois qu'un seul moine. » Le lendemain, les kesa apparaissent...

« Lorsque je suis arrivé en France, je ne possédais qu'un kesa, un rakusu et le kolomo que mon maître Kôdô Sawaki avait porté pendant vingt années ; il était usé, déchiré et rapiécé, racontera-t-il

plus tard. Chaque jour je le revêtais pour faire zazen ; et comme mon seul dojo fut, pendant plusieurs mois, l'entrepôt d'une boutique macrobiotique, ce pauvre kolomo finissait de s'user là où les genoux appuyaient sur le sol en béton. Chaque fois qu'un trou apparaissait, mes disciples le raccommodaient ; les pièces finirent bientôt par former l'essentiel de mon habit. J'ai gardé bien précieusement ce kolomo ; il est maintenant à l'abri de toute usure, celle des mites comme celle du temps. Je porte désormais un kolomo confectionné dans un vieux kimono de soie de mon père. C'est une des rares choses qui me soient restées de lui après sa mort. C'est un excellent karma pour ce vieux kimono de cérémonie que d'être devenu un kolomo de zazen. »

Malgré la venue de nombreux nouveaux disciples, Sensei se sent toujours profondément seul et songe parfois à retourner au Japon pour retrouver les siens définitivement. Dans ces moments où il doute de sa mission et se demande s'il n'est pas en train de se fourvoyer, retrouver sa vie d'antan le tente. Son principal problème est l'incompréhension de ceux qui n'ont aucune approche de l'esprit spirituel oriental. Il a certes des disciples, mais certains sont de grands enfants qui, pour la plupart, sont à éduquer. Les autres, malgré une certaine pratique, ne conçoivent le bouddhisme qu'intellectuellement. Beaucoup ne comprennent pas vraiment son Zen : « Depuis que je suis arrivé en Occident, il m'est difficile d'introduire le vrai Zen : en général, les gens pensent que zazen signifie dormir assis. » Il ne peut que rarement parler avec une personne de son niveau d'expérience. Malgré tout, porté par la foi profonde de répandre le dharma, il avance, solitaire, au-delà des difficultés.

Durant l'année 1971, à la demande de Lanza del Vasto, fondateur de la communauté de l'Arche, Sensei y envoie un proche, Claude Philippe, diriger une sesshin. Shantidas (tel est le nom donné par Gandhi à Lanza del Vasto) désire que ses disciples ne soient pas uniquement dans la mouvance du chant et de la danse de type charismatique, mais également dans l'introspection méditative. Depuis cette date sont organisées chaque année des sessions ouvertes à tous pour la pratique de zazen.

Le dojo de Pernety

En mars 1972, après de nombreuses recherches, un atelier d'artistes situé 46, rue Pernety est inauguré en dojo. En qualité de gardien, Stéphane Thibaut loge au-dessus de l'atelier, dans une chambre contiguë à une salle d'eau. Sensei, lui, s'installe dans un petit appartement en face, dont l'exiguïté et la simplicité ne l'empêchent pas de voir passer beaucoup de visiteurs. Et le dojo devient rapidement un temple : il prend le nom de Parizan Bukkoku Zenji, littéralement « Centre zen du pays du Bouddha à Paris ». *Bukkoku*, « pays du Bouddha », est une expression de Dôgen ; Sensei l'a choisie parce que selon lui le mot *Furansu* en japonais, « France », peut aussi s'entendre comme signifiant « pays du Bouddha ». Plusieurs personnalités auront usé de leurs relations ainsi que de leur position sociale pour faciliter l'événement : ainsi, André Malraux favorise l'homologation des bâtiments tandis que Gérard Blitz, fondateur du Club Méditerranée et président de l'European Union of Yoga, passionné de bouddhisme, de méditation et de kendo, contribue financièrement à l'installation des lieux : « Le yoga apporte une condition spéciale, tandis que dans le Zen, on retrouve la condition normale », aime-t-il à dire. Sensei perçoit qu'il est temps de former un groupe homogène centré sur la pratique et l'enseignement des patriarches.

Tout le voisinage ou presque apprécie l'arrivée de cette communauté plutôt vivante. Les commerçants saluent volontiers Sensei lorsqu'il passe, l'air débonnaire, dans la rue. La vie du dojo peut s'étendre à celle du quartier en favorisant les relations. Les nouveaux pratiquants commencent à affluer. C'est le premier lieu fixe de pratique qui propose une structure organisée, incluant des règles de fonctionnement. Au début de l'installation, dès le premier zazen du matin, quinze à trente personnes sont présentes, parfois plus, ce qui est très encourageant pour une spiritualité encore inconnue en Europe. Trois personnes travaillent à temps complet : Michel Bovay, Liliane Najar au secrétariat et Katia Robel au magasin. Michel, qui découvre le Zen en 1972, débutera comme

chauffeur en décembre 1973 avant de remplacer Étienne Zeisler à la comptabilité.

Sensei s'installe dans l'immeuble avec vue sur le dojo, face au métro Pernety. Il occupe un petit appartement qui sert aussi bien à l'accueil des visiteurs que de salle de réunion et, dans les premiers temps, de siège pour l'Association Zen d'Europe. La salle de séjour est la pièce la plus grande, l'aménagement est sobre mais sans austérité. Un canapé trois places, au velours un peu râpé, est constamment à disposition : les disciples s'y assoient à quatre ou cinq en se serrant lorsque les sièges viennent à manquer. Des éléments de rangement, une bibliothèque, une table basse, et quelques chaises apportés par des disciples, complètent l'ameublement fait de bric et de broc. Sensei passe la plupart du temps assis sur un zafu, derrière une table basse, dans sa chambre à coucher qui lui sert aussi de bureau. Une photo de son maître accrochée bien en évidence et quelques calligraphies lui tiennent compagnie. À ses côtés, toute la panoplie du calligraphe et quelques ustensiles pour préparer du thé.

L'appartement est habitué aux visiteurs de passage, mais surtout aux disciples qui viennent pour le plaisir ou recevoir un simple conseil. Dans l'entrée particulièrement étroite sont déposées les chaussures des disciples correctement alignées les unes à côté des autres, la pointe contre le mur. Dans l'éducation japonaise, il est particulièrement offusquant de ne pas ôter ses chaussures et de les ranger soigneusement lorsque l'on est invité dans certains lieux. C'est une norme sociale établie, une marque de courtoisie, ainsi qu'un respect envers soi-même et les autres. La secrétaire veille à ce que la consigne soit toujours respectée, mais certains samedis soirs, la situation échappe à toute règle. Les imperméables fourrés, les anoraks, les lainages sont alors accrochés aux porte-manteaux tant bien que mal, les uns par-dessus les autres, et menacent à tout moment de glisser pêle-mêle dans le passage. Sur les paillasons, les souliers et les bottines s'entassent en désordre. « *Not at all* concentré. » Au ton exprimé, il apparaît clairement que l'éducation de certains des disciples présente des lacunes...

Quelques années plus tard, durant une soirée, alors que les pensionnaires du deuxième dojo, l'Atelier, regardent la télévision, Sensei descend dire bonsoir. Gênée, Françoise éteint le poste, mais Sensei intervient : « Non, laissez votre film, vous êtes chez vous. Vous êtes comme ma famille. »

Alain Cassan se rappelle cette époque : « Nous avons vécu l'état de disciples et je comprends tout à fait ce qui a pu se passer avec les apôtres et le Christ. On voyait des petits miracles au quotidien. Parfois, Sensei disait : "On va avoir du mal à payer le loyer ce mois-ci. Ce qui serait bien, c'est que quelqu'un nous amène un peu d'argent..." Cinq minutes après quelqu'un téléphonait et disait : "J'ai lu votre livre, je vous fais un don" ! C'était comme cela, le miracle au quotidien, toujours en adéquation avec le *i shin den shin*. Sensei disait : "J'ai de la chance, mais ce n'est pas moi, c'est le *hishiryô** (la pensée venant du tréfonds de la non-pensée) qui passe à travers moi..." »

L'écho du Zen

C'est à partir de cette époque que la sangha prend une allure conséquente. Sensei entreprend de parcourir tout le continent, convaincu que la pratique du Zen est essentielle pour résoudre le désordre individuel et collectif de ce monde. Une vingtaine de dojos sont créés en Europe durant l'année 1970 ; ils dépasseront la cinquantaine cinq ans plus tard. Durant cette période, Sensei a l'occasion de rencontrer l'empereur du Japon à l'ambassade de Paris. Ce dernier lui demande : « En France aussi on peut croire au bouddhisme ?

– Bien sûr, plus qu'au Japon... »

Peu après, un article paraît en première page du *Mainichi*, le second quotidien japonais après l'*Asahi Shimbun* et tiré à sept millions d'exemplaires. Ce journal relate que dix mille affiches montrant la posture de *zazen* couvrent les murs de Paris : « Une centaine de disciples se sont rasé la tête et se promènent sans honte, avec fierté, dans la capitale, commençant ainsi le nouveau temps de Dieu. Pourquoi le Zen de maître Deshimaru est-il

authentique ? Dieu parle à travers différentes personnes, par divers langages. Le son de la cloche qui a sonné au premier temple du Bouddha continue de résonner jusqu'à aujourd'hui... »

Sensei travaille énormément, souvent très tard dans la nuit : il consulte des dictionnaires bouddhistes, prépare les kusen, écrit des livres et traduit pour la première fois les textes japonais anciens. Il entretient également une correspondance abondante et soutenue avec le Japon – famille, moines officiels ou non. Il sort principalement pour aller faire zazen, des conférences, des sesshin ou se rendre à l'ambassade du Japon. Lors de ses déplacements, il emporte toujours une grosse serviette en cuir contenant, outre des livres, des carnets de notes et son matériel à calligraphie.

Un jour, Vincent Bardet, un proche disciple, conseille à Sensei de concevoir un centre zen réunissant un restaurant, une boutique, une salle pour l'art floral ou *ikebana*, la cérémonie du thé, la calligraphie, le shiatsu et l'acupuncture ; le cœur de toutes ces disciplines serait évidemment la pratique de zazen. Il demande également l'autorisation d'organiser des conférences et initiations à la posture le dimanche après-midi. Mais cette initiative n'est pas du goût de tout le monde. Certains lui reprochent de jouer les VRP du Zen. Ainsi qu'il le raconte : « Un responsable me dit que le Zen, ce n'est pas comme vendre des chemises ou des pantalons et qu'il faut privilégier la qualité à la quantité de disciples pour remplir un dojo. J'en parlai à Sensei : "Croyez-vous que le Zen soit réservé à un genre d'élite et qu'il n'est donc pas nécessaire de faire venir d'autres personnes au dojo ?" Sensei se frappa la tempe avec l'index. "Ce n'est pas mon opinion, Sensei, mais celle de disciples proches de vous... – C'est qu'ils sont fous et égoïstes !" »

En 1972, les premiers bulletins zen paraissent, sous une forme assez succincte. Dans les deux premiers numéros, il est clairement stipulé que l'association ne doit pas tomber dans l'erreur de créer une organisation au sens étroit du terme, une Église hiérarchisée, un pouvoir, une autorité, des contraintes, une chapelle, un système. Les cérémonies, les sūtras, les kōans et la philosophie ne sont pas nécessaires. L'essentiel apparaît clairement : la pratique s'adresse à tous.

Par la suite, à la question posée par un disciple en *mondô** : « Est-il possible de pratiquer zazen sans en accepter les manifestations religieuses, les cérémonies ? », Sensei répond : « C'est comme vous voulez ! J'enseigne pour mes disciples moines, pas seulement pour les laïcs. C'est nécessaire pour la cérémonie du matin. Ils sont devenus mes disciples et je leur enseigne les cérémonies. C'est nécessaire pour le comportement, l'action du corps. Par exemple, si mes disciples ne connaissent pas les trois prosternations (*sampai*), quand ils visiteront les temples au Japon, ils seront critiqués par les moines japonais. C'est très efficace, les *sampai*, cela crée un bon karma, comme zazen, comme l'encens ou le chant de l'*Hannya Shingyô**. » Un matin, en entendant Sensei chanter ce *Sûtra de la Grande Sagesse*, un disciple lui dit : « C'est beau ce que vous chantez, vous devriez nous enseigner cela. » Le soir même à la fin du zazen, il le récite puis il distribue les textes afin que les pratiquants puissent suivre et apprendre.

La boutique

En décembre 1973 est créée la Toyo SARL, un magasin qui deviendra en 1978 le Daruma. L'objectif est de faire connaître le Zen au grand public en vendant des articles et livres sur le bouddhisme. Au début, certains disciples reprochent fortement à Sensei de se lancer dans le « business ». Au contraire, leur répond-il : son intention est de simplement faire travailler et d'éduquer ses disciples. De plus, il lui semble que la boutique fera le lien entre le dojo et le public. L'idée est que ceux qui craignent d'entrer directement dans le dojo viennent dans ce lieu boire du thé, manger, rencontrer d'autres disciples dans une ambiance conviviale. « Le Zen n'est ni triste ni austère ! dit-il, et il ajoute : Si on n'a rien, ce n'est pas la peine d'avoir peur. Maintenant, nous avons une boutique, rue Pernety : des voleurs peuvent entrer et je dis toujours de faire attention. Mais dans mon esprit, je n'y attache pas beaucoup d'importance. Il s'agit d'un problème d'esprit. Même si tout est perdu, tant pis, c'est la vie ! Les gens attachent beaucoup trop d'importance au matériel, mais à l'époque moderne certains volent l'esprit : c'est pire. »

Chaque jour, Sensei vient au magasin saluer l'équipe et s'enquérir de chacun. Il demande si le kusen de la veille leur a plu, ce qu'ils en pensent, s'ils en ont saisi le sens. Quand on lui répond qu'on n'y a rien compris, il répond simplement : « Ce n'est pas grave. » De temps à autre, il débarque à l'improviste le soir après la fermeture et tous ensemble ils passent une bonne partie de la nuit à discuter.

Katia travaille à la boutique zen et fait partie de ceux qui prennent note des paroles du maître durant les kusen et les transmet à Liliane afin qu'elle les tape à la machine. Un jour, elle est convoquée par la secrétaire, Anne-Marie, dans le bureau de Sensei. Celui-ci lui reproche d'avoir égaré des rakusu. « *Foolish !* » Katia répond : « Peut-être. » Malgré la tension qu'elle ressent, elle lâche prise. Sensei fait de même et aucune opposition entre eux ne se révèle plus. « Ce fut une expérience assez forte, raconte Katia. Sensei ne veut pas que l'on se justifie, il faut abandonner. Même si j'ai raison, j'évite de répondre : "Non, ce n'est pas moi, ce n'est pas de ma faute..." » Par la suite, Sensei demande à Katia de plus en plus de travail. Elle, qui dit toujours : « Oui, Sensei ! », il lui apprend à dire : « Non, c'est trop, je ne peux pas... » Après cinq années passées à la boutique, Katia n'en peut plus mais elle est terrorisée de devoir annoncer son départ. Pourtant, quand elle informe le maître de sa décision, elle reçoit un large sourire en guise de réponse, suivi d'un « Il n'y a pas de problème ». Katia pourra continuer à rendre service par d'autres moyens à l'intérieur de la sangha. Elle deviendra par la suite enseignante.

Responsabiliser

Très rapidement, Sensei désire faire évoluer ses proches disciples et leur offre certaines responsabilités. Il connaît parfaitement chaque pratiquant et sait à quel niveau spirituel il se situe. Quelques années après son arrivée, Sensei propose à Janine Monnot, Étienne Zeisler, Roland Rech, Stéphane Thibaut, et, par la suite, Évelyn de Smedt de diriger des sessions à l'extérieur de Paris. Durant ces sesshin, il n'y a pas vraiment de kusen, simplement

zazen et quelques corrections de posture. Mais la symbolique est forte, qui témoigne de la confiance envers le disciple. Le soir, Sensei réunit ses proches afin de leur enseigner. Lors de ces réunions souvent informelles, l'enseignement se fait inconsciemment, naturellement. La présence du maître permet à chacun de voir les bonnô présents dans son propre miroir. Les questions de la journée s'évanouissent au contact du maître, comme une pensée qui se vide de sa substance à la fin de l'expiration durant le zazen. Durant ces moments privilégiés, rien de personnel ne semble important. Sans demande aucune, le maître et les disciples peuvent réellement jouer ensemble, faire des projets, laisser apparaître l'évolution de chacun dans la sangha.

Durant les réunions de bureau, le maître expose régulièrement un objectif, organise une action pour sa mission. S'il apparaît un problème dans la sangha, une concertation s'organise avec les proches. Lors de ces rencontres, Sensei est vif, concis, direct, attentif aux moindres détails, qu'ils soient financiers, culinaires ou psychologiques. Il demande systématiquement l'avis de son entourage avant de prendre une décision : « Il y a plus de bon sens chez plusieurs personnes que chez une seule », répète-t-il souvent. Lorsque le sujet devient trop technique et ne le concerne pas, il peut s'endormir jusqu'à laisser entendre un léger ronflement ; puis, lorsque la conversation reprend sur un sujet qui semble essentiel au bon fonctionnement de la sangha, il se réveille au moment exact du thème abordé.

La vie de quartier

Le premier zazen de la journée terminé, Sensei se dirige vers le café du coin, l'Aurore, où il prend régulièrement son petit déjeuner. Il s'assied souvent à la même table en compagnie de quelques disciples. À ce moment, il se rend totalement disponible. Les disciples peuvent lui confier n'importe quel propos et lui faire des remarques ; tout l'intéresse, même et surtout la dernière histoire drôle du moment. Toute distance entre le maître et le disciple est alors abolie et les règles de la sangha sont momentanément mises

entre parenthèses. Mais lorsque le petit groupe aborde l'organisation du camp d'été, il redevient très sérieux. Concernant la préparation, les directives, il faut être clair, précis et décidé. Si le maître sent la moindre faille, il s'y engouffre immédiatement afin de mettre la personne à l'épreuve, la placer devant ses responsabilités et ses contradictions.

Le patron des lieux, surnommé « Tonton », est un homme aimable, mais ferme, à l'image d'un bon père de famille ; tous l'apprécient. À la mort de Tonton, Sensei dit :

« Aujourd'hui, monsieur Tonton est entré dans son cercueil. Mais il ne faut pas penser que le cercueil est après et Tonton avant, les cendres après et le bois avant. Il faut comprendre que le bois demeure sur sa position dharmique de bois. Par intuition, je me faisais toujours du souci à son sujet. Sûrement, il existait entre nous une relation d'interdépendance. C'était un bon éducateur et il rectifiait toujours le comportement de mes disciples : "Ici et maintenant, ne renversez pas votre tasse de café sur la table !" Ainsi parlait-il. C'est l'enseignement zen. »

Après le premier repas de la journée, Sensei aime se promener dans le quartier et les rues de la capitale en kimono, accompagné de certains disciples. Il se rend souvent au cimetière Montparnasse suivant en cela les maîtres des temps anciens qui fréquentaient les lieux de crémation, de repos éternel, et pratiquaient la méditation sur les tombes en rappel à la nature éphémère de la vie. Lors de ses promenades au Père-Lachaise, il s'arrête aussi devant la tombe du premier samouraï mort hors du Japon. Contacté par la famille du défunt, il a accepté d'entretenir la tombe et de faire des cérémonies en sa mémoire. Les disciples garnissent l'endroit de fleurs, récitent un ou plusieurs sùtras. En novembre 1973, Sensei reçoit la médaille d'argent de la Ville de Paris en reconnaissance remise par Jacques Dominati, président du conseil général, en présence de Jacques Chirac.

Le bouche-à-oreille et la réputation aidant, des gens viennent régulièrement rendre visite au « maître japonais installé en France ». Ils désirent la plupart du temps voir un homme de la Voie. Parfois, au milieu d'une soirée, quelqu'un frappe à la porte. Sensei fait

demander à la secrétaire ce que désire ce visiteur. « Il veut vous parler d'un problème personnel.

– Dites-lui que Sensei se repose ! » Mais quand le visiteur répond qu'il ne veut rien, juste voir Sensei, celui-ci répond immédiatement : « D'accord, faites-le entrer. » Le soir, même tardivement, et par la suite durant les futurs camps d'été, les proches disciples ne doivent pas trop traîner près de la porte du maître, car s'il entend du bruit, sa porte s'ouvre et la discussion s'éternise jusqu'à épuisement des participants. Toutes les activités et sollicitations ne lui font pourtant pas oublier sa famille.

Malgré des débuts difficiles, Sensei a toujours envoyé des subsides aux siens. Par la suite, il retourne chaque année au Japon pour deux ou trois mois, afin de leur rendre visite et séjourner dans son petit temple de Seikyu-ji. Il confie un jour à un proche disciple : « J'avais demandé à mon maître Kôdô Sawaki de devenir moine, d'être son vrai disciple et de vivre dans un monastère. Il ne me l'a pas permis. Alors je me suis marié, j'ai eu des enfants. Parfois j'avais envie de fuir ma famille, parfois de l'aimer. Durant les longues sesshin, pendant zazen, j'y pensais : "Ce n'est pas bien. Il faut que je rentre chez moi. Ma femme est sûrement en colère..." Maintenant, je vis seul ici, sans avoir eu à fuir le Japon puisque ma famille m'a permis de partir. Je me dis parfois que ce que j'ai fait n'est pas bien. C'est très difficile. Certains disent : "Il n'aime pas sa famille. Sa femme est vieille maintenant, alors il l'a quittée." Ce n'est pas vrai. Je les aime tous profondément. La famille, c'est très important et c'est pour cela que, maintenant, je rentre chaque année au Japon. »

Le petit temple d'Avallon

En novembre 1973, le « petit temple d'Avallon » – situé au moulin de Sœuvres, à dix kilomètres d'Avallon, près de Vézelay – est investi par un groupe de disciples. Son activité ne cessera qu'avec la création de La Gendronnière en 1980. Alain Cassan occupe les lieux et offre les bâtiments : « Commençait à germer en moi l'idée d'un temple où il serait possible de pratiquer intensément zazen et d'étudier le Zen vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Sensei disait : “Après, après... Dans trois ans...” J’attendais et mon rêve mûrissait dans l’intimité de ma vie monacale, en France et au Japon où Sensei me fit séjourner dans les temples et monastères. Sensei avait dit : “Pas à plus de deux heures de Paris.” Très rapidement, nous découvrîmes le 29 novembre 1973 dans le Morvan un moulin ayant appartenu à Vauban, puis partagé par des paysans et finalement racheté en ruine par un Parisien qui voulait en faire sa résidence du bonheur. C’étaient trois corps de bâtiment en pierre, un petit lac, un bois, des taillis, un cours d’eau et des prés. Le jour de la vente, Sensei m’a vraiment exaspéré. Je lui remettais le moulin de Sœuvres, chez le notaire, avec des hommes de loi. En pleine discussion où chacun exposait son point de vue, au moment où il aurait été convenable qu’il prenne une décision, il ronflait sur sa chaise. Je le réveillai en lui disant : “Sensei, comment fait-on ?” Ça ne l’intéressait absolument pas : il me répondit : “Comme vous voulez !” Nous grelottions l’hiver, sans chauffage, sans eau chaude, avec guère d’argent. Je me souviens que Sensei souffrait du froid dans nos campagnes hivernales. Mais il riait de lui-même et nous faisait prendre des fous rires terribles. Il s’habillait de bric et de broc avec une gandoura en poil de chameau achetée en Algérie, une espèce de toque et des après-ski en fourrure que je lui avais prêtés. Un jour, il venait de dire : “Le Zen c’est la condition normale” alors que lui-même, pâle et accoutré de cette drôle de façon, ressemblait tout à fait à un yéti. Nous avons tenu ainsi jusqu’au printemps et petit à petit, on s’est mis à rénover, à reconstruire, à vivre et faire revivre. Quand Sensei fit installer la grande cloche offerte par le temple principal japonais d’Eihei-ji, la présence du temple fut mieux admise par le groupe du Zen. Puis les responsables du Zen Sôtô japonais vinrent faire des inaugurations en grande pompe : on jumela Avallon avec Saku, la sous-préfecture japonaise du temple Seikyu-ji de Sensei. On répara l’immense grange pour en faire un dojo. Avallon est la profonde pratique d’une communauté vivante, énergique et fraîche, où la vie se partage dans zazen et le travail, sans cesse vérifiés l’un par l’autre, au plus profond de soi-même. Ce n’est pas beau, ce n’est pas laid non plus, c’est vécu ; cela devient profondément normal. Lorsque l’on fait zazen dans ce dojo tout

blanc, que nous avons reconstruit avec nos mains, on écoute les silences comme on entend les sons. »

La sangha grandit

Les ordinations se succèdent. Certains disciples la demandent au bout de quelques mois de pratique alors que d'autres attendent plusieurs années, sans trop savoir pourquoi. Il est vrai que Sensei ne refuse que très rarement l'ordination, même si parfois il la remet à plus tard. Par la suite, un pratiquant pourra être bodhisattva en deux semaines, moine et responsable de dojo en trois mois. Jusqu'à quatre-vingts ordinations pourront être effectuées durant le même camp d'été. « Il faut créer une sangha européenne le plus rapidement possible », se dit-il. Les zazen des premières années étaient particulièrement sobres, dénués de toute cérémonie. Environ trois ans après son arrivée, les enseignements pendant zazen remplacent les teisho qui faisaient suite à la pratique et que les disciples n'écoutaient plus – certains d'entre eux allaient jusqu'à s'endormir durant les séances. Sensei n'impose rien. Ce sont toujours les pratiquants qui demandent, réclament. Les kusen sont très simples et concernent la posture, les règles du dojo, *mushotoku** (sans but ni profit), hishiryô (tréfonds de la non-pensée). Le cérémonial de la tradition des moines zen est mis en place très progressivement sur plusieurs années : Sensei doit être prudent dans les différents changements qu'il opère, car les disciples sont rétifs à toute modification.

En 1976, puis en 1978-1979, Sensei organise une conférence dans l'hôtel Nikko à Paris qu'il intitule : « Zen, essence de la culture orientale ». Il utilise le mot « culture » afin d'attirer le plus de monde possible, pour finalement exposer essentiellement la pratique de zazen. Les affiches annonçant l'événement couvrent les murs de Paris. Les premières vingt minutes, il reste immobile en posture de zazen, face au public. Ensuite il se lève, se dirige vers le micro avec un grand sourire et déclare : « La partie la plus importante est terminée. Je vais commencer la seconde. »

Le 12 octobre 1977, alors que le Zen est présent à travers une dizaine de pays européens, Sensei reçoit de Tanabe Rôshi et Oshima Rôshi le *kotsu** (bâton de maître) à la fin de la sesshin de Carry-le-Rouet. Ceux-ci déclarent publiquement : « Nous avons pu admirer de près la grande œuvre que vous avez accomplie en dix ans et nous en sommes profondément impressionnés. Nous respectons du plus profond de notre esprit toutes les souffrances que vous avez endurées en Europe. Aussi toute l'école Sôtô doit vous admirer pour votre action méritoire et votre contribution. "Un regard est plus efficace que cent oui-dire", dit un proverbe japonais. Nous avons été tout à fait surpris par vos efforts couronnés de succès, malgré des conditions rendues difficiles par l'obstacle de la langue et l'environnement étranger. Il n'est pas exagéré de dire que vous êtes une complète réincarnation moderne de Bodhidharma. Nous n'oublierons jamais cette sesshin parisienne. »

La même année paraissent *La Pratique du Zen* et une autobiographie de Sensei traduite du japonais : *Autobiographie d'un moine zen*. En même temps un deuxième dojo, l'Atelier, voit le jour dans le bâtiment de Pernety. Quelques disciples comme Jean-Bernard Rasting, Rémi Le Lagadec, Patrick Mor, Stéphane Thibaut, Françoise Triet y habitent. Un endroit est réservé à la couture pour la confection des kesa, rakusu, kolomo et zafu, ce qui permet d'honorer la location. Au cours des journées de zazen, lorsqu'il y a affluence de pratiquants, deux toiles sont tendues à travers la cour, afin de réunir les deux dojos.

Pour accéder à l'Atelier, il faut contourner l'immeuble, passer sous un porche et traverser une arrière-cour. Il y a plusieurs catégories de personnes : les unes trouvent le chemin directement, d'autres reviennent demander au bureau, et d'autres encore, n'ayant pas trouvé la porte d'entrée, repartent. Un disciple suggère : « Il faudrait mettre des flèches pour indiquer le chemin du dojo car beaucoup ne trouvent pas l'entrée.

– Non ! Cela n'est pas nécessaire. Si quelqu'un ne trouve pas l'entrée du dojo, ce n'est même pas la peine qu'il commence à pratiquer zazen, répond Sensei. Faire de la publicité, c'est bien, mais il est indispensable de trouver la porte du dojo. Dans les

temples anciens, on faisait attendre le disciple trois jours dehors. C'était un test qu'il devait passer. Ici, il faut trouver la porte. »

C'est à cette même période que Sensei instaure la gen mai comme rituel et qu'il expose les enseignements fondamentaux de la vie la plus simple dans *Zen et vie quotidienne*, publié en novembre 1978.

Le Daruma

*« Dans un grain de blé
j'ai enfermé tout l'univers.
Dans ma marmite
j'ai mis à cuire des montagnes et des
rivières. »*

Taisen Deshimaru

Hormis le fait que Sensei a besoin de retrouver la cuisine de son pays, les disciples aiment se réunir autour d'un repas japonais et vont souvent dans un restaurant rue de la Gaîté. Ils entrent à trente dans la salle sans avoir réservé. La commande prend du temps et le partage de l'addition s'avère difficile. L'idée est lancée d'ouvrir un restaurant appartenant à l'association. Pour ce faire, Sensei, Michel et Muriel font la tournée parisienne des restaurants japonais, afin de connaître parfaitement ce style de cuisine. Un petit local de moins de cinquante mètres carrés, juste à côté du dojo, se libère fin 1977. Le droit au bail n'est pas disproportionné mais de gros travaux sont à faire. Lorsque l'association le rachète, Sensei demande à Laurent Kaltenbach et Guy Mercier de le restaurer.

Michel Bovay était à cette époque le responsable financier : « Un jour, Sensei avait promis mille francs à un disciple qui travaillait à l'aménagement du Daruma. Lorsque son travail fut fini, celui-ci réclama son argent. Sensei lui dit : "Je voudrais bien vous payer, mais Michel m'a dit que mille francs c'était trop et que cinq cents francs suffisaient." Le disciple vint me voir de suite. Quand Sensei nous vit ensemble, il rit et donna son accord pour les mille francs. Il observait la réaction de ses disciples : si on ne disait rien, on perdait.

Dans l'organisation, il mettait toujours en tandem des gens opposés. Il évitait par exemple de mettre mari et femme ensemble aux mêmes responsabilités. Dans le Zen, finalement, on doit aller au-delà des caractéristiques personnelles, des gens que l'on aime ou n'aime pas : de cette façon, on peut progresser. L'esprit s'ouvre et dépasse ses oppositions. C'est vers cela que son éducation se dirigeait et c'est ainsi qu'il a pu créer une véritable sangha. »

Les cuisiniers

Sensei demande à Guy Mercier, qui s'occupe de la cantine pendant les camps d'été, de devenir *tenzo**, responsable de la cuisine du Daruma. Guy ne sait que répondre mais, sous l'impulsion du maître, donne son accord. Il commence par acheter le matériel, le mobilier, les chaises dans des ventes aux enchères ou des brocantes. La mise en place est épuisante ; pour le seconder, Kenji, cuisinier japonais d'une trentaine d'années environ, est débauché d'un grand restaurant de Manosque dans lequel il fait son stage.

Sensei lui a fait croire qu'il allait travailler avec un chef, et qu'il ne perdait rien à quitter son établissement prestigieux. Mais Kenji remarque de suite que Guy n'est pas capable de tenir un restaurant et qu'il n'est pas du tout un cuisinier à la hauteur de ses aspirations. Il le questionne sur ses références et les différents endroits où il a exercé son métier. Celui-ci lui répond : « Avec ma mère et dans les camps d'été à Masseube, à Val-d'Isère... Deux, trois ans d'expérience de cuisine collective. Les gens aiment bien ce que je fais... » Kenji demande alors à rencontrer le maître pour lui dire que, contrairement à ce qu'il avait affirmé, ce « chef » ne sait rien faire. Sensei convoque Guy et le réprimande devant Kenji : « Vous êtes un grand cuisinier, vous faites la cuisine pour le Bouddha et pour la sangha et tout le monde est content de votre cuisine. Vous ne devez pas douter ! »

Le restaurant ouvre au printemps 1978. Chaque jour, midi et soir, trente couverts sont dressés sur de toutes petites tables. Dès le début, c'est un succès. Le Daruma propose une cuisine franco-japonaise avec des plats du jour dignes des trois-étoiles où Kenji a

travaillé, mais aux prix d'un restaurant de quartier du 14^e arrondissement. Les clients sont sidérés. On trouve également au menu le « bol du moine », à l'intention des démunis : du riz complet accompagné de légumes sautés au soja, légèrement sucré. Le bouche-à-oreille aidant, beaucoup viennent goûter ce plat qui devient particulièrement réputé.

À la sortie du zazen de 21 heures, les pratiquants affluent et le service devient beaucoup plus astreignant. Sensei arrive suivi de trois ou quatre personnes après les deux services du soir et, souvent par manque de place, retourne chez lui, en passant toutefois sa commande à la cuisine avant de partir et demande des petits plats japonais pour le lendemain. Les tenzo doivent non seulement servir en salle, mais également porter les repas au domicile du maître.

C'est une superbe affaire financière : le Daruma tournant à plein régime, l'investissement sera remboursé en un an et demi. Guy Mercier s'en souvient : « Le Daruma a été une formidable expérience car je me suis confronté à moi-même et au maître également. C'est peut-être là que j'ai commencé à changer vraiment. Avant j'allais aux sesshin, c'était tranquille. Le Daruma m'a permis de m'éveiller à une capacité que j'avais en moi mais que je ne connaissais pas. »

Suite à un accident en 1979, Guy est obligé d'arrêter de travailler pendant deux semaines, et ne peut reprendre le travail. Dans les mois qui suivent, Kenji quitte lui aussi le restaurant. Ils sont remplacés par Denis Robert et Tamaki, dont la cuisine est d'un autre style, plus familial. Ce n'est pas aussi goûtu, ni aussi élégant, mais le restaurant y survit malgré tout. Denis fait également office de tenzo durant les sesshin. Il travaille sept jours sur sept, car le jour de fermeture, il fait les courses de la semaine à Rungis. Après le décès du maître, il recevra la transmission de Narita Rôshi, au Japon et se fera nommer, comme le veut la tradition japonaise, révérend Denis Kengan Robert. Il se remémore cette époque : « Tamaki était un Japonais, type samouraï, beau, jeune, fort. Il impressionnait la sangha par son maintien, son élégance, sa discrétion et ses manières délicates. Lorsqu'on s'est retrouvés dans le deuxième

dojo, très benoîtement, Tamaki, qui avait environ vingt-trois ans et dont le nom de moine était Horyu, s'est présenté et a annoncé : "Je suis venu recevoir le shihô de maître Deshimaru." Tous les disciples se sont esclaffés. Il avait passé cinq ans à Eihei-ji et était déjà shuso, responsable des moines. Nous, disciples, nous n'étions que de petits amateurs suivistes dans l'ombre d'une personnalité extraordinaire. On ne pensait qu'à aller boire un coup avec lui et raconter nos anecdotes ; d'ailleurs, on les collectionnait. Chacun croyait être son disciple préféré, parce qu'il lui avait donné ceci, ou dit cela... Et si quelqu'un avait essayé à l'époque d'enseigner aux autres de la sangha, il se serait fait massacrer.

Tamaki avait été très impressionné par maître Deshimaru lorsque ce dernier était passé au temple de Nishiyama pour récolter de l'argent. Il avait demandé à son maître de changer d'enseignant. Le fait que Sensei ait accepté que Tamaki vienne étudier en Europe, travailler très durement dans la cuisine du Daruma et devienne son disciple devait faire partie du contrat entre Sensei et Nishiyama, l'ancien maître. Sensei ne lui a pas donné le shihô tout de suite mais plus tard, dans les années 1980-1981.

Tamaki a toujours été un type très bien, et plaisait énormément aux femmes ; de ce fait, il a eu des problèmes. Pour commencer, en 1979 à Val-d'Isère, une fille un peu fofolle, et qui se vantait de vouloir voir le mont Fuji en éruption, s'est entichée de lui. Sensei a pris connaissance de cette histoire car, dans la sangha, il n'y a rien qui reste secret longtemps. Au début, on dormait, Tamaki et moi, derrière le Daruma, et Sensei me disait : "Tu es responsable de Tamaki au Daruma et, puisque tu es le plus vieux, tu dois être son grand frère et interdire à cette fille de rentrer dans sa chambre !" Mais ça, je n'ai pas su le faire. J'ai essayé de raisonner Tamaki, qui me disait : "Je sais bien qui elle est, mais je crois pouvoir la transformer." Il disait cela comme tous ceux qui sont amoureux... Sensei chercha à isoler Horyu de cette fille car il le considérait comme son fils (un disciple de shihô, c'est comme un fils), mais Tamaki arrêta complètement le Zen et vécut chez cette fille encore pendant un an avant de retourner au Japon... »

D'après les responsables de l'AZI, « Horyu Tamaki n'a jamais eu la transmission de maître Deshimaru. Pour le mettre au même niveau que les autres moines japonais qui le suivaient en France, maître Deshimaru lui a remis un shihô qu'il lui a repris quelques semaines après, pour cause de mauvais comportement ».

Être tenzo

Être le tenzo, le responsable de la cuisine, est un grand honneur. Sensei dit souvent qu'il est le plus haut personnage dans un monastère, après le maître. Régulièrement, Denis Robert demande à lire le *Tenzo Kyokun* (Instructions au cuisinier zen) que maître Dôgen avait écrit en son temps, mais Sensei lui répond systématiquement : « Après ! Après ! » Denis s'aperçoit rapidement que, depuis qu'il travaille au restaurant, il n'a plus du tout l'occasion de faire zazen, alors que c'est évidemment pour pratiquer zazen qu'il fait partie de la sangha.

« Un jour je me plains en disant : “J'ai trop de travail et je ne peux plus faire zazen !” Sensei répond de sa voix forte et rocailleuse : “Mais vous devez être tenzo ! Le tenzo doit sacrifier son zazen !” C'est une phrase de Dôgen que j'ai apprise par la suite... Et Sensei m'enseigne ça, comme ça, à coups d'engueulade. “Mais vous dites toujours qu'il faut faire zazen !” Et malgré cet échange, il augmente mes responsabilités. “Je ne peux plus supporter, Sensei, vous me mettez trop de responsabilités sur le dos !” Sensei répond : “Tant que tu ne plies pas les genoux, je continue à charger les épaules.” »

Sensei répète sans cesse cette phrase de Dôgen : « Le tenzo doit tout sacrifier, y compris son zazen, y compris son éveil. Pour donner, pour offrir aux autres pratiquants une bonne santé, afin qu'ils puissent pratiquer le mieux possible et s'éveiller avant lui. »

Après la mort de Sensei, plus personne ne se proposera pour être tenzo au Daruma. La cuisine franco-japonaise sera remplacée par une crêperie. En 1983-1984, quand le dojo sera transféré rue

des Cinq-Diamants dans le XIII^e arrondissement, le bail du Daruma sera revendu.

Portrait du maître

« Alors qu'il neige encore, le prunier fleurit. Si votre esprit devient pur c'est la même chose que la naissance du printemps ! »

Taisen Deshimaru

Sensei définit le maître comme un être totalement engagé dans la pratique de la Voie. Il ne se prend pas pour un grand sage, mais se laisse simplement éclairer par zazen en harmonisant sa vie avec l'enseignement et sans se distinguer des gens ordinaires. La personnalité du maître est multiple. Il est à la fois éducateur, formateur de futurs moines, guérisseur, entrepreneur, enseignant, religieux, le tout réuni en homme de la Voie. Il a l'apparence de Gurdjieff et l'esprit de Bodhidharma. Une partie de son visage est restée à l'état brut et naturel, tandis que l'autre est taillée dans la plus pure tradition des maîtres zen. Au premier abord, pour nombre de nouveaux, se dégage de sa personne une certaine sévérité, car son corps est digne et puissant, son maintien droit, son crâne rasé, et ses oreilles aussi longues que celles que l'on voit sur les statues de Bouddha. « Sa personne est bâtie pour durer cent ans, dit Claude Philippe, car, pour l'avoir souvent massé, j'ai constaté qu'une forte énergie émane de son corps, de ses os très épais et robustes. »

Ce côté rude est adouci par une bienveillance, un mélange de douceur, de bonté, bien que ses traits manifestent une grande fermeté. Son humanité s'adapte et correspond à chaque personne qui se trouve en face de lui. Ses yeux qui traduisent une profonde tendresse, teintée de mélancolie, s'éclairant à la moindre

sollicitation, s'effilent en amande vers le haut. Il a l'allure d'un guerrier, accompagnée d'une démarche pleine de noblesse et de liberté, qui évoque à certains l'image d'un samouraï.

Un maître anticonformiste

« La position corporelle du maître ressemble parfois à un roc inamovible, mais son déplacement dans le dojo est harmonieux tel celui d'un chat », dit de lui un disciple. De son être émane une expression de générosité, d'altruisme et d'abnégation qui s'avérera sans faille. Si lorsqu'il se déplace dans la rue il a les mains souvent croisées dans le dos, Sensei avance les bras, les écarte, ouvre les mains et martèle devant lui dans le vide pour appuyer ce qu'il veut signifier. Il n'hésite pas à se mettre en mouvement pour imager, démontrer, expliquer. Ses membres traduisent l'expression de la puissance et la vitalité du *ki**, l'énergie. Rien n'est statique dans sa personne, les muscles, les os, la chair sont sans cesse en mouvement, et il ne termine jamais une explication sans un sourire, parfois grave. Dans les interviews, lorsque le journaliste a posé sa question, il recule légèrement comme pour prendre de l'élan, puis avance le buste, sourit et répond d'une façon souvent laconique, précise et directe. Dénué de faconde, il est nettement plus explicite lors de ses *kusen* et peut se lancer dans des propos qui n'en finissent pas, surtout dans les premiers temps. Ce n'est pas seulement la parole qui s'exprime, mais le corps dans sa globalité, amplifié par la présence de son *kolomo* noir, dont il ne se déleste que rarement : « Mon habit est celui d'un *unsui* ou simple moine, pas celui d'un maître. Au Japon je devrais revêtir l'habit chocolat pour les cérémonies. *Kôdô Sawaki* a toujours revêtu l'habit noir jusqu'à sa mort. *Dôgen* aussi était vêtu de l'habit et du *kesa* noir, jusqu'à sa mort à *Eihei-ji*. C'est la première attitude importante du moine zen. »

Comme le dit Alain Liebmann : « Devant son regard, tu ne pouvais pas mentir. Il te regardait bien en face et, si tu mentais, en fait tu réalisais que tu mentais en face de lui comme si tu te mentais à toi-même. Lui, c'était le miroir : il te regardait comme quelqu'un qui ment. »

La force de Sensei, son énergie presque animale font de lui un être que l'on admire, que l'on aime, mais également que l'on redoute et craint, surtout les débutants. Quelques nouveaux pratiquants tremblent devant la puissance de sa voix qui pénètre les esprits obscurcis, ou du kyôsku qui s'abat sur les épaules endormies. Dans tous les cas, il ne laisse personne indifférent. Sensei est totalement anticonformiste et joue constamment avec les phénomènes, s'en amuse, en use et en abuse, sans jamais en être dupe. Par sa seule présence, il bouscule toutes conceptions concernant l'idée qu'une personne pourrait avoir d'un maître. Il s'adapte facilement aux coutumes et au mode de vie occidentaux, en apportant toute une vie passée de sa culture japonaise. Il considère le monde comme un immense terrain de jeux où chaque petit bouddha jouerait une partition de la vie.

Son existence est totalement brûlée, non retenue, non protégée, car il n'en a que faire. Pour la majorité des gens, la vie est un événement personnel ; chez Sensei, il n'y a rien qui aille dans ce sens : le corps entier est déjà mort, de son vivant, tout ou rien peut lui arriver, cela n'a plus aucune importance, et c'est à force de défier la mort qu'elle finira par avoir raison de lui. Il confirmera vers la fin de sa vie que la mort exerce sur lui une fascination indescriptible. Sensei accepte d'être détruit, c'est ce qui fait sa grandeur d'homme. Il accepte tout, le bien comme le mal, les bonnes comme les mauvaises choses, aucune différence ne s'installe en lui. Mais il tient à se défendre, de préférence muni d'un kyôsku, afin de faire respecter l'ordre des choses, l'ordre cosmique. Son regard exprime une très grande conscience de la finitude, de l'impermanence. Il a cette lucidité que l'existence n'est qu'un point dans l'immensité de l'univers. Mais il n'y a que dans ce point que l'on vit et il faut vivre pleinement, remplir son existence jusqu'à la limite du débordement, sans retour, sans regret. « Dans ce minuscule point, je vais forger des hommes libres, des hommes de vie. »

Jusqu'à la fin, Sensei gardera ce sourire de l'enfance, celui qui ne s'éteint pas, qui est toujours vivant. Le secret de sa jeunesse est certainement la non-peur – ce sera le nom donné au château de La Gendronnière. Ses disciples disent que rien ne l'effraie.

Naturellement, Sensei véhicule ses angoisses, ses craintes et ses doutes, mais elles sont très rapidement digérées. La non-peur est une exigence qu'il affectionne particulièrement : aller toujours au-delà de soi-même, au cœur du combat de la vie, quitte à s'y perdre totalement. Vaincre sa peur est pour lui la définition de la liberté la plus haute. Affronter courageusement la souffrance, c'est ce qui le caractérise essentiellement.

Il reste, comme nombre de grands maîtres de l'histoire du Zen et d'autres religions, un enfant éternellement vrai, simple, malgré ses excès. Un enfant sans excès n'est-il pas un adulte prématuré, dénué de toute vie ? Pour les nouveaux pratiquants, le maître peut sembler véhiculer une trop grande extravagance accompagnée d'une expression égotique hors norme. Sensei a parfaitement conscience de cette image qu'il reflète. L'une de ses phrases préférées, qu'il aime à clamer dans un rire rabelaisien, est : *Biggest ego, biggest illumination !* (« Plus l'ego est grand, plus l'éveil est grand ! »)

Sensei aime fumer, et lorsqu'il se met à rire aux éclats derrière son bureau, en se balançant sur sa chaise et en tenant sa cigarette en arrière, la secrétaire craint constamment qu'il ne mette le feu aux rideaux. On peut apercevoir les multiples trous cerclés de noir parsemer la frange... « Je me concentre constamment sur l'expiration. Souvent je travaille en zazen à mon bureau. Je dors parfois très peu, deux ou trois heures me suffisent. Si je ne suis pas content ou fatigué, je me concentre sur l'expiration : telle est ma vie, très simple. C'est une vie guidée par la respiration. Mes poumons sont larges et forts et l'air va jusqu'au fond. Se concentrer sur l'expiration est la meilleure méthode pour être en bonne santé. Il n'est alors pas nécessaire d'utiliser une grande quantité d'énergie, moitié moins que la moyenne des gens. On en possède donc quatre fois plus en quantité. Je fume, ce n'est pas très bien. Mais j'aspire la fumée par une toute petite inspiration et je la rejette par une longue expiration ; de plus, j'utilise la plupart du temps un fume-cigarette avec un filtre. Souvent, je fume trop ou je bois un peu d'alcool et ne mange qu'une fois par jour. Je fais zazen tous les jours car je me concentre sur mes livres. À 7 h 30, zazen pendant une heure ; une demi-heure au café avec mes disciples, puis zazen encore une

heure. Ensuite, je travaille dans ma chambre jusqu'à 2 heures du matin. Quelquefois un petit tour à la cuisine. Je ne suis jamais fatigué. »

Un nouveau pratiquant lui dit un jour : « Vous n'êtes pas un vrai maître. Un vrai maître ne fume pas. » Sensei sort une cigarette de son paquet, l'allume, et tire une profonde bouffée en disant : « Vous n'auriez pas une question un peu plus profonde à poser à un maître zen ? » Il est accueillant, convivial, sans barrières. Rencontrer le maître, c'est souvent accepter l'imprévu. Lorsqu'un grand moine zen arrive en vêtement de cérémonie et s'attend à être bien accueilli, Seinsi fait mine, au mieux, de ne pas l'apercevoir. Ses disciples vêtus d'un simple kolomo rapiécé ont beaucoup plus de valeur à ses yeux. Convaincu que lui seul bâtit un Zen pur et fidèle aux origines et à l'enseignement de son maître Kôdô Sawaki, rien ni personne ne l'impressionne, surtout pas l'apparence d'un habit sacerdotal. Pourtant, lorsque la sangha sera étendue sur toute l'Europe, il sera satisfait d'être reconnu par les autorités japonaises.

Imprévisible et profondément humain

Maître Noro, qui a introduit le Kinomichi (voie de l'énergie) en Europe, témoigne de leur rencontre : « Dès son arrivée, Taisen Deshimaru m'a téléphoné pour me rencontrer, afin d'enseigner zazen. Son premier zazen, en 1967, avait eu lieu dans mon dojo, au 4, rue Constance. Au Japon, il avait vécu beaucoup d'échecs personnels, mais ici, en France, c'était d'une facilité... Par la suite, il a même réussi à rencontrer le président de l'époque, Valéry Giscard d'Estaing. Dans ces années-là, la France représentait un pays de cocagne, car la vie était beaucoup plus dure au Japon, après la guerre. La France représentait une promesse pour les aventuriers.

Ce que j'aimais chez lui, c'était son rire : un rire de mâle, un tigre ! C'est ce qui m'avait le plus marqué. Beaucoup de rôshi sont des acteurs, mais lui, non. Les autres rôshi ont l'air sérieux, mais lui était la vie. En sa compagnie, nous étions dans le monde des vivants. Il était trop dense, trop vrai pour se raconter des histoires. À cette époque, les personnes qui ont fait un bout de chemin avec lui

n'avaient pas envie qu'on leur raconte des salades ! Il avait un fond de spiritualité très subtil, mais à l'extérieur, il ne jouait pas au prêtre. Il était dans le monde et aimait la vie avec toute son expression. »

Sensei se confie très rarement. Cependant, il peut exprimer parfois ses états d'âme à Janine Monnot. Ce sont les disciples qui lui font part de leurs conditions, leurs problèmes, et réclament des solutions. En réponse, Sensei les place devant leurs responsabilités, leurs contradictions. Et souvent ils repartent avec le sentiment que leurs tracas ne sont pas aussi si importants qu'ils le croyaient. C'est pour cette raison que Sensei insiste sur la nécessité d'avoir un maître. Faire zazen seul revient à tourner en rond sur soi-même et à retomber dans ses propres illusions : « Si le maître est absent, le disciple est comme un aveugle qui marcherait sans personne pour le guider. Dôgen a écrit sur l'absolue nécessité d'un maître. Si vous faisiez zazen sans un maître, vous vous tromperiez. Si vous vous trompez, vous devenez fou ou névrosé. Si vous suivez un maître, vous devenez de plus en plus profond. Il faut suivre un maître juste. Si vous suivez un aveugle, il ne va nulle part et à la fin vous tombez dans un ravin. Les vrais disciples pratiquent zazen, aident, et suivent toujours l'enseignement sans dévier. »

À l'anniversaire du maître, il est d'usage d'offrir un cadeau après la pratique du matin. Une petite file d'attente se forme dans le dojo pendant que Sensei reçoit chaque offrande avec un large sourire. Un jour, un disciple se précipite au vestiaire, sort de son sac un colis et le lui présente : « C'est pour vous, Sensei. Je vous ai apporté un magnifique livre, tellement précieux, d'une grande valeur... » L'assemblée qui assiste à la scène observe Sensei la remercier et, dans un même élan, poser le cadeau sur l'autel. Juste derrière arrive une jeune fille pauvre qui lui offre un petit quelque chose. Sensei lui dit : « Oh, mais moi aussi j'ai un cadeau pour vous ! » Il saisit le livre précieux et le lui offre...

« On interprète souvent mal les réactions du maître. Lorsqu'on lui offre un cadeau et qu'il le refuse avec l'air mécontent, ou si on lui fait part de son opinion et qu'il la réfute d'un geste ou d'une parole sèche, le disciple se dit : "Sensei exagère, il a un caractère impossible !" Mais Sensei est le vrai, le profond ami. Pour votre

perfection, il doit être sévère, car vous êtes venu ici pour cela. Le maître perçoit parfaitement ce que l'on pense de lui pendant le zazen. Il comprend vos caractéristiques d'après votre posture, votre visage, etc. Dans le Zen Rinzai, il y a un dialogue constant entre le maître et le disciple. La méthode du Sôtô, c'est "tout le monde ensemble" : on doit polir, arrondir les angles, pétrir son caractère pour s'harmoniser avec les autres. Dans le *Shôdôka*, un poème spécifie : "Le disciple ne doit jamais critiquer." Dans la relation de maître à disciple, le plus important est *dôshin* (esprit de la Voie). Lorsque le maître vous critique, il faut boire ses critiques comme un nectar et penser que l'esprit du maître rejoint le vôtre. Le maître a pensé à vous. »

L'enseignement de Sensei peut se manifester d'une façon facétieuse. Lors d'un camp d'été, un disciple fortuné propose d'offrir un cadeau de valeur pour la sangha. Il suppose qu'en faisant ce don, il obtiendra les faveurs du maître ainsi qu'une responsabilité hiérarchique. Il demande donc à Sensei : « Que désirez-vous ?

– Mon chauffeur se plaint de rouler dans une guimbarde. Votre grosse berline allemande fera l'affaire, vous pouvez poser les papiers sur mon bureau. »

Le disciple s'exécute, sans remerciement en retour. Au bout de quelques semaines, ne voyant aucun changement dans sa position de simple pratiquant, le disciple se pose des questions. Il décide de revenir vers la fin de la dernière session du camp d'été afin de récupérer son bien. Malgré une gêne certaine à rencontrer son maître pour reprendre ce qu'il a généreusement offert, il frappe à sa porte. Après un « Entrez ! » assuré, il s'introduit dans la pièce : « Ah, vous voilà enfin ! Vous en avez mis du temps. Vous pouvez reprendre vos papiers... » La carte grise et les clés n'ont pas changé de place. Le disciple reprend son bien et, penaud, repart du camp...

La grande humanité du maître le porte à aimer profondément les personnes telles qu'elles sont. « Cette humanité ressemble par beaucoup d'aspects à celle du maître qui jette des pierres à une biche trop apprivoisée afin qu'elle redevienne sauvage, échappant ainsi aux griffes du chasseur », dit Michel Bovay. Son comportement est radicalement différent selon qu'il est face à un hippie ou à une

personne insérée socialement. Mais chaque nouveau pratiquant, quelle que soit sa personnalité, est accueilli avec la même considération. Sa façon d'éduquer s'inspire de la déesse Kannon (Avolokiteshvara pour les Indiens, Tchenrézi au Tibet, Guanyin pour les Chinois), un des principaux bodhisattvas du bouddhisme Mahâyâna. Il doit sauver tous les êtres en se transformant suivant la personne qui se trouve en face de lui. S'il rencontre une jeune fille, il devient une jeune fille ; si c'est un hippie, il prend l'aspect d'un hippie ; afin d'éduquer un ivrogne, il devient un ivrogne. Il change et se transforme pour chacun des êtres qu'il rencontre. Sa compassion se révèle en acceptant comme disciples tous ceux ou celles qui désirent pratiquer, même et surtout ceux qui dérangent sa mission. L'enseignement est partagé et réalisé avec tous les êtres non pour lui-même, mais pour chacune de ces rencontres, de personne à personne : « Pour les disciples forts, mon enseignement est très fort. Pour les disciples faibles, je suis très doux et gentil. Personnellement, je suis la voie du milieu : très sévère et très gentil. »

Enseignement de la colère

Sensei assume pleinement sa personnalité et ne cache nullement ses défauts. Le fait de n'avoir aucune peur de son « petit ego » le caractérise totalement. Il se montre toujours tel qu'il est, c'est-à-dire dénué de représentation sociale, et avance dans la vie sans masque, toujours à visage découvert. Il estime qu'il ne faut pas confondre le caractère ou la personnalité avec l'ego fondamental. Loin d'interdire toute critique à son égard, Sensei les accepte, les digère, s'en explique ou les balaie d'un revers de manche si elles sont injustifiées. En toute franchise et dénué de complexes, Sensei cite à voix haute les écrits de maître Dôgen : « “Finalement, je ne ferai confiance qu'aux personnes qui rient de mon incompetence.” Certainement des personnes riront de cette phrase, mais peu importe. Ceux qui rient de moi sont ceux qui recherchent la vraie Voie. C'est cela, zazen. Seul zazen est pur, le reste n'est que karma compliqué. » Parfois, Sensei pratique l'autodérision en disant :

« Prenez mon enseignement, pas mes défauts ! » Suite à une critique de Robert Linssen (élève de Krishnamurti), Gérard Blitz, en guise de réponse, lui adresse cette lettre : « Sensei n'est pas un homme sage selon les critères européens. Il est comme un lion, comme l'étaient les grands patriarches Daruma ou Eno. Un maître zen n'est pas l'homme sage : le maître zen est un lion, un tigre. »

Un disciple témoigne de ses colères légendaires : « Parfois, il se met en colère et tout à coup il dit : “Bon, allez ! On va boire un verre”, alors que nous sommes encore sous le choc... Il est, d'une certaine façon, l'incarnation vivante du “Ne restez sur rien”. On peut sentir que cela ne colle jamais sur lui, dans le sens que rien ne reste. Tout passe... » Il sait effectivement rugir comme un lion et laisser apparaître des remontrances durant le kusen lorsque les projets n'avancent pas comme il le souhaite ou encore lorsque ses disciples prennent le dojo pour un centre de bien-être personnel : « Je veux être gentil avec mes disciples. Mais cette méthode est la pure essence du Zen. Parfois, pendant la sesshin, je suis pareil à l'orage, au tonnerre. Je m'inspire de la méthode transmise depuis Bodhidharma et Keizan : en colère, mais pas trop. »

Ainsi que l'exprimait Kôdô Sawaki : « Se mettre en colère signifie se séparer de la nature de bouddha. Au centre des *kai** (préceptes) se situe la nature de bouddha, où tous les bouddhas, maîtres et disciples sont un, indifférenciés ; donc être en colère, dans ce cas, ne doit pas signifier être en colère. C'est là une attitude très subtile : l'apparence en est l'état colérique, bien que l'attitude intérieure soit calme. C'est cela, le *kai fu shine kai*. Pendant zazen, on ne peut pas se mettre en colère ; même si une colère s'élève, par la continuation de zazen, elle disparaît. Quand une mère réprimande son enfant, ce n'est pas une vraie colère. Il faut se mettre en colère au-delà de son profit personnel, de son intérêt propre ; il faut réprimander pour la juste éducation des êtres humains, pour la Voie, pour la vérité, au-delà des sentiments de haine ou d'attachement. »

Ainsi que le raconte Véronique Moulouquet : « Sensei pouvait être très yang, mais également très yin. Lorsque j'ai perdu brutalement ma cousine qui avait le même âge que moi, il m'a vraiment aidée et consolée en étant très délicat. Le lendemain du

décès, au zazen, il a dit un poème pour elle. Il n'était pas seulement samouraï mais aussi très sensible, très émouvant. Il était également fêtard, avec un côté très enfantin. On avait toujours l'impression qu'il faisait une farce, rigolant comme s'il faisait une bonne blague, une grosse bêtise. Nous avons l'impression qu'il était complet dans les différents aspects de sa personnalité humaine : dur, tendre, rigolard, sérieux, etc. Il ne rentrait pas dans le moule français, ce qui le rendait à la fois attachant et étonnant. »

Sensei sait aussi se taire et ne pas répondre à certaines provocations ; ou bien il entre dans le jeu de l'individu, poussant l'absurde jusqu'à ce que la personne lâche prise et se mette à rire d'elle-même. Il peut également se mettre en colère envers un disciple, puis se retourner calmement vers sa secrétaire ou un proche en clignant de l'œil : « Vous dites : "Il y a un instant Sensei était en colère, et maintenant il sourit ?" La conscience change sans cesse parce qu'il n'y a pas d'attachement, l'esprit, lui, est toujours libre, mushotoku, sans but ni profit. »

Anne Bouloc explique qu'« il se sentait suffisamment légitime pour, par exemple, ne pas craindre qu'on le ridiculise au Japon ; il n'était pas obnubilé par l'impression que donneraient ses disciples. Il était suffisamment à l'aise à l'intérieur pour nous laisser tranquilles. S'il se montrait intraitable dans le dojo, en dehors, il n'intervenait d'aucune manière sur notre liberté personnelle. Cependant, un jour, nous étions une dizaine chez moi et quelqu'un a sorti du cannabis. Sensei a attrapé la cigarette et l'a jetée dans le feu de la cheminée en disant : "Pas de ça." La personne n'était pas très contente parce que cela coûtait de l'argent à l'époque, mais Sensei lui a dit une parole consolatrice en lui donnant un billet.

Sa propre façon de ne pas chercher à protéger une image de maître idéal et de confesser ses attachements est l'illustration vivante de la phrase de Dôgen : "Les gens ordinaires sont ceux qui s'illusionnent sur l'éveil. Les bouddhas sont ceux qui éclairent leurs illusions." »

« Vous êtes tous fous, sinon vous ne seriez pas ici »

Quelles que soient les circonstances, Sensei prend toujours le parti de l'homme en évitant de juger quiconque. « Ce qui m'importe le plus, c'est l'humain », dit-il. Ainsi, Fernand Benhaïm, qui revendique volontiers son appartenance au Parti communiste, se fait régulièrement chahuter par les condisciples. Un jour, le maître le regarde et lui dit : « Vous viendrez me voir ce soir dans mon bureau. » Sensei l'accueille avec un large sourire, le prend dans ses bras et l'embrasse : « Vous savez, je suis peut-être plus communiste que vous ! Au Japon, certains m'appellent "le moine rouge" ... »

Bien souvent, lorsque les disciples ne peuvent obtenir ce qu'ils désirent (éveil, position à l'intérieur de la sangha, etc.), les départs se font dans la douleur. Quelques-uns partent brusquement, en plein zazen, en traitant le dirigeant, la pratique ou les participants, au mieux, de « bizarres ». D'autres désirent quitter le maître mais ne le peuvent car Sensei correspond inconsciemment à leurs attentes ; ils s'aperçoivent que la pratique efface leurs manques et leur procure une certaine stabilité. Dans tous les cas, le disciple est totalement libre de partir n'importe quand, et de revenir lorsqu'il le désire. Jamais un pratiquant, moine ou bodhisattva n'est retenu sous quelque forme que ce soit ; c'est toujours lui qui érige ses propres barrières.

Un jour, il accueille ses disciples par ces propos déroutants : « Vous êtes tous fous, sinon vous ne seriez pas ici. Le Club Méditerranée c'est mieux, c'est plus amusant. Vous êtes tous fous, moi aussi d'ailleurs, mais un peu moins car je suis le maître... Vous avez tous des lunettes invisibles sur le nez qui vous empêchent de voir la vie telle qu'elle est. Des lunettes avec des verres différents pour chacun, bleus, rouges, roses ou gris, suivant votre caractère, votre état d'esprit du moment, votre subjectivité. Il y a ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et d'autres qui scrutent sans cesse l'avenir. Sans parler de ceux, la majorité, qui voient les difficultés de la vie plus grandes qu'elles ne sont objectivement. Cela les empêche de vivre ici et maintenant dans la non-peur. »

De temps à autre, Sensei s'exerce au bras de fer, bien qu'il ne soit pas tellement musclé : sa force vient du ki qui le traverse. Un jour, un jeune journaliste vient à la boutique pour rédiger un article dans une revue de yoga à propos de la respiration zen. Sensei lui répond : « C'est trop long à expliquer, mais je veux bien vous montrer. » L'homme est solide, néanmoins Sensei lui propose un bras de fer. Durant un bon moment, aucun ne bouge. Tout à coup, Sensei pousse un cri semblable au rugissement du lion et le jeune homme est vaincu. Sensei lui dit : « Vous voyez ? C'est cela, la respiration zen. » Il lui propose un autre exercice ; les deux hommes se mettent dos à dos, Michel donne le signal, Sensei pousse le même rugissement et le visiteur valse à travers la boutique. Sensei le regarde et dit : « Vous comprenez la respiration ? Maintenant, vous pouvez écrire votre article. »

Le kôan de Sensei est toujours sous forme de boutade, parfois acide, provocatrice et directe, mais beaucoup de vérités profondes s'expriment de la sorte. Son enseignement inclut et privilégie ce qui est vivant, afin d'en faciliter la compréhension. Durant ses zazen, le rire est souvent présent, car le maître développe beaucoup d'humour et agrmente souvent ses kusen d'anecdotes ou histoires drôles ayant un rapport avec la pratique ou la vie des patriarches : « Je peux oublier les histoires des célèbres moines du passé. Les sùtras, les conférences sur le bouddhisme et la philosophie, je les ai très souvent lus et vite oubliés. Mais les histoires drôles et impressionnantes exercent une influence profonde sur l'esprit. Elles sèment des graines fortes dans le cerveau. »

Le « zenglish »

Comprendre la mentalité française ne l'intéresse pas particulièrement. Sensei s'adresse au bouddha qui est en chacun, à l'être de la Voie, l'authentique, l'éveillé. Cela passe avant toute culture. Son français se limite généralement à des instructions : « Menton rentré, tendez la colonne vertébrale » ou à des constatations loufoques : « Le Zen, c'est pas du gâteau ! » Concernant sa façon de s'exprimer, il dit de lui-même qu'il parle le

« zenglish », un mélange de japonais et d'anglais, parfois de mauvais français. Il emploie essentiellement des mots courts, directs. Sa méthode d'éducation est à l'image de son langage, ce qui permet au disciple et au maître d'avancer rapidement sans se perdre dans de longues considérations : « Si je parlais bien le français, peut-être parlerais-je trop, ce qui pourrait compliquer l'enseignement au détriment de la pratique. Comme je ne peux parler, j'enseigne la posture, de même que Bodhidharma qui, venant de l'Inde en Chine, ne parlait pas le chinois, aussi s'exprimait-il par mime. Transmettre par la pratique et non par le langage, cela est l'essence de la mission d'un maître zen.

Je ne comprends pas la langue française mais je comprends votre subconscient, alors je n'ai pas besoin de connaître le français et c'est très pratique pour moi. Vous pouvez me comprendre en profondeur, avec votre intuition. C'est cela, le vrai Zen. Ce langage silencieux est beaucoup plus simple et touche en profondeur. Il établit une harmonie entre les êtres et alors tout est possible, tout devient bon. Cette forme de langage permet toute chose. C'est le langage des bouddhas, "de mon cœur à ton cœur".

Lorsque vous devenez calme et silencieux, vous êtes plus sensible au bruit. La civilisation actuelle est une civilisation de cacophonie. Et ce n'est pas seulement le bruit des voitures : les gens aussi font beaucoup de bruit en parlant. Je ne comprends pas votre langue, mais je l'entends toujours parler. C'est très bruyant. Comme je ne parle pas le français, je suis toujours calme. Les paroles ne sont pas tellement importantes. L'un parle, l'autre répond, la discussion s'anime et c'est bruyant. »

Afin de dénouer une situation, alors que les disciples sont rassemblés autour de lui, Sensei leur dit : « Vous devez créer. Pour créer avec mes disciples, j'utilise les quatre opérations :

- l'addition : j'additionne les avis de mes disciples et recueille toutes les informations nécessaires ;

- la soustraction : je retranche les opinions idiotes et élimine les informations inutiles ;

- la multiplication : je multiplie l'énergie du zazen et brasse le tout ;

– la division : je divise l'ensemble par le zazen.
Vous devez créer la sagesse. »

L'alcool

Roland Rech témoigne : « L'amour que l'on pouvait éprouver à son égard avait quelque chose de stimulant et non d'aliénant. Son but consistait avant tout à nous inciter à suivre la même pratique libératrice que lui sans nous attacher à sa personne. Il visait à nous faire connaître notre propre trésor, notre propre nature de bouddha au lieu de quêter la sagesse chez les autres. Comme Kannon aux mille mains, Sensei utilisait tous les phénomènes pour éduquer ses disciples. Il possédait une parfaite connaissance de ses bonnô et nous aidait à découvrir les nôtres. Les soirées que nous passions ensemble nous permettaient de voir nos bonnô apparaître dans le miroir que Sensei présentait par sa simple présence. Ainsi, lorsque maître Deshimaru vous invitait à boire, il permettait d'abolir la barrière entre maître et disciple, faisait tomber les masques et les préjugés. Il nous amenait à cesser de nous prendre au sérieux. Sensei nous apprenait constamment à harmoniser en nous les aspects bons et mauvais, sans s'attacher à aucun. Lui-même était un vivant exemple de cette harmonisation. Il unifiait en lui tous les aspects, celui de l'être humain avec ses émotions et ses passions, et aussi celui de bouddha qui en voit l'illusion, la vacuité et s'en détache. Il ne représentait pas un idéal de sainteté, coupé de toutes les passions ou de tous les attachements, mais il les avait tous vécus, reconnus et intégrés. Il nous permettait de voir en nous-mêmes les deux visages, celui du démon et celui du bouddha. Il s'agissait d'un maître car il n'avait pas peur de reconnaître et d'accepter ces deux aspects en lui, nous permettant ainsi de les reconnaître et de les accepter en nous. »

Lorsqu'un pratiquant demande à le rencontrer, s'il est sincère, il peut l'écouter avec attention, lui donner des conseils pour se tenir sur la Voie. Si la personne est confuse, a l'esprit trop intellectuel, le corps trop coincé, une vie faite d'histoires assez compliquées, le maître peut demander qu'on lui apporte du whisky. Cela permet

d'ouvrir le cœur, trouver l'humain dans sa vérité en exprimant plus facilement et librement ce que l'on porte en soi-même, dit-il. Dans certaines circonstances, l'alcool devient un médicament, une approche religieuse, un accès à une autre dimension. Si l'usage que l'on en fait est pour la Voie, le mauvais devient utile. Au Japon, il n'y a aucun tabou à ce sujet : les moines des plus grands monastères ont coutume de réserver un temps pour boire le saké, afin de se libérer d'éventuelles tensions qui persisteraient dans la communauté. Un jour, Sensei demande ainsi à Bernard : « Dis, ça fait combien de temps qu'on n'a pas ouvert une bonne bouteille ?

– Ça fait au moins un mois, Sensei.

– Ce n'est pas très bon d'avoir des habitudes : va nous en chercher une à l'épicerie. »

« Mes disciples, commente-t-il, ne savent pas faire la différence entre l'occasionnel et l'habitude. Dans le Zen, il n'y a pas d'extase, ni d'intoxication. Vous ne devez pas devenir ésotériques ou mystérieux. Dans le Hînayâna, la règle est stricte : pas d'alcool. Mais le Mahâyâna n'est pas un ascétisme. Encore plus important : il faut non seulement ne pas être intoxiqué par l'alcool, mais aussi ne pas être intoxiqué par la religion. Marx a dit : "La religion est l'opium du peuple." Prenez garde à la religion ! Zazen, c'est revenir à la condition normale. Un vrai religieux ne doit pas vendre d'alcool ésotérique, d'alcool extatique, d'alcool mystérieux. Aux États-Unis, on va même jusqu'à vendre des pilules du satori ! C'est une maladie de la civilisation. Si l'on boit du whisky, d'accord, ce n'est pas bien : on devient un peu stupide, on parle trop ; trop boire est mauvais. Autant que possible, n'en buvez pas trop. Mais cela peut parfois devenir une médecine. Parfois, l'intoxiqué devient un homme. Mais si on est intoxiqué par la religion, on ne peut s'éveiller d'une superstition, d'une philosophie erronée : cela devient une intoxication éternelle. »

Ainsi que l'explique Roland Rech : « Je n'ai jamais vu Sensei agir de façon inconsidérée sous l'emprise de l'alcool. Il n'était jamais ivre. Quant aux drogues, maître Deshimaru était beaucoup plus sévère, et l'attitude permissive qu'il avait à l'égard de l'alcool lui a permis d'aider des toxicomanes à voir la spiritualité sous un jour plus

souriant. Je connais beaucoup de personnes qui sont sorties de l'enfer de la drogue grâce à l'aide de maître Deshimaru. »

Durant les fêtes, Sensei est assez tolérant concernant les boissons alcoolisées, mais le lendemain l'ordre doit être rétabli. Au premier zazen du matin, sa sangha est inspectée afin d'être remise en éveil. Pour le maître, comme le veut la tradition, il y a un temps consacré à la pratique, un autre pour travailler, encore un autre pour la détente. Sensei fait bien la part des choses et ne confond en rien les genres, ni pour les autres ni pour lui-même. Certains disciples ne l'entendent pas ainsi et mélangent continuellement les trois phénomènes. Outre qu'ils se nuisent à eux-mêmes, ils font énormément de tort aux dirigeants, à la sangha et à la pratique. De plus, alors qu'ils prétendent suivre l'enseignement du maître, ils ne font qu'offrir une image douteuse du Zen vis-à-vis des autres mouvements spirituels. Malgré cela, Sensei ne les laissera jamais tomber. Il connaît la souffrance de ces personnes, et leur démarche malgré tout sincère ; sa profonde compassion est offerte, mais sans faillir à l'éducation. Certains quittent définitivement la sangha, suite à des remarques sur les abus d'alcool, d'autres reviennent, la plupart restent, ayant compris la leçon.

Sensei n'hésite donc pas à consommer du whisky avec ses disciples afin de marquer un événement. Il n'a jamais un comportement déplacé ou irresponsable, n'est jamais ivre. Certains de ses disciples en revanche partent systématiquement dans les excès. Par la suite, lors d'une sesshin, il décide de ne plus boire une seule goutte d'alcool, pas même lors d'une fête, et fait de même concernant la cigarette : « Hier soir, au restaurant chinois, mes disciples buvaient du bon vin. Je n'en avais absolument pas envie. Au niveau de l'esprit, j'ai décidé de ne plus boire. Cela ne m'atteint pas du tout. »

Durant un *mondô**, un disciple lui pose la question suivante : « Qui êtes-vous, à votre avis ? Un maître ? Un chef religieux ? Un philosophe ?

– Ah, ah ! Bonne question. Je me le demande parfois moi-même. Mais vous utilisez des catégories réductrices. Vous ne pouvez faire cela. Parfois je suis un philosophe, parfois un religieux, parfois un

moine, parfois un éducateur, parfois un buveur de whisky. Un historien pourrait le comprendre. Ce sont les disciples qui décident. Le plus important, ce sont eux. Si de grands disciples se manifestent (comme ceux qui entouraient le Christ), alors on a un grand maître. Il n'en est pas ainsi avec les professeurs d'aujourd'hui. Même si ma stature est modeste, mes disciples peuvent me hausser à leur dimension. La décision leur appartient. On dira alors que Deshimaru était véritablement un grand maître. Il en va de même avec mon propre maître, Kôdô Sawaki. Personne ne le connaissait de son vivant, même au Japon. Mais il est devenu très célèbre par la suite. Je suis un religieux. Je me concentre complètement sur shikantaza, jusqu'à la mort. C'est mon seul objectif. Quand je mourrai, ce sera un "ici et maintenant". Rien que cela. Comme un vrai moine zen. Vous comprenez ? »

Les loisirs

Sensei aime la France et particulièrement Paris. Son existence est très simple et dénuée de toute superficialité. Le seul luxe qu'il se permet est de déjeuner de temps à autre avec quelques disciples à La Coupole en compagnie d'un philosophe ou d'un écrivain. Il assiste également aux représentations de Maurice Béjart lorsque celui-ci présente un nouveau spectacle. Parfois, rarement toutefois, ses proches l'emmènent au cinéma ; un de ses films préférés est *Casablanca*. À la sortie du film *La Guerre du feu*, il s'exclame : « Ce que je viens de voir, c'est complètement la Voie. » En se rappelant une scène du film, il dit : « L'homme regarde le ciel, la femme la terre ! L'homme d'avant l'homme... »

Les femmes

Une nuit, il se rend au Crazy Horse en compagnie de quelques disciples et trouve le spectacle très plaisant. Il dit aimer les Européennes, qui contrastent avec les corps filiformes de son pays. Après une séance de zazen, un disciple lui montre, par provocation, le dépliant central d'un magazine coquin. La revue comprend des

femmes à la poitrine particulièrement généreuse. Les autres s'attendent à une sévère remontrance de la part du maître. Loin s'en faut, il s'extasie : « Merveilleux, vraiment merveilleux ! » et il part d'un grand rire avant de se diriger vers la table où l'attend un repas, laissant le disciple seul et confus en compagnie de sa revue.

Un matin, après le zazen, une femme sonne à la porte. La secrétaire invite la visiteuse à entrer. Il serait bien difficile de ne pas remarquer cette dame immédiatement. D'une taille plutôt au-dessous de la moyenne, cette personne est néanmoins pourvue par la nature d'une poitrine hors du commun. Et c'est justement ce qui l'amène : « Sensei, je suis dans l'embarras. Ma poitrine me gêne. Pendant kin-hin (marche méditative), je ne sais pas comment placer mes mains. Est-ce que je dois les placer au-dessus, dessous ou devant ? » Sensei la fixe droit dans les yeux et répond sans hésiter par un geste tranchant de la main : « Coupez ! » La femme recule d'un pas : « Couper ? Mais... couper quoi ?

– Vos seins ! Comme un homme ! » confirme Sensei qui éclate de rire en disant : *Joke, joke !* (Plaisanterie !) À question hors de propos, réponse dans le même sens...

Loi des séries ou simple coïncidence, la semaine précédente, un monsieur lui avait soumis aussi un problème anatomique qui le gênait pour l'assise. Il lui avait fait la même réponse : *Cut !* Il s'en explique par la suite lors d'un kusen : « Chacun dans le dojo penche selon son karma : au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, ailleurs. Hommes et femmes sont différents. Ils doivent trouver une solution à des problèmes différents. Nous sommes tous différents les uns des autres. Mais pour tout le monde dans le dojo, l'enseignement et la pratique sont les mêmes. Pousser la terre avec les genoux. Pousser le ciel avec la tête. Se concentrer sur la posture. Inutile de penser aux seins et au sexe ! *No problem !* Comme vous le sentez ! *Natural better...* »

Sensei apprécie les femmes et réciproquement. Lors d'une rencontre ou une entrevue, un certain respect mutuel s'installe très rapidement, aucun mot déplacé n'apparaît. Il est parfois flatteur, très jovial, toujours totalement naturel. Lorsqu'une femme attirante se présente, son visage s'éclaire d'une mine coquine d'enfant. Parfois,

de très jolies femmes font zazen pour la première fois, leur posture n'est pas toujours très bonne et, décontenancé, il n'ose les toucher pour les redresser. Il finit par demander à un responsable de le faire à sa place. Cette situation l'amuse, car il s'aperçoit qu'il s'en trouve déconcerté. Quand sa secrétaire lui demande : « Mais pourquoi ne vous voit-on jamais avec une femme ? », il répond : J'ai toujours ma famille là-bas au Japon. J'y vais de temps en temps, deux fois par an. J'y pense souvent. Et puis je m'abandonne entièrement à la Voie. Ma vie y est consacrée. Il y a tellement de travail, beaucoup de souffrances à soulager et de disciples à former pour l'avenir. Il n'y a rien à redire là-dessus. Commencer à flirter avec les disciples, cela ne se fait pas, ce n'est pas correct ! » Les proches disciples affirment que, contrairement à certains gourous en vogue de l'époque, Sensei n'a jamais été équivoque à l'égard de la gent féminine. Il est plus souple et tolérant envers la vie sexuelle de ses disciples. La jeunesse est alors en pleine libération morale et sexuelle. Les pratiquants y voient l'occasion de laisser s'exprimer leur libido en toute liberté. Sensei n'est pas toujours très satisfait de ces relations libertaires, car lorsqu'il constate qu'un couple se forme, aussitôt il pressent de futurs conflits. De même il accueille volontiers les homosexuels, qui se font régulièrement rabrouer par des anciens. Sensei les défend le cas échéant, et finit par placer l'un d'eux en cuisine. Quand certains s'en insurgent, il entre dans une colère noire.

Les drogues

Lorsque certains abus apparaissent, venant d'un disciple au comportement un peu trop déplacé, il peut l'impressionner par sa colère. Un jour, il casse une table d'un coup de poing. Un pratiquant, se sentant concerné, vomit son repas d'un coup et quitte la sangha définitivement. Les disciples apprendront un peu plus tard qu'il est à l'hôpital suite à une overdose d'héroïne. Beaucoup de jeunes boivent avec excès et se droguent durement : Sensei en est consterné. Quelques disciples trouvent intéressant de fumer une

cigarette d'herbe afin, pensent-ils, de décupler les effets de la méditation.

Face à la vie perturbée de certains et aux effets qu'elle a sur leur pratique, Sensei se sent parfois seul au milieu de ses disciples : ils sont à la fois proches et si éloignés de la Voie... Sans que cela transparaisse, il pense à sa famille, son pays natal lui manque. Lorsqu'il assiste aux rencontres de l'Association japonaise de France, il est ravi de retrouver des compatriotes, comme Itsuo Tsuda ou Masamichi Noro. Lorsque la sangha organise des fêtes, il chante parfois des vieilles chansons de son pays avec une nostalgie bouleversante.

Les disciples

« Mes chers disciples, si vous discutez trop, votre esprit deviendra compliqué et de nombreux troubles se produiront. »

Taisen Deshimaru

Au cours des années, deux groupes se forment : ceux qui sont insérés dans la société et les marginaux. Ces derniers sont particulièrement dissipés. On retrouve les mêmes phénomènes sociologiques qu'à l'extérieur de la sangha, en plus exacerbés dans la mesure où Sensei révèle la personnalité de chacun pour mieux lui faire prendre conscience de sa réalité propre. Ceux qui n'ont pas de place dans la société veulent par tous les moyens s'imposer dans la communauté. Lors de la cérémonie, ils se mettent systématiquement au premier rang en bousculant leurs condisciples, si besoin. Ils intriguent constamment pour obtenir diverses fonctions honorifiques à l'intérieur de la sangha, et cela s'accroîtra à mesure de son évolution.

Certains anciens commencent zazen au dernier moment et disent : « Bouge d'ici, c'est ma place ! » Sensei commente : « Certains sont très fiers. Ils disent : "Je suis moine, vous n'êtes qu'un débutant, vous ne devez pas vous asseoir à côté de moi." Même le chat, lorsque je dirige, vient s'asseoir à côté de moi. À Eihei-ji, si j'allais dans la chambre du chef, le chat me suivait. Le secrétaire du maître lui disait d'attendre dehors mais il refusait et s'asseyait directement près du chef. Être entravé est une mauvaise

chose, comme les mauvaises manières. Contrôler sa vie est difficile. »

Les marginaux

À cette époque, Sensei est souvent fâché par l'attitude fantasque, inconsciente et irresponsable de certains disciples. Ils font des blagues de potache, cachant un pistolet à eau dans les manches de leur kimono et le sortant de temps à autre pour arroser leurs voisins, ceux qu'ils considèrent comme un peu « coincés », « bourgeois ». Ils se comportent en petits garçons un peu fous. « Ils le sont un peu, parce qu'ils découvrent quelque chose d'extraordinaire, de trop grand à cette époque », dit un ancien. Croiser les jambes, écouter cet enseignement millénaire qui leur est offert leur donne le vertige. Presque tous les membres de ce groupe ont un point commun : la « défonce ». Ils louent un appartement dans le quartier de la Goutte-d'Or, rue de Chartres, logeant à quinze ou vingt dans des endroits exigus, et le soir, ces poètes, musiciens, fugueurs insoumis et autres trafiquants se réunissent pour faire la fête qui leur semble être la véritable vie. Il plane une odeur d'herbe sèche, parfois d'éther. Malgré une existence dissolue, rassemblés en système semi-communautaire, ils se donnent l'illusion d'être plus forts et viennent au dojo tous les matins. L'après-midi, ils fument des shiloms en écoutant de la guitare, se baladent au jardin des Plantes, à la Grande Mosquée de Paris, ou à la faculté de Censier. Les crânes rasés côtoient les cheveux longs.

Edouard Bagrabsky faisait partie de ce groupe : « Je suis arrivé dans le Zen parce qu'un ami m'y a emmené. L'ambiance, le côté marginal de la sangha m'ont séduit. Je quittais un quartier de Paris assez chaud pour Montparnasse. Je cherchais une famille, des repères ; et ces repères-là, je les ai trouvés plutôt avec les marginaux du Zen qu'avec le Zen lui-même. À l'époque, je fumais, je prenais de la poudre... Il y avait une équipe de fous furieux qui s'y adonnait ; mais eux étaient déjà plus âgés que moi, avec un rapport maître-disciple très établi. Sensei a toujours été assez dur avec moi, parce que j'avais un caractère assez rebelle, mais il a été dix fois

plus gentil que ce qu'il aurait dû être. En fait, j'étais plutôt son chouchou, plutôt comme son gosse que comme son disciple – rien à voir avec Laurent Kaltenbach, Étienne ou Roland. Sensei me demandait de temps en temps des choses. J'allais en mobylette lui chercher du tofu au restaurant macrobiotique. Un jour, je reviens, je lui donne ses deux paquets et il me demande, en me tendant un billet de cent francs : "Qu'est-ce que vous voulez ?" Je refuse son billet en disant : "C'est pour votre mission...", mais il insiste : "Alors, qu'est-ce que vous voulez ?" Je venais de me faire coudre un kesa par les filles de l'atelier. Alors, je lui dis : "Mon kesa est bientôt fini. Est-ce que vous pourriez me faire un dessin sur la pochette ?" Je ne voulais pas de calligraphie, mais plutôt un dessin. À cette époque, Sensei faisait uniquement des calligraphies. Il se contente de répondre : "Ah ? D'accord." Plus tard, à La Gendronnière, quand j'ai reçu mon premier kesa, il m'a remis la pochette devant tout le monde. Je l'ouvre : il y avait un bouddha avec un chien dessiné et un poème. C'est comme ça que sont venues les premières pochettes dessinées par Sensei. Après, il en a fait d'autres.

Un jour, après la gen mai, il me demande ce que je fais. Je lui réponds : "Là ? Rien... Je vais remplir des zafu..." (À l'époque, je remplissais des zafu avec du kapok pour me faire de l'argent de poche.) Mais j'ajoute immédiatement : "Il y a une réunion aujourd'hui chez vous, je crois..." Je ne sais plus ce que c'était, mais c'était important, et je voulais y assister. Ce groupe, assez hermétique, formait comme un rempart autour de Sensei. Ils le protégeaient et en même temps l'isolaient. Heureusement, Sensei arrivait à trouver des clés pour que l'on ait des contacts avec lui. Il franchissait la barrière des disciples proches pour aller voir les autres. Il me répond : "Ce n'est pas important, ce n'est pas votre truc, il ne faut pas que vous veniez." Et là, j'ai compris qu'il y avait une équipe pour ça et que d'autres personnes, comme moi, n'y avaient pas accès. C'était presque un cadeau qu'il me faisait en me disant : "Ce n'est pas ça, le Zen, ne venez pas là-dedans. Continuez zazen et allez jouer à autre chose." On voyait bien qu'il y en avait un qui fumait des pétards, qui était porté plutôt sur la déconne, un autre qui était là concentré sur son riz complet, ou un autre encore, comme Roland

Rech, qui était un businessman : ils ne faisaient pas partie de la même famille, mais à la fin zazen est vraiment plus fort que tout ça. »

Un matin de printemps, l'un d'eux, surnommé Os de dragon, meurt subitement d'une overdose. C'est la panique dans le groupe. Ceux qui sont encore lucides demandent aux junkies de quitter les lieux. Cela semble salubre, car les pratiquants restants, sous la pression de Sensei, décident d'arrêter de se droguer. Ils sont conscients que le maître les sauve par la pratique qu'il propose et la vie communautaire qui les oblige à se structurer. Le temps passant, les membres du groupe s'autonomisent et prennent chacun leur indépendance. Ils acquièrent peu à peu une régularité de pratique et une stabilité. Certains cherchent et trouvent du travail et vont même jusqu'à fonder une famille, mais les tensions, les incompatibilités continuent dans la sangha.

Avant que les conflits définitifs n'éclatent, les membres du premier groupe, les « insérés », ceux qui ont de l'argent, des postes importants dans la société, nombreux et influents à l'intérieur de la sangha, désirent se débarrasser de ces perturbateurs asociaux et politiquement incorrects. Se sentant supérieurs en esprit et de bonne moralité, ils demandent à Sensei de renvoyer à la rue ces disciples « de seconde zone », ces « hippies » particulièrement indisciplinés : « Ils perturbent la sangha ! Ils se roulent des joints à la sortie du dojo et se les font passer ! C'est eux ou nous... » Sensei leur répond : « Que ceux qui veulent partir partent de suite. Peu m'importent vos histoires, ce n'est pas à vous de dire s'ils doivent partir ou non. Ces "marginiaux", comme vous dites, sont mes disciples et ce sont eux qui principalement m'aident à la mission. Vous pensez que ce sont des prétendues mauvaises herbes, mais savez-vous que c'est avec elles que l'on fait les soupes les plus merveilleuses ? » Certains proches disciples, sept ou huit environ, décident effectivement de quitter la sangha.

Les personnes socialement installées sont pourtant utiles au maître ; elles peuvent l'aider par des tâches administratives, par leurs relations et en faisant des dons. Mais les hippies, les marginaux ont de l'énergie et sont disponibles pour créer un dojo, un

temple. Ils prêtent volontiers leurs bras et ne rechignent pas à la tâche. Lorsque Sensei comprend qu'il y a un complot contre eux, il les convoque et leur dit : « Dans quinze jours, je fais des ordinations : vous devez tous devenir des moines. » Le lendemain, ils se présentent au dojo le crâne rasé, et se préparent psychologiquement à prendre les vœux. C'est de cette façon que Sensei résout les conflits : il tranche dans le vif, bouscule, expose sa personne en prenant part. Il met en pratique son adage : « Ni vainqueur ni vaincu. » Il endosse ses responsabilités de maître en arbitrant, désamorce en prenant des décisions et trouve les solutions qu'il assume. Il n'accepte pas la pression d'une personne ou d'un groupe et préfère toujours perdre un ou plusieurs disciples que de subir un quelconque chantage.

À partir de ce jour-là, les relations s'arrangent, les deux groupes font des efforts et, au fil du temps, les différences s'estompent. Chacun offre son savoir-faire suivant ses capacités. Tous aident à la mission en fonction de leurs moyens. Certains sont présents « en touriste », on ne les connaît qu'à peine et tout se déroule naturellement. Un proche dort parfois sur place. Il n'a pas d'argent, pas de logement, pas de famille, alors il devient gardien, malgré lui, afin de participer. Sensei encourage certains disciples à prendre des responsabilités alors que ceux-ci désirent être simplement tranquilles. Il en décourage d'autres qui ont l'ambition d'enseigner, car il estime qu'ils ne sont pas prêts. Beaucoup de décisions se prennent très rapidement, et l'on ne connaît pas toujours très bien le rôle de chacun. Sensei sait que d'autres maîtres, sages hindouistes ou bouddhistes comme lui, commencent à se déplacer en Europe pour enseigner. L'influence des Beatles et, à travers eux, de leur gourou Maharishi Mahesh Yogi se fait ressentir. Les chercheurs de vérité se déplacent facilement d'un groupe à un autre : le consumérisme spirituel commence à apparaître...

Crânes rasés

Les personnes aux crânes rasés sont relativement rares à cette époque, la tendance étant plutôt aux cheveux longs. Les membres

de la sangha sont un jour sollicités pour faire de la figuration dans un film de James Ivory, *Quartet*, qui a pour cadre une prison. Quand ils reviennent des trois jours de tournage, le maître les prend à partie après zazen : « Vous êtes en train de créer un karma. Vous êtes rasés parce que vous êtes moines, non parce que vous êtes prisonniers, vous avez vraiment l'esprit *bodaishin* (qui aspire à l'éveil) et je ne veux pas que vous alliez dans ce genre de truc ! Vous avez le karma d'un moine, pas le karma d'un prisonnier. Faites attention à ces choses-là. »

Et il rajoute : « Si vous avez gagné de l'argent, c'est grâce à moi, parce que vous êtes moines de la sangha. C'est moi qui vous ai ordonnés, donc je veux une part du cachet. Je veux que vous me donniez vingt pour cent de ce que vous avez gagné ! » Edouard explique que cet argent servira de toute façon pour le dharma, puisqu'ils vont payer les sesshin avec. Sensei répond : « Vous êtes malins... OK ! Gardez votre cachet, mais vous devez faire attention avec votre karma, ne faites pas n'importe quoi. Je veux que vous gardiez l'esprit du moine ! C'est ça qui doit être le moteur, ce n'est pas le fait d'être acteur. »

Edouard se rappelle cet épisode : « Les vingt pour cent que Sensei demandait, c'était pour s'amuser, il s'amusait avec tout. Mais c'était un véritable enseignement. Sensei était très théâtral, mais il y avait quelque chose d'authentique et de profond. Et je l'ai vraiment interprété comme cela : à la fois théâtral, rigolo pour tout le monde, et en même temps avec la qualité de transmettre quelque chose de complètement juste. Au-delà de l'image du moine et de l'acteur, il y avait quelque chose de vrai. C'était un pur enseignement. »

Être sincère

La sincérité est la qualité que Sensei apprécie le plus. Il est prêt à pardonner n'importe quel excès de la part du disciple à la condition que celui-ci soit sincère. Au Japon, la sincérité est considérée comme synonyme de pureté. Vertu cardinale, elle est le symbole du miroir qui reflète la conscience intérieure : « Lorsqu'un disciple se présente, je vois tout de suite s'il est sincère, et j'observe son

doshin, c'est-à-dire l'esprit de la Voie : l'intensité avec laquelle il recherche le dharma. »

Sensei met en garde les disciples attirés par le pouvoir que donne l'enseignement, ceux qui s'accrochent à leur fonction de responsable, qui désirent des postes honorifiques à l'intérieur de la sangha, qui s'approprient le dojo comme leur bien propre. Il est également très sévère envers ceux qui pensent avoir la compréhension du zen, ou satori, et qui ne sont pas mushotoku, sans but ni profit. Il cite volontiers Kôdô Sawaki : « Une certaine personne qui avait un peu de caca sur le bout du nez demandait : "Mais qui donc sent mauvais ici ?" Le satori et le caca sur le bout du nez, c'est la même chose. »

Une barrière de proches se forme peu à peu autour du maître, surtout lorsque apparaîtra la maladie. Cette barrière le protège, lui permet de poursuivre son travail, de ne pas être dérangé inutilement par des nouveaux venus qui ne comprennent pas encore très bien et désirent tirer à eux la substance du maître. La plupart du temps, lorsqu'ils réalisent qu'il n'y a rien à saisir, ils s'en vont vers un autre qu'ils estiment plus sage. Ces pratiquants aiment provoquer le maître, le défier, le jauger suivant leurs propres critères issus de l'ego. Le cercle d'intimes autour de la personne du maître est ainsi très utile. Il lui permet de s'asseoir en compagnie de ses proches et de nouer un lien profond à travers les petites anecdotes de la sangha, d'organiser sa mission et parfois de parler d'événements plus profonds de la vie.

Le vol du bouddha

Un matin, au dojo de Paris, les disciples font gasshō devant l'autel comme à l'habitude et vont s'asseoir pour commencer le zazen. Sensei arrive, arrête le zazen et demande où est la statue de Bouddha. Les disciples regardent l'autel : la statue de Bouddha a disparu, il ne reste que le lotus et le serpent. Cette statue avait été offerte par Fernand Benhaïm après un voyage en Chine. Sensei demande à Michel Bovay et Stéphane, les garants du dojo, où se trouve la statue. Personne ne le sait. Il les fait asseoir en *seiza**, sur

le côté de l'autel comme lors de la cérémonie, et commence à les réprimander : « Vous êtes les gardiens, vous devez protéger le dharma... Vous êtes tous passés devant l'autel, vous avez fait gasshō, et personne n'a remarqué qu'il manquait la statue ! Vous n'avez aucune concentration lorsque vous rentrez dans le dojo. »

Par la suite, on fait une enquête. Les soupçons se portent sur un petit Argentin un peu naïf. Sensei le fait convoquer dans sa chambre par Michel. L'Argentin parle mal le français. Sensei, selon sa technique habituelle, lui demande directement : « Pourquoi avez-vous volé le bouddha ? » Le pratiquant, croyant que c'est une sorte de kōan, répond : « Yes, Sensei, j'ai le bouddha.

– J'étais sûr que c'était lui ! » dit Sensei, et il lui donne une claque.

L'Argentin pense qu'il a atteint une sorte d'illumination. Il remercie en faisant gasshō, tout content, sauf que Sensei le reprend et lui dit : « Vous allez me rendre le bouddha !

– Mais comment vous le rendre ? » demande l'autre. Le pratiquant commence à comprendre et rétorque qu'il n'a pas le bouddha. Alors Sensei lui demande : « Pourquoi avoir dit que vous l'aviez ? » L'Argentin explique qu'il croyait qu'il s'agissait du bouddha intérieur ! On n'a jamais retrouvé celui du dojo...

Michel Bovay

Progressivement, on l'a vu, Sensei envoie ses plus proches disciples diriger des sesshin au rythme d'une par mois en province ou à l'étranger. L'enseignement se résume généralement à indiquer les points d'amélioration de la posture. Afin que les responsables de dojo européens se sentent reliés, Sensei établit une correspondance et téléphone régulièrement pour s'enquérir des nouvelles concernant les différentes sangha.

Sensei a des positions diplomatiques pour les personnes qui l'aident financièrement et ceux qui travaillent pour sa mission, mais la véritable transmission est ailleurs, au-delà des contingences, dans la rencontre... Il ne s'entoure que de personnes de confiance, comme son comptable Michel Bovay qui, selon ses dires, possède la

démarche de Mike Jagger – de fait, il est bassiste dans un groupe à succès, The Sevens, qui assura effectivement les premières parties des concerts des Rolling Stones en Suisse. Sensei le prend à ses côtés car il ne fait jamais d'erreur concernant les chiffres. Michel débute comme chauffeur adjoint à la suite d'Alain Cassan et organisera plus tard les camps d'été. En 1995, il sera nommé président de l'AZI, rôle qu'il assumera pendant huit ans – ce qui, au début, ne lui plaira qu'à moitié.

Lors d'un camp d'été de Val-d'Isère, Michel est réveillé en plein milieu de la nuit par la secrétaire de Sensei : « À l'extérieur du temple, il y a un fou dangereux. Il est en train de hurler et de donner des coups de pied dans la porte. Il veut voir Sensei. Et Sensei m'a demandé de te réveiller pour que tu sortes régler cette affaire et chasser ce fou. » Michel se lève et sort. « Effectivement, cet homme avait l'air bien dérangé », se dit-il. Après une longue discussion, il réussit à le faire partir. Le lendemain, pendant le zazen, Michel entend raconter cette histoire dans le kusen du maître : « Hier, il y avait un fou dehors, qui hurlait mon nom, qui voulait entrer dans ma chambre. Alors, j'ai envoyé ma secrétaire réveiller Michel. Mais Michel ne s'est pas réveillé (*rires*). Il est resté à dormir à poings fermés, profondément. Alors, j'ai dû sortir moi-même (*rires*) et parler avec ce fou pour le faire partir. » Et, après un moment de silence, il ajoute : « Chaque fois que j'ai besoin de Michel, il dort (*rires*). De toute façon, il est un peu idiot. » Assis en zazen, pendant que Sensei se moque de lui et que tout le monde rit, Michel Bovay sent la colère monter en lui. Mais comme il ne peut rien faire, pas bouger, pas parler, pas se justifier, cette colère passe rapidement.

« Et c'est à ce moment-là, raconte-t-il, que j'ai pu découvrir l'art agréable d'être idiot, mais aussi le fait que zazen lui-même est Bouddha. Ceci était l'enseignement que maître Deshimaru m'avait donné à propos de cette phrase de Bouddha. Un vieux maître disait : "Tu produis tes éruptions de colère lorsque les organes de tes six sens sont stimulés par des circonstances extérieures et t'incitent à t'opposer à d'autres êtres humains pour imposer ta pensée illusoire à laquelle tu t'agrippes. Sans attache à son moi, il n'y a pas

d'illusion. Et s'il n'y a pas d'illusion, il y a liberté. Cela doit devenir très clair en toi.”

Chacun peut se distinguer et obtenir très rapidement une responsabilité. À ceux qui viennent d'un mode de vie éclaté, Sensei leur demande de mieux s'insérer dans la société. Le cadre peut être déstabilisé professionnellement ou, au contraire, en venir à décupler son efficacité. Les Japonais, qui organisent des séances de zazen en entreprise, l'ont parfaitement compris. Zazen révèle aussi les failles de l'individu... Le pratiquant se retrouve inconsciemment dans une position décisionnaire, face à sa propre dualité, comme choisir un travail éthique ou non, une position sociale, une relation amoureuse, etc.

Malheureusement il y a toujours des personnes jalouses ou qui veulent tirer profit de sa mission, qui ont un esprit un peu diabolique et qui vont contre le dharma. Dans ces cas Sensei se donne toutes les peines du monde pour faire comprendre à la personne qu'elle doit changer. Si une personne se trompe par bêtise, parce qu'elle ne comprend pas, il n'est pas si sévère. Mais si c'est par calcul, alors là, attention ! Il a vraiment la force du tigre. À la longue même son visage a changé, il ne donne plus l'impression d'être japonais. Mais d'un autre côté, il reste bien lui, dans son essence, il ne change pas. Un jour, je lui ai dit : “Plus ça va, plus votre enseignement devient profond.” Il m'a répondu : “Pas du tout, mon enseignement n'a jamais changé, il est toujours le même, c'est vous qui changez.” »

Les secrétaires

« Lorsqu'une porte se ferme, une autre s'ouvre ! »

Taisen Deshimaru

Janine Monnot

En 1970, Janine Monnot, présidente des graphologues de France, devient la secrétaire de l'Association zen d'Europe. Elle entretient avec le maître une relation de confiance absolue et ne manque jamais de correspondre avec lui lors de ses déplacements à l'étranger. Mais, plus encore qu'à une personne en particulier, les lettres de Sensei s'adressent à tous ses disciples. Voici un extrait de l'une d'elles :

« Je crois que vous devriez comprendre le véritable bouddhisme. L'Inde actuelle ou le Japon ont besoin d'une grande révolution afin de revenir à l'essence de la vraie religion. La véritable essence du bouddhisme ou de la religion n'existe plus dans les temples ou les monastères. Tout existe au plus profond de nos esprits. Sur ce problème, la plupart des gens ne comprennent rien. Le vrai Dieu chrétien aussi devrait être trouvé dans nos esprits. N'êtes-vous pas d'accord avec moi ? Socrate dit la même chose : chaque existence est phénomène, tout a une fin, seule notre conscience est réelle. Seule notre conscience peut devenir essence ou phénomène et karma de notre vie. Le monde est une roue. Comme vous le dites dans votre lettre, la matière est spirituelle et l'esprit est matériel. Véritablement, l'esprit devrait devenir matière. Notre mauvaise conscience et nos bonnô compliqués produisent beaucoup d'accidents. Nous devons donc avoir une bonne conscience. Les civilisations occidentales et orientales doivent s'harmoniser et se mêler complètement. Une seule fleur ne fait pas une guirlande, ni une seule main un bruit : deux mains sont nécessaires ! Ma main n'est que l'essence du Zen ou son esprit, mais votre main peut devenir forte et efficace. Maintenant, ma main s'approche de la vôtre. Alors, s'il vous plaît, votre main doit frapper la mienne fortement, souvent. Certainement, le grand bruit d'une belle civilisation ne se crée pas en un seul jour. J'espère que vous êtes en bonne santé et

que votre volonté et votre foi sont fortes. Une forte foi remuera les montagnes. La patience est la clef de toute satisfaction. Bodhidharma lui-même resta assis en zazen pendant neuf années. Je dois construire ou donner de bonnes idées pour la civilisation future, avec l'aide de vous tous. Certainement, après bien des difficultés, vous pourrez trouver l'exacte vérité. Les choses, le travail qui sont faits sans effort, ne peuvent pas être profonds, universels. Après l'orage vient le calme. C'est un grand principe zen. La religion du futur devrait transcender un dieu personnel en évitant dogme et théologie, et devrait être basée sur un sens religieux issu de l'expérience de toutes choses naturelles et spirituelles dans un esprit de totale unité. Mon Zen devrait répondre à cette définition. Ne le croyez-vous pas ?

Notre chemin vers le Zen doit être non-esprit. Rien d'autre à suivre que la nature. Faire de votre mieux corps et âme et laisser le reste au ciel. C'est-à-dire pratiquer avec le non-esprit. Sans but. (Le ciel et la nature signifient la réalité suprême de la vérité.) S'il vous plaît, souvenez-vous : "Si vous ouvrez vos mains, vous pourrez obtenir toutes choses. Rien n'est tout !"

J'espère que vous êtes tous heureux et calmes et que vous pratiquez dans le dojo du printemps nouveau !

À bientôt.

Tokyo, 5 février 1971. »

Janine est animée d'un enthousiasme communicatif et possède une foi inébranlable dans le maître. Elle obtient de nombreuses personnalités, tant religieuses qu'issues de la société civile, qu'elles acceptent de figurer dans la liste des membres d'honneur de l'association. Des chrétiens de renom, des soufis, des philosophes, des scientifiques et des chercheurs rencontrent Sensei grâce à sa pugnacité et son dynamisme.

Elle nous fait part de son expérience auprès de Sensei, ainsi que de sa vision de la Voie : « Pendant zazen, passant derrière nous pour corriger nos postures, maître Deshimaru me donna une forte bourrade dans l'épaule droite pour la redresser et je sentis, je perçus réellement que je devais suivre cette pratique. C'était là le chemin que je cherchais depuis si longtemps. Puis le jour suivant, il parla du kesa. Ce fut comme si mon regard découvrait soudainement un trésor très précieux... Je m'engageai alors profondément, complètement. Après dix années de pratique, il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher. Tout était déjà là intrinsèquement mais s'approfondit de plus en plus, au fil des jours et des années.

Me frappa immédiatement le caractère radicalement progressiste, puissant, créateur et dynamique de cet enseignement

de sagesse traditionnelle. Il faisait éclater les blocages, se dissoudre les habitudes de tiédeur et sortir d'un système desséchant, clos, artificiel, pour rentrer dans la vie véritable, active, fraîche, réelle, heureuse, au-delà des contradictions. Une voie sans impasse où tout est possible parce qu'elle est le courant de vie non interrompu par notre jugement intellectuel et notre mental personnel.

Cet enseignement apporte à la France, à l'Europe, à l'Occident, non seulement la transmission authentique du Zen de Dôgen, dans une terre complètement neuve, ce qui est un fait historique majeur, mais aussi une direction pour l'évolution future de l'humanité. Qui en France parlait comme Sensei et enseignait une telle méthode ? Pendant les deux premières années, il a seulement enseigné la pratique de zazen, shikantaza : seulement s'asseoir, dans la posture juste, avec la respiration juste, sans s'arrêter sur une pensée. Aussi certains dirent-ils : "C'est un bon professeur de zazen, mais sans doute pas un érudit, ni un penseur..." Après toutes ces années, nous pouvons comprendre la finesse, la juste et persévérante fermeté avec laquelle maître Deshimaru a fait connaître et transmis l'enseignement des maîtres, au milieu des difficultés d'un environnement étranger dans un contexte complètement nouveau. Nous pouvons en témoigner.

En 1967, lorsqu'il disait : "Pendant zazen, le cerveau externe se repose et le cerveau intérieur, profond, peut devenir plus actif, plus développé", beaucoup de médecins souriaient, disant : "Ce n'est pas possible..." Mais aujourd'hui, les scientifiques eux-mêmes disent que le cerveau interne doit être entraîné et doit assister le cerveau intellectuel sollicité par trop d'informations. Même s'il peut en recevoir de façon presque illimitée, il lui faut retrouver un instinct fort et développer une intuition et une sagesse profondes pour discerner l'essentiel. On sait maintenant combien, dans la vie moderne, on fait exagérément appel à l'hémisphère gauche du cerveau, au détriment de l'hémisphère droit, cause directe de déséquilibre. Zazen redonne l'équilibre.

Vous et moi ne sommes pas séparés. Nous sommes un seul corps, un seul esprit, même si l'histoire, le caractère de chacun sont différents. Pourquoi restez-vous limités dans votre petit ego, votre

conception étroite ? Pourquoi marchez-vous comme des fantômes, sans force, alors que votre corps peut recevoir toute l'énergie du cosmos et que votre esprit contient la vie cosmique tout entière ? Vous devez abandonner l'ego, devenir mushotoku, c'est-à-dire sans objet, sans profit, sans but. La construction sur un seul point fait s'élever la sagesse et crée l'intuition. Si vous avez ne serait-ce qu'une pensée infinitésimale d'avant ou d'après, au lieu d'être complètement dans l'instant (comme est l'enfant), vous manquez la vérité de votre vie, vous ne pouvez en saisir le mouvement. En quelque sorte, vous le dérangez. Chaque moment est un point et tous les points réunis forment la ligne de notre vie. Une ligne représente le temps, le point représente l'éternité. C'est pourquoi un moine zen, un maître zen venant à Paris est le commencement de quelque chose ou l'indice d'un grand changement. Un mouvement qu'on ne peut plus arrêter, la vie cosmique le conduit. Sur le torrent, les étoiles scintillantes de la nuit tombent sur les silhouettes des montagnes aux pics enneigés... Nous savons qu'elles ne sont pas toujours amicales, quelquefois dangereuses. Celui qui veut atteindre le sommet doit traverser de difficiles sentiers. Mais il communique avec la nature, autour de lui et en lui, car le cosmos tout entier est en lui-même. Le Zen est la voie qui enlève l'anxiété, la peur, la faiblesse, simplement parce qu'elles n'existent plus dans le lac clair et paisible de la conscience profonde, même si beaucoup de choses s'agitent à la surface. »

Rose-Marie Fuchs

Peu de personnes désirent être la secrétaire du maître : trop de responsabilités, trop de travail. Il est très exigeant, trop peut-être... Il estime qu'il se donne entièrement à la Voie et que chacun doit faire de même, surtout si la personne est ordonnée nonne. Sensei peut souhaiter du wasabi, tard le soir, alors qu'il est éveillé et en pleine activité, assis à son bureau. Il faut en chercher immédiatement et se débrouiller pour en trouver. Les secrétaires partagent la vie, l'enseignement et l'éducation que le maître confère à ses disciples. Elles ont également l'immense avantage, estiment-elles, d'être

constamment en sa présence. « Lorsque moi-même je crie, certains ont vite peur et s'enfuient. D'autres sourient. Ma secrétaire, elle, y est habituée. Lorsque je crie, elle dit : "Voulez-vous quelque chose, Sensei, voulez-vous du thé ?" » Lors d'un repas de Noël, alors que Sensei se montre de mauvaise humeur, sa secrétaire se tourne vers lui en disant : « Ah non, Sensei, vous n'allez pas commencer à nous gâcher la soirée ! » Aussitôt Sensei lui répond : « Vous avez raison, j'arrête. » Et il se montrera calme et détendu tout au long du repas.

Dès le début, Sensei avait demandé à Rose-Marie Fuchs d'être sa secrétaire personnelle – fonction distincte du secrétariat de l'association. « Rose-Marie fut ma première secrétaire. Peu après mon arrivée en France, elle m'a rendu visite avec Monique, la secrétaire du magasin Kaméo. C'est à ce moment-là aussi que Janine Monnot commença à venir. Ensemble, elles ont préparé l'organisation de l'Association Zen d'Europe. Ma mission était difficile. Je voulais retourner au Japon. L'influence de Rose-Marie fut bonne. Elle me fit don d'une édition du Nouveau Testament publiée dans sa famille. Je l'ai toujours dans ma chambre. »

En 1969, elle décède tragiquement dans un carambolage. Sensei est terriblement choqué.

Il reste cinq jours enfermé dans sa chambre en demandant à n'être dérangé par personne. Il ne peut assister aux obsèques, car la famille s'y oppose : Rose-Marie était issue d'une famille protestante, et celle-ci pense que leur fille avait perdu la tête en suivant un homme tel que Sensei. Dans la pénombre de la pièce, il lui dédie ce poème :

« Le souvenir s'enfonce
dans la profondeur du lac
bleu et amer en un épanchement de larmes
intarissable comme l'éternel
retour des vagues
ô cygne errant. »

Après la disparition de Rose-Marie et dans l'attente d'une nouvelle nomination, Sensei demande à Janine Monnot un travail plus assidu. Il décide entre-temps de partir deux mois au Japon. Janine lui demande de prévoir, ensemble, les actions de ces deux

mois à venir. La veille, elle en parle au maître. « Moi, je n'ai rien à dire ! lui répond-il.

– Mais Sensei, il faut pourtant organiser ces mois qui viennent !

– Je n'ai rien à dire », répète-t-il, la laissant seule et déconcertée.

Le lendemain soir, il prend l'avion. Particulièrement désespérée, elle lui écrit : « Sensei, si vous voulez que je vous aide, il faudrait peut-être m'aider un peu. » Elle reçoit cette réponse : « Moi, vous aider ? Je n'en ai pas le temps. Mais si vous comprenez la profonde philosophie du Zen, si vous ouvrez les mains et abandonnez l'ego, alors vous aurez toute mon aide. » Cette leçon la frappe comme un éclair : « Mais Sensei, bien sûr, ce n'est pas du temps que je vous demande. Vous m'avez donné une clé, je vous remercie. » Elle reçoit par retour un nouveau billet : « J'ai relu trois fois votre lettre. Je suis heureux, car vous avez trouvé une clé, quelque chose... »

Après la mort de Sensei, Janine écrira : « Je crois que cette leçon est valable pour nous tous. Sensei n'est plus de ce temps, mais nous aurons toute son aide, si nous ouvrons les mains et abandonnons tout, selon son enseignement. »

Muriel Kamnitzer

Quelques mois après le décès de Rose-Marie Fuchs, Muriel Kamnitzer est désignée secrétaire personnelle du maître. C'est une relation d'Alexandra David-Néel, qui a rejoint Sensei après l'avoir vu à la télévision. Le maître lui offre rapidement des responsabilités, car elle est vive et intelligente. Muriel le protège, le surprotège, et a tendance à faire écran avec les disciples alors que, pour Sensei, la porte doit être ouverte jour et nuit. Elle est particulièrement jalouse de son maître : les femmes qui cherchent à l'approcher un peu trop se font rabrouer vivement. Lors des camps d'été, Muriel dort parfois devant la porte de son maître à la façon des *brahmacharis* en Inde, pour éviter qu'on le dérange. Ainsi que le raconte Roland Rech : « Il y avait une distance et une non-distance avec le maître. D'un certain côté, on le percevait comme bien au-delà de nous, beaucoup plus réalisé – par sa pratique, sa sagesse, son intuition, sa foi, sa très grande compassion, sa générosité. Sa compassion se traduisait

dans cette capacité d'accueillir des gens et dans l'aide qu'il était capable de donner à chacun. Il était accessible, même s'il est vrai qu'il avait des secrétaires un peu cerbères. Concernant ce filtrage, je crois qu'il était en fait très perméable et qu'il avait pour but d'écarter les personnes qui venaient avec des motivations superficielles et qui risquaient de lui faire perdre son temps. Les pratiquants qui étaient réellement motivés pour rencontrer maître Deshimaru le rencontraient, tandis que ceux qui se laissaient décourager par des secrétaires un peu revêches n'avaient probablement pas de bonnes raisons de le rencontrer ou n'étaient pas suffisamment déterminés. »

Après des années passées à ses côtés, empreintes d'une tension presque palpable, Muriel finit par se détacher du maître. Elle est de plus en plus absente et semble rechercher une autre voie spirituelle. Sensei doit pallier ses manquements : « Quelquefois, Muriel est absente, je dois moi-même répondre au téléphone, je réponds : "Je ne suis pas ici." » Guy Mercier se rappelle cette époque : « Muriel était très protectrice et Sensei ne le supportait plus. J'ai assisté à des tensions énormes au Daruma. Elle voulait protéger Sensei de la pression des disciples, du groupe, des habitudes que l'on prenait de s'amuser... Elle l'aimait beaucoup et peut-être qu'il ne supportait pas d'être trop sollicité par ses exigences. Au Japon, le statut des femmes est bien différent : elles n'ont pas à s'exprimer, alors que Muriel ne se privait pas de dire les choses. Un jour dans l'arrière-boutique – nous étions trois ou quatre –, Sensei s'est fâché et le ton est monté. À un moment, il a tapé sur la table, il a hurlé. J'ai eu très peur. Tout à coup, il s'est retourné vers nous et nous a fait un grand clin d'œil, comme s'il était au théâtre. Il a été dur avec ses secrétaires... enfin, dur : c'est la relation qu'on a avec un maître. »

Lorsque Muriel quitte définitivement la sangha, Sensei ne cache nullement sa souffrance. Comme à son habitude, il s'exprime ouvertement : « I shin den shin, "de mon âme à ton âme", est très difficile. Muriel vivait tout à fait à côté de moi, mais n'a pas du tout pu comprendre mon esprit. L'éducation zen est très difficile. Muriel disait toujours : "Je dois chercher la Voie. Où est la Voie ?" Elle est

un très bon exemple de quelqu'un qui n'a pas *vraiment* compris le Zen. »

Anne-Marie Fabbro

C'est Anne-Marie Fabbro qui la remplace au secrétariat. Pendant le camp d'été, un disciple se met à la courtiser. Il est constamment auprès d'elle et l'entraîne dans d'interminables discussions. Elle en est perturbée et son efficacité s'en ressent. Sensei convoque le disciple et lui dit : « Ne dérange pas mon enseignement !

– Mais je ne dérange pas votre enseignement ! »

Le maître ordonne alors à sa secrétaire d'aller chercher les transcriptions qu'elle a faites des *kusen* et les pose à côté de celles d'une autre secrétaire. La différence d'épaisseur est flagrante.

« Tu vois que tu déranges mon enseignement !

– On ne peut rien contre les sentiments d'amour, répond le disciple...

– Tu aimes Anne-Marie, ma secrétaire ? Tu la désires ? Eh bien, tu l'épouses ou tu la laisses tranquille. » Le disciple lui rétorque, très à l'aise : « Je suis un homme libre, je fais comme je veux... » Maître Deshimaru le prend par le bras. Terrorisé, le disciple hurle : « Sensei, vous allez me casser le bras ! » Si le disciple avait dit : « Cassez-moi le bras, mais je la veux quand même... », Sensei aurait été plus tolérant. Il demande à deux personnes de l'accompagner au bus situé en bas de la montagne afin qu'il n'assiste plus à la session en cours. Avant de quitter le camp, Sensei leur dit : « Méfiez-vous, il est capable de revenir pour retrouver ma secrétaire ! » Ils déposent le disciple à l'arrêt du bus et remontent. Peu de temps après, ils sont convoqués dans la chambre du maître. Celui-ci soupire : « Il est revenu au dojo... »

Le disciple termine le camp en pratiquant zazen dans un coin de la mezzanine. Lorsque Sensei monte pour donner le *kyôsaku*, il frémit et se fait le plus discret possible. Lors d'un *kusen*, Sensei dit : « Je vais faire donner le *rensaku* (volée de coups de *kyosaku*) à Taisen Deshimaru et à ma secrétaire Anne-Marie. J'octroie cette punition pour l'éduquer, mais également à moi-même pour être

enseigné. » À la fin du camp, lorsque le disciple rencontre le maître dans un couloir, il se prosterne et dit : « Veuillez m'excuser, maître, je suis vraiment mauvais ! » En se relevant, il s'aperçoit que le maître fait sanpai devant lui en répondant : « Je ne suis pas mieux ! »

La pratique

« Bien que nous ayons tous la nature de bouddha, de tous les patriarches de la transmission, il n'en ait pas un seul qui n'ait pratiqué zazen. »

Maître Dôgen

Parfois, le maître confie à ses disciples que s'ils n'étaient pas là, quelquefois, il ne se lèverait pas le matin pour faire zazen : « J'ai expérimenté pas mal de choses et, finalement, je suis devenu moine zen. Certains ne font que des cérémonies, mais moi, je veux faire zazen. C'est ma vie, jusqu'au moment de ma mort je ferai zazen. » Une autre fois, il dit : « Pratiquer avec son corps, ce n'est pas quelque chose d'abstrait, d'imaginaire ou d'intellectuel. Nous devons partir de la conception de la vie la plus élevée, devenir successeurs du corps et de l'esprit de Bouddha. Ce n'est pas une méthode de santé, ce n'est pas un genre de divertissement. C'est l'ultime réussite, le dernier bonheur. »

Sensei place en permanence un de ses zafu sur sa chaise. Sur la tranche de l'un d'eux est inscrit : « Continuez zazen éternellement. » La posture, la concentration, la respiration s'inscrivent dans ce que l'on nomme l'« ici et maintenant ». Dans le dojo, le disciple s'assoit en lotus ou demi-lotus sur un zafu, face au mur suivant la tradition du Zen Sôtô : il place la main gauche paume vers le ciel sur la main droite. Dans la posture de zazen, le corps est correctement placé suivant la possibilité de chacun.

Liem Le Van témoigne de l'attrait qu'exerça sur lui la pratique de zazen sur laquelle Sensei insistait tant : « Il a fallu que je quitte le

Vietnam et que j'arrive en France pour rencontrer le vrai Zen. "Le ciel est la Voie de l'oiseau, l'eau est la Voie du poisson", nous dit maître Dôgen. Tant que l'oiseau vole dans le ciel, tant que le poisson nage dans cette eau, tant que le moine pratique la simple assise, c'est la véritable liberté. »

Dans le dojo, les interminables cérémonies traditionnelles sont absentes, les kôans ne sont pas étudiés. Transmettre l'enseignement ou le silence intérieur s'offre à travers i shin den shin, d'esprit à esprit, du maître au disciple. Cette attitude ne comporte rien de spécial, de caché, de secret. Il n'y a pas d'initiation, ni d'entraînement préliminaire, ni degrés, ni grades, pas plus que de distinction entre les moines anciens ou débutants. C'est ce qui fait la spécificité de la transmission de Kôdô Sawaki, et qu'il fait parvenir jusqu'à nous aujourd'hui par l'intermédiaire de son disciple. Les deux maîtres se tiennent dans la tradition Sôtô orthodoxe la plus épurée qui soit.

La posture

Sensei insiste particulièrement sur la posture : « Certains ici ont une mauvaise posture. Il est très important d'avoir une posture correcte. Je ne permets pas que l'on fasse zazen assis sur les talons dans le style japonais, ni dans la position yogique avec les mains sur les genoux. Vous devez vous asseoir en lotus, en demi-lotus ou en quart de lotus.

À Paris, j'ai fait un test. Je me suis servi de deux balances. On monte dessus, un pied sur chacune. Le poids indiqué n'est pas toujours le même. Pour beaucoup de personnes, le côté droit ou gauche apparaît plus lourd, parfois dix kilos de plus. Pour moi, la première fois, le côté droit accusait quatre kilos de plus. Pendant zazen, il vaut mieux toujours changer, l'équilibre est meilleur. Depuis que j'ai fait attention à cela, le déséquilibre a diminué, et sur la balance, les deux côtés marquent à peu près le même poids. Depuis toujours, ma hanche et mon côté droits étaient douloureux. J'ai demandé des massages, de l'acupuncture, mais après avoir changé le croisement de jambes, ç'a été fini. »

Sensei répète souvent que les Japonais ne pratiquent pas comme les Européens : « Ils ne sont pas comme vous, les Japonais dorment pendant zazen... » Le maître se déplace de son siège assez régulièrement afin de corriger lui-même les postures ou pour simplement proposer le kyôsaku. Il place l'instrument dans le dos pour repositionner la tête par rapport à l'ensemble du corps. D'autres fois, il aide la personne à basculer le bassin vers l'avant. Alors, les postures se redressent et la grande majorité des participants demandent à recevoir le bâton d'éveil du maître. Durant la marche en kin-hin, il détend les épaules, repositionne les mains, le menton, la façon dont les pratiquants avancent le pied.

Concernant les instructions de la posture et la respiration, les mots qu'il prononce le plus souvent sont shikantaza, hishiryô et mushotoku. Alors que les deux derniers sont bien compris comme sans limites parmi les pratiquants occasionnels, les érudits, les spiritualistes, shikantaza entraîne quelques quiproquos. Pour Sensei, shikantaza veut dire « seulement zazen », « seulement s'asseoir ». Dans cette posture de zazen, la mystique la plus profonde est exprimée d'une façon concrète par le dépouillement de soi-même : « Si ce n'est pas mushotoku, ce n'est pas du Zen, dit-il inlassablement. Être sans profit, sans objet, mushotoku, est très difficile – pour moi aussi. » Durant la séance, le pratiquant ne retient pas les pensées, ne les rejette pas non plus. Sensei répète à chaque séance : « Laissez passer les pensées. » L'expression qui revient sans cesse est : « Le Zen, c'est zazen » ; il rajoute de temps à autre : « Oui, je sais, zazen ce n'est pas du gâteau ! » – lorsqu'il inaugurerait le dojo de Lille, alors que le bâtiment a été obtenu avec beaucoup de facilité, il dira : « Pour une fois zazen, c'est du gâteau ! »

Le prolongement de la simple assise s'étend naturellement aux attitudes de la vie quotidienne : « En exerçant son attention dans la vie quotidienne, on peut rester concentré. C'est la même chose que de faire zazen : aller aux toilettes, manger, travailler. Si vous pratiquez zazen, vous vous habituez à être concentré et vous le devenez en toutes choses. Vous serez concentré sans que cela passe par la volonté. Les toilettes également deviennent un dojo. Je

viens à l'instant d'aller aux toilettes, je tombe tout de suite sur les points défectueux. La première fois, j'avais trouvé les toilettes sales ; cette fois-ci, les portes étaient toutes grandes ouvertes. Ensuite, je suis entré dans les toilettes des femmes, me disant que celles-ci étant plus délicates, l'endroit serait mieux tenu. Il en était de même : aucune porte n'était fermée. Il y a aussi beaucoup d'objets qui ne sont pas rangés. En zazen, on est bien, on se concentre consciencieusement, mais dans la vie, pas du tout. Vous devez minutieusement refermer les portes que vous ouvrez et ranger correctement vos affaires. Dôgen a écrit : "Le plus important, ce sont les toilettes. Si elles ne sont pas entretenues, les portes fermées, cela veut dire que vous oubliez de vous laver à partir des genoux." C'est un indice d'un manque de concentration dans l'assiduité (*gyôji**). Dôgen avait été impressionné par ces maîtres qui avaient fait la cuisine, nettoyé les toilettes toute leur vie durant. Il concluait : "Les gens recherchent la réussite matérielle, les honneurs, mais jusqu'à leur mort, ils ne peuvent y parvenir. Or être satisfait en continuant simplement à nettoyer les toilettes, c'est un grand *gyôji*, plus important que celui d'un ministre ou d'un empereur. C'est le Zen, l'essence du Zen." »

L'éducation et l'enseignement se dispensent uniquement dans le cadre de la sangha. La vie à l'intérieur de celle-ci est jalonnée par des règles à respecter établies uniquement afin de garantir la liberté de pratique, de fonctionnement et la cohérence du groupe. Mais Sensei rappelle que nous devons être dans le monde, qui est l'élément naturel du bodhisattva. La vie monastique enfermée dans un temple risque de faire sombrer l'individu dans le mysticisme et de l'enfermer dans une forme de protection collective. Le bodhisattva est vivant parmi les hommes et au cœur de leurs luttes, mettant à l'épreuve par la même occasion sa propre résolution.

Le karma

Le karma, souvent évoqué, est intrinsèquement lié à la pratique : « Comment couper le karma ? Tous les grands maîtres de la transmission se sont posé cette question. Pas seulement pour eux-

mêmes, mais aussi pour les autres. J'y pense moi aussi. C'est le devoir, la vocation, la religion d'un vrai moine. Aussi, si vous devenez moine, vous devez vous concentrer sur ce problème. En dernière instance, zazen est la réponse.

Beaucoup de mes disciples sont des obsédés sexuels, et je souffre pour eux. Ceux qui font de nombreux zazen deviennent trop forts. Ils fument – moi aussi –, ils boivent – moi aussi – et ils ont de fortes pulsions sexuelles – je suis trop vieux pour cela. J'enseigne à mes disciples l'abandon de l'ego, aussi s'empressent-ils de s'abandonner. C'est une erreur. »

Couper le karma rend le pratiquant totalement libre, nous dit Sensei. L'unique notion qui vient à l'esprit du maître, lorsqu'il invite à faire zazen régulièrement, est celle de liberté. C'est ainsi qu'il insiste sur la nécessité de ne se méprendre sur rien qui puisse entraver la liberté de l'individu. Cette liberté n'est en aucun cas une expansion de l'ego, mais simplement la révélation d'une entière disponibilité à la vie. Ce n'est plus le centre individuel qui décide, mais l'universel qui s'exprime à travers la pratique. Cela se révèle par des actions qui deviennent sans but ni profit personnels, mushutoku.

Durant chaque séance sont enseignés de pair les mérites de zazen et la nécessité de ne pas s'y attacher : « Cette sagesse qui est développée par la pratique ne nous appartient pas », dit Sensei. Il répète avec constance durant ses kusen que la pratique n'est pas un exercice, ni une culture de bien-être personnel. Chez le débutant, la pratique de zazen peut faire ressortir certains côtés de sa personnalité, parfois d'une façon virulente. Mais, nous dit Sensei, en finalité, le disciple peut s'apercevoir qu'il n'est toutefois pas si bon ni si mauvais. Sensei ne dit pas, comme certains maîtres, qu'il faut « être face à notre confusion mentale », mais emploie simplement l'expression « pas si bien, pas si mal ». Il reconnaît et fait grâce à l'être humain de ne pas être uniquement baigné dans son propre désordre. L'objet de la pratique n'est pas d'arriver à un état particulier objectif mais, par la posture, de se trouver face à son mental, pleinement conscient. Le pratiquant est son propre miroir, son propre reflet dans lequel il s'observe, sans jugement, en laissant simplement passer les pensées.

Il répète souvent à ce sujet une maxime de son maître Kôdô Sawaki : « “Faire zazen, c’est entrer dans son cercueil, c’est voir le monde depuis son propre cercueil.” Maintenant, il va falloir entrer dans son cercueil, ici et maintenant : c’est là que vous vivrez véritablement, intensément. Seulement, il vous faudra y entrer totalement et sans peur. Dôgen disait : “Le bois devient cendres ; les cendres ne peuvent redevenir bois, et le bois ne peut voir ses propres cendres.” C’est la même relation qu’entre la vie et la mort. Cependant, je dis exactement : zazen revient à rentrer dans son cercueil, vivre le *nirvâna* identique à la mort. Le nirvâna est l’achèvement complet de tout, c’est *ku**, le vide, l’activité cérébrale s’arrête, tout s’arrête. Cet arrêt total signifie la mort. L’arrêt total de toute action consciente définit la mort. C’est ce que nous expérimentons en posture.

L’homme vient d’un trou et à la fin il entre dans un trou. Il va de trou en trou. Il est donc toujours enclin à la nostalgie. C’est très profond. C’est le sùtra véritable. L’homme garde la nostalgie et va de trou en trou et ne peut plus se lever. On dort dans un trou, puis on en sort et on garde la nostalgie de ce trou. Jusqu’à la mort, on change de trou. C’est l’obsession du trou ! »

Il parsème les séances de zazen de petites maximes : « Ne laissez pas votre zazen devenir comme de la bière éventée », « Le Zen n’est pas comparable à de la morue séchée, il est comme un poisson vivant qui nage dans le courant », « Savoir s’harmoniser avec les autres dans la patience, c’est cela la vraie force », ou encore, à l’adresse des anciens : « Ayez l’esprit du débutant ! » Le débutant est celui qui est disposé à l’écoute, et prêt à suivre les instructions concernant l’attitude à avoir dans un dojo. Dénudé de préjugés, il avance sans l’interférence de ses propres blocages. Il découvre au fur et à mesure la posture, l’enseignement. Son esprit est frais et libre de toute habitude qui pourrait scléroser sa pratique. La première chose qui frappe le nouveau pratiquant, lorsqu’il entre dans le dojo, c’est le silence qui y règne. On ne perçoit que quelques bruissements de tissu ou le mouvement de personnes s’asseyant sur leurs zafu, dans une odeur d’encens. Loin de contrarier la

quiétude du lieu, ces divers éléments s'harmonisent, participent au calme et à l'apaisement du corps.

« Demeurer paisible est mieux. Ainsi par zazen pouvons-nous contrôler les désirs. Bien sûr en zazen, certaines souffrances peuvent apparaître, mais on devient plus profond. La personnalité s'enrichit. Toutefois, il n'est pas nécessaire de penser qu'il faut souffrir pour devenir profond. »

Les premiers coups de cloche avertissent du début de la séance ; l'arrivée et le déplacement du maître, précédé du son cristallin de la clochette, se perçoivent dans le couloir. Un pas svelte, assuré et solide se pose sur le plancher. Un souffle profond s'abandonne devant l'espace de l'autel. Sensei s'approche du bouddha, effectue un gasshô profond, fait le tour du dojo, inspecte ses disciples, fait sampai, s'avance vers la chaise du godo, fait gasshô, se retourne, recommence gasshô devant les pratiquants et s'assied. La première partie dure environ vingt-cinq à quarante minutes en silence, suivie de kin-hin, la marche lente méditative, puis un deuxième zazen fait suite au premier.

Lors de cette deuxième partie, la voix, jupitérienne et en même temps rassurante du maître, retentit dans le dojo. Cette résonance peut impressionner le débutant ou le sécuriser car « elle se déverse comme le son d'un torrent d'eau qui se frotte sur un rocher », dit un disciple. Il commente les textes traditionnels : *My speaking is better than your thinking* (Ce que je dis vaut mieux que ce que vous pensez), a-t-il coutume de dire... À la fin de la séance, la récitation du *Sûtra de la Grande Sagesse*, l'*Hannya Shingyô*, accompagne une courte cérémonie. Celle-ci n'est pas considérée comme indispensable : l'enseignement et la cérémonie sont avant tout zazen. Le maître peut parfois changer le cérémonial, en laissant sa voix puissante emplir le dojo. Alors apparaît le chant mélodieux d'un sûtra ancien.

Le kyôsaku

« Le kyôsaku est le baiser du maître. Le kyôsaku arrache la souffrance à la source. » L'usage du bâton d'éveil ou *kyôsaku* fait

intégralement partie de la pratique, mais reste toutefois facultatif. Le pratiquant le demande en joignant les deux mains. Un coup sur le muscle, parfaitement détendu (sur l'expiration), de chaque épaule lui est donné dans le but de sensibiliser certains points d'acupuncture, réveiller et redresser le corps, ainsi qu'éveiller l'esprit.

Un jour un nouvel arrivant, d'apparence virile, le demande et manque de s'évanouir sur place. Les disciples le ramassent et lui administrent une claque afin qu'il reprenne ses esprits. Les personnes assises sur leurs zafu pouffent de rire : comment un homme aussi costaud peut-il craindre un coup sur l'épaule ? se demande l'entourage.

Les kyôsakumen devront être particulièrement vigilants et vérifier auparavant à qui l'on offre le fameux bâton d'éveil. Lorsque Sensei le manie, on entend le bois claquer dans le dojo comme un fouet. Il le pose parfaitement sur l'épaule à l'endroit exact, et personne ne s'en plaint. Pourtant, parfois, lorsque le bois est trop vieux, le kyôsaku se brise sur l'épaule du disciple. À cette époque le bâton n'est pas en chêne, il est léger, flexible, et la lame relativement mince en son extrémité. Un ami ébéniste de Daniel Guétault offre à Sensei un kyôsaku façonné selon les indications du maître. Il le trouve si parfait qu'il en demande trois autres. L'ébéniste est absent, mais son frère se charge de les tailler – malheureusement dans un bois de sapin. Maniés par Sensei durant une sesshin, ils volent en éclats sur les épaules des pratiquants.

Dans les premiers temps, aucun moine ne sait comment manier le bâton d'éveil. La plupart sont très impressionnés, car habituellement c'est le maître qui frappe. Le maniement est expliqué patiemment et progressivement et les disciples prennent confiance au point que certains, pleinement décomplexés, frappent particulièrement fort.

« Dans les temps anciens, en Chine, le kyôsaku était donné dix ou quinze fois ; à notre époque, on ne le donne qu'une fois. Dans les dojos chinois, on donnait des coups jusqu'à l'abandon de l'ego. »

Le kyôsaku est l'une des formes concrètes du rappel à la concentration et l'observation. Une prise de conscience subite (satori) peut ainsi s'opérer par celui qui reçoit l'instrument. « Au

cours de l'été 1225 en Chine, tandis que Dôgen pratiquait zazen avec d'autres moines dans le dojo, il entendit maître Ju-ching (Nyojo) hurler sur l'un de ses voisins tout en le frappant avec sa sandale de bois. "Laissez tomber le corps et l'esprit." Tout d'abord Dôgen sursauta, puis une joie profonde l'envahit. Ces paroles abruptes résumaient la compréhension globale de la Voie. Il comprit qu'il avait enfin rencontré ce que depuis toujours il recherchait. »

Le rêve et le théâtre

« Hier, c'était l'anniversaire de la mort de mon père et de mon grand-père. Je me suis endormi, j'ai rêvé et le monde invisible m'est apparu. De nos jours, la plupart des gens se tournent uniquement vers les phénomènes, le monde matériel, fini, limité. Durant zazen, si on ferme les yeux, on peut accéder au monde invisible. Zazen est la réalisation du monde visible et invisible. Zazen signifie trouver le véritable ego à partir du monde invisible, infini, c'est le contact avec le monde phénoménal. Par cette pratique nous découvrons l'invisible, le monde de la mort. À cette seule évocation certains sombrent dans la tristesse ; pour moi, c'est pourtant le vrai monde de l'infini, sans limite aucune. »

Parfois, Sensei fait pénétrer le pratiquant dans la Voie par le rêve. Celui-ci finit par croire que zazen est uniquement une approche mystique. Puis le maître le ramène dans le concret du quotidien, le geste simple, le samu, etc. En fait, lorsque le disciple est prêt, le maître propose le détachement en vivant une vie ordinaire, sans écarter les illusions ni rechercher l'éveil, simplement en pratiquant zazen.

Cet homme ordinaire qui a l'allure d'un thaumaturge peut parfois leurrer certains. Lorsque le rêve s'éteint et que l'illusion s'évanouit, le réveil peut être douloureux. Sensei aime à jouer avec les phénomènes ; l'habit qu'il porte peut servir d'enseignement, même et surtout dans les endroits qui sembleraient les plus éloignés de la vie d'un simple moine. Un soir d'été 1969, accompagné de ses disciples, Sensei décide de passer la soirée au casino de Cannes vêtu de son kolomo. Un contrôle des entrées est effectué, le portier

laisse passer tout ce petit monde sauf Sensei : « Les religieux ne sont pas autorisés à entrer ici. » Pendant qu'un disciple lui explique que Sensei n'est pas du tout un religieux, mais simplement un touriste japonais en visite en France, le groupe entier s'infiltré dans la salle des jeux. Devant la roulette, beaucoup de personnes le regardent en se disant : « Ce type est sûrement un mage, qu'est-ce qu'il peut bien avoir dans la tête ? » Sensei s'approche d'une table et mise un peu au hasard des jetons que ses disciples ont achetés. Une femme bien mise, croyant qu'il détient le secret de la réussite au jeu, place exactement la même mise sur le même numéro. Par manque de chance, Sensei perd systématiquement. La femme se met à douter. C'est alors qu'il se retire légèrement de la table, puis se rapproche de celle-ci, pose tous ses jetons sur le tapis et gagne une forte somme. La femme, qui ne l'a pas suivi sur ce jeu-là, en reste bouche bée...

Un jour, après le zazen de l'après-midi dans le temple de La Gendronnière, Sensei annonce : « Nous allons faire un peu de théâtre maintenant. Ce n'est pas mal de faire du théâtre de temps en temps. » En disant cela, un air malicieux s'affiche sur le visage du maître. Mais tandis qu'il termine sa phrase, un jeune moine japonais se précipite les deux mains tendues vers le cou du maître en poussant un *kiai*, un cri. Un âpre combat s'ensuit. Personne n'ose intervenir dans le dojo. Les trois cents personnes présentes regardent avec une légère inquiétude. Après quelques instants, Sensei arrive à attraper le bras du jeune homme et lui fait une clé de bras. Sous la douleur, le moine recule légèrement et se retrouve à genoux, Sensei saisit un *kyôshaku* et frappe le moine. Celui-ci reçoit les coups stoïquement et se met en position de *gasshô* – tout en recevant encore quelques coups. Après quelques minutes, Sensei retourne s'asseoir tranquillement sur sa chaise de zazen. Le moine fait de nouveau *gasshô*, puis un grand silence s'établit, rapidement rompu par le rire du maître : « Le théâtre est maintenant terminé ! »

Un disciple témoigne de leur incompréhension : « Je me demandais ce que cette scène pouvait bien vouloir dire. Pourquoi avait-il éprouvé le besoin de nous donner cette représentation ? Je me disais qu'il arrivait parfois que le disciple se révolte contre le

maître. Et je me disais que c'était tout compte fait dans la nature des choses. Qu'en tout cas il était probable que le disciple, grâce au maître justement, retrouve une certaine confiance en lui. Mais le maître est présent pour parer les coups et l'enseigné prend conscience qu'il n'attaque que lui-même. Il en est ainsi dans la vie quotidienne : le disciple peut devenir le maître en restant libre des agressions. Pour faire de l'acier, il faut parfois mettre le fer à l'épreuve du feu. »

Pour le maître, le monde est un immense théâtre. Dans la sangha, auprès de ses disciples, Sensei est le metteur en scène et tient le premier rôle. Mais en aucun cas il n'est le créateur de la pièce qui est jouée : « Nous sommes dans le théâtre de la vie, nous jouons un rôle et développons des phénomènes, ne soyez pas dupes ! Je joue le premier rôle et me fonds dans l'intrigue afin de vous faire sortir de cette comédie. Par moments, je joue juste et ma mise en scène est bonne ; d'autres fois je surjoue et l'ensemble devient dramatique, volontairement. La compréhension du disciple se trouve dans la conscience que notre véritable origine se situe derrière le masque plutôt que devant ; vivre cette conscience est ce que révèle vraiment la pratique. »

L'enseignement

*« Au-delà des limites de ce monde
où la fleur est rouge et le saule vert
il est un monde
où le héron est noir et le corbeau blanc. »*

Taisen Deshimaru

L'enseignement n'est pas seulement destiné à ses seuls disciples, mais à toute la génération présente qui lui semble se diriger dans une impasse. Ses différents conseils concernant le chemin à prendre à l'intérieur de la sangha, après son départ pour l'au-delà, s'adressent directement aux moines qui prendront la relève, et les placent face à leurs propres responsabilités.

La façon d'enseigner du maître est directe et ne se perd pas en fioritures, son message va droit à l'essentiel et peut se résumer en une seule phrase : « La Voie est partout sous nos pieds. » Il s'agit essentiellement d'« aller au-delà de nos égoïsmes ». Il rejoint ainsi Dôgen qui disait : « S'étudier soi-même, c'est s'oublier soi-même », ou encore Kôdô Sawaki : « Je suis attentif à être celui qui n'a pas réussi. »

Le satori

À la question « Avez-vous le satori ? », Sensei répond : « Je ne sais pas. Il ne faut ni rechercher ni vouloir le satori. Dôgen disait : “Le satori existe en nous bien avant notre naissance, alors pourquoi chercher à l'obtenir ?” Kôdô Sawaki disait toujours : “Qu'est-ce que le satori ? Le satori, c'est s'endommager. Car on veut toujours avoir le

satori, faire de l'argent, tout calculer dans la vie pour soi, pour l'ego. Cela n'est pas bon pour moi. Chacun est très malin. Aussi mushotoku, l'esprit sans but ni profit, est l'essence du Zen."

Le vrai satori n'est pas mystérieux. Je dis toujours que c'est le retour à la condition normale. Les yeux horizontaux, le nez vertical. Un disciple m'a envoyé une carte postale : "Je suis calme, cet endroit est très beau, mes yeux horizontaux, mon nez vertical." Ce disciple est très fier et un peu malin. Il voulait écrire qu'il avait le satori. C'est un très bon kôan. Il a seulement pensé : "En vacances, j'ai trouvé la condition normale. Je peux recevoir le shihô. Je n'ai pas fait zazen dans le dojo depuis une ou deux semaines, alors je vais descendre dans l'estime du maître." Mais il a oublié que ceux qui ont réellement le satori n'en ont pas conscience. S'ils n'en ont pas conscience, c'est le vrai satori. »

Dans *Le Rugissement du lion*, Sensei précise qu'il y a deux sortes de satori : celui du cœur et celui de l'intuition. Ces deux mots clés sont l'expression de l'enseignement et de la pratique. Dans le *Shôbôgenzô*, maître Dôgen en dénombre huit. Il nous explique que le quatrième éveil, l'« effort persévérant », signifie faire simplement et uniquement le bien à chaque instant. Sensei écrit entre autres ce poème dédié à la compassion :

« L'illumination compatissante
déverse sa lumière sur le monde entier
et apporte ses bienfaits
à tous les êtres humains
pour l'éternité. »

S'il y a autorité, elle est naturelle. En aucun cas elle n'est issue d'une volonté à vouloir dominer l'autre. Sensei se définit comme un accompagnateur, non comme un ordonnateur. « Zazen n'a rien à voir avec l'apprentissage de la pratique, ou l'étude du Zen, ni une quelconque mortification. Zazen est simplement sérénité de l'esprit. Zazen est l'acte parfait, il est lui-même l'achèvement du véritable satori, la manifestation de la réalité, de la vérité ; nul besoin de cage ou filet. Il est la plus haute requête spirituelle, la plus haute dimension, le sommet de notre vie. Maître Dôgen confirme : "Zazen

est la porte de la paix” et Kôdô Sawaki disait : “Dans le *Sûtra du Lotus*, il est écrit : ‘Le trésor se trouve près de toi.’ Certains pensent : ‘Ainsi, en faisant zazen, on peut atteindre le satori.’” C’est une erreur, dit Dôgen. Si l’on pratique, zazen est lui-même, ici et maintenant, satori. Ainsi il n’est pas besoin de résoudre ses problèmes, ni même jouer avec les kôans, les catégories. Zazen les résout par lui-même.

L’ultime paix n’est pas aux confins de la terre. Elle est ici, il faut simplement voir le monde tel qu’il est : la vérité est si proche et tu ne la vois pas ! Tu pars loin, très loin chercher le Bouddha et le satori, et tu tombes en enfer. Tu te hâtes dans la confusion et la précipitation, quand tu arrives, il n’y a rien. La brume soudain se lève : ce n’était qu’un mirage. Tu veux revenir au pays d’où tu viens, mais tu t’aperçois que tu es maintenant entouré de montagnes acérées comme des lames et qu’il n’y a plus de retour : c’est l’enfer dans le désert. On veut s’échapper d’un monde que l’on juge détestable mais, après l’avoir quitté, on le regrette comme un paradis perdu. Les hommes veulent toujours partir ailleurs et, quand ils arrivent à destination, ils ont le sentiment d’être des rats dans un égout et le pays d’où ils viennent leur paraît plus merveilleux. »

Liberté

La liberté intérieure se révèle par la pratique de zazen, s’étend à la vie quotidienne et influence la société. La liberté extérieure ne peut se développer à l’écart du monde social, elle s’exprime par le respect ainsi que par l’attention envers chaque individu. Cette liberté se situe au-delà de la morale puritaine et de tout conformisme, y compris les différentes formes du bouddhisme. Les laïcs sont des moines qui s’ignorent, et les moines doivent sortir de leurs murs afin d’influencer les personnes de l’extérieur.

Mais cette liberté commence par le respect de soi et d’autrui. Elle s’étend à toute situation, comportement, détail de la vie courante comme la façon de se vêtir. Les disciples n’ont jamais vu leur maître négligé, porter un kimono ou kolomo usagé, sale, mal repassé, chiffonné. Il n’y a pas non plus d’excès d’attention au fait que ses

vêtements soient impeccables. Comme le dit Dôgen : « On ne néglige pas son corps, on ne s'y attache pas non plus. On ne néglige pas ses vêtements ni son apparence, on ne s'y attache pas plus. » Lors d'une émission pour la télévision, Sensei explique comment placer ou ranger correctement ses chaussures, plutôt que de les laisser désordonnées au milieu de la pièce, « car l'esprit, dit-il, suit toujours la nature du geste et inversement ».

La société moderne lui apparaît comme trop conformiste, même en cette époque « libertaire » : « Lorsque la civilisation se développe exagérément, surtout en matière de confort et d'hygiène, la population s'affaiblit et devient vulnérable. En revanche, les êtres primitifs et sauvages restent forts. Paradoxalement, l'excès de culture et de civilisation entraîne des révolutions à la suite desquelles les monstres prennent le dessus. Les êtres forts détenteurs du pouvoir vital peuvent dominer les êtres faibles et trop civilisés qui finalement sont ramenés au rang d'animaux domestiques. »

Les sources

Afin d'amener le disciple à cette liberté intérieure, Sensei dirige les disciples vers les enseignements des différents patriarches, et principalement les maîtres chinois de l'époque Tang et leurs écrits ; le *Shin Jin Mei** de maître Sosan y tient une place prépondérante. Le plus souvent, il s'appuie sur les commentaires et les textes de Kôdô Sawaki et parfois de Nyojo et de Keizan. Paradoxalement, il ne cite que rarement le Bouddha. Sensei apprécie également le *Shôdôka* de Yôka Daishi et particulièrement le *Shôbôgenzô* de maître Dôgen. Il peut se référer aux enseignements Mahâyâna des différents maîtres de l'école Sôtô, aussi bien chinois que japonais, mais également aux sûtras indiens. Il cite des phrases des Évangiles, admire l'attitude de Jésus et reconnaît la profonde spiritualité des soufis. Il transmet un enseignement vaste, bien au-delà des dogmes, et se concentre sur l'essence de toutes les formes de spiritualité qu'il estime compatibles avec le Zen. Il s'intéresse à la philosophie et à la psychanalyse, mais ne les enseigne pas. Il ne spéculer sur aucune

notion, surtout si elle est idéologique, y compris les notions bouddhistes. L'image établie par ceux qui prétendent connaître le Zen ainsi que leurs spéculations intellectuelles sont constamment dénoncées et bousculées : « Vous devez embrasser toutes les contradictions ! Notre vie n'a pas de forme, elle évolue librement partout. Elle ne s'attache ni à un lieu ni à une époque. C'est une existence qui est au-delà du temps et de l'espace. Cette vie existe, elle est au-delà de notre bon sens et de notre pensée. Elle est votre possession, c'est vous-mêmes et c'est zazen. Si vous comprenez cela, c'est le véritable enseignement du vrai maître. »

Guy Durand, pilote de ligne, témoigne de la particularité de cet enseignement multiforme : « En 1973, les livres de Daisetz Suzuki, Karlfried Graf Dürckheim ou Eugen Herrigel (qui introduisit la philosophie zen en Allemagne dans les années 1920) me paraissaient infiniment plus passionnants que les kusen de maître Deshimaru. Je n'aurais d'ailleurs su dire si maître Deshimaru était un charlatan ou un grand maître. Un doute terrible m'a longtemps miné. Ses paroles étaient trop simples. L'homme moderne ne peut plus accepter la simplicité sans méfiance. Il est très difficile de devenir le disciple d'un maître car cela suppose une ouverture totale de soi et une confiance aveugle en lui. Or le disciple n'est pas en mesure de juger son maître ; il y a donc de grands risques. Il doit renoncer, avec tout ce que cela suppose de doutes, de luttes intérieures, de conflits, à ses propres idées. Maître Deshimaru était terriblement banal, beaucoup trop banal pour un esprit compliqué comme le mien. J'avais trop lu, il me fallait du mystère, du merveilleux. Au début de ma relation avec lui, maître Deshimaru ne correspondait pas à cette image. Un maître doit être pur, végétarien et non fumeur ; rien de tout cela chez lui. En réalité, je n'étais pas encore mûr. Je pensais être particulier, différent de la masse, plus intuitif, presque éveillé, mais j'ai finalement suivi le chemin commun, celui que tout le monde suit et que le Bouddha lui-même avait suivi il y a plus de deux millénaires, celui de la pratique de la méditation. Je n'étais plus à la poursuite d'un rêve, aussi pur et idéalisé soit-il. Je ne désirais plus rechercher au Tibet ou en Inde ce que j'avais sous les pieds. Plutôt que de s'évader vers quelque chose de spécial, de

merveilleux ou de mystique, je préférais affronter la simplicité des faits. Pour qui cherche la vraie vie, la fraîcheur et l'éternité sont accessibles, ici et maintenant. »

L'enseignement du maître fait constamment référence aux sources, excluant, comme le Bouddha lui-même, toute spéculation théologique. Il prévient le pratiquant de ne rien rechercher, la posture se suffisant à elle-même. La recherche de quelque chose porte en soi le germe de sa propre confusion.

« Si l'on pratique zazen, le véritable ego est relié
à la vie cosmique
on peut suivre l'ordre universel, inconsciemment
naturellement, automatiquement
sans l'action de la volonté.
En le suivant, nous ne sommes pas dans l'impasse
toute chose devient source de notre plaisir
en accord avec notre volonté, tout peut nous apporter
satisfaction et bonheur.
Peur, anxiété, souci et doute disparaissent
jusqu'au tréfonds de notre esprit se réalisent
une grande confiance en nous-mêmes
la conviction et la foi d'être une parcelle
de Dieu ou Bouddha.
Notre profonde réflexion se rapproche de Dieu
alors notre vraie nature se différencie
de notre mauvais karma.
L'obscurité de l'ombre des pins
dépend de la clarté de la lune.
Nous devenons humbles, modestes
notre esprit devient doux, compatissant, honnête
notre vie peut alors avoir de la valeur
et nous ressentons une dignité personnelle
inconsciemment, naturellement, automatiquement
nous pouvons tenter de nous harmoniser
avec toutes les existences.
Nous créons alors un respect de plus en plus profond
pour la grande symphonie du monde. »

Dans ce cadre, le disciple ne se tient plus dans le dualisme séparateur de la philosophie occidentale : créateur/créature, bien/mal, etc. Toute créature, quelle qu'elle soit, est considérée comme faisant partie d'un tout unique où rien n'est absolu, statique, fixe et défini une fois pour toutes. Les réponses apportées par le

maître sont donc fonction de l'état du disciple, du moment, du lieu, de la situation et du contexte social et culturel dans lequel il évolue. La pratique, le maître et l'enseignement sont intimement interdépendants pour celui qui désire mener à bien une vie de disciple parfaitement accomplie. Aucune de ces trois notions ne peut être mise de côté, et elles doivent être considérées comme une aide pour se libérer de nos égoïsmes. Sensei fait prendre conscience par son enseignement que nous ne sommes séparés d'aucun être, et que l'on ne peut se contenter de pratiquer pour soi-même.

Donner et recevoir

Un énorme travail est accompli par les moines bénévoles (peu nombreux dans les premiers temps) pour organiser, communiquer, transmettre et créer. Il y a une nécessité de partage et donc d'engagement. Cet effort, que le maître réclame constamment, rencontre des oppositions. Aux moines qui prennent des vœux et prétendent s'engager, il demande d'être cohérents avec leurs engagements. C'est à partir de cette reconnaissance qu'il peut être exigeant, parfois sévère : « Vous êtes des moines, cela veut dire que vous êtes vraiment dans le Zen, vous devez partager avec les autres ! » Ce n'est pas une question de morale : pour Sensei, soi-même n'existe pas en dehors des autres, il n'y a donc personne à sauver. Ce n'est pas le maître qui sauve, ni son propre soi, mais simplement la pratique. Le message offert aux personnes qui viennent pratiquer dans le but d'obtenir prend la forme d'un renversement de situation. Sensei dit parfois : « Il faut donner aux riches et recevoir des pauvres. » En effet, « les nantis ont toujours peur qu'on leur demande quelque chose. À l'inverse, ils auront sûrement une bonne surprise si on leur donne quelque chose, et comprendront peut-être cet enseignement. Si vous êtes pauvres et que vous donnez, cela est la vraie charité, un don de grande valeur ». Lors d'une sesshin, un pratiquant, un docteur kurde, annonce son départ au maître : « Je pars, parce que je sais maintenant que le Zen ne peut rien m'apporter.

– Oui, il faut partir si vous êtes venu ici pour que cela vous rapporte quelque chose. Cela veut dire que vous n’avez rien compris. Le Zen n’est pas du commerce ou du troc. “Je viens faire zazen à condition que le Zen m’apporte à moi seul” : c’est de l’égoïsme, pas du Zen. “Donnez-moi !” : si on vient ici avec cet esprit-là, ce n’est pas possible. Dans le Zen, il faut donner, au contraire, se donner, d’une façon désintéressée, sans rien attendre. Ce n’est qu’à ce moment-là que l’on peut, peut-être, recevoir. Dans la vie quotidienne, on s’active toujours pour obtenir, par intérêt. On court toujours après les phénomènes, et on n’arrête pas de courir, jusqu’au cercueil. En effet, il vaut mieux que vous partiez ! »

Il dit encore : « Après ma mort, j’irai certainement en enfer, mais muni d’un kyôzaku, afin d’éduquer. » Sensei veut ainsi signifier qu’il ne faut pas craindre la souffrance, que toutes nos peurs doivent être affrontées et qu’il n’est nul besoin d’avoir, égoïstement, la volonté d’obtenir une vie heureuse après la mort. Sensei se situe dans la lignée du Bouddha : il refuse le nirvâna pour lui-même et désire revenir sur terre pour continuer d’enseigner, tant que tous les êtres ne sont pas sauvés. Mais il n’existe pas chez lui d’attitude de gourou : il ne prétend en rien pouvoir sauver son disciple et ne souhaite aucunement le rendre dépendant de lui, car le disciple se sauve par lui-même. Comme l’écrit Philippe Coupey :

« Suivre les traces des maîtres
n’est pas la Voie.
Il ne faut suivre les traces
de personne.
La Voie, c’est chercher
ce que ces maîtres ont cherché. »

Sensei précise encore : « Il faut suivre mon enseignement sur l’essence du Zen, mais ce n’est pas la peine de m’imiter : “Taisen Deshimaru aime boire du saké, alors je bois du saké. Taisen Deshimaru aime manger de la soupe au miso, alors je dois manger de la soupe au miso.” Ce n’est pas nécessaire. Il ne faut imiter que *do*, la Voie. Il faut rejeter *san*, les différences. Ainsi peut-on obtenir *kai*, le mélange, l’essence. Je ne suis pas parfait. Même un maître a un karma. »

Kusen et mondô

« Notre corps et notre conscience en zazen sont semblables au son que fait le vent dans les aiguilles du pin. »

Taisen Deshimaru

Le kusen

Contrairement à ce qui se fait généralement au Japon, Sensei pratique le kusen, l'enseignement zen durant zazen ; les maîtres japonais, eux, restent silencieux durant les séances et instruisent par teisho (enseignement oral) durant des moments réservés. Sensei est le premier à instaurer ce type d'éducation en Europe. Assis en zazen, l'enseignement est mieux intégré, estime-t-il, car les sens, l'esprit, le corps sont totalement disponibles et en éveil. « Il faut créer à partir de la tradition », dit-il. Le kusen n'existe pas ou peu, eh bien, c'est lui qui l'instaure. Ainsi que le raconte Roland Rech : « Au début, Sensei pratiquait zazen en silence et faisait ensuite une petite conférence. Puis il a modifié cette pratique, car zazen en silence trop longtemps favorise la torpeur (qui n'est pas positive), donc le kusen est là pour stimuler et pour éviter que les personnes ne se fassent à elles-mêmes leur propre kusen, leur propre enseignement. »

Sensei justifie le kusen ainsi : « Pourquoi est-ce que je parle pendant zazen ? Cette pratique du kusen vient de mon maître qui l'avait lui-même reçue de son maître. C'est très efficace. Que vous écoutiez ou non mon kusen, que vous l'entendiez ou non, il ne dérangera pas votre zazen. Il est nécessaire, durant votre zazen,

que votre corps et votre esprit soient stimulés par un grand enseignement. Quand le corps est fatigué, l'esprit a tendance à somnoler. Le corps entend mes kusen, aussi deviennent-ils partie de votre mémoire profonde. C'est le karma profond du cerveau. Il n'est pas nécessaire d'écouter consciemment le kusen, encore moins de le comprendre. Il s'adresse directement à l'inconscient, au-delà de nos catégories personnelles. Ce sont des graines de sagesse déposées dans la conscience. Il ne faut pas croire pour autant que les maîtres diffusent un enseignement secret. Il n'y a dans le Zen nul ésotérisme, nulle métaphysique, nulle mystique, mais bien au contraire des vérités primordiales, enracinées dans la vie et l'expérience de chacun. Le langage du kusen est donc simple, direct, avec des expressions familières, parfois même choquantes, avec souvent une pointe d'humour... Il a pour but l'éducation de la connaissance et du savoir. Il doit faire jaillir l'intuition, et la plus haute sagesse. Mes paroles de kusen deviennent votre karma, inconsciemment, naturellement, automatiquement. Elles sont meilleures que vos propres illusions sur le sexe de la nuit passée, ou sur l'argent futur ! Si vous suivez toutes ces pensées, vous devenez compliqués. »

Il précise : « Le kusen est l'enseignement global du maître. Il peut être très simple : "Menton rentré, poussez le ciel avec la tête, poussez la terre avec les genoux." Faire zazen est aussi un kusen. Je continue complètement zazen. Si je ne continuais pas, mes disciples viendraient de moins en moins, et le Zen resterait au stade cérémonial, en perdant ses racines. Une femme m'a demandé en mondô : "Pourquoi faites-vous des kusen ? Cela m'empêche de me concentrer." Elle n'a pas l'expérience du vrai zazen. Les personnes qui pensent pendant zazen ont un ego trop fort. Elles veulent poursuivre leurs pensées, faire leurs propres catégories. L'enseignement du maître les gêne, cela fait du bruit. C'est pourquoi le kusen est très efficace. Il nous ramène à la condition normale : la voix sans voix. »

Malgré les kusen et la lecture de certains textes, les premiers disciples ne réalisent pas toujours l'importance de la transmission directe, ce lien presque filial qui a uni le maître, Kôdô Sawaki, et son

élève. C'est après plusieurs années, lorsque ceux-ci auront acquis une certaine maturité de pratique, qu'ils comprendront réellement cette filiation. En dépit de tous les efforts du maître pour transmettre la Voie, certains disciples croient saisir la moelle du Zen mais ne découvrent qu'à peine l'épiderme de l'enseignement. Quelques intellectuels, que Sensei dénonce constamment, semblent avoir parfaitement saisi l'enseignement, mais ne font que répéter ou expliquer les textes sans les avoir eux-mêmes intégrés dans leur vie. Forts de leurs nombreuses années de pratique et de leur statut de moine, ils imposent leur vision au détriment de leur cheminement spirituel. Il s'ensuit des dégâts psychologiques, accompagnés d'une incohérence d'ego, d'un esprit étriqué et borné, voire autoritaire et dogmatique.

Sensei étudie tard dans la nuit pour préparer ses kusen, mange peu et rapidement, dort à peine. Il commence habituellement son kusen par la traduction et le commentaire d'un texte de patriarche. Ensuite, il introduit parfois une anecdote ou un élément de la vie courante, vécu à l'intérieur de la sangha. « Ce n'est pas un enseignement universitaire. Il faut comprendre par le corps, non par l'intellect seulement. » Les kusen peuvent être également prétexte aux réprimandes, récriminations et réflexions concernant le comportement de ses disciples. L'instruction est directe, simple, claire et précise, compréhensible par tous, même pour le débutant. Il peut parler par borborygmes et cite abondamment son maître Kôdô Sawaki.

Sensei a ses préférences concernant la traduction de ses kusen. Étienne, un proche du maître, est toujours présent, Sensei sait qu'il peut compter sur lui. Il adore le « zenglish » de Sensei et traduit les paroles au fur et à mesure qu'elles sortent de la bouche du maître. Tous les disciples apprécient ses traductions, bien que personne ne sache s'il a compris ou non, mais chacun perçoit que le kusen coule de source, et qu'une communion i shin den shin, d'esprit à esprit, s'installe entre le maître et son traducteur-disciple durant la séance. Il faut être un pratiquant de longue date pour comprendre le « zenglish » de Sensei. Lors d'une conférence aux États-Unis, il faudra une traductrice pour le traduire en anglais correct...

Les mondô

Mon signifie « question » et *dô* « réponse ». C'est un « exercice » très délicat car le maître doit susciter la question du disciple sans que cela devienne une explication entre deux personnes. Après la séance de zazen du dimanche s'établit un mondô. Le pratiquant s'avance à une distance raisonnable du maître, afin que les disciples puissent entendre. La personne pose une question sur la pratique ou l'enseignement ; il peut également confier un problème personnel qui lui tient à cœur. Sensei regarde toujours le visage du pratiquant pour saisir son état d'esprit avant de répondre. À son tour, il peut l'interroger pour mieux le comprendre, et pouvoir lui donner une réponse adaptée. Sensei répond aux attentes des pratiquants qui le questionnent, mais le plus souvent, le questionneur est placé face à sa propre personnalité ou au problème qu'il développe. Le maître n'a pas spécialement de réponse toute faite, qu'elle soit théologique, psychologique ou spirituelle. Il privilégie le concret de l'existence, l'expérience, en fournissant souvent une réponse d'une simplicité confondante, pragmatique, parfois humoristique, en évitant toute forme de dialectique inutile.

Des questions aussi diverses sont posées, concernant le karma, l'ego, la compassion, les illusions, comment aider, le bien et le mal, la mort, la conscience, l'impermanence, le satori, etc. Les réponses sont toujours étonnantes, voire déconcertantes, traduisant un esprit original et une personnalité hors norme¹. Le maître peut répondre de manière double, mais souvent il emmène le disciple jusqu'au bout de son propre questionnement, afin qu'il puisse le dépasser.

Les questions peuvent porter également sur les kôans et le karma. Parfois, les débutants désirent avoir des réponses définitives qui leur permettraient d'obtenir la connaissance. Ainsi, Sensei raconte : « Un homme occupant une situation importante est venu me rendre visite pour me poser des questions sur le Zen. Il m'a demandé : "S'il vous plaît, Sensei, enseignez-moi le zazen." Cet homme cherche à comprendre le Zen depuis longtemps et il a été enthousiasmé par le livre *Vrai Zen*. En expliquant sa conception du Zen, il parlait de la difficulté de la posture et de l'état d'esprit à avoir.

Je lui ai répondu : “L’état d’esprit n’est pas nécessaire. Concentrez-vous sur la posture, vous comprenez ? – Sensei, j’ai étudié le vedanta, le theravada, la méditation tibétaine, le yoga pendant vingt ans ; j’ai aussi étudié la respiration. – Avez-vous l’expérience de tout cela ? – Non, j’ai lu des livres. – Tout cela n’est rien, ce n’est pas efficace. Si vous voulez apprendre profondément, venez demain matin. Mais si vous comprenez le yoga, le theravada, pourquoi venez-vous me voir ? le zazen ne vous est pas nécessaire. – Je veux apprendre le zazen, car c’est mieux que tout le reste. J’ai lu votre livre et je veux apprendre la vraie posture, directement de vous. – Vous devez abandonner toutes choses et être comme une bouteille vide. Lorsque la bouteille est trop pleine, il n’est pas possible de progresser. – Sensei, je ne suis pas dogmatique, je suis sans but. – D’accord, d’accord, mais les fous ne comprennent pas qu’ils sont fous...”

Alors il a compris tout d’un coup. Je n’ai pas employé la diplomatie avec lui. Mme S. m’avait dit : “Sensei, il faut être diplomate, il ne faut pas le faire fuir, il peut apporter une aide à l’association... – Cela ne fait rien. Pour le satori, c’est pour tout le monde la même chose, pauvres, riches, ministres, hippies, étudiants ou hommes d’État.” »

Lorsqu’un débutant lui pose une question simpliste, il est courant que le maître ajoute à la suite de la réponse : « Continuez zazen. » Un jour, un moine catholique pose la question suivante : « Être sans ego, n’est-ce pas un idéal ? » Il lui répond : « C’est en effet très difficile, mais au fond, qu’est-ce que l’ego ? Nous n’avons pas de noumène* (substance), notre ego n’a pas de noumène. »

Daniel Guétault raconte la rencontre de Sensei avec une nouvelle pratiquante. Ce dialogue pourrait s’inscrire dans le cadre d’un mondô s’il ne s’était passé en dehors du dojo. « Une dame, que l’on n’avait encore jamais vue au dojo, se présenta chez Sensei. Elle avait peut-être cinquante ans mais en paraissait soixante : l’œil rougi, la mine grise et défaite, elle confiait autour d’elle d’une voix douce et tremblante, à tous ceux qui voulaient bien lui prêter un peu d’attention, qu’elle venait de perdre son mari à la suite d’une très longue maladie et qu’elle ne supportait plus de vivre seule dans

l'appartement qu'ils avaient occupé ensemble. Elle était brisée, anéantie. Elle se retrouva bientôt devant Sensei. La secrétaire se précipita et murmura à l'oreille du maître : "Mari... mort... – Quoi ? – Mari ! Mort !" Il aurait fallu avoir les oreilles complètement bouchées pour ne pas entendre. On se rapprocha. La veuve triturait son mouchoir. Sensei s'avança vers elle avec un large sourire : "Content ! Content !" lui dit-il. "Moi contente, Sensei ?" s'étrangla-t-elle. Elle était au bord des larmes. "Non ! Votre mari !" La surprise et la curiosité l'emportèrent. La dame resta bouche bée en attendant la suite. "Naître, c'est mourir, dit-il. Les vagues de l'océan, grosses ou petites, se soulèvent irrésistiblement. On s'imagine, on veut croire qu'elles vont durer toujours, alors que déjà elles sont retombées. La vie passe comme un rêve, et quand le rêve tourne au cauchemar, ne vaut-il pas mieux qu'il prenne fin ?" Sensei fit apporter des verres. La secrétaire servit à boire et, tous ensemble, nous avons trinqué... à la "santé" de l'époux décédé, ou plutôt à son départ, à sa libération. Réconfortée, détendue, la veuve inconsolable... souriait. »

Sensei raconte un échange entre Kôdô Sawaki et un disciple venu le rencontrer dans sa chambre pour s'entretenir d'un sujet qui le tourmentait : « S'il vous plaît, révélez-moi l'essence du Zen, la nature de bouddha, demanda-t-il.

– À qui donc dois-je dire cela ? » lui répondit le maître.

¹- On se reportera avec profit au livre de maître Deshimaru, *Questions à un maître zen*, Albin Michel, 1984.

Les camps d'été

*« Dans un monde évanescent comme la
rosée
rien que la concentration
la continuité en zazen. »*

Taisen Deshimaru

Une pratique continue de zazen, en sesshin ou en camp d'été, permet de comprendre comment on passe sa vie en vain, nous dit Sensei. La vraie nature se révèle par là, et le contact des autres disciples durant cette période intense conditionne l'observation de soi-même.

De manière générale, les zazen, la fête, la joie et beaucoup de travail emplissent la vie de ces rassemblements estivaux. Sensei n'exige en rien le politiquement correct, et apprécie particulièrement les disciples à forte personnalité ou aux comportements parfois originaux ; il s'en amuse, ou cela se transforme en défi éducatif.

Zinal

Les grandes sessions d'été d'initiation au Zen, qui font suite aux camps de yoga dirigés par Raymond Lambert et Gérard Blitz, sont instaurées à Zinal (Suisse) en 1972, 1973, 1975 et réunissent jusqu'à trois cents personnes. C'est en grande partie grâce à ces camps d'été que la mission de Sensei prend réellement une envergure internationale et que plusieurs dojos se créent à l'étranger. Ces séjours sont proposés et organisés par Gérard Blitz, l'inventeur et l'organisateur du Club Méditerranée (Trigano en est

l'homme d'affaires). Ils se déroulent dans un des hôtels du club. Le bar, qui distribue des sangrias, voisine avec le dancing transformé pour l'occasion en véritable dojo !

Durant le rassemblement d'octobre 1972, le maître annonce : « J'apporte la graine du vrai Zen. Je veux voir ce que les Européens vont en faire. » Et il ajoute :

« Je veux vous enseigner le Zen dans sa pureté et sa véritable essence qui ne s'adresse pas au mental mais, par la pratique, à l'être tout entier. Pour cela, il faut une nouvelle morale, les préceptes traditionnels sont trop anciens. Je souhaite aux jeunes l'équilibre, la pureté, la beauté, l'énergie. Je souhaite l'application de ces dix principes tirés du Zen : avoir peur de l'ordre cosmique ; s'éveiller ; être heureux ; ne pas douter ; se lever tôt ; s'asseoir calmement ; se lever et marcher (on ne reste pas assis vingt-quatre heures sur vingt-quatre) ; manger juste ; travailler, se concentrer sur tout ce que l'on fait ; dormir tôt et profondément. Le sujet principal de cette semaine est l'équilibre. »

À Zinal, le vrai Zen dépasse toutes les contradictions. Un « freak » venu d'Allemagne en minivan pratique à côté d'une vieille dame qui pourrait être sa mère ; Maurice Béjart et Arnaud Desjardins sont également présents à la session. En 1973, Okamoto Rôshi, vieil ami de Sensei, se déplace du Japon pour assister à la session. Par la suite, Sensei s'inspirera du *kampai**, le « Santé ! » du Club Med, pour trinquer avec les participants à la fin de la session. Lorsqu'il y aura un certain laisser-aller, il prononcera souvent cette phrase dans beaucoup de kusen : « Ici, ce n'est pas le Club Méditerranée ! »

Un des camps est organisé en l'honneur de maître Yuno, huitième dan de kendo, le plus grand maître de cet art au Japon et président de tous les arts martiaux japonais, qui est également l'instructeur des enfants de l'empereur. Ce petit homme a une apparence chétive mais possède une concentration hors du commun. À tour de rôle, plusieurs professeurs d'arts martiaux de très haut niveau, dont Claude Durix, professeur de kendo, l'affrontent. Sous le regard médusé des spectateurs, il ne faut pas plus de quelques secondes pour que le combattant à la musculature

particulièrement développée soit maîtrisé. Puis maître Yuno salue l'assemblée et se retire discrètement sous les applaudissements du public.

Maître Yuno, qui avait été disciple de Kôdô Sawaki, demande à Sensei de lui accorder l'ordination de moine. Une cérémonie privée a lieu au dojo de Paris, et le lendemain, il reçoit le ketsumyaku (certificat d'ordination) en public, devant les journalistes venus pour l'interviewer. Il déclare : « Je souhaite que les disciples de maître Deshimaru continuent zazen. Je vous en prie, ne pensez pas à obtenir le satori... Vous devez continuer zazen, et continuer à souffrir. Vous éprouvez peut-être des anxiétés, des inquiétudes, mais vous devez continuer. » Sensei dira plus tard : « C'est une conclusion très profonde de maître Yuno. Avant-hier, il a reçu de moi une ordination très impressionnante, et hier, devant une nombreuse assistance, il a dit : "À partir de ce jour, je suis devenu moine, j'ai reçu le ketsumyaku de maître Deshimaru et mon *shinai* (sabre de bois) va se transformer, il va devenir kyôsaku." » À la suite de cette rencontre, les kusen de cette session seront repris sous la forme d'un petit livre dense et clair : *Zen et arts martiaux*.

Dans ce site magnifique des Alpes suisses se rassemblent les enseignants et passionnés de ces différentes disciplines et sagesse venus de divers endroits de la planète. Arnaud Desjardins y organise entre autres des sesshin pour ses adeptes. Les matinées sont consacrées essentiellement au zazen et à l'enseignement de Sensei : kusen, mondô, pratique de la respiration, conférences, etc. Les pratiquants font zazen sur des gradins couverts d'une moquette rouge vif – ce qui n'est pas très adéquat pour la concentration. L'après-midi ont lieu des démonstrations de kendo, aikido, karaté, ainsi qu'une initiation d'art floral ou ikebana.

La presse française se fait l'écho du camp de Zinal en des termes très favorables. La revue *Karaté* publie un article sur la « semaine zen » de maître Deshimaru ; les revues *France judo* et *Karatéka* lui consacrent un article. La revue *Psychologies* a prévu une page entière sur ce sujet, la revue littéraire *Question de...* de Louis Pauwels et Marc de Smedt, deux pages.

De camp en camp

Parallèlement aux sessions de Zinal commencent les premiers grands camps d'été en France : ce sera Campestre, près de Lodève, dans un institut médico-pédagogique de l'Hérault lors des années 1973 et 1974, Bressuire en 1975, ou encore Masseube, dans le Gers, en 1976. Il est souvent très difficile de trouver des lieux. Les endroits les plus propices sont les maisons rurales et divers pensionnats. Les communautés de l'Arche de Lanza del Vasto ouvrent volontiers leurs portes. Quelques monastères pratiquent l'accueil de groupes, mais deviendront de plus en plus réticents après le décès de Jean-Paul I^{er}. Les lieux situés à la campagne sont les plus privilégiés, mais même ces endroits ne sont pas exempts de nuisances.

« J'ai toujours demandé un endroit calme. Lodève était calme, mais la première année, il y a eu un tremblement de terre. Une autre fois, il y a eu le feu. Tout le monde s'est enfui excepté quelques-uns qui sont restés dans le dojo avec moi. Je leur ai demandé : "Pourquoi n'êtes-vous pas partis ? – Nous avons mal aux genoux", ont-ils répondu ! À Bressuire, dès que je me suis assis, j'ai entendu le bruit continu des voitures sur la route toute proche. Je me souviens en Suisse, on m'avait assuré que c'était très calme, mais juste derrière moi, il y avait une vieille pendule qui sonnait tous les quarts d'heure ! Parfois le dojo est près de la cuisine et l'on entend les bruits de vaisselle. À Belledonne, dans la montagne, c'était très calme, mais l'on entendait sans cesse le bruit des cloches à vache. Puis de grosses mouches entraient et se posaient sur les crânes rasés et la nuit les moustiques prenaient le relais. Lorsque l'on trouve un dojo, il faut non seulement le voir, mais y faire zazen auparavant. En dehors du dojo, il y a un grand nombre de bruits que l'on n'entend pas.

Dôgen disait : "Combien de fois ai-je joui d'une sesshin tranquille dans la montagne ?" En ce qui me concerne, je pourrais dire : "Combien de fois ai-je eu le bonheur d'une sesshin bruyante en Europe ?" »

Lors du camp d'été de Masseube en 1976, des avions de la base militaire passent au-dessus du dojo. Un bruit de réacteurs vient déranger l'atmosphère du lieu, interrompant le kusen et la méditation. À la sortie d'une séance, Sensei fait part de son agacement : « Ce n'est pas possible d'entendre autant de bruit, alors que nous avons choisi ce lieu à l'écart, justement pour être tranquilles... » Il s'adresse à un disciple : « Va téléphoner au général, demande-lui gentiment de déplacer la trajectoire de ses avions. » Le disciple s'exécute ; le général en question enregistre le souhait, aimablement. Le lendemain, on n'entend plus le bruit des réacteurs au-dessus du dojo durant la session.

Durant la première session de Lodève, Janine Monnot est omniprésente et s'occupe de l'organisation. Elle répète constamment que si quelqu'un a un problème, il peut à tout moment la rencontrer. Le premier jour, Sensei propose d'aligner les cinquante participants et leur serre la main tour à tour en regardant chacun droit dans les yeux. Sensei dit dans un de ses kusen : « Tous ceux qui fument ou prennent des drogues doivent me les donner. Je les rendrai à la fin du camp d'été. Ceux qui veulent fumer doivent partir. Les petits lapins ne doivent pas jouer sur le sentier des éléphants. » Et encore : « Kôdô Sawaki disait : "La sangha des temps modernes est complètement brisée." Ici, pendant la sesshin d'été, on ne peut imposer des règles trop dures. Vous avez des crèmes, des gâteaux, des boissons sucrées ? Tout cela n'existait pas traditionnellement auparavant. » Ces paroles touchent quelques disciples et chacun lui remet son haschisch. Sensei ne le leur rend pas et le brûle... Peu à peu des participants arrêtent de fumer. Néanmoins, d'autres continuent à consommer de l'herbe. Il faut naturellement que le maître soit solide pour s'imposer et dire : « Dans le Zen il y a un maître et on ne discute pas avec le maître ! » Voyant que les disciples ne peuvent s'arrêter aussi rapidement, il leur dit : « Bon d'accord, l'alcool est moins mauvais pour vous que la drogue, alors d'accord pour l'alcool, mais attention ! »

Les personnes « convenables » venues pour suivre une spiritualité authentique comprennent mal que l'on puisse perturber à ce point les sessions. Certains quittent rapidement le groupe, car ils

ne peuvent supporter davantage ce mélange de milieux très différents. D'autres restent et forment l'équilibre de l'ensemble.

« À Lodève, une dame s'est mise les seins nus, racontera Sensei. J'ai été très surpris et je me suis mis très en colère. Cela l'a calmée et elle est redevenue normale. Si j'avais été gentil, elle aurait été encore plus folle. Car ces personnes recherchent toujours la gentillesse. Parfois, c'est nécessaire, mais en fait, aider avec amour les rend encore plus fous. Alors, j'ai fait comme les maîtres Rinzaï qui poussaient des *kwatz** (cris favorisant l'éveil). D'autres prenaient le bâton. D'autres donnaient des coups de poing sans répondre. L'éducation zen est comme cela, mais ici en Europe, c'est difficile. »

Les repas

Durant les camps d'été, les repas sont simples et soignés, la plupart du temps végétariens. Les légumes viennent généralement du potager lors de l'installation à La Gendronnière. Aux premières sessions, le petit déjeuner est français, il n'y a pas encore de *gen mai*, réservée pour la *sesshin*. Sensei est jovial, détendu et parle volontiers avec tout un chacun. Sa table est la plus gaie du réfectoire et les éclats de rire fusent fréquemment. Cette ambiance compense une discipline qui peut sembler ardue, surtout lorsque la canicule se fait sentir.

« Aux *sesshin* nous avons une méthode particulière qui surprend toujours les nouveaux arrivants. Nous ne nous servons que d'un seul bol, et le matin, c'est le bol de la *gen mai*, c'est-à-dire de la soupe de riz. Et avant de manger nous récitons un long sūtra. Pourquoi ? Une vie forte inclut l'attention à l'alimentation et à la vie sexuelle. Pendant cette *sesshin* nous ne devons pas courir après les femmes. Mieux vaut éviter de faire l'amour. En ce qui concerne la nourriture, mangeons simplement, surtout des légumes. À l'issue de la *sesshin*, vous découvrirez une saveur fraîche et profonde à la nourriture et à la sexualité également.

L'année dernière, le *tenzo* donnait à son équipe une nourriture différente des autres moines de la *sangha* et d'une qualité supérieure : de la viande, du vin... C'était une erreur totale. Parfois

certes, il est bon d'avoir une alimentation carnée, mais comme toute autre chose, il faut contrôler et adapter suivant le lieu, le temps et l'occupation de la journée. Supprimer est mieux. Durant une sesshin, il faut expérimenter la difficulté et ne pas tuer d'animaux. Je me suis rendu un jour aux halles de Rungis et j'ai été tout à fait surpris de regarder les bouchers transporter la viande. Tout sentait le sang. Les gens aiment se nourrir de gros biftecks que l'on vous sert encore sanguinolents sur la table. »

Sensei peut néanmoins conseiller vivement à un disciple de manger de la viande : « Tu devrais manger plus de viande, tu n'es pas assez résistant, je le vois dans ta posture ! »

Val-d'Isère

Les camps les plus représentatifs sont effectués à Val-d'Isère dans les années 1977, 1978 et 1979. « Dans ce dojo, nous sommes deux cent cinquante personnes de quinze pays différents. C'est une sesshin internationale historique. Il y a cent soixante et onze Français, seize Suisses, quinze Espagnols, douze Allemands, dix Belges, cinq Japonais, quatre Marocains, trois Américains, trois Suédois, deux Italiens, deux Canadiens, un Iranien, un Chinois, un Vietnamien, un Argentin. Autrefois, le Zen n'était répandu qu'en Chine et au Japon. On rencontrait parfois quelques Américains à Eihei-ji ou Soji-ji. Mais il n'y a jamais eu, dans toute l'histoire du Zen, une sesshin réunissant quinze pays. » C'est durant ces camps que Sensei peut mettre en pratique toutes les fonctions de la vie de temple. Les disciples s'y sont préparés et entraînés durant l'année. Cette longue période de retraite estivale porte le nom d'*ango* : cette mise entre parenthèses de sa vie ordinaire, de ses occupations personnelles est une tradition qui se perpétue depuis le Bouddha Sâkyamuni. À la suite de ces sessions sont élaborés deux livres d'importance, rédigés par Philippe Coupey à partir des kusen de Sensei : *La Voix de la vallée* et *Le Rugissement du lion*.

C'est en 1977, au camp de Val-d'Isère, que la sangha prend une ampleur considérable. Progressivement, une harmonie s'installe autour du maître et la sangha peut s'épanouir à son propre rythme.

La Gendronnière

À partir de 1980, le camp d'été se déroule à La Gendronnière. À chacune de ses étapes, des pratiquants partent, ne comprennent pas l'enseignement et manquent de patience concernant leur pratique. La plupart désirent avancer plus vite dans leur recherche d'absolu. Certaines personnes quittent la session dès le premier jour. Ils ne conçoivent pas le port de l'habit de moine, plutôt sombre, ou sont choqués par certains disciples qui fument une fois le zazen terminé, ou d'autres encore qui s'embrassent à la sortie du temple.

Pour ceux, nombreux, qui désirent rester et se plonger dans l'univers du Zen, loin de la vie trépidante et consumériste des villes, la pratique et l'enseignement s'approfondissent au fur et à mesure de l'évolution de la sangha.

À La Gendronnière, jusqu'à quinze cents personnes sont présentes pour pratiquer et entretenir les lieux durant les deux mois : nettoyage des bâtiments, désherbage des allées, entretien du jardin potager, ramassage et stockage du bois, curage des étangs. Il y a énormément de main d'œuvre pour effectuer les différents travaux. Parfois il n'y a pas assez de place, les disciples dorment dans le dojo, notamment aux sessions du Nouvel An. Durant les premières sessions, la pose des vitres ou le coulage d'une dalle de béton sont effectués pendant que le reste de la sangha fait zazen. Le silence est troublé par le bruit des marteaux, des perceuses, et divers outils. Sensei leur demande de ne pas faire de bruit, tout en continuant de travailler. « Cela devient comme un kôan », se dit l'un d'eux... L'énergie peut parfois se développer dans les relations amoureuses. Sensei comprend que certains disciples se rencontrent, afin de se « décoincer » psychologiquement, physiquement, même si généralement il est plutôt partisan de l'ordre et conseille vivement à d'autres pratiquants de se tenir tranquilles.

Les fêtes

À la session de l'été 1976, vers 23 heures, plusieurs disciples se retrouvent dans une discothèque de la vallée de Val-d'Isère, le Santa

Lucia. Le soir venu, régulièrement, des personnes quittent leur chambre et s'y rejoignent pour prendre un pot et danser toute une partie de la nuit. Le lendemain, ayant eu vent de ces escapades noctambules, Sensei entre dans de terribles colères, distribue des blâmes et invective les pratiquants en menaçant de les renvoyer chez eux. Mais une nuit, sentant que ses disciples recommencent une fois de plus leurs bordées nocturnes, il se rend lui-même dans ce « lieu de perdition ». Il entre dans la boîte et se met à danser au beau milieu de la piste. Puis un concours de chansons s'organise : il prend lui-même le micro, encouragé par les disciples, et chante « Ne me quitte pas » de Jacques Brel, en japonais. Il remporte le premier prix et, porté par les bravos de la salle, se remet à danser de plus belle. Il chantera de nouveau cette mélodie lors d'un camp à La Gendronnière.

Il est particulièrement tentant pour certains disciples de passer une après-midi sur les pistes de ski des glaciers de Val d'Isère. Durant les premiers camps, Sensei a beaucoup de difficultés pour maintenir une certaine discipline. Les règles de base ne sont pas respectées, comme se coucher, se lever à l'heure, ne pas sauter les zazen, etc. Sensei est obligé d'envoyer chaque matin des disciples pour tirer certains pratiquants de leur lit. Certains disciples ne sortent pas la nuit, mais partent à plusieurs en randonnée pour la journée. D'autres encore pratiquent le golf sur un site de la région, vont à la piscine ou tout simplement se reposent à l'ombre d'un arbre. Certains couples s'ébattent dans les prairies fraîchement fauchées... Régulièrement, plusieurs participants du camp d'été doivent être exclus. Beaucoup pensent que le Zen représente la liberté, c'est-à-dire faire ce que l'on veut, quand on veut et où on veut... La vie collective s'en ressent durement.

Se demandant comment freiner la dérive, Sensei décide d'organiser une fête la veille du jour du repos, au milieu de la session, dans le but de retenir les disciples sur place et de maintenir une certaine cohésion du camp. Après une demi-session de calme et concentration, les disciples auront l'opportunité de se défouler, se dit-il !

Le soir des festivités, tout un petit monde s'active. Il faut dresser une scène, préparer les tables du réfectoire, cuisiner le repas des grands jours, organiser le spectacle, inventer des sketches, monter un orchestre ou répéter une chanson. Les trouvailles sont de mise, la plupart des pratiquants se surpassent, personne n'est en reste et l'inventivité se renouvelle dans chacune de ces soirées d'été. Le spectacle comporte un thème, souvent inspiré de l'enseignement de la session. Après un repas, généralement très bon, la représentation peut commencer, révélant souvent des personnalités hors norme : flamenco, numéro de jonglage, morceau de musique, sketch, contes...

Sensei anime lui-même les soirées et n'est jamais en panne d'inspiration. Les participants le sentent heureux et pleinement satisfait de ces fêtes où tout le monde peut se détendre, danser, et contribuer au spectacle. Il est très tolérant concernant la tenue et respecte parfaitement le caractère, la personnalité de chacun. Durant ces moments privilégiés se dégage de sa personne un esprit particulièrement jeune, ouvert et rieur. Dans cet ensemble, Sensei est enchanté de voir ses disciples rassemblés et exercer leurs talents issus de la pratique de zazen.

Après le spectacle, la sangha se retrouve au bar et tout le monde peut danser. Sensei n'est pas en reste, on l'aperçoit derrière le bar servir ses disciples ou esquisser quelques pas de danse en agitant les mains. Parfois le maître chante de sa belle voix pénétrante. « À cet instant les cœurs sont à l'unisson et traversés par une profonde émotion », dit Marc de Smedt. « Il a une voix de ténor, spécifie Claude Philippe, il est particulièrement difficile de l'imiter : certains s'y essaient concernant les sùtras mais cela se transforme en catastrophe. »

Du coup, plus aucun disciple ne désire s'en aller : le pari est gagné. Toutefois, une partie des convives en profite pour continuer les excès, et se retrouve au petit matin plutôt éméchée, l'œil hagard. Alors que la plupart ne sont absolument pas dérangés, d'autres plus rares sont très choqués par ce genre d'abus.

Après le décès de Sensei, et suite à des plaintes du voisinage de La Gendronnière concernant le volume sonore de ces fêtes, certains

nouveaux responsables veulent calmer le jeu. Les spectacles sont supprimés, la musique, la danse et l'alcool contrôlés, les fêtards et autres buveurs doivent se limiter. Le mélange des genres, ainsi que les fortes personnalités individuelles, sont remplacés par une sangha plus structurée, disciplinée et surtout sans débordement. Toutefois, la fête du Nouvel An est maintenue : avant d'aller danser a lieu la cérémonie de minuit, chaque disciple frappe la cloche une fois et fait sampai sur le *zagu** (pièce de tissu sur laquelle on fait les prosternations) en prononçant une bonne résolution pour l'année à venir ; ensuite, il peut se réchauffer autour d'un immense feu de bois en contemplant les étoiles dans un ciel souvent très dégagé.

Les classements

Durant les camps, Sensei distribue des certificats d'« aspirants » et « vice-maîtres », « pratiquants d'honneur », « professeurs », etc. Au regard des anciens, les certificats semblent capitaux. Ils attestent d'une pratique régulière, profonde et assidue. C'est une forme de reconnaissance qui s'institutionnalise face au maître et envers les condisciples. Un jour, après avoir distribué les accessits, il reste sur la table un papier. Les participants commencent à se poser des questions. Sensei attend un moment, et demande qu'un pratiquant lui amène un chien qui a assisté à tous les zazen, endormi sur le tapis à l'entrée du dojo en attendant son maître... On fait venir l'animal (apparemment ravi) et Sensei lui remet le certificat. On aperçoit à ce moment tous les visages amusés de cette situation. Les différents disciples, papier en main, discernent, consciemment ou non, que cette course aux diplômes auxquels ils accordent une certaine importance se trouve bien relativisée.

Par la suite, Sensei décide de créer un autre tableau de promotion comportant des petites fiches classées suivant les meilleurs disciples. Il explique qu'il classe ses disciples selon trois critères : *jo* la concentration, *e* la sagesse, et *kai* le comportement. Les fiches sont disposées suivant une hiérarchie fictive, réévaluée sans cesse en fonction de l'attitude de ceux auxquels il est le plus reconnaissant, ou de l'humeur du moment... Sensei s'en amuse

beaucoup et manipule constamment les étiquettes du tableau ; il en fait un enseignement et place le disciple face à son ego. Il finit par être obligé de spécifier : « Mais tout ça n'est qu'un jeu bien sûr, et ce n'est pas important où l'on se trouve. » Néanmoins, chaque matin certains disciples se précipitent vers le tableau pour constater leur classement, d'autres y jettent un œil discrètement. Les premiers sont naturellement satisfaits, voire heureux, d'autres ne comprennent pas ce qui leur arrive : « Sensei, je ne comprends pas, je viens de vous écrire un livre et j'ai fait toutes les traductions, et regardez où je suis placé sur la liste ! » Aussitôt le maître répond : « Tu as raison, je te place cinq rang au-dessus. » Il prend la fiche et la met en troisième position : « Maintenant, ça va ? » Un proche disciple interpelle Sensei devant le tableau : « C'est ridicule, ce classement, vous devriez arrêter !

– Ridicule ! » Sensei prend la fiche du disciple qui était en pole-position et le place à un niveau nettement inférieur : « Et maintenant, toujours ridicule ? »

Lorsqu'il s'aperçoit qu'un disciple perd de sa dynamique, Sensei le place en bonne position sur le tableau afin de lui redonner le moral. Mais en général il organise volontairement une situation de désordre imprévisible, afin que le disciple se retrouve face à lui-même, devant ses contradictions et ses ambitions. « Parfois on me dit : "Je veux devenir shuso, Sensei, c'est possible ?" Je ne peux pas comprendre cet esprit. Shuso veut dire le plus haut des disciples, le plus haut siège sur le tatami. Cela signifie donc que l'on veut être au sommet des disciples. J'ai répondu : "Vous devez d'abord devenir le dernier, c'est mieux." »

Lorsque les Japonais sont en visite à La Gendronnière, il demande de lui apporter le tableau et l'arbore fièrement en disant : « Voyez le classement de mes disciples ! Celui-ci... celui-là, etc. » Le temps passant, le tableau s'agrandit jusqu'à mesurer plus d'un mètre de long. Le système de classement finira par s'épuiser de lui-même, progressivement.

Durant les camps, Sensei déploie toute son énergie pour garder une cohérence, en faisant cohabiter les différentes classes sociales présentes. Tout conflit ou compétition entre disciples doit être

abandonné et transformé en harmonie : « Pendant la session, s'il vous plaît, ne dérangez pas les autres. Autant que possible, restez calmes et silencieux. Soyez intimes entre vous, mais pas trop. La sangha est une famille éternelle et spirituelle. Les frères et sœurs éternels doivent s'aider les uns les autres. Ne dérangez pas vos amis. Tous les comportements de chacun doivent être en unité. Aussi ne fuyez pas la forêt de la sangha, la communauté de moines. »

La Gendronnière

« La valeur de notre vie n'est pas dans la longueur des jours mais dans l'usage que nous en faisons. C'est notre grand travail. »

Taisen Deshimaru

Après douze années passées à développer le Zen en Europe, Sensei peut envisager de choisir un lieu non loin de Paris afin de concrétiser son rêve de réunir toute la sangha du continent et au-delà dans un seul temple commun pour la pratique de zazen. Chaque centime reçu de divers dons, zazen, sesshin, camps d'été a été économisé pour fructifier dans ce but. Suite à une annonce parue dans une revue hebdomadaire nationale, l'association achète le 13 juin 1979 le château de La Gendronnière après moult tractations. Il est situé dans un domaine de quatre-vingts hectares de bois, clairières et étangs, à vingt minutes du centre de Blois. Un souterrain relie une des caves au château de Chaumont. La propriétaire, arthritique au dernier degré, est plus souvent à l'hôpital que chez elle, et a besoin d'argent. Elle occupe ce château de famille dont l'entretien est difficile et coûteux.

Dès la première visite, en arrivant à l'entrée bordée de grands cèdres, Sensei s'exclame : « C'est ici que se trouve le futur temple, car ces essences de résineux me rappellent le Japon ! » Le fait qu'il s'agisse d'un château renvoie à l'image d'Épinal de la France, ce qui plaît énormément à Sensei, car il peut faire valoir concrètement auprès des membres de la Sôtôshu Shûmuchô la réussite de son œuvre. Sensei pense également que des groupes de touristes

japonais, moines ou non, joindraient l'utile à l'agréable en faisant le tour des châteaux de la Loire et en séjournant un moment à La Gendronnière.

Sasakawa

Un jour, un Japonais du nom de Ryôichi Sasakawa tente de se rapprocher de Sensei. Il est l'un des hommes les plus riches du Japon ; reçu comme un bienfaiteur par Jean-Paul II, ami du président américain Jimmy Carter, principal conseiller du révérend Sun Myung Moon (de la secte du même nom), il postule à l'époque pour recevoir le prix Nobel de la paix et fait des dons conséquents à l'Onu ou à l'Unesco, tout en étant par ailleurs – et il ne s'en cache pas – un fasciste convaincu...

Sensei demande à ses proches disciples de l'accueillir à l'aéroport avec des gasshō, des fleurs, des trompettes, puis de l'emmener dans un des plus grands restaurants de la capitale. Mais au dernier moment, Sensei annule le comité d'accueil et le laisse venir par ses propres moyens : « Il déjeunera chez nous, au Daruma. S'il n'est pas content, tant pis pour lui ! » Deux limousines se garent devant le restaurant. L'homme sort accompagné de ses gardes du corps vêtus de noir et d'un moine Rinzaï. Celui-ci se comporte comme un petit toutou devant son maître : lorsque Sasakawa s'assied ou se lève, le moine fait de même ; Sensei, lui, l'ignore complètement. Ils parlent japonais afin que personne ne comprenne. Peu de temps après, le ton monte, puis la colère explose. Le Japonais saute de sa chaise, furieux, et se précipite vers la sortie, suivi de ses gardes du corps et du moine. Une fois parti, un disciple demande à Sensei : « Il a essayé de vous arnaquer ? » Sensei répond : « Non seulement il voulait me tromper financièrement, mais il désirait également contrôler entièrement l'association. » Plus tard, Sensei dit dans un kusen : « Il m'a proposé deux millions de francs, mais j'ai refusé, je ne suis pas à vendre. On n'a pas besoin de son argent sale. Nous allons acheter La Gendronnière avec de l'argent pur. »

Un an après le décès de Sensei, croyant que les disciples ne s'en sortiraient pas financièrement, ce même Sasakawa viendra visiter le domaine afin de refaire une proposition d'achat : en vain.

Sensei fait souvent remarquer que le Zen n'est pas onéreux, par rapport à d'autres associations. Sous l'influence de Michel, sans être réellement gestionnaire, il inspecte régulièrement les comptes, estimant que l'argent reçu pour l'association est l'argent du dharma : il est donc d'une rigueur intraitable concernant les dépenses. « Je dois gagner de l'argent, j'en ai besoin pour le dojo. L'association ne progresse pas, il faut des dons. Je dois la soutenir, elle est le grand espoir de ma mission et de son avenir. Certains pourront penser que vouloir de l'argent est égoïste. Je ne demande cet argent ni pour moi, ni pour ma famille, ni pour ma vie. Non, ce n'est pas égoïsme pour moi. C'est pour le Zen. Personne ne m'aide. Aucun gouvernement ne me subventionne et je ne reçois pas un sou du Japon, je n'ai pas de mécène ; tous les mouvements religieux ne peuvent en dire autant. »

Le temple du paradis zen

Sensei propose que La Gendronnière soit un exemple de vie naturelle. L'objectif est avant tout de créer un espace où toutes les conditions, tous les milieux, générations, origines ethniques, cultures soient réunis dans le respect de la personne, pour que s'épanouisse la sangha au niveau européen. La pratique sera forte, authentique et l'esprit qui l'animerait particulièrement vivant, notamment par les permanents qui vivront et exerceront dans le temple. Dans cet idéal de vie communautaire, la sangha pourra s'harmoniser et devenir un centre de rayonnement du Zen à travers toute l'Europe.

« J'ai compris l'essence des sesshin de Kôdô Sawaki, et cela m'a inspiré pour La Gendronnière. Pendant les sesshin de La Gendronnière, je continue celles de Kôdô Sawaki. L'hôtel retiré dans les montagnes est devenu La Gendronnière. C'est pour mille ans. Vous viendrez pendant mille ans ! »

Un texte a été rédigé, « La vie de la sangha au temple du paradis zen », dans lequel Sensei expose sa conception de la vie au

temple de La Gendronnière : « Pourront vivre à La Gendronnière les personnes qui recherchent sincèrement la Voie et respectent les règles qui suivent :

- la pratique des six *paramita* (les six vertus) le don (*fuse**), l'observance des préceptes (*kai*), l'effort, la patience, la méditation (*zazen*) et la sagesse ;

- la pratique du *samu* : agriculture biologique, entretien du domaine, nettoyage, couture, cuisine, etc. ;

- la simplicité du mode de vie, des désirs (nourriture, habitat, habillement simple) ;

- le respect et la pratique du *dharma* (l'enseignement de la loi transmise par les *kusen*) ;

- le silence, l'harmonisation des esprits, la compréhension directe *i shin den shin* (d'esprit à esprit), la réduction des obstacles posés par les problèmes de langue. Il est important d'entendre, de voir et d'être silencieux.

J'ai écrit sur un pilier du dojo :

“La vraie lumière de la compassion
éclaire le monde entier
et déverse ses bienfaits sur toute l'humanité.
Votre siège précieux de *zazen*
apaise le cosmos tout entier
et protégera la France et le monde
pour dix mille automnes.” »

Dans un texte intitulé « World Zen Center » (Centre zen mondial) Sensei définit un éventail des activités à créer et à promouvoir : « Dans ce temple, il ne peut y avoir de place pour les êtres égoïstes et matérialistes. Les nationalités, les positions sociales, les classes doivent être oubliées. Il faudra poursuivre les principes écologiques et les appliquer à l'agriculture, à l'élevage, à la vie du temple tout entière et préserver la vie des animaux à l'intérieur du domaine. Parmi les activités à développer, il faut faire une place particulière au développement des échanges culturels Orient-Occident, à leur diffusion. Ainsi pourra naître un paradis merveilleux au sein même de la crise de notre monde.

Le nombre de pratiquants du Zen ne cesse d'augmenter depuis le début de ma mission, en particulier ces dernières années ; il est nécessaire de créer un centre où les personnes pourront se réunir et travailler ensemble, créer et animer des activités diverses, un endroit où pourra se construire une sangha forte qui trace la voie à une société modèle.

L'objet, les buts :

- au centre ; la pratique de zazen ;
- création d'une sangha qui soit un modèle de vie communautaire ;
- diffusion du dharma dans le monde ;
- introduction du mode de vie zen dans notre civilisation.

Les activités :

- la pratique du Zen : zazen, samu, sesshin ;
- activités culturelles : études et recherches sur des thèmes donnés (philosophie, science, écologie, éducation, religions, arts, etc.) ;
- conférences ;
- initiation à la culture orientale (poésie, musique, calligraphie, peinture, ikebana, cérémonie du thé, poterie, arts martiaux, etc.) et stage d'initiation à ces arts ;
- centre de thérapie : étude et pratique des médecines orientales (thérapie zen, acupuncture, shiatsu, diététique, etc.) ;
- édition : création d'une bibliothèque, d'une imprimerie, traduction d'ouvrages japonais, service de presse et de publicité, etc. ;
- artisanat dans tous les domaines ;
- agriculture et écologie.

Le temple de La Gendronnière devra s'agrandir de nouveaux bâtiments : dojo/salle de cérémonie, logement des moines, réfectoire et cuisine, bâtiment d'accueil, locaux universitaires (comprenant des salles de conférence, salles d'étude, d'exposition), centre thérapeutique, des locaux pour les travaux d'édition et administratifs, des ateliers. »

Sensei a aussi le projet de faire construire une bibliothèque et de créer une université bouddhiste. Les étudiants se consacreront à

l'étude des sūtras, du bouddhisme en général, du Zen en particulier et des patriarches correspondants. Les sciences, la calligraphie, du sumi-e* (aquarelle japonaise), de la poésie, du haïku, de l'ikebana y seront enseignés.

« C'est vrai, mes disciples ont de beaux projets pour La Gendronnière : comment utiliser les bâtiments actuels, organiser une collecte, obtenir des draps, des couvertures, faire de l'hôtellerie, etc. Ma secrétaire a demandé que l'on fasse un fuse pour le château. Un certain moine a donné un franc ! Même un franc, c'est bien, mais enfin... La Gendronnière est plus beau que tous les autres châteaux ; il y a un grand cèdre qui date de l'époque de Louis XIV. De très beaux bâtiments existent encore. Un autre disciple a tout organisé au sujet de l'agriculture. Ainsi cela deviendra un vrai château zen. Mes disciples sont de bons organisateurs. Certains voient loin. Ils m'ont demandé : "Qui s'occupera du château après votre mort ?" J'ai répondu : "Ne mourez pas avant moi !" Ne vous attachez pas trop. Si le château vous entrave, ce n'est pas un bon résultat. Le kesa noir est mieux ! L'habit noir, la tête ronde, rasée, le corps devient léger. »

Travailler au château

Sensei sait que les « marginaux » sont disponibles pour le travail, car ils n'ont pour la plupart pratiquement rien. Ils demandent simplement de vivre ensemble, sainement, dans un lieu agréable. Sensei leur offre une nouvelle éducation, une forme de vie familiale et du travail. Ce sont eux qui font l'avenir du Zen en Europe, se dit-il. Un matin, Sensei les aperçoit et leur dit : « Quoi, vous ne travaillez pas ! Demain, vous commencez les sanitaires qui doivent être prêts pour le camp d'hiver ! » Il n'est pas question de dire non. Dans tous les cas, personne ne doit rester inactif sur les lieux. Aucun professionnel ne participe aux travaux. De nombreux projets sont élaborés : « Un dojo à côté du château doit être construit. Il faut créer des chemins d'accès, un réfectoire, des douches, doter les chambres de lavabos, installer le chauffage central au bois, puis une nouvelle cuisine aux normes, ainsi que des sanitaires de qualité. » À

l'image d'une fourmilière, chacun travaille activement sous le regard attentif et bienveillant du responsable. Des arbres de la forêt sont transformés en poteaux, en charpente, tout est utilisé et recyclé dans le moindre détail.

« Actuellement, le shuso travaille sur le toit. Mais d'une manière générale, les responsables n'aiment pas travailler physiquement. Ils préfèrent donner des ordres. Bien sûr, ils ne peuvent pas être toujours sur le chantier, mais accompagner le travail est important. Si les responsables commencent, les autres suivent. Lévi-Strauss dit que l'homme est devenu trop intellectuel, qu'on n'aime plus solliciter le corps. On travaille dans les bureaux, la société s'affaiblit et la crise apparaît. Le Zen a toujours corrigé ces tendances. »

Lorsque le mental se met en marche il peut s'échauffer, s'emballer, voire bouillonner. Lors de la construction du nouveau bâtiment, les idées de l'un balayent les trouvailles de l'autre. À peine un projet est arrêté qu'un autre prend sa place. À la veille du commencement des travaux, un autre concept est formulé... Là encore, Sensei doit intervenir. Voyant l'incapacité de ses disciples à comprendre son enseignement, à suivre l'ordre cosmique, il menace de brûler le nouveau bâtiment. Est-ce un excès de sa part, un jeu, un enseignement ? « Son attitude, son éducation est souvent la même : la force et la rigueur du père qui éduque et la douceur d'une mère qui console », dit Michel Bovay.

Un disciple demande à emprunter le camion pour faire des travaux personnels. Le moteur tombe en panne et les réparations s'élèvent à plusieurs milliers de francs. Sensei lui demande le remboursement. Le disciple, sans argent, doit donc économiser et faire des heures supplémentaires dans son travail, afin de régler la dette en plusieurs fois. Au terme du remboursement, le disciple s'adresse à Sensei en disant : « Vous voyez, je vous ai remboursé ! » Sensei répond : « Puisque c'est comme ça, je vous offre un voyage au Japon, nous voyagerons ensemble ! »

Progressivement le paradis du Zen annoncé par Sensei s'organise dans un même élan et une volonté commune. Les bâtiments apparaissent ; tout est prêt pour recevoir jusqu'à trois cent cinquante personnes par session. Six à huit tentes, d'une capacité

d'une vingtaine de lits chacune, sont offertes par Gilbert Trigano pour les camps d'été.

Un proche disciple propose un jour de prendre une assurance pour les volontaires qui travaillent à la construction du temple. Certains travaillaient sur les toits et cela devenait dangereux. Quelqu'un s'occupa de trouver une assurance, mais Sensei refuse. Un autre lui dit qu'en assurant dix personnes à cent francs chacun, cela ne fait que mille francs ; il répète : « Pas d'assurance. Ce n'est pas une question d'argent. À notre époque les gens veulent toujours être assurés pour tout, rassurés, cela les ramollit. » Le lendemain, il ajoute : « Les gens d'aujourd'hui ne dépassent pas le sens commun. Hier, j'ai éduqué certains disciples à propos de l'assurance concernant les responsables des travaux à La Gendronnière. Naturellement, il faut assurer les ouvriers, mais trop d'assistance rend faible ; les maladies se développent. Autrefois, les gens faisaient attention, étaient responsables d'eux-mêmes. À l'époque moderne, c'est l'opposé. Faire attention est très important. Pour le bien de la civilisation, il faut être vigilant. En toute chose il faut être au-delà du sens commun et de toute considération. »

Fernand Benhaïm était présent ce jour-là : « J'étais estomaqué. C'est vrai, ce qu'il disait à propos des gens qui voulaient être rassurés, mais quand même, il allait fort. C'était dangereux. Je demandai à mon entourage de lui dire qu'il avait tort : tout le monde refusa. Lors d'une réunion, je levai la main pour en parler : "Excusez-moi, Sensei, mais je ne suis pas certain que vous ayez raison à propos de l'assurance. Imaginez qu'il y ait un jour un accident. Vous êtes étranger, vous avez le crâne rasé, les mauvaises langues diraient que vous avez un château en Touraine. On nous confond déjà trop avec toutes sortes de sectes. Il y a quelques jours, trois d'entre nous sont allés faire une émission à France Culture, face à un grand écrivain français ; à ses yeux, même si on lui avait dit que le Zen n'était pas une secte, il nous avait quand même mis dans le même sac. Nous avons reçu chacun un chèque de trois cents francs en dédommagement de cette intervention. À nous trois, l'assurance est payée", et j'ai mis la somme sur la table. J'avais sorti tout cela d'un coup, avec un peu de

trac. C'était la première fois que j'intervenais au comité et c'était pour dire à Sensei, devant ses disciples, qu'il avait tort, même si j'y avais mis les formes. Il y a eu un silence pesant à la suite de mon intervention. Puis Sensei a dit d'un ton neutre en levant la main : "Il a raison, il faut prendre cette assurance." »

Après l'inauguration de La Gendronnière le dimanche 23 septembre 1979, le temple est fondé officiellement en posant la première pierre du dojo le 1^{er} janvier 1980. En présence de nombreuses personnalités, dont Maurice Béjart, Sensei introduit des sùtras et des mèches de cheveux des disciples présents dans un coin de la future dalle de béton de quatre cents mètres carrés. Les plans sont élaborés par le disciple et architecte de métier Laurent Kaltenbach. Un discours est prononcé lors de la cérémonie d'ouverture. L'émotion de Sensei est particulièrement perceptible. Il annonce avec satisfaction que l'œuvre est entreprise et durera éternellement : « Aujourd'hui s'ouvre le dojo zen de La Gendronnière. Cette propriété et le dojo sont plus grands qu'Eihei-ji et Soji-ji réunis. Oh ! Mes chers disciples, je vous en prie, bâtissons ici la sangha la plus sainte et le paradis le plus pur ! Notre sangha, réunie en cet endroit, influencera à l'avenir la France et toute l'Europe, développera leur destin bénéfique et leur sagesse et aidera de surcroît à résoudre la crise de la civilisation. Notre zazen, tout comme le mont Fuji, culmine solitaire, sans se mesurer aux nombreuses autres montagnes dont il est pourtant l'image originelle. Je rends grâce avec toute mon affection cosmique. »

L'ouverture a lieu le 13 juillet. Le lieu rassemble chaque été, lors de six sessions, plus de mille cinq cents personnes venues de toute l'Europe pour pratiquer zazen environ six heures par jour et suivre les enseignements du maître. Il n'a de cesse de rappeler que c'est un temple dédié à la pratique de zazen et dénonce l'intellectualisme ou le formalisme religieux qui pourraient y prendre place : « L'essence du bouddhisme se trouve dans la pratique du zazen. Sans celle-ci, il n'y a pas de zen. (...) Un beau temple où l'on ne pratique pas n'est qu'un temple à touristes, à cérémonies, un vrai cimetière. Sans la méditation, les livres sur le Zen ne valent rien. Si

vous pratiquez zazen, même sans temple, c'est le vrai Zen, même si vous n'êtes pas moine, même si vous vous trouvez dans une prison. Zazen, c'est la respiration juste, l'état d'esprit juste, la posture vraie. »

Arriver à La Gendronnière

Durant les premiers temps de La Gendronnière, aucun disciple ne vit sur place. Le camp d'été terminé, le domaine est fermé et les pratiquants renvoyés chez eux. Certains y resteront par la suite.

Lorsque les pratiquants arrivent à La Gendronnière, ils longent le bourg de Valaire puis traversent une petite forêt qui entoure le domaine. À l'entrée, un panneau indique la présence du temple et du château dédié à la pratique et fondé par le maître. Un sentier pentu et sinueux traverse les bois. Plusieurs étangs poissonneux sur l'un desquels il est possible de se promener en barque composent le paysage.

Le disciple arrive comme chez lui. Il a l'impression de retrouver sa véritable demeure, pour pratiquer, faire samu, se reposer de sa vie antérieure dans un cadre enchanteur. Que le soleil soit présent, qu'il vente ou pleuve, La Gendronnière reste un havre de paix pour le corps et l'esprit. Dès son arrivée, le pratiquant est pris en charge, non par les personnes qui dirigent les lieux, mais presque exclusivement par les sons de cloches indiquant les différentes activités auxquels il participe activement. Il lui est possible de communiquer, faire connaissance ou pratiquer le silence. La solitude, le calme et l'indépendance de chacun sont entièrement respectés. Durant le séjour, le disciple se libère intérieurement en se regardant comme on regarde le fond d'un lac transparent.

Les soirs d'été, lorsque le temps le permet, les zazen se font à l'extérieur sur un terrain aménagé à cet effet, près du bois, et l'on peut voir ou sentir, durant la séance, les animaux s'approcher doucement. Les oiseaux se posent près des pratiquants, immobiles comme s'ils étaient absents, ou faisant intégralement partie du paysage. Toute crainte s'évanouit, hommes et animaux se confondent, l'harmonie s'installe progressivement, jusqu'au dernier

son de cloche. Durant les chauds après-midi de juillet, les disciples s'assoient au pied d'un arbre autour de Sensei qui répond aux questions.

Malgré le rêve du maître d'instaurer le « paradis de la pratique » dans ce site exceptionnel, la réalité éducative doit s'imposer : « Pendant le jour de repos, hier, certains permanents sont entrés dans la cuisine sans permission. C'est interdit. Pénétrer dans la cuisine pendant le jour de repos et manger de la nourriture pendant la sesshin est interdit. Il en a toujours été ainsi. Dans le Zen Sôtô, le tenzo est quelqu'un de très important, comme le chef du dojo. Si le tenzo fait la plus petite erreur pendant la sesshin, il est remplacé. L'atmosphère de la sesshin dépend aussi du tenzo. Dôgen l'évoque dans le *Tenzo Kyokun*. Des personnes ont mangé dans la cuisine, ils ont volé des provisions que même le chien ne mange pas. Elles sont donc pires que des chiens. »

L'interdépendance maintes fois enseignée par Sensei n'est pas uniquement un concept philosophique et religieux prôné par le bouddhisme, mais une réalité culturelle concrète du système relationnel japonais. Sensei incite donc à inverser le mouvement naturel de l'individualisme occidental pour le réorienter vers une conscience collective qui tend à relier les individus entre eux. Toutefois, il incite dans le même temps les pratiquants à s'épanouir vers une grande liberté intérieure.

Chaque disciple qui travaille avec Sensei a la sensation d'une vie pleinement vécue, d'un accomplissement hors du commun, accompagné d'un idéal universel. Chaque instant du jour est une potentialité d'évolution, de réalisation, conjointe à la possibilité d'être constamment face à soi-même. Fort de cette éducation, le pratiquant est plus à même d'être pleinement lui-même dans toutes les relations individuelles, collectives et de travail. Sensei recommande à ses disciples de continuer de pratiquer la Voie à travers une action sociale. Il leur conseille vigoureusement d'être à la fois présents, assidus, pratiquants, responsables et engagés socialement : « Vous devez trouver la Voie dans votre karma familial et social. J'y tiens beaucoup. » Il dit encore : « La Gendronnière n'a rien de militaire. Les règles sont strictes, mais cela n'a rien à voir. Ce n'est pas non

plus une entreprise de construction ou encore une ferme, et pas davantage une université ou un lieu de perfectionnement, de “training” pour le corps et l’esprit. C’est un Éden authentique. C’est à cela que je veux parvenir, mais c’est très difficile ! Dans la civilisation moderne tout le monde veut être Adam et Ève. Mais où se trouve l’Éden ?

Ceux qui cherchent la Voie, qui sont véritablement à la recherche d’un lieu saint, ceux-là peuvent faire l’expérience durant dix jours de ce qu’est un Éden véritable, une vraie sangha. La Gendronnière est le lieu le plus propice, mais pour ceux qui sont égoïstes, c’est certainement difficile. »

À la fin d’un zazen, durant la cérémonie, Sensei décide de placer les hommes d’un côté de l’autel et les femmes de l’autre. Suite à cette indication, tout naturellement, chacun s’assoit de part et d’autre du dojo pendant zazen en pensant que cette coutume de s’asseoir séparément fait partie de la tradition. Mais les événements n’ont pas de raison unique ; certains disciples s’étaient plaints que la simple présence des femmes perturbe leur concentration. Au réfectoire, les préposés aux travaux s’installent dans le fond et se font remarquer bruyamment afin d’attirer l’attention des filles. Ils sont censés prendre le repas en silence, mais le tapage qu’ils amorcent perturbe le calme ambiant. Sensei finit par intervenir, tape sur la table avec son *kotsu* et dit : « Très bien ! Les femmes d’un côté, les hommes de l’autre. » Voilà comment s’établissent certaines règles. La plupart des disciples croient qu’elles sont très importantes, et les futurs responsables veilleront à ce qu’on les respecte...

Le mariage

Sous la pression de certains disciples, Sensei finit par accepter de faire une cérémonie d’alliance maritale. C’est le cas pour Étienne et Malika, Bernard et Heidi. Ce n’est pas vraiment un mariage comme chez les catholiques comportant un engagement définitif, mais plutôt un rituel incluant une bénédiction, suivi d’un échange de verres. Sur l’autel sont posées quelques fleurs. « Ce soir, Bernard (le tenzo) et mademoiselle m’ont demandé de les marier. Même

pendant la sesshin ils pensent à faire l'amour, alors sûrement avec cette cérémonie leur mauvais karma va-t-il finir. Aussi ai-je accepté de célébrer la cérémonie du mariage. Ce soir, j'ai appris qu'il y avait un nouveau pape, Jean-Paul 1^{er}. Aussi vais-je faire un *kito* (sûtra de la grâce) pour lui. » Après avoir fait le kito pour le nouveau pape, Sensei célèbre la cérémonie de mariage devant l'autel du Bouddha. Puis il dit au mari : « Il n'est plus nécessaire d'aller avec d'autres personnes maintenant, vous devez vous concentrer sur madame. » Puis ils boivent du vin dans la même coupe : « J'espère que votre mariage sera un grand succès. »

Après la cérémonie du mariage, une forme de procession informelle s'effectue autour du château en passant par le cèdre et la droite du bâtiment. Cette petite promenade se renouvellera dès lors chaque matin après le premier zazen. Près du mur latéral est placé un poteau en bois, sur lequel on peut lire en quatre langues sur les différentes faces : « Que la paix soit sur le monde. » Ce genre d'union bouddhiste cessera peu de temps après, suite aux échecs répétés des différents couples.

Les enfants

Les très jeunes enfants peuvent séjourner à La Gendronnière durant les camps d'été. Une aire de loisirs et un lieu de rassemblement récréatif leur sont réservés. Un disciple les occupe à différents jeux et activités manuelles durant les séances de zazen, s'ils ne désirent pas pratiquer. Sensei se réjouit de l'élan de vie de la jeunesse, il a le génie de capter le potentiel de chaque enfant, adolescent ou jeune adulte. Le matin, quelques friandises sont distribuées aux enfants, lorsque ceux-ci viennent lui dire bonjour. Lorsque Françoise vient d'avoir un bébé, Sensei passe près d'elle en lui disant : « Voir le bébé, cela fait de la chaleur dans le cœur ! »

Au Japon, une extrême attention est portée à l'éducation des enfants et ceux-ci sont par la suite particulièrement reconnaissants envers leurs parents. On dit que le respect de ses parents est plus haut que le ciel et plus profond que la mer. C'est un pays qui semble être le paradis des enfants. La liberté et la sollicitude qui leur sont

réservées sont plus grandes que chez la majorité des autres peuples. L'enfant est soutenu, encouragé, dorloté et placé au centre du couple, généralement jusqu'à l'âge de sept ans. Les parents dorment souvent avec leur bébé et le suivent pas à pas jusqu'à l'âge adulte. Le jeune est plutôt accompagné qu'éduqué, et ce sans effusion sentimentale excessive. Le passage de l'enchantement au désenchantement qui caractérise l'adolescence semble moins prononcé au Japon qu'en Occident, même si malheureusement le culte de la réussite sociale fait des ravages psychologiques. Un proverbe japonais spécifie que « les enfants sont des trésors du ciel ». On peut donc comprendre l'attention que Sensei porte à la descendance de ses disciples, qui seront peut-être de futurs grands moines.

Néanmoins, La Gendronnière reste un temple réservé principalement aux adultes, car le silence et la concentration doivent rester les éléments essentiels aux activités du lieu. Sensei y est très attentif, et les responsables des enfants doivent être particulièrement vigilants à éviter d'éventuels débordements. L'ego des parents ne doit pas passer par les enfants, précise-t-il : « Ceux-ci ne doivent pas servir d'excuse à l'expansion égotique des parents. »

Les animaux

Sensei écrit dans « La vie de la sangha au paradis du temple zen » : « En suivant le principe écologique de la production sans pollution, la culture biologique des légumes et des fruits, l'élevage naturel de la volaille, des lapins, des moutons, des vaches pour le lait seront promus. Toutefois, il sera absolument interdit de tuer tous ces animaux. La faune sauvage sera aussi préservée : toutes les espèces d'oiseaux, les paons, les faisans, les oies, les canards, les cygnes sur l'étang et les cerfs ou les poissons des rivières et du lac. Ils nous feront entendre une musique naturelle merveilleuse, et devant nos yeux, les arbres des forêts, les fleurs sauvages et celles des arbres du verger déploieront les couleurs subtiles et naturelles d'un tableau vivant. Ainsi naîtra un merveilleux paradis dans ce monde en crise. »

Sensei fait acheter trois chèvres pour le temple de La Gendronnière. Elles vivent dans un coin du potager. Un jour, l'une d'entre elles tombe dans un puits que le responsable a oublié de recouvrir et se noie. Les disciples connaissant l'affection que Sensei a pour cet animal, personne n'ose lui apporter la nouvelle. Le soir, le responsable restant introuvable, Edouard est obligé d'en informer Sensei : « Sensei, une chèvre est morte...

– Comment !?

– En voulant boire de l'eau, elle est tombée dans le puits... » Tout le monde s'attend à un grand éclat de colère. Après un moment de silence, Sensei remarque simplement : « Je ne pensais pas que les chèvres étaient aussi stupides. Allez en acheter une autre ! »

Sensei aime spécialement les œufs du poulailler. Lorsque certains disciples viennent pour le chantier, ils repartent avec un panier rempli pour le maître. Outre les poules et les chèvres de La Gendronnière, Sensei aime particulièrement le chat du dojo de Paris : « Je regarde souvent le chat de la sangha, il me suit, jamais sa maîtresse. Pourtant, c'est elle qui le nourrit depuis longtemps. Il me suit parce que je suis calme. Il se dit : "Celui-là n'est pas dangereux." Le chien suit celui qui lui donne à manger, pas le chat. Pour lui, il n'y a pas que la nourriture. Les chats français, qui n'ont pas de difficulté à se nourrir, sont plus délicats que les chats japonais. Ces derniers ont toujours faim. Les gens les oublient. Les Français traitent mieux leurs animaux que leurs enfants. J'ai bien envie d'être un chat. Celui qui vit ici est servi avant moi... Et malgré cela, c'est moi qu'il suit ! Il se tient toujours à mes côtés, mais dès que j'essaie de l'attraper, il s'enfuit. Lui aussi a besoin d'un ami fort. L'homme veut la solitude, la spiritualité, mais il veut aussi de vrais amis.

Le chat comprend l'ordre cosmique mieux que l'homme. Un petit chat est rentré dans le dojo, le shuso l'a fait sortir. Mais le chat connaît toutes les entrées. Il est vite rentré de nouveau. »

Par la suite, il dira également au sujet de sa relation avec les animaux : « À l'instant, un papillon est entré dans le dojo et je l'ai observé pour voir où il irait. Il s'est posé sur le sommet de mon crâne. Le papillon comprend : "Ce maître est très calme, il n'est pas

dangereux.” Hier après-midi, le docteur Évelyne est venue dans ma chambre pour faire de l’acupuncture ; elle a été très surprise parce qu’un moineau était entré par la fenêtre. Il était un peu malade et il est entré dans mon lit. Avant-hier, un chat noir est venu me voir alors que j’étais à mon bureau. Il m’a dérangé. Il s’est assis exactement sur mon travail et n’a plus voulu partir. J’ai souvent expérimenté cela pendant les sesshin. Bilou, notre chien, attend toujours devant le dojo, et le matin il mène la procession. Mais dès qu’une voiture fait du bruit, il aboie. Quand il y a du bruit, il fait du bruit. L’hypothalamus comprend. Les animaux vivent le vrai Zen. Puisque les animaux sont comme cela, l’homme doit être en progrès par rapport à eux. »

En 1980-1981, durant les dernières sessions d’été et d’hiver de La Gendronnière, quelque mille cinq cents personnes venues de Belgique, de Suisse, d’Allemagne, d’Italie, d’Espagne, du Canada, d’Amérique du Sud, etc., viennent recevoir l’enseignement de Sensei à travers la pratique de zazen. De la fenêtre de son bureau donnant sur le parc, Sensei semble parfois seul et songeur. Malgré le succès de sa mission et l’élan commun qui le porte, il sentira l’année suivante une certaine fatigue l’envahir progressivement...

« Lorsque je vois le zazen de mes disciples, je pense que c’est plus important que de construire La Gendronnière. Mes disciples continuent zazen, même quand je ne suis pas présent, et lorsque après 20 heures, j’entends le gong, le bois, je fais gasshô devant mon bureau. Je pense à vous qui faites zazen. Je me demande qui donne le kyôsakû. Cela est plus important que de construire des temples, c’est Dôgen qui l’affirme. »

Les voyages

« Le vrai Zen n'est pas lié à un lieu, il représente l'esprit oriental. »

Taisen Deshimaru

Lorsque la sangha commence à se structurer, Sensei décide de faire de nombreux voyages en Europe pour faire connaître le Zen par des conférences, puis il se dirige vers le Maroc et ensuite parcourt le monde. À chaque départ pour l'étranger, une cinquantaine de disciples se déplacent à l'aéroport pour accompagner le maître vers l'avion. Sensei est vêtu d'une grande cape noire – confectionnée par la chanteuse Dalida, qui fréquente parfois le dojo –, par-dessus son kolomo noir et son kimono blanc. Sa tête est recouverte d'un chapeau en fourrure cachant mal son crâne rasé, son « couvre-chef », comme il le nomme, offert par un disciple peu avant un voyage.

Ces voyages sont l'occasion de rencontrer des personnalités de tous les milieux. Le but est toujours le même : faire connaître le Zen qui est pratiqué en Europe. Sensei ne veut pas seulement répandre le « vrai Zen » sur notre continent, mais il désire le faire connaître aux États-Unis. Tel était son objectif initial, avant d'arriver à Paris. Il a également l'ambition de faire prendre conscience à ses homologues japonais qu'il faut remettre la pratique à sa juste place, et vivre de simplicité comme le faisait son maître Kôdô Sawaki.

Les États-Unis

Accompagné de sa disciple Nancy Amphoux, Sensei multiplie les voyages au Japon et parcourt l'Amérique. Des conférences sont organisées dans les principales villes comme New York, Chicago, San Francisco, Las Vegas ou à Hawaii. L'enseignement de Sensei est divulgué auprès de diverses associations, facultés, écoles, bureaux, usines, studios de télévision, dojos, temples, etc. Il se rend partout où il possède des adresses, des points de chute, des connaissances. Malheureusement, il rencontre de multiples réticences, car aux États-Unis le Zen est déjà largement implanté, notamment par maître Suzuki Rôshi. Les différentes écoles voient d'un très mauvais œil ce moine qui entreprend sa propre conquête de l'Ouest. Sensei ne rencontre que déboires et déceptions. Quant au Japon, on ne bouscule pas sept cents ans de traditions religieuses bien établies, même si l'on est soi-même japonais et convaincu de sa noble cause.

Sensei et ses proches découvrent que l'objectif des autorités religieuses japonaises aux États-Unis consiste à veiller au maintien de la tradition et du cérémonial religieux japonais. Le zazen n'est donc pas sollicité comme en Europe. Suite à cet épisode américain, la secrétaire de Sensei, Anne-Marie Fabbro, spécifie dans le *Bulletin zen* : « Le Zen européen n'est pas clérical. C'est ce qu'a voulu faire comprendre maître Deshimaru aux États-Unis. » En dépit des résistances, différents ouvrages du maître sont traduits et édités aux États-Unis et au Japon. Le livre de Jacques Brosse, *Satori*, traduit par Morimoto, est publié au Japon, contre l'avis des officiels qui prétendent que « si cet ouvrage est traduit, le Zen deviendra européen et il faudra l'importer d'Europe ».

Le peu d'enthousiasme des Américains n'empêche pas Sensei d'avoir de bonnes surprises, comme la rencontre avec son homologue japonais Maezumi à La Nouvelle-Orléans et Los Angeles. Les deux missionnaires se reconnaissent et constatent qu'ils partagent le même état d'esprit, le même idéal. À son arrivée aux États-Unis, considérant que la mission pour laquelle il avait été délégué ne correspondait pas à sa conception du Zen, Maezumi s'était séparé de l'autorité ecclésiastique japonaise et, à l'image de Sensei en Europe, avait créé en 1966 sa propre mission sous le

nom de Zen Center of Los Angeles. Un entretien profond et émouvant a lieu dans l'hôtel où descend Sensei. Ensemble, ils se sentent porteur du dharma dans une vocation commune. Un article de presse paraît, dans lequel Maezumi précise que le Zen a changé de direction : « Le vrai Zen a changé, il se développe maintenant en Europe. » Le célèbre musicien Mayuzumi déclare également à la presse que « le véritable bouddhisme, le vrai Zen vivant, est complètement passé en Europe ».

New York

Peu avant ce voyage, Fernand Benhaïm, un disciple quelque peu récalcitrant, désirait en savoir un peu plus sur la façon dont Sensei pouvait se comporter dans la vie courante. L'accompagner dans ses voyages serait le plus sûr moyen de trouver la faille qui relativiserait l'éveil du maître, pensait-il. Il avait fait sa demande auprès de la secrétaire qui le regardait d'un air dubitatif. Mais la réponse fut affirmative ; Fernand en fut lui-même très surpris car il n'était pas réellement proche de Sensei. Quelques heures avant le départ, dans un restaurant situé sur la route de l'aéroport, Sensei était attablé en compagnie de ses disciples et ne semblait nullement préoccupé par les horaires. Fernand se souvient : « Nous étions donc tous assis, mais vraiment à contrecœur. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire alors que Sensei goûtait la soupe qu'on venait de lui apporter. Il leva la tête vers moi qui étais juste assis en face de lui, et me demanda pourquoi je riais. "Vous savez, Sensei, moi, je ne suis pas pressé, je me suis organisé pour vous suivre. Mais avec ce que nous ont dit les policiers à la frontière, ça m'étonnerait que nous arrivions à prendre cet avion." Il porta son index sur le côté gauche de son crâne et me dit : "Vous avez le cerveau gauche fatigué. Vous êtes trop anxieux, vous devez travailler un peu trop." Puis il remit sa cuillère dans le potage.

Je me mis à manger rapidement le plat qu'on venait de m'apporter, comme tous les autres d'ailleurs, qui étaient aussi anxieux que moi. Je surveillais la serveuse, prêt à lui demander l'addition pour partir au plus vite, d'autant que mes compagnons de

voiture n'avaient pas de billet et qu'il faudrait y être encore un peu plus tôt. C'est à ce moment-là que Sensei prit la carte et se mit à chercher, parmi les desserts, ce qui lui plairait le plus. Quand il commanda, nous nous regardâmes tous, un peu effarés. Décidément, il ne se rendait pas compte. Il devait y avoir quelque chose qui lui avait échappé. Peut-être qu'il ne savait pas que l'aéroport était si loin. Personne d'autre n'osa commander un dessert. Ils le regardaient manger d'une telle façon que, malgré ma main que j'avais mise sur ma bouche pour ne pas pouffer de rire, je riais quand même. Il leva de nouveau la tête et me dit : "Qu'est-ce que vous avez de nouveau à rire ? – Sensei, on ne vous a peut-être pas dit que l'aéroport est très loin et que la vitesse est limitée ? Nous n'aurons pas cet avion, c'est certain. – Vous êtes encore plus fatigué que je ne le pensais ! Vous travaillez vraiment trop, votre anxiété est trop grande ! – Excusez-moi", dis-je, pour couper court à une discussion qui risquait de nous retarder encore davantage. Je fis signe de la main à la serveuse pour qu'elle nous prépare l'addition et j'attendis calmement qu'il donne enfin le signal du départ. Je me disais, en montant dans la voiture, que c'était lui qui serait bien attrapé, à l'aéroport. La voiture dans laquelle il se trouvait roulait maintenant devant moi, je les doublai et préparai avec mes compagnons notre plan pour gagner du temps. Après maintes péripéties, j'arrivai à l'avion, au moment où on s'apprêtait à retirer la passerelle. J'y entrais à bout de souffle et en nage. La première personne que je vis dans l'avion était Sensei. C'est à ce moment-là que je ressentis la rage la plus forte de ma vie... et lui me souriait. J'avais vraiment envie de lui tordre le cou. Je restai quelques instants devant lui, hésitant, je lui en voulais tellement ! Mais son sourire, encore une fois, me désarma. Je me laissai tomber sur mon siège et ne dis mot à quiconque. La leçon était donnée et reçue. Une fois à New York, après s'être extasié sur le panorama magnifique du haut du plus grand building des États-Unis, Sensei se dirigea vers une de ces boutiques où nous allions perdre des heures à l'attendre. Il s'arrêtait devant toutes celles que nous rencontrions. Il n'y a qu'à Paris finalement que je compris : il avait de nombreux disciples et il tenait à apporter un petit quelque chose à certains. Ce jour-là je me

fis encore une fois le serment de ne plus juger à tout bout de champ. »

Lors d'une promenade dans New York, Fernand confie à Sensei que des journalistes lui demandent le secret de sa réussite professionnelle, car il possède plusieurs magasins dans le centre de Paris. « Je ne peux quand même pas leur dire que c'est zazen ? demande Fernand.

– Pourquoi pas ? rétorque Sensei en s'arrêtant de marcher.

– Parce que je ne sais pas si c'est bon de tout mélanger, surtout pour certaines personnes qui pourraient mal le comprendre. Certains pratiquants pourraient être choqués de voir le commerce associé à la pratique spirituelle. » Pour réponse, Sensei mit son index sur la tempe et lui dit : « C'est vous qui avez tort. Si vous pensez que le Zen aide dans les affaires, vous pouvez le dire. Même si certains esprits étroits ne le comprennent pas. Je dis moi-même souvent que si la pratique du Zen ne se traduit pas dans la vie sociale, c'est qu'elle est fautive quelque part. Vous devez le dire. »

À la sortie d'une boutique, Sensei est bousculé par un homme vêtu d'un drap de lit sur lequel est inscrite en grosses lettres rouges une injure contre l'Iran. D'autres personnes déguisées arrivent vers le groupe au son d'une fanfare tonitruante. L'ambiance devient subitement très animée. Mais celui qui fait le plus sensation est Sensei habillé en moine zen. C'est le jour d'Halloween : tous les passants veulent prendre une photo en sa compagnie. Infatigable, Sensei prend la pose, même avec des travestis, souriant, joue contre joue.

Le lendemain, alors qu'il était prévu de visiter Harlem, les réceptionnistes de l'hôtel conseillent d'aller au zoo, car c'est nettement moins dangereux. Après la visite, Sensei déclare : « Le zoo de New York est le plus grand du monde. On y trouve de nombreux animaux et notamment des lions, des tigres blancs... Ils font kin-hin, la marche méditative. Le plus fascinant de tous les animaux est le gorille le plus vieux du monde. Il fait zazen toute la journée. Il n'est pas assis en lotus mais en demi-lotus et ne bouge pas du tout, pas même son visage ou sa bouche. L'ancêtre de l'homme est mieux que Carter ou Reagan... Il est plus fort. À l'entrée

de sa cage se trouve un grand miroir au-dessus duquel est inscrit : “Animal le plus dangereux du monde.” Et chacun y voit sa propre tête ! Le gorille ne peut pas sortir, il fait seulement zazen, il est très paisible. Il n’a pas besoin de libération. Il est plus puissant que l’homme. La vie de l’homme s’évanouit comme une goutte de rosée. La vie n’est rien d’autre qu’un rêve vide. Un proverbe dit : “L’art est long, la vie est courte.” On peut dire : “Zazen est long, la vie est courte.” Les animaux forts comme le vieux gorille dorment beaucoup et sont concentrés sur la nourriture. Leur cerveau n’est pas compliqué. Ils reçoivent l’énergie du cosmos et sont très forts. Le vieux gorille ne bouge pas du tout. Je l’ai observé durant une demi-heure. Les jeunes gorilles se promènent, mais lui fait zazen en se grattant l’œil de temps en temps. Un proverbe chinois dit : “Le vrai sage ne parle ni beaucoup ni souvent. Lorsqu’il parle, cela part du corps et ses paroles sont sans pensée personnelle. Aussi est-ce semblable au courant.” »

Un jour, la toque en fourrure que porte Sensei pour arpenter les rues de la ville est oubliée dans un taxi new-yorkais : « J’ai oublié ma toque dans le taxi ! », s’écrie-t-il. La secrétaire se met en quête de la retrouver, car elle sait que son maître y tient particulièrement. Elle téléphone aux différentes compagnies de la capitale et, après plusieurs heures de recherche, elle finit par récupérer la coiffe dans un des dépôts. Elle entre dans la chambre de Sensei en brandissant fièrement le couvre-chef. « Posez-le sur la commode », dit-il seulement. La secrétaire dépose le chapeau sur le meuble et tourne les talons. Kôdô Sawaki disait : « Je ne dis jamais merci, afin que la personne puisse pratiquer réellement le don ou le service désintéressé, mushotoku. »

Las Vegas

Quelques jours plus tard, à Las Vegas, Sensei se met en tête de jouer au casino. Devant une machine à sous, il perd systématiquement toutes ses mises. Un disciple le lui fait remarquer. En réponse, il reçoit : « Alors, et vous, vous ne jouez pas ? » Plusieurs fois, des billets sont échangés contre des jetons, aussitôt

perdus. La secrétaire du maître conseille fortement d'arrêter de jouer, mais il continue d'introduire son argent dans la machine sans sourciller. Après de nombreuses pertes, Sensei se retourne et dit : « Maintenant, vous allez voir comment on gagne ! » Puis le moment tant attendu arrive. Un flot ininterrompu de pièces tombe. Sensei regarde ses disciples en souriant, avant de ramasser son butin qu'il compte très précisément : « Ça, c'est ce que j'ai perdu. Et tout cela c'est ce que j'ai gagné », dit-il en montrant ce qu'il a dans la main. Sorti du casino à quatre heures du matin, Sensei se dirige en habit de moine vers les boîtes de spectacles : « Si l'on ne me laisse pas entrer, vous n'aurez qu'à dire que je suis un maître des arts martiaux ! »

Le coup du bol

Lors d'une étape à Asheville, en Caroline du Nord, le groupe rencontre un disciple peintre qui venait chaque année au camp d'été en France. Une sesshin est organisée en l'honneur du maître dans la montagne où vit une communauté d'écologistes végétariens. L'artiste qui avait séjourné quelques années au Japon est un collectionneur d'art averti. Il montre à Sensei des objets que celui-ci trouve magnifiques. Puis il sort une boîte dans laquelle est placée une autre boîte, à l'intérieur se trouve un sac en toile de jute d'où sort un peu de paille : « Ceci est mon joyau. » Il montre un bol japonais qui doit avoir quelques siècles. Les disciples sont réunis autour du précieux objet et le regardent dans les moindres détails. Sensei, qui a ouvert grands les yeux en apercevant le bol, le tourne et le retourne dans les mains pour admirer les scènes qui y sont peintes. Le propriétaire est rouge de confusion, plutôt fier et satisfait des compliments que lui fait son maître quand, soudainement, Sensei pousse un cri en laissant tomber le précieux bol... rattrapé juste à temps. L'Américain est livide. Il met un certain temps à s'en remettre, et ne peut manifestement plus dire un mot. C'est alors que Sensei éclate de rire : « Vous avez eu peur, hein ? Heureusement que vous n'êtes pas cardiaque, car sinon vous seriez déjà mort. "Ici et maintenant" devant votre bol cassé. Vous êtes prisonnier de ce

bol ! Il vous tient bien, vous n'êtes pas libre et vous risquez d'en mourir un jour... » Le sang commence à revenir progressivement au visage du collectionneur qui finit par dire au bout d'un moment : « Merci, Sensei, pour cet enseignement que j'ai bien compris. Permettez-moi de vous l'offrir en fuse et de vous remercier de nouveau.

– Non, non, je n'en veux pas de votre bol, vous pouvez le garder. Il est très beau et vous avez beaucoup de goût, mais à quoi bon ? Si je l'acceptais, c'est moi qui ne serais plus tranquille. Il me pourrirait le voyage, je n'en veux pas. Maintenant, si vous tenez à l'offrir à La Gendronnière, il vous faudra l'apporter vous-même en France, avec la peur au ventre de le casser. Quoi qu'il en soit, retenez la leçon : il ne faut pas s'attacher ainsi à des objets. Vous pourriez y laisser votre peau, et en attendant cela vous empêche de vivre. »

Les Indiens

Lors du séjour en Californie, Sensei fait la connaissance de deux chefs indiens rencontrés lors d'une conférence, qui font partie d'une association militant pour la défense de leur peuple et leurs racines. Ils habitent sur la montagne proche de San Francisco. À l'arrivée du groupe, une trentaine de personnes les attendent, accompagnées d'une ribambelle d'enfants. L'un des deux chefs décide d'organiser une fête. Après le repas, une expérience de mortification indienne chamanique est proposée au maître, dans une *sweat lodge* (tente transformée en une sorte de sauna traditionnel). Sensei racontera :

« Sous cette tente, il n'y avait pas de femme. Un grand feu avait été allumé dans la forêt et on y chauffait des pierres qu'on amenait ensuite rouges, brûlantes, dans la tente où je me trouvais presque nu. C'était très impressionnant. Je ne comprenais pas très bien ce qui allait se passer. Il faisait de plus en plus chaud et je m'évanouis à moitié. Ils amenèrent des baquets remplis d'eau. Tous les hommes rassemblés étaient très gros. Le chef me dit : "Si vous ne pouvez pas résister, frappez-moi sur le genou." La chaleur augmentait de plus en plus. Je crus avoir un retour de karma car, durant zazen, j'avais l'habitude de dire : "Patientez, patientez !" Chacun récitait ses

prières d'une manière très bizarre et ça n'en finissait pas. J'avais très envie d'uriner et cela dura plus d'une heure. Mon slip était trempé par la chaleur. Personne ne me regardait, alors je sortis mon sexe et urinai discrètement sur les pierres du sauna. Cela provoqua un bouillonnement. Ils pensèrent sûrement que j'avais un grand pouvoir particulier ! Les cérémonies indiennes sont plus intéressantes qu'un congrès au Japon. Tout est sorti, même le contenu de la vessie. Depuis les temps les plus anciens, l'être humain a décidément créé des pratiques religieuses diverses. »

Un des disciples témoigne de ce qui se passa après : « À son retour, Sensei nous dit qu'il n'en pouvait plus. "Nous étions si serrés ! De plus, avec les braises, l'air était irrespirable. On transpirait à grosses gouttes. Les Indiens se mirent à parler pour avouer des fautes qu'ils disaient avoir commises, ou pensées. C'était une sorte de thérapie de groupe par la transpiration avec la parole et le corps. Tout le monde se vidait du corps et de la tête, sauf moi qui avais envie de faire pipi et qui ne pouvais pas. Je n'assisterai plus jamais à une cérémonie de la sorte, secrète ou pas", nous dit-il encore avant de s'endormir sur la banquette arrière de la voiture, pendant que nous descendions vers cette baie si belle de San Francisco qui scintillait de dix mille lumières. »

Montréal

Après les visites de Sensei sur le sol américain, les différentes sangha du continent apprécient le personnage et son enseignement, mais le succès reste très en deçà de ses ambitions. Lors d'une conférence à Montréal, une personne bondit sur le podium pour le frapper. Bien que Sensei soit sixième dan de judo et de kendo, il ne bouge pas, reste calme et détendu, ne se défend pas et se tait. Des disciples se lèvent et emmènent l'homme vers la sortie sans que la conférence en soit perturbée. L'intervention de cet individu était la conséquence d'un passage qui se trouve dans le livre *La Voix de la vallée*, rédigé par Philippe Coupey. Il s'agit d'un mondô entre Sensei et le disciple écrivain sur un maître japonais, le plus reconnu aux États-Unis à cette époque (il décédera en 1966). Or Sensei avait

écrit : « Ce maître n'est pas reconnu par le Zen Rinzai, ni par le Zen Sôtô, car ce n'est pas vraiment un maître. Le Zen mélangé, c'est pratique, car tu prends de partout : "Tu veux du Rinzai ? Viens chez moi, je te donne du Rinzai ! Tu veux du Sôtô ? Viens chez moi, je te donne du Sôtô !" Tout le monde peut pratiquer de cette façon pour attirer plein de gens. » Les disciples du maître concerné avaient porté plainte pour diffamation et contacté la maison d'édition américaine pour exiger le retrait des exemplaires. Sensei fut rejeté par le Zen américain et *La Voix de la vallée* interdit aux États-Unis et au Canada.

Nullement touché par ces différentes attaques, Sensei se sent en parfait accord avec ses opinions : « Me trouvant aux États-Unis juste avant les élections présidentielles, j'ai ressenti par intuition que l'anxiété croissait dans l'esprit des gens et qu'elle se reflétait sur leur visage. Je m'en suis aperçu à travers leurs questions en leur parlant dans la rue, dans les restaurants et en discutant avec mes disciples. À Montréal, environ cinq cents personnes sont venues à ma conférence. Qu'est-ce qui les rend anxieux ? Ils sont plus riches qu'en Europe. Leur vie est aisée. Leur nourriture est simple et pas très bonne – beaucoup de hamburgers et de frites... Mais il y a de nombreux problèmes politiques. L'esprit de la plupart des gens est vide. Aussi sont-ils en quête de quelque chose, d'un sauveur puissant. Beaucoup de personnes m'ont demandé : "Croyez-vous qu'une troisième guerre mondiale aura lieu ? – Je ne sais pas", ai-je répondu. Inutile de craindre l'avenir. Les anxiétés finissent par se réaliser. Lors de ma conférence à Montréal, on m'a posé une question qui revient toujours : "Qu'est-ce que la mort ? – Le cœur cesse de battre, la respiration s'arrête. – Où allons-nous après la mort ?" Il ne sert à rien de s'en faire, vous fatiguez votre cerveau. Juste avant de mourir, pas la peine d'être anxieux. Après la mort, nous devenons des cendres, et des cendres, ce sont des cendres. Ce n'est pas la peine de vouloir redevenir du bois. C'est la vie éternelle. En vous concentrant chaque jour, ici et maintenant, sur chaque point, ils finissent par former une ligne, c'est le point qui devient ligne, il ne fera pas de ligne en zigzag. Si les points ne sont pas forts, la ligne ne l'est pas non plus. Le zazen est important, on

peut continuer éternellement, même après la mort. “Comment apaiser l’esprit des malades, que dire aux mourants ? – Bon cercueil ! C’est comme souhaiter bonne nuit, bonjour, *happy death day* !” Pourquoi ne pas souhaiter une bonne mort, puisque selon le christianisme on est censé aller au paradis ? Dans le Zen, la vie est la vie, la mort est la mort. Quand on meurt, il faut mourir ; quand on vit, il faut vivre. Pas la peine de penser à la mort ; il faut mourir paisiblement. »

La Chine

À l’instar de maître Dôgen, Sensei désire s’imprégner de l’atmosphère du bouddhisme primitif en Chine. Il sent rapidement que dans ce pays également, il n’y a plus rien à faire. Déjà, au temps du grand patriarche, le Ch’an n’y avait plus sa place originelle. « Décidément, c’est bien en Europe que se trouve ma véritable vocation, sur une terre neuve et vierge de tradition bouddhiste », se dit-il.

L’après-midi, le groupe visite la place Tiananmen, ainsi qu’un temple transformé en musée. Plus d’une centaine de différents bouddhas sont réunis dans une des salles. De nombreux panneaux indiquent, en plusieurs langues : « Il est formellement interdit de prendre des photos. » Sensei lit attentivement l’un des panneaux et demande à être photographié devant le bouddha central. « D’accord, répond le disciple, mais si quelqu’un me voit, promettez-moi d’abord de ne pas oublier de venir m’apporter des oranges lorsque je serai en prison... » Puis, au fil d’une promenade dans les jardins environnants, deux Chinois s’approchent du groupe et demandent si la personne qui les accompagne n’est pas maître Deshimaru. Sensei les invite à la buvette du musée pour boire une limonade.

Casablanca

Dans le centre-ville de Casablanca se trouve alors, fait unique en Afrique et dans le monde arabo-musulman, un temple zen, le temple de l’Harmonie paisible, en fait un appartement. Il est tenu par Claude

Durix, que les Marocains appellent maître Driss Badidi. Disciple de Sensei, notable, médecin, écrivain, Claude est également passionné par la culture japonaise. Sous la responsabilité de Jean-Pierre Faure et de Laure, un autre dojo s'ouvrira par la suite à Marrakech. La porte est ornée d'une inscription : « L'acceptation du Zen est de ne rien résoudre. » À l'entrée du dojo se trouvent quelques livres, et au mur apparaissent des calligraphies japonaises. Une toile représentant des taches de couleurs dispersées de façon circulaire, peinte par un mystique allemand, Hans Werner Geerds, domine la pièce. À l'intérieur, une dizaine de pratiquants sont assis sur les zafu, face au mur. Au lieu du kolomo japonais, les Marocains sont revêtus de l'habit traditionnel, la gandoura noire. Au début, les autorités du Maroc se sont un peu méfiées lorsqu'elles ont appris que cette pratique était issue de l'Asie et du bouddhisme. Les statuts de l'association les ont rassurées : « Toutes discussions politiques ou religieuses sont rigoureusement interdites. » Les officiels ferment les yeux et les membres peuvent exercer leur méditation en paix. « Zazen a pris ainsi une coloration locale en se débarrassant de toutes les coquilles pouvant entacher la foi islamique des adeptes », dit Claude Durix.

En 1981, après un court séjour en Algérie, Sensei se rend au Maroc accompagné de quelques proches afin de rendre visite à ses disciples et effectuer différentes conférences à Marrakech, Rabat et Fès. Claude Durix propose au frère du roi Hassan II de lui présenter un maître zen lors d'une réception princière où sont présents des dignitaires marocains, proches du roi. L'accueil est plutôt froid car Sensei impose ses disciples à la soirée, et les invités, en tenue de soirée, ne comprennent pas comment des personnes peuvent se présenter à un tel dîner en jeans et baskets. Le lendemain, Claude en fait la remarque au maître, mais immédiatement Sensei prend le parti de ses proches. Il en sera toujours ainsi, car lui-même peut tester à maintes occasions la véritable relation et fidélité de ses proches.

La sangha du Maroc deviendra indépendante. Lors d'un passage de Claude à Paris, Sensei l'invite à le rencontrer, mais celui-ci fait la

sourde oreille. De ce fait, c'est Jean-Pierre Faure qui deviendra le relais du maître au Maroc.

L'Allemagne

Sensei effectue également des voyages en Allemagne. Un disciple se remémore l'un d'eux : « Dans les années 1970, après la sesshin de Munich, nous étions dans une voiture conduite par un disciple qui nous faisait visiter la ville. Nous nous sommes arrêtés dans plusieurs tavernes pour goûter les excellentes bières locales. Après quelques heures de ces visites folkloriques, nous avons décidé de quitter les lieux. Nous sommes passés devant plusieurs monuments de la ville. Alors que nous arrivions juste devant l'opéra, Sensei demanda à la conductrice de s'arrêter. Et Sensei, vêtu comme à l'accoutumée de son traditionnel kolomo noir, se dirigea discrètement mais rapidement et fermement vers les toilettes du célèbre opéra.

C'était l'entracte d'une représentation et le gratin de la haute bourgeoisie bavaroise était au bar. Les dames avec leurs longues robes et colliers de perles, les messieurs en queue de pie, un verre de champagne à la main. Ils regardaient avec perplexité cet étrange individu, qui revenait des toilettes, relâché et souriant, discutant avec les gens, amusés et curieux de savoir de quelle planète pouvait bien venir cet extraterrestre. Bien souvent, il secouait l'image conventionnelle que l'on pouvait projeter sur lui et l'idée que l'on pouvait se faire des moines en général et du Zen en particulier. Sensei pouvait s'asseoir par terre avec des hippies et un peu plus tard discuter avec des politiciens, sans faire de différence. Il aimait le contact direct avec la personne. Quand il se rendait quelque part, tout devenait vivant. »

La Suisse

Lors d'un séjour en Suisse, Sensei désire acheter des cigarettes. Accompagné de ses disciples, il entre dans un tabac. Le propriétaire, qui somnole derrière le comptoir, lui tend

machinalement le paquet. Le regard de Sensei s'arrête sur une vitrine de pipes. Très intéressé, il demande à en voir plusieurs qu'il examine minutieusement. Peu à peu le vendeur commence à s'éveiller et sort d'autres modèles. Sensei pose de nombreuses questions et sollicite l'avis de ses disciples. D'autres clients, arrivés entre-temps dans le magasin, se mêlent également à la discussion. Le propriétaire, lui, commence à retrouver son énergie. Sensei tient plusieurs pipes dans la main : « Quelle est la meilleure ? », demande-t-il.

Finalement, il se décide pour l'une d'entre elles, et tout le petit monde approuve. À ce moment, le vendeur retrouve vraiment le goût de son métier. Toutes les personnes présentes reniflent les boîtes de tabac et le même scénario recommence. Comme il faut des accessoires de nettoyage, le tout se répète une troisième fois. Dans le magasin, une véritable atmosphère de fête s'installe. Après avoir serré la main au vendeur et aux clients, Sensei sort et se dirige vers la voiture. Totalemment impressionné, le propriétaire demande : « Qui est cet homme ? – Un maître zen. – Ah, un maître zen ! », répète-t-il étonné.

Installé dans la voiture, Sensei sort cérémonieusement le tabac et bourre la pipe. Après quelques bouffées, il déclare : « Finalement, je n'aime pas tellement la pipe ; donnez-moi une cigarette ! »

Londres

À Londres, quelques conférences sont organisées au début des années 1970. En Grande-Bretagne, le bouddhisme est développé, mais sous une forme plutôt intellectuelle, selon la lettre, et non selon l'esprit de la pratique. Sensei profite de son séjour pour enseigner l'exercice réel de zazen. Il encourage les adeptes à se regrouper et à créer des dojos consacrés uniquement à la pratique. Il est sollicité un jour pour diriger un zazen dans un dojo du centre-ville où l'on enseigne le judo et le karaté. Les kimonos sont fermés par les ceintures de couleurs sombres. Les corps virils et musclés pleins d'arrogance se mettent en place. Durant la deuxième partie de la séance, Sensei se lève, prend le bâton d'éveil et le distribue à

l'aveugle. Dans la salle, on entend voler et résonner le bois sec sur les épaules des participants. Deux kyôzaku sur les trois sont brisés durant la séance. Le lendemain, seule la moitié des participants de la veille se réunit pour une deuxième journée de pratique. En voulant montrer aux pratiquants affichant leur superbe que le Zen est plus fort que les sports de combat, Sensei cherche très concrètement à trancher avec le Zen qui est enseigné dans le pays et qu'il considère comme trop cérébral.

C'est au cours de ce séjour que le maître reçoit d'un fervent admirateur de l'Orient, proche de la famille royale d'Angleterre, trois somptueux kesa ayant appartenu plusieurs siècles auparavant à un prince de la famille impériale japonaise devenu moine. Sensei est très sensible à ce cadeau, car le kesa est un symbole essentiel du Zen et investit celui qui le porte de son autorité spirituelle en le reliant, à travers ceux qui l'ont précédé, au Bouddha lui-même.

Le Japon

« Les problèmes de la liberté, de la paix et du bonheur ne se trouvent pas à l'extérieur de vous-même. C'est seulement dans la révolution intérieure de votre esprit à travers zazen que vous pouvez les résoudre. »

Taisen Deshimaru

« J'ai apporté le Zen en Europe, maintenant les Japonais veulent imiter le Zen européen. Cela a donc un double effet ! » Les échanges entre Sensei et le Japon, riches et complexes, se tissent d'une part lors de visites d'officiels japonais – aussi bien des ambassadeurs que des hiérarques du Zen Sôtô – dans les lieux français de la sangha, d'autre part lors de visites au Japon même.

Visites d'ambassadeurs

Durant la session de l'année 1973, l'ambassadeur du Japon, M. Nakayama, qui s'est rendu au camp d'été pour pratiquer zazen livre ses impressions : « Je dois vous dire ma surprise d'avoir vu des Européens pratiquer le zazen avec autant de concentration et d'application. J'ai ressenti ici une atmosphère de calme, de paix et d'énergie que je n'avais jamais trouvée au Japon. J'ai découvert pendant ce séjour le Zen vrai, vivant, profond et chaleureux. »

En 1975, l'ambassadeur du Japon rend visite au camp d'été de Bressuire, accompagné du chef de protocole et du maire du village. Il fait part de sa profonde impression en voyant la pratique des Européens : « En entrant dans le dojo tout à l'heure, j'ai été très impressionné. L'atmosphère de cent trente personnes en zazen, ici

en Europe, est si surprenante et les postures si magnifiques ! Lorsque j'ai été nommé aux fonctions que j'occupe, je me suis dit que je devais me consacrer spécialement à l'échange culturel. Or, l'échange culturel au plus haut niveau, c'est ici que je le trouve. Une chose est certaine : je repars différent de ce que j'étais en arrivant ici. »

M. Tasuhiro Fukuda, attaché de l'ambassade du Japon à Londres, moine zen, devient l'assistant de Sensei en Angleterre pour la branche Sôtô zen. Il participe avec son épouse à la session de Masseube en 1976. Voici ce qu'il écrit à maître Deshimaru après son retour : « Je suis très impressionné par votre camp d'été. Il y a quinze mille temples zen au Japon. S'ils rassemblaient chacun autant de monde pour faire zazen, comme les Européens, il y aurait une grande révolution spirituelle au Japon qui deviendrait autre chose qu'un animal économique. L'esprit du Mahâyâna, l'esprit de compassion pourrait se répandre dans le monde entier. »

Le premier voyage de la sangha au Japon

Du 20 mai au 8 juin 1974, Sensei emmène au Japon cent dix disciples pour la première fois. Il désire faire découvrir l'univers du Zen dans le milieu japonais et montrer le dynamisme des Européens concernant sa mission. La même année sort le livre *Zazen*¹. Par la suite, ses autres ouvrages seront publiés au rythme de deux par an. C'est pour répondre aux besoins grandissants de ses disciples que Sensei écrit ses commentaires sur les enseignements des différents patriarches. Il élabore également des livres plus accessibles pour le grand public qui désire découvrir le Zen dans son ensemble. Les prémices de reconnaissance et de respect commencent à se faire ressentir de la part des autorités de l'école du Zen Sôtô au Japon. Les moines des temples et les étudiants des différentes universités sont très impressionnés par les postures immobiles et stables des moines occidentaux. Durant ce voyage, Sensei est sollicité par l'un des plus grands sculpteurs japonais pour servir de modèle en posture de zazen. Cette œuvre grandeur nature sera placée juste

derrière son maître Kôdô Sawaki, à l'entrée du grand amphithéâtre de l'université de Komazawa.

Lors d'un entretien avec les professeurs de cette même faculté, Stéphane Thibaut pose cette question : « Dans la religion, et plus particulièrement le Zen, quel est le plus important, la foi ou la pratique ? » La plupart des professeurs restent silencieux. L'éminent professeur Mizuno, président de l'université, répond : « La foi est plus importante que la pratique. » En guise de réponse, Stéphane lui rétorque : « Dans le Zen de Dôgen, il est écrit que la pratique de zazen est plus importante. » Le professeur Tanaka dit alors : « Effectivement, la pratique me semble plus importante que la foi. » Sensei n'intervient pas dans la discussion, mais dira plus tard à ses disciples : « La pratique et la foi sont unité. Les deux ne peuvent être séparées ; elles sont comme le recto et le verso d'une même feuille de papier. » Il ajoutera plus tard : « Il faut faire attention, la foi peut relever du domaine de l'imagination et de la pensée. Zazen n'est en rien une méditation de l'imagination, de la contemplation, du recueillement. Nous devons pratiquer par la posture de l'action. »

Une jeune nonne japonaise demande également : « S'il vous plaît, donnez-moi la paix véritable, enseignez-moi la vraie paix de l'esprit, la foi.

– Vous êtes jeune, répond-il, vous n'avez pas besoin d'obtenir la paix : vous devez être anxieuse maintenant et vous occuper des autres. » Il commentera par la suite : « Tout le monde veut être joyeux et serein par égoïsme. Ce n'est pas la peine. Mieux vaut être anxieux. Des femmes devenues nonnes ont une vie paisible dans les temples, on les respecte, on leur offre des fuse ; elles veulent vivre en paix et en plus elles veulent obtenir la sérénité. Ce n'est pas la peine. C'est égoïste. »

Suite à ce voyage, Sensei est nommé *kaikyosokan**, représentant de la Sôtôshu Shûmuchô. Afin de donner une légitimité à sa mission, il fait enregistrer certains disciples tels Michel Bovay, Pierre Crépon, Évelyne de Smedt, Liliane Najjar et Katia Robel.

Après son départ pour le Japon, des jeunes disciples se défoulent, délivrés du poids de l'éducation et de l'autorité parfois pesante. Ils seront enfin tranquilles, disent-ils, et pourront faire à peu

près ce qu'ils veulent durant plusieurs mois ! La même expression de contentement s'exprimera pour fêter le retour du maître, mais pour les raisons inverses. D'autres, plus mûrs, pensent que c'est le moment de prendre conscience que le Zen va bien au-delà d'un attachement envers le maître. D'autres encore profitent de cette occasion pour asseoir leur personnalité et s'affirmer en tant que responsables. Mais certains disciples arrivent au dojo, disent : « Sensei n'est pas là ! » et repartent vers leurs occupations sociales. Et ce sont les mêmes qui se précipitent à l'aéroport pour l'accueillir... Lorsque Sensei revient du Japon, il exprime un certain mécontentement envers ses disciples : « Je remarque que lorsque que je suis en voyage, il y a des disciples qui s'investissent et d'autres qui ne viennent pas au dojo, cela est totalement anormal ! Beaucoup veulent des postes, des responsabilités, mais ne comprennent absolument pas mon enseignement. » Sensei ne comprend pas cette situation, car la finalité, dit-il, c'est bien que les disciples deviennent libres par eux-mêmes, et se libèrent entre autres du maître par la pratique.

En 1975, Claude Durix accompagnait Sensei lors de son voyage au Japon : « À son arrivée à l'aéroport de Tokyo, Sensei est accueilli par plus de deux cents personnes. Parmi eux se trouvent l'adjoint direct d'Iwamoto Zenji, chef du Zen Sôtô, son assistant et un moine brandissant fièrement un grand étendard violet de son temple, le Sôji-ji de Tsurumi, près de Yokohama. Est aussi présent Yuno Sensei, professeur d'arts martiaux auprès des fils de l'empereur, ancien disciple de Kôdô Sawaki et aujourd'hui de maître Deshimaru. Les photographes de presse, les journalistes et la télévision assistent aux applaudissements et acclamations de la foule. Le délégué d'Iwamoto Zenji salue le travail effectué par Sensei en précisant qu'il est le seul maître zen autorisé à enseigner officiellement en Europe. L'un des témoignages les plus émouvants est celui d'une jeune femme, petite-nièce de Kôdô Sawaki, qui rappelle l'affection que le maître avait pour son disciple Taisen Deshimaru et la manière dont il parlait toujours de lui comme de son successeur. Yuno Sensei me fit cette confidence : "Quelle chance

vous avez ! Si nous pouvions, nous au Japon, avoir deux ou trois maîtres de cette classe ! Et même un seul, cela suffirait !” »

La remise du shihô

Certains Japonais l’admirent, tels Iwamoto Zenji ou encore Niwa Zenji, responsable du prestigieux temple d’Eihei-ji et chef de l’école Sôtô, mais également Okamoto Rôshi, le supérieur du temple de Teisho-ji. Celui-ci lui remet un petit temple qu’il nomme Seikyû-ji (temple de la Pureté éternelle), situé près de Saku à l’occasion de la cérémonie officielle de la transmission ou shihô de Sensei, célébrée en 1975 par Yamada Reirin, abbé de Hon Zan Eihei-ji, le soixante-quinzième Zenji-sama de la lignée de maître Dôgen². Sensei dit : « Je reçois le shihô officiel de Yamada, le chef d’Eihei-ji, mais mon vrai maître fut Kôdô Sawaki, qui me transmet le ketsumyaku d’ordination de moine. Je fais donc partie de la lignée de Meiho Sotetsu, alors que sur le papier officiel qui vient du quartier général du Sôtô, j’appartiens à la lignée de Gazan. On retrouve les mêmes complications autour de maître Kôdô Sawaki et de Daichi lui-même, qui reçut l’ordination de Maître Kangan avant de recevoir le shihô de Meiho Sotetsu. »

Yamada soutient inconditionnellement la mission de Sensei lors de sa venue en Europe et a fait de lui officiellement son seul et unique disciple. Les deux hommes s’aiment beaucoup et s’écrivent de nombreuses lettres. Sensei raconte un jour : « De Kôdô Sawaki, je n’avais reçu, juste avant qu’il ne meure, que l’ordination de moine. Il m’avait dit : “Je ne puis vous donner mon shihô, mais je vous donne mon ketsumyaku.” Or, le plus vieux disciple de Kôdô ne l’a pas envoyé à la Sôtôshu Shûmuchô et cela n’a pas été enregistré. Mais je l’avais très exactement reçu de Kôdô Sawaki. Cela posait de sérieux problèmes au quartier général. Ensuite, quand je suis devenu célèbre, beaucoup de grands maîtres ont voulu me le donner. J’avais le choix, alors j’ai choisi : ce fut Iwamoto Yamada Zenji. »

Okamoto Rôshi, l’ami proche de Sensei qui avait beaucoup œuvré pour sa mission depuis le Japon, déclare solennellement :

« Que les Européens ne fassent pas l'erreur de douter du Zen de Sensei, car ce Zen est le plus pur, et il est actuellement le plus grand maître zen du Japon. Maître Deshimaru crée toujours à partir de la nature, de la poésie et du sentiment religieux. Mais cette création, fraîche et neuve, a de fortes racines, car Sensei suit le système cosmique en abandonnant sans cesse toutes choses. Je cite ce poème japonais célèbre :

“Le vrai particularisme, la véritable créativité,
c'est l'universel,
et l'universel est la création universelle.” »

Grâce à la reconnaissance de la Sôtôshu Shûmuchô, les temples les plus prestigieux du Japon l'accueillent volontiers et les portes qui étaient closes lui sont dorénavant grandes ouvertes. Sensei se lie également d'amitié avec le supérieur du temple de Nishi Hongan-ji, chef de l'école Nembutsu du Japon (l'école de la Terre Pure d'Amitabha, ou Amida en japonais). Celui-ci vient lui rendre visite à La Gendronnière en 1980. Le responsable du Rinzaï dit de lui : « Il est le plus grand maître actuel. C'est un disciple de Kôdô Sawaki. » Lorsqu'un voyageur européen rencontre le responsable d'un temple japonais, celui-ci lui confie : « Pourquoi venir jusqu'ici ? Il n'en est nul besoin, vous avez un véritable maître, chez vous en France. Il est très fort et très drôle. »

La visite de Shuryu Narita Rôshi

Shuryu Narita Rôshi, un autre élève de Kôdô Sawaki, assiste à la session de Val-d'Isère courant août 1977 et prononce un petit discours avant de retourner dans son pays : « Jamais au Japon je n'ai assisté à une telle sesshin, si pleine de ferveur, d'élan, de sincérité... Dans tout le Japon, j'expliquerai, je ferai connaître comment maître Deshimaru répand le vrai Zen en Europe, et pas seulement en Europe, dans le monde entier. »

Il fait également part de sa profonde déception concernant le temple d'Antai-ji, temple de Kôdô Sawaki, au Japon : « Certains disciples s'y sont trompés en voulant suivre celui qui lui a succédé

comme chef (Uchiyama Kôshô) et qui n'a pas trouvé mieux, pour prouver sa sincérité et sa foi, que de vendre le temple ! C'est profondément triste ! Même la tombe de Kôdô Sawaki ne s'y trouve plus. Quelle pitié ! J'ai visité Antai-ji dernièrement, plus rien n'en subsiste. Kôshô était véritablement fou ! Vous seul continuez le vrai Zen en Europe. Aussi je désire attester du vrai et du pur Zen de maître Kôdô Sawaki, continué par son disciple Taisen Deshimaru. »

Puis il remet à Sensei le plus grand kesa à vingt-cinq bandes transmis depuis vingt-huit générations de maître à maître et remis au temple de Todenjo par maître Kôdô Sawaki : « Aussi, maintenant, je vous transmets par mon maître Kôdô Sawaki ce kesa qui est la véritable essence du Zen. Je vous en prie, répandez-le et rendez-le prospère pour toute l'humanité. Pour l'essence et l'amour de la famille du vrai Zen, pour notre maître Kôdô Sawaki, protégez et transmettez le vrai *Shôbôgenzô*, le vrai dharma. Je veux vous dédier ceci pour votre mission non seulement en Europe, mais pour l'humanité du monde entier, que vous exaltiez le Zen de maître Dôgen, que vous sauviez l'humanité et que vous répandiez la paix dans le monde entier. »

Peu de temps avant la venue de responsables japonais à La Gendronnière, Sensei décide de changer la moquette du dojo. Aussitôt les disciples se mettent en charge de trouver une solution. Trois jours plus tard, les dignitaires posent le pied sur un velours neuf. Une fois de plus, dans l'urgence, Sensei a bousculé la pratique du quotidien en associant le matériel et le spirituel. Avec Niwa Zenji, Toei Kinbara Rôshi dira : « Je ne connais pas d'autre dojo sur lequel les appréciations soient aussi différentes que La Gendronnière. Beaucoup d'éloges et beaucoup de dénigrement. Pourtant, cela ne montrerait-il pas qu'il y a une activité de pratique assez grande pour frapper les yeux du monde ? Il est vrai que moi-même, j'ai quelques doutes sur un ou deux points, mais à la vue des trois cents personnes qui pratiquent ensemble un zazen extrêmement vigoureux, avec une posture tout à fait juste, j'ai la forte impression que le Zen européen a déjà formé son propre courant en l'espace de vingt ans, en gardant farouchement l'enseignement de maître Deshimaru. Zazen plein d'énergie, travail dans le jardin maraîcher,

construction du bâtiment, fauchage, couture du kesa... en tout cela, il n'y a personne qui ait l'air trop sérieux. Chacun se plaît au samu, en toute liberté. Je ne peux pas m'empêcher de m'étonner de la très grande différence avec la vie trop austère des monastères japonais. »

Un regard sans complaisance

Pourtant, peu de moines japonais trouvent grâce aux yeux du maître. En tant qu'homme, il a une profonde sympathie pour la plupart d'entre eux mais, dit-il, ils font partie d'un système qui les étouffe de l'intérieur. À l'image de Kôdô Sawaki, il a pour lui cette immense liberté qui lui permet de s'exprimer comme il l'entend.

« Ce n'est pas tellement lucratif d'enseigner zazen, alors que les cérémonies font gagner de l'argent. C'est joli, les cérémonies, cela nourrit bien. Zazen, c'est difficile. C'est pourquoi je vais au Japon, je fais des conférences et cela influence les Japonais. Si je restais longtemps à Eihei-ji, peut-être que cela changerait. Mais les jeunes moines n'aimeraient pas tellement cela. Mon maître n'a jamais eu de temple, sauf à la fin, et il l'a donné à ses disciples. Au Japon, il y a beaucoup de protecteurs de temples. On est toujours en train de faire des cérémonies pour les membres de la famille du protecteur qui meurent : un mois, deux mois, trois mois, l'année d'après. Il faut toujours continuer et le moine est trop occupé pour faire zazen et avoir d'autres activités. C'est pourquoi le bouddhisme au Japon a décliné. C'est pourquoi mon maître ne vivait pas dans un temple. "Vous pouvez rester en Europe, mais vous devez avoir un temple", disent-ils. D'accord, mais un temple au Japon sans protecteur ! J'ai reçu Seikyû-ji cette année. Si vous voulez y aller, il est pratiquement vide ! Je ne veux pas vivre dans un temple, je veux être libre. Je ne veux pas être un moine de cérémonie. Bien sûr la cérémonie est nécessaire, mais ce n'est pas l'essence. Zazen est l'essence, l'esprit même. Si personne ne pratique, il est enterré. »

Toutefois Sensei concède un minimum de rites, souvent sous forme d'attitudes gestuelles : « Les Européens n'aiment pas beaucoup les rites. Mais zazen sans *raihaï** (se prosterner et réaliser

l'essence de la Voie) est pareil au yoga ou à la gymnastique. Raihai est absolument nécessaire. C'est ce qu'écrit Dôgen dans le huitième chapitre du *Shôbôgenzô*. En vous prosternant, vous pouvez obtenir la moelle du maître. Sans le respect envers le maître, il n'y a pas de Zen. Les Européens n'aiment pas trop se prosterner. Mais raihai n'est pas une prosternation pour Dieu. Cela signifie devenir unité avec le divin, et ainsi la nature humaine devient ku, vacuité. »

Seikyû-ji

Avant qu'on ne le donne à Sensei, le petit temple de Seikyû-ji était tenu au siècle dernier par un réfugié venant de Chine. L'ensemble est composé d'un dojo relativement petit, tout en longueur. Attenantes aux bâtiments se trouvent quelques pièces d'habitation, dont une cuisine et une salle servant de réfectoire. Les pièces sont séparées par des portes à glissière, dont les carreaux sont en papier opaque traditionnel. Quelques objets de style chinois sont restés en place depuis l'époque de l'arrivée de ce moine, dont on ne connaît pratiquement rien de l'histoire. Par la suite, Sensei calligraphiera lui-même les poutres de son temple, aidera à la construction, agencera les locaux. Plus tard, il sera également responsable d'honneur du temple de Teisho-ji au Japon.

Anne Bouloc témoigne d'un séjour au temple de Seikyû-ji : « Lors de mon deuxième voyage au Japon avec maître Deshimaru en octobre 1979, nous sommes allés au temple de Sensei dans des conditions de confort très aléatoires. On était habillés n'importe comment, pas propres, car pour se laver c'était difficile. Les notables du coin sont venus, un matin, pour présenter leurs hommages à maître Deshimaru. Ils avaient même trouvé une baguette de pain pour nous faire plaisir. On était sales, pas peignés, débraillés et je pensais qu'on allait se faire réprimander par Sensei, mais pas du tout. Dans le dojo, il était intraitable parce qu'il voulait que les règles du Zen soient respectées et que l'enseignement du Bouddha passe, mais en dehors il était très libre. Il n'exerçait aucune pression parce qu'il respectait la liberté d'autrui. Il était suffisamment libre pour

qu'on ne lui fasse pas honte. Vis-à-vis des notables du coin, il s'en moquait, il était libre de tout... »

Sensei devient le cinquante-troisième abbé de la province de Nagano. À la cérémonie organisée pour sa remise de fonction, des personnalités sont présentes, ainsi que tous les moines du district. Sensei se tient aux côtés d'Iwamoto Zenji du temple de Soji-ji. Voici un extrait du discours prononcé : « Vous, maître, vous avez quitté le Japon pour la France il y a maintenant plus de sept ans. Vous êtes parti seul, sans le moindre bagage. Vous êtes le premier à avoir répandu en Europe le véritable esprit du bouddhisme Mahâyâna. C'est un événement historique, un grand succès, une grande œuvre missionnaire. Depuis que vous avez reçu le certificat de transmission du vénéré maître Kôdô Sawaki, mû par la seule pratique de *shikantaza*, et à partir d'aujourd'hui au temple de Seikyû-ji, à Saku, vous commencez vraiment à faire tourner pour tous les Japonais la roue du dharma du Bouddha. Cette installation d'un maître dans son temple et le *kessei* (à l'origine, sesshin de quatre-vingt-dix jours) sont la plus grande et la plus haute cérémonie, non seulement dans le Zen Sôtô, mais partout au Japon. L'instruction éminente que vous donnez à vos disciples et votre pratique profonde et subtile ouvrent à tous les fidèles de ce temple et à toute l'humanité la porte du vrai dharma et leur montre la grande voie de l'amour universel. Nous souhaitons que votre mission contribue à créer l'harmonie entre les nations et leurs représentants en ce monde. »

Sensei reçoit l'autorisation de porter, lors de ce cérémonial, la robe rouge, symbole du plus haut degré des maîtres : « Seulement pour ce jour-là, dit-il, c'est obligatoire. » Une aristocrate japonaise lui fait don de ce vêtement, qu'il refuse aimablement en disant qu'il ne porte en Europe que la simple robe noire des moines.

Alain Cassan était présent : « Il fallait voir comment Sensei faisait les cérémonies au Japon, c'était clownesque, parce qu'il s'en foutait. Il jouait le jeu, puis il nous faisait des clins d'œil, et en même temps, il était complètement sérieux sur le moment... Sensei a toujours dit que le Zen n'était pas une religion. »

Doshu Okubo est le président de l'université zen Tohoku Fukushi, à Sendai ; rôshi et docteur en littérature, il est le plus grand spécialiste en ce qui concerne Dôgen au Japon. Il rapporte qu'il y a près de quinze mille temples appartenant à l'école Sôtô dans son pays, faisant d'elle seule la plus grande école du bouddhisme. « Malheureusement, beaucoup d'entre eux ne retiennent que la forme extérieure de l'enseignement de Dôgen. Il n'est pas exagéré de dire que la plupart des disciples authentiques de Dôgen vivent en dehors des temples établis », précise-t-il. Il ajoute que maître Deshimaru est l'exemple du moine qui vit hors du Japon et de ses temples, cherchant la fleur réelle du Zen de Dôgen dans un environnement totalement différent.

En effet, Sensei est très sévère envers l'aspect ostentatoire du Zen que mettent en avant les responsables japonais, tels les cérémonies, les sùtras, les rituels pour les morts, les statues, les ornements sacerdotaux. Il répète avec Kôdô Sawaki que les rôshi sont des moines professionnels, qui ne sont pas vraiment animés par une vocation. Certains prélats, du coup, le critiquent ouvertement et, lorsqu'un membre de la sangha qui n'est pas réellement en contact avec Sensei leur rend visite, il en repart décontenancé et prétexte souvent de cette déception pour arrêter la pratique peu de temps après...

La Sôtôshu Shûmuchô

Lors d'un mondô, un disciple demande : « Y a-t-il une différence entre le Zen de Kôdô Sawaki, votre maître, et le Zen de la Sôtôshu Shûmuchô au Japon ?

- C'est pareil.
- Je pensais que le Zen de Kôdô Sawaki était plus dans le monde ordinaire, le monde du travail...
- Exactement. C'est pourquoi je suis venu ici. Je n'aime pas tellement les cérémonies. Je continue l'enseignement de Kôdô Sawaki. Chaque maître est différent. Les caractéristiques sont différentes. Si mes disciples deviennent des maîtres, ça changera encore. Mais la véritable essence doit être transmise. Par exemple,

zazen, la posture, la façon de penser, il faut que ce soit très exactement transmis. Il faut suivre la tradition. Mais la méthode d'éducation change. Pour chacun, c'est différent. S'il s'agit d'un homme ou d'une femme, d'un jeune ou d'un vieux, des personnes de pays différents, etc., le visage est différent, le karma également. Pour moi, ce n'est pas très difficile. Mais enseigner au Japon est désormais plus difficile pour moi. Les Européens sont mieux, ils ne sont pas compliqués. »

Sensei dira par la suite : « Hier, j'ai reçu une nouvelle du Japon me confirmant que ceux qui sont déjà enregistrés comme moines pourront devenir de vrais maîtres rôshi, sans avoir à séjourner à Eihei-ji ou Soji-ji. Dès maintenant, vous serez disciples de Parizan Bukkoku Zenji (le dojo de Paris). Si vous continuez zazen et si je le permets, vous passerez toutes les étapes : shuso, chef de temple, rôshi... Tout est possible. Ce changement de système est tout à fait historique. Le temple de Paris a maintenant une grande autorité. Si les degrés, les classes ne sont pas si importants pour le vrai Zen, dans la société cela aide à répandre ma mission, c'est un moyen. »

Lors d'une visite officielle de la Sôtôshu Shûmuchô à La Gendronnière, Niwa Zenji Rôshi, le plus haut responsable de l'organisation, est très impressionné par la pratique qu'a instaurée Sensei en Europe. Celui-ci déclare à la suite de plusieurs autres maîtres japonais : « Deshimaru est le Bodhidharma des temps modernes : parti de rien, il a réussi à s'entourer d'une véritable sangha incluant des disciples particulièrement motivés et assidus. » C'est un terme qui reviendra régulièrement dans la bouche des officiels. Il traduit bien la démarche et la personnalité de Sensei. Lorsque qu'un missionnaire sort du Japon et réussit à introduire le Zen sur un autre continent, cette comparaison est une reconnaissance majeure de la part des autorités du Zen japonais.

En règle générale, les hauts dignitaires de la Sôtôshu Shûmuchô manifestent dans les relations une apparente modestie et de la délicatesse. Ils ont un esprit fin, subtil et respectueux. Ils semblent être le contraire des pratiquants occidentaux, qui ont une approche parfois plus abrupte des relations humaines. Par la suite, le rapprochement avec les dignitaires japonais de certains disciples

accentuera la formation de ces derniers. Les responsables japonais s'expriment souvent avec douceur en y mettant les formes. Lorsque les officiels disent que les moines occidentaux sont forts et intelligents, c'est qu'ils manquent de discrétion et de modestie. S'ils continuent en disant qu'en étudiant le Zen ils seront certainement plus délicats et doux, c'est qu'ils ne le sont pas pour le moment...

La tradition japonaise nous dit qu'un cadeau reçu représente le millième de la dette dont le receveur est redevable envers le donateur. Ainsi, chaque don ne fait qu'entraîner d'autres manifestations de bonté mutuelle, accompagnées d'incitations supplémentaires à rendre cette intention.

Cordiale indépendance

Le but de Sensei est d'officialiser la transmission par la Sôtôshu Shûmuchô et de pouvoir l'offrir à ses disciples en Europe. Mais Sensei tient particulièrement à son indépendance vis-à-vis de la « maison mère », tout en désirant également être reconnu officiellement par celle-ci. Il pense et répète constamment qu'il serait particulièrement négatif d'envoyer ses disciples au Japon car ils en reviendraient formatés, gonflés d'arrogance et exigeraient des postes dignes de leur « savoir ». La transmission ne serait plus naturelle, « d'esprit à esprit », comportant une relation maître-disciple forte, constante jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre.

« J'ai rencontré beaucoup d'étudiants, la plupart d'entre eux étaient américains ; ils vont à Kyoto, à Nara. Je reçois de nombreuses lettres me disant : "Je veux aller au camp d'été, mais je désire également me rendre au Japon pour étudier d'une manière plus approfondie le Zen dans les temples japonais, ceux de Kyoto... Je désire apprendre la macrobiotique, la culture japonaise..." C'est complètement stupide. Vous ne devez pas chercher au loin ce qui est à vos pieds. "Je voudrais visiter le Japon, rencontrer de grands maîtres dans de grands temples zen... Le dojo ici est tout petit." Mais, si vous y allez une fois, vous verrez que le dojo de Paris est le meilleur, qu'il y règne une forte atmosphère et que les disciples de Deshimaru ont de belles postures. Le chef du Zen Sôtô a dit :

“Deshimaru Rôshi est le Bodhidharma des temps modernes. Vous avez beaucoup de chance d’être ses disciples et vous êtes très heureux.” Ses paroles n’étaient pas de la diplomatie. Mais tant que vous n’êtes pas allés au Japon, vous ne le croyez pas complètement. J’ai remarqué que lorsque j’introduis quelqu’un dans un temple japonais et qu’il y séjourne un peu, il finit toujours par se tromper. Autrefois, lorsque l’on me demandait la permission de rester dans un temple japonais, je répondais : “Comme vous voulez.” Maintenant, je dis : “Vous êtes idiot. Mieux vaut faire des sesshin en Europe et venir au dojo.” D’après les expériences passées, j’ai constaté que les gens deviennent pires après un séjour en ces lieux où, bien sûr, on peut trouver l’essence du Zen mais enfouie sous beaucoup de décorum. Faire zazen, seulement s’asseoir, shikantaza, suffit. Lorsque je suis arrivé en France, par exemple, je n’ai jamais dit : “Vous devez apprendre l’*Hannya Shingyô*.” Mais les pratiquants ont commencé à faire zazen, ont suivi. Quelqu’un a tapé ce sùtra à la machine et l’a donné aux autres. Puis, progressivement, naturellement, inconsciemment, automatiquement, tout le monde l’a chanté. Dôgen, qui possédait les caractéristiques japonaises – la délicatesse, la finesse... –, l’a beaucoup ressenti lors de son voyage en Chine. Lorsqu’il rentra au Japon, il voulut revenir à un Zen pur, délicat, simple, tel que le Bouddha Shakyamuni, sous l’arbre de la bodhi, l’avait transmis à travers la posture de zazen. Cette simple méditation résout tout. Mais on a toujours tendance à perdre l’essence des choses. »

Cela ne l’empêche pas de proposer à Jean-Bernard Rasting d’aller passer un an à Soji-ji, où la vie est moins difficile qu’à Eihei-ji car il désire que l’un de ses disciples connaisse la pratique de temple. Ce genre de vie semble convenir au pratiquant, mais le projet n’aboutira pas à cause du décès de Sensei. Lors d’un voyage au Japon, Sensei accompagne une disciple dans un temple de moniales où ils restent quelques jours mais, rien qu’en regardant le visage de la responsable, elle renonce et se tournera vers les Tibétains.

De leur propre gré ou envoyés par une association, certains étrangers séjournent pour un temps plus ou moins long auprès d’un

maître japonais et repartent diplôme en poche, moyennant quelques subsides pour le temple. De retour en Europe, ils se targuent auprès de leurs disciples (souvent de fraîche date) d'une relation étroite avec leur maître japonais, pratiquant dans un temple prestigieux. Ces personnes s'autoproclament maîtres de la transmission, de la tradition, et officient dans une attitude bien éloignée de l'esprit zen des patriarches. Chacun y trouve pourtant son compte : les pratiquants récents peuvent prendre place auprès d'un « maître » et celui-ci se trouve reconnu auprès de leurs jeunes disciples qui n'auraient de par leur pratique récente qu'une place subalterne auprès de maîtres plus anciens. Déjà à cette époque, Sensei est très sévère concernant ces personnes désirant « faire carrière » en passant par le Japon : « Maintenant le Zen est ici, je vous l'ai apporté. Nul besoin d'aller le chercher au Japon. »

Kojun Kichigami Oshô raconte : « Sensei n'est pas un moine de temple, à l'image de son maître. Kôdô Sawaki connaissait toutes les règles, cérémonies, mais ne les a jamais enseignées à ses disciples. Ses sesshin dans les montagnes de Nagano étaient constituées de civils engagés, non de moines professionnels. Ils se sont toujours tous deux considérés comme extérieurs au système, mais gardant une relation d'entente amicale avec celui-ci, faite de reconnaissance réciproque. »

Le dernier voyage

En octobre 1981, Sensei retourne au Japon une dernière fois avant son retour définitif pour la parution de ses deux derniers livres : *Nihonjin Ni Katsu* (Kwatz aux Japonais) et *Zen et self-control*, écrit en collaboration avec le professeur Ikemi. Le deuxième ouvrage remporte un franc succès dès sa parution et touche un vaste public de chercheurs et d'intellectuels. Sensei est accueilli dans son pays avec les honneurs par la presse et les différentes institutions religieuses du pays. Sa mission en Europe est pleinement reconnue et le maître considéré comme une sommité incontournable. À cette occasion, de nombreux articles et interviews paraissent dans les plus grands journaux. L'arrivée de Sensei au Japon est annoncée

dans la rubrique « Événements » du *Asahi Shimbun*, le quotidien au plus gros tirage. De larges extraits de ses interviews sont publiés dans le magazine *Bungei Shunju* où le professeur Yakushiji de la Nippon University écrit : « Les Parisiens aiment le Zen. » Dans un long article, le premier d'une série de quinze parus dans le magazine médical *Watashi no kendo*, la première page titre : « Taisen Deshimaru, un renouveau tonifiant à nos médecines inaptées et à nos cultes vieillies. C'est un moine de cette envergure que le Japon attendait. » Le *Yukan Fugui*, grand quotidien japonais, publie un éditorial d'une page sur « Deshimaru, le seul vrai religieux du bouddhisme actuel ». Un magazine féminin très célèbre au Japon consacre son numéro de la nouvelle année à Sensei. Celui-ci commente alors : « Ils ont voulu donner un nouvel aspect au journal et l'ont intitulé : "Qui est un vrai religieux ? Qui est vraiment en bonne santé ?" Je suis la première personne désignée comme celui qui soigne d'abord l'esprit ! C'est très intéressant. Et ils concluent : "Le nouveau siècle attend d'être appréhendé comme le fait ce moine. Le monde attendait la venue d'un tel moine." Je crois que les Japonais commencent à comprendre. Après quinze ans ! Au début, ce n'était que critique et jalousie. Ce journal juge sévèrement les moines japonais qui ne peuvent plus enseigner le zazen et qui disent que ce qu'aiment les Européens, ce sont les antiquités japonaises. C'est stupide ! Ce magazine et d'autres reflètent mon enseignement... »

Au sommet de l'État

Sensei est sollicité pour des entretiens privés auprès de sommités japonaises et rencontre le Premier ministre d'alors. Il racontera : « Hier, j'ai rencontré le Premier ministre japonais Zenko Suzuki, qui est un ami de François Mitterrand. Il m'a dit : "Je sais que vous avez de nombreux disciples en Europe et que vous avez introduit la véritable essence spirituelle du Zen. Le gouvernement devrait vous donner un prix. Je fais aussi partie du Zen Sôtô. – Vous devriez nous aider, répondez-je. – Je ferai une cérémonie lorsque vous mourrez, dit-il. – Ne mourez pas avant moi !" Si les Premiers

ministres et les présidents faisaient zazen, la crise mondiale s'atténuerait. »

Sensei anime également une conférence au Parlement organisée par l'association des anciens ministres et diplomates japonais. Le professeur Yoshida, qui fut longtemps ambassadeur aux États-Unis et se consacre aux études des religions, M. Iwaka, ancien ambassadeur de Chine, M. Yasuo Fukuda et Kakuei Tanaka, anciens Premiers ministres, sont parmi les personnes les plus représentatives de l'assemblée. Le sujet abordé est « La paix dans le monde, ainsi que la réalisation de l'homme en tant qu'homme véritable ». Sensei est aussi accueilli dans la première université nipponne d'obédience zen. Trois mille étudiants prennent place avec leurs professeurs dans l'amphithéâtre. Sensei développe le fait que l'être humain se repose trop souvent sur le fonctionnement du cerveau gauche et du néocortex. Cela finit par devenir un obstacle à l'épanouissement harmonieux de l'esprit et un frein au jaillissement de l'intuition.

L'hommage des plus grands

Le responsable suprême de la branche bouddhiste Nembutsu, le révérend Otani, lui demande son avis sur la façon de créer un renouveau de la foi parmi les nouvelles générations de bouddhistes, moines et laïcs. « Je ne peux que regretter qu'il n'y ait pas un Deshimaru dans notre branche Nembutsu, comme il y a un Deshimaru du Zen », dit-il. Le révérend Otani lui confie qu'au Japon, comme ailleurs, les institutions d'envergure se sont sclérosées sous le poids de la bureaucratie, et le problème que rencontre le bouddhisme comme le christianisme en Occident est celui du vieillissement.

Horibe Myoko, alors jeune moine de Soji-ji, le deuxième temple le plus important du Japon, sollicite maître Deshimaru pour devenir son disciple. Voici un extrait de sa lettre :

« Nous respectons profondément la mission en Europe de Rôshi Taisen Deshimaru et le grand effort qu'il doit fournir jour après jour. Depuis le début de mes études, je suis intéressé par la mission et la progression du Zen. Aussi ai-je ressenti

intensément la portée du titre de votre livre *Zen et civilisation*. Dans le monde moderne et en particulier dans notre branche Sôtô, nous sommes trop indifférents, inconscients à l'égard des missions étrangères. Bien sûr ceci est mon opinion personnelle, mais je pense que notre branche Sôtô est demeurée assise paisiblement, sans rien d'autre, jambes croisées, sur les organisations traditionnelles de la longue histoire de la plus importante école des religions japonaises. Je comprends combien il est difficile de trouver un véritable maître dans notre vie de moine. Mais depuis mon époque d'étudiant, j'ai rêvé que je pourrais devenir disciple de Taisen Deshimaru Rôshi et pratiquer une vie sévère à ses côtés. Réaliser cet espoir serait la satisfaction de toute ma vie. Tel que je suis, je ne puis rien comprendre et ne connais pas les langues étrangères, mais j'ai fait le projet d'une grande aventure avec un grand maître à l'étranger, sans connaître la langue du pays ; j'espère pouvoir me dévouer complètement pour vous, toute ma vie.

Aussi, s'il vous plaît, permettez-moi, grâce à votre compassion généreuse, de réaliser mon espérance. Permettez-moi, je vous en prie, de pouvoir recevoir votre éducation.

Je dépose cette lettre à vos pieds.

D'un petit disciple, trois fois sampai. »

L'un des supérieurs du temple de Soji-ji, Ata Rôshi, en visite au dojo de Paris, déclare ouvertement : « Maître Deshimaru est le plus grand maître zen actuel avec le second supérieur du temple d'Eihei-ji. »

Dans le même temps, en France et spécialement à Paris, le Zen prend ses titres de noblesse. Il fait l'objet de longs articles dans des journaux « sérieux », avant que cela ne soit repris et vulgarisé plus tard par les médias, les publicistes, et le langage usuel. « Depuis quatorze ans, je parle sans cesse de mushotoku et d'hishiryô, commentera Sensei. Maintenant ce sont des termes qu'on emploie même dans les journaux français. Dans *Le Monde*, un journaliste en parle durant deux pages illustrées par un dessin humoristique qui montre le Bouddha Shakyamuni et une course de samourais à cheval qui abandonnent des pièces d'or. »

1- Repris par la suite en première partie de *La Pratique du Zen*.

2- Yamada, supérieur général du Zen Sôtô et président de la fédération bouddhiste japonaise, devait devenir le responsable principal du temple d'Eihei-ji, mais il mourra entre-temps et c'est Hata Egyoku Zenji qui le remplacera.

Science, philosophie et religion

« Il est aisé de traverser des forêts épineuses. Mais comme il est difficile de détourner son regard de l'éclat aveuglant du cristal qui, même la nuit, étincelle. »

Taisen Deshimaru

Scientifiques et intellectuels

Sensei insiste particulièrement sur l'un des points forts de son enseignement : ne pas faire de séparation entre le spirituel et le matériel. Il est séduit par les progrès techniques des différentes disciplines comme la physique, la psychanalyse et la neurologie. Durant ses kusen, il affectionne particulièrement les termes empruntés à la neurophysiologie. Son but est de faire comprendre aux Occidentaux que la science commence seulement à découvrir une partie de la vérité que les grands maîtres zen ont acquise il y a de nombreux siècles. La psychanalyse a quant à elle préparé la voie du Zen en Occident, en s'adressant à l'inconscient autant qu'au conscient. Mais l'inconscient du Zen n'agit pas au même niveau que celui de la psychanalyse, il est la réalité profonde des choses cosmiques, source du pouvoir infini de création. Constamment en relation avec les milieux philosophiques, artistiques et religieux, Sensei agit sur tous les fronts. Il est totalement ouvert à toutes les nouveautés susceptibles de faire évoluer et humaniser l'homme. À l'occasion d'une rencontre avec le professeur Gendling, célèbre psychologue de Chicago, il précise qu'il faut entrer dans le corps de

sagesse spécifique à chaque culture pour enfin dépasser toutes formes de connaissance, qu'elles soient orientales ou occidentales.

Ainsi, à ceux qui suivent Sensei, il apparaît clairement combien la transmission de son enseignement est un don fait à l'Europe. Les Occidentaux se trouvent, pour la plupart, en plein matérialisme et rendus étrangers à eux-mêmes par trop d'intellectualisme. Les personnes qui subissent malgré elles cette mutation recherchent une autre voie d'épanouissement. D'ailleurs, Sensei balaye d'un revers de manche l'intellectualisme et ceux qui s'y associent, et il met en garde contre toute forme de matérialisme dans lequel les enseignants et pratiquants pourraient tomber. L'intellectualisme « bouddhiste » dont certains maîtres se délectent n'a rien à voir avec le Zen, dit-il. Seul Dôgen, qui était un grand intellectuel, savait se mettre à la portée du plus simple de l'existence. « Mais qui se trouve au niveau de Dôgen ? » précise-t-il. En fait, Sensei est un intellectuel qui a l'intelligence de ne pas faire de l'intellectualisme.

« Les intellectuels ne sont ni vides ni pleins. Ils en savent juste assez pour être bruyants. Il faut faire de l'intellect un outil et un outil seulement. Quand j'ai dû entrer dans le milieu des affaires, faire face aux ambitieux et me montrer plus malin qu'eux, mes études ne me servirent alors à rien du tout. À l'époque de mes débuts dans le monde social, je me rendis chez Kôdô Sawaki, de passage à Soji-ji. Il incarnait l'image même du moine mendiant. Son expression était profonde, mais n'avait rien d'intellectuel. Si le maître me trouvait en train de lire, il me réprimandait : "Pas la peine de lire des livres ! Après samu, vous devez aller faire *takuhatsu* (la quête d'aumônes)." Quelquefois, je me cachais dans le bain pour continuer ma lecture. Au Japon les bains sont très profonds. Un jour, le maître me trouva et recouvrit le bain avec un couvercle en bois. Je ne pouvais plus lire du tout, ni même respirer. Pourtant, lorsque je visitais sa chambre, je trouvais celle-ci submergée de livre, de sûtras et d'ouvrages multiples dont, pour la plupart, je ne comprenais même pas la signification. "Vous avez lu tous ces livres ?" lui demandai-je surpris. Je le priai de me les prêter, mais il répondit aussitôt que c'était sans utilité, que mon désir ne correspondait qu'à un caprice enfantin.

J'obtins le satori à ce moment-là. Ma pensée subit une révolution totale ; tout mon être rejeta le savoir emmagasiné pendant plus de dix-sept années comme une nourriture indigeste. Ce fut la destruction soudaine de mes connaissances, tout s'effritait, le bouleversement était absolu. Tout mon être adhéra d'emblée à l'enseignement de Kôdô Sawaki. "La connaissance n'est pas la sagesse", disait-il. La vraie connaissance doit être exempte de toute connaissance, sans catégorie, ni philosophique ni scientifique, au-delà de la connaissance. C'est cette compréhension du Zen que je veux diffuser en Europe. Sans l'expérience de zazen, on ne peut donc que philosopher sur le Zen, sans en comprendre ni connaître l'authentique dimension. Le Zen est le barreur, il montre la voie. Nos années de vie sont difficiles, il faut tourner notre regard vers l'intérieur, réaliser la révolution spirituelle. Les séminaires, discussions, interactions avec les scientifiques sont très enrichissants pour l'évolution du bouddhisme et les différentes approches religieuses. »

Expériences neurologiques

Sensei se prête avec enthousiasme à des expériences menées par le professeur Yujiro Ikemi, fondateur de la Japanese Society of Psychosomatic Medicine. Pour la première fois, un religieux accepte de se mettre des électrodes afin de faire connaître les effets de la méditation sur le corps et le cerveau. Une fois de plus, Taisen Deshimaru est un précurseur dans ce domaine. Par la suite, nombre de moines de différentes obédiences renouvelleront ce genre d'expérience avec succès. Le professeur Ikemi pratique zazen avec Sensei, et ils publieront ensemble le livre *Zen et self-control*.

« Ce qui m'a le plus impressionné, c'est le kusen de maître Deshimaru. Il fut très court, mais il m'a permis d'obtenir le satori. Il a dit : "Zazen est mushotoku", sans profit, sans bénéfice, et aussi : "Zazen, c'est revenir à la condition normale, originelle, fondamentale." Ces deux expressions très courtes, "sans bénéfice" et "condition normale", m'ont impressionné au plus haut point. En entendant cela, je me suis dit : "C'est la vraie religion." La plupart

des religions, le Zen y compris, sont à la recherche d'un but, d'un objet de foi : Dieu, Bouddha, le satori... On cherche à devenir spécial. Seul le Zen de maître Deshimaru prône le retour à la condition normale du cerveau. Mes doutes concernant les religions traditionnelles ou nouvelles ont été résolus au-delà de toute expression, et j'ai obtenu une compréhension profonde de la méthode permettant de guérir les maladies psychosomatiques. » Le professeur Ikemi conclut son livre comme suit : « Chacun de nous possède en lui le besoin de vivre selon sa vraie nature : par la pratique de zazen qui normalise les fonctions cérébrales, il devient possible de retrouver la santé du corps-esprit. Réaliser cela, c'est atteindre la joie suprême de l'être humain. (...) La plus grande partie des expériences réalisées pendant la pratique de zazen utilisent la technique de l'électro-encéphalographie ou EEG. Grâce à cette méthode, on peut enregistrer l'activité électrique de la surface du cerveau. Mais les renseignements obtenus sont globaux, puisqu'ils correspondent à l'activité de milliers de neurones présents dans la région où est réalisé l'enregistrement. On peut facilement reconnaître les types de tracés correspondant à différents niveaux de vigilance. Il en résulte que la veille active ou les opérations intellectuelles s'accompagnent d'un EEG peu ample et de rythme rapide, alors que le sommeil est caractérisé par des ondes lentes, amples et irrégulières. La veille relaxée s'accompagne d'un EEG typique, constitué par des bouffées d'ondes régulières, assez amples et d'une fréquence comprise entre celle de la veille active et celle du sommeil que l'on appelle rythme alpha. Normalement, ce rythme alpha s'observe chez les sujets dont les yeux sont fermés, il est transitoire entre l'endormissement et un tracé de veille. Chez les sujets en zazen, on observe systématiquement la présence d'un rythme alpha stable alors que les sujets ont les yeux ouverts et sans qu'il y ait ensuite d'endormissement (évitée par le maintien de la posture). De plus, une analyse fine de ce rythme alpha montre qu'il évolue chez les sujets expérimentés en zazen. Il est plus ample et moins rapide, et parfois apparaissent des épisodes de rythme thêta, encore plus lent et régulier. Les pratiquants interrogés sur le vécu mental concomitant à ces périodes de thêta relatent une sensation

de calme profond et un sentiment de bien-être intense. Chez les sujets ordinaires, la présentation d'un signal bref (un "clic" par exemple) provoque un arrêt du rythme alpha qui est remplacé par le rythme bêta. Si le clic est répété plusieurs fois, peu à peu la réaction de l'alpha diminue, et le clic ne provoque plus aucune interruption : il y a accoutumance à la réaction d'arrêt. Par contre, chez les sujets expérimentés en zazen, on ne constate pas cette disparition de la réaction d'arrêt avec des présentations répétées du clic, l'accoutumance ne se produit pas. Chaque stimulation semble être considérée comme nouvelle, il n'y a pas de fermeture au monde environnant. »

Sensei se souvient de cette collaboration : « Pendant zazen, on m'a fait un électro-encéphalogramme et on a relevé un tracé alpha. Le bruit du kyôshaku m'a donné un choc, les ondes se sont accélérées puis, très vite, sont redevenues calmes. À chaque bruit, c'était la même réaction, et le calme se rétablissait rapidement. Les débutants ont un rythme rapide et heurté, puis, avec la répétition des bruits, ils s'habituent et ne réagissent plus, alors que le maître, dont l'esprit ne stagne sur aucune pensée, réagit à chaque sollicitation. Un jour, un grand samouraï faisait une partie de go avec un disciple, tout à fait concentré sur le jeu. À un moment, il cria : "Arrêtez !" Tout le monde fut surpris, car rien ne paraissait anormal. Mais derrière la cloison près de laquelle le samouraï se tenait, on découvrit un homme, sabre à la main, qui s'apprêtait à le pourfendre... Même concentré sur le jeu, son intuition lui avait révélé le danger et il avait crié juste au moment où l'autre levait son sabre. L'intuition est ce qui caractérise les véritables maîtres. Si l'on garde la trace de pensées passées, on devient triste et compliqué. Mon maître Kôdô Sawaki admirait beaucoup maître Ryokan dont les calligraphies sont très célèbres. Il les avait faites entièrement et spontanément avec son esprit. Il était moine-mendiant et n'avait ni temple ni disciple. Il jouait avec les enfants. Il était tout à fait innocent, sans trace... Mais il n'oubliait jamais la Voie. »

Les mêmes expériences seront effectuées en 2009 sur des moines tibétains en méditation. Il est curieux de constater que, préalablement conditionnés sur l'expérience qu'ils subiront et

profondément établis dans leur samadhi, ils ne réagiront à aucun stimulus extérieur. On peut éventuellement conclure que la méditation développe une forte sensibilité à ces stimuli, mais préalablement averti de l'expérience, le méditant expérimenté peut se positionner dans un samadhi profond permettant d'être isolé de toute connexion extérieure.

À la suite de cette expérimentation paraît *Zen et cerveau*, écrit en collaboration avec le professeur Paul Chauchard, psychophysiologiste. C'est de la vision de cet homme que Sensei se sent le plus proche et qu'il cite le plus abondamment dans ses kusen. Le professeur Chauchard synthétise ainsi ses expériences : « J'ai eu la chance, de par ma rencontre et mon amitié avec maître Deshimaru, de participer à un congrès psychologique et scientifique japonais. Suite à nos expériences électro-encéphalographiques, il en résulte que le Zen permet de rétablir l'équilibre entre le cerveau et le corps. Celui-ci est mieux utilisé et remplit sa véritable fonction. La personne est beaucoup plus présente à ce qu'elle fait. Une conscience plus calme et normale remplace l'énerverment ou l'angoisse. Par conséquent, le pratiquant devient un homme véritable. (...) Pendant zazen, si l'on suit la posture juste, on s'harmonise avec l'ordre cosmique. Ainsi, pendant la méditation, tout spécialement pendant zazen, la condition du cerveau, en particulier les neurones, les terminaisons nerveuses, les ondes cérébrales deviennent semblables aux ondes cosmiques. Il y a unité avec le courant ondulatoire du cosmos. Ainsi est-il certifié scientifiquement que ce que l'on appelle la conscience hishiryô (la pensée venant de la non-pensée) du Zen est la conscience cosmique. Les cellules du cerveau sont un microcosme : "Exactement comme le rayon de lune demeure sur l'eau, de même la conscience infinie de hishiryô demeure en notre cerveau." »

La psychologie

Avec le professeur Gendling et son épouse, Sensei échange sur la relation entre la psychologie et la religion. « Qu'est-ce que le satori, l'illumination ? lui demande le professeur.

– Revenir à la condition normale est l'essence du Zen Sôtô. Telle est la vraie religion. Notre esprit doit retrouver la condition originale, la racine. C'est la vraie foi. Chaque personne a son propre karma. Il n'est pas besoin de vouloir trancher ou suivre tous les phénomènes et les illusions de son karma. Mais durant zazen on peut observer son ancien karma, son nouveau karma.

– La conscience du rêve est naturelle. Quelle est la différence avec hishiryô ?

– Hishiryô n'est pas une condition spéciale, c'est un état différent du rêve. Pendant zazen la posture et la respiration sont très fortes. La conscience devient juste. Durant le sommeil, lorsqu'on rêve, c'est une condition naturelle mais différente de zazen. Même lorsqu'on dort pendant zazen et qu'on rêve, ce n'est pas la même chose que dans un lit. La posture est très importante. Durant zazen le corps n'est pas relâché, on peut contrôler la conscience qui retrouve sa condition normale.

– Mais pendant le rêve on peut aussi contrôler sa conscience.

– Oui, mais il s'agit seulement de la conscience personnelle. Hishiryô est au-delà de la conscience personnelle. Hishiryô est infini et n'a rien à voir avec la conscience transcendantale que cherche à développer la méditation transcendantale et à laquelle croient les scientifiques. Les périodes du rêve et de la méditation transcendantale sont des conditions spéciales même si durant le rêve on peut contrôler sa conscience. Le rêve peut avoir lieu éveillé, assis sur un zafu par exemple. Dans cet état de *kontin* (endormissement), le subconscient apparaît. Dans le lit, le corps est endormi, mais durant le rêve, le cerveau est éveillé. Parfois, le cerveau dort et le corps bouge. En dormant le bébé peut se saisir du sein de sa mère. Le mari dort mais saisit le sein de sa femme... Pendant zazen, le corps ne bouge pas. Par la volonté le mouvement est arrêté. Je dis toujours : "Ne pas bouger, ne pas bouger." Les débutants doivent faire zazen avec les autres. Seul, ce n'est pas efficace. La posture, le kyôzoku, le maïtra sont très importants. À ce moment-là, la condition normale du cerveau se réalise exactement. Le Zen de Dôgen est différent des autres méditations. Zazen n'est pas une méthode de guérison. Les psychanalystes soignent les

névrosés en ayant un but. Zazen a une dimension différente. Zazen lui-même est satori. Ce n'est pas le néant. À travers zazen des mérites infinis apparaissent, inconsciemment, naturellement, automatiquement. Les personnes qui ne pratiquent pas zazen ne peuvent pas comprendre. Mais actuellement les scientifiques l'étudient et le certifient. À travers zazen la sagesse apparaît. Les phénomènes deviennent vides et à partir du vide apparaissent les phénomènes. Les phénomènes ne représentent pas seulement le subconscient fou mais aussi le karma. À travers zazen on peut créer la sagesse infinie. Zazen ouvre l'esprit. Le cerveau retrouve la condition normale. Zazen lui-même est la sagesse cosmique. Il n'est pas nécessaire de penser : "Je dois créer la sagesse parfaite à travers zazen." Si vous faites zazen, inconsciemment, naturellement, automatiquement, cela se réalise. »

Selon Sensei, « la religion véritable doit donner la sagesse à la science. Aujourd'hui, la science entrouvre une fenêtre sur la religion. La religion, elle, doit ouvrir largement et non pas en secret sa fenêtre sur la science. Bien sûr, la religion ne peut être cautionnée ni analysée exhaustivement par la science, mais la science doit s'en rapprocher, être réceptive, l'étudier bien sûr dans des limites qui, autant que possible, ne troublent pas la religion. Notre monde n'est pas fait seulement d'éléments matériels, pas plus qu'il n'est seulement subjectif. Il faut tenir compte du fait que la spiritualité existe comme existe le monde objectif. C'est là le problème : la religion est subjective, la science objective. Mais ces deux aspects ne sont pas séparés, ils sont comme l'endroit et l'envers d'une même feuille. Après Descartes, les philosophes européens ont essayé de réconcilier les deux points de vue. Descartes a dit que la matière est extensive, ce qui les séparait, mais Bergson a répondu que l'existence est le temps et l'espace. Nous devons donc considérer le matériel et le spirituel du point de vue du temps, et nous trouverons la solution à ce problème. C'est la notion de temps qui relie l'essence et les phénomènes. Le temps devient l'origine et le fondement de toute existence. Il est l'essence de toute philosophie. Aussi, en Orient, les philosophes ont-ils toujours analysé le temps ; Dôgen, en particulier, a approfondi ce thème dans

le *Shôbôgenzô*. La religion signifie que les phénomènes se réalisent sur la base de la réalité universelle et que les phénomènes sont le sang, la chair, les nerfs, le corps. Ainsi le matérialisme et la science sont-ils le sang, la chair, les os, les nerfs qui supportent la religion, mais toujours la religion se trouve être la base et l'origine de la vie, elle est la vie. »

Les philosophes

Dans ses différents kusen, Sensei cite régulièrement Platon, Aristote, Socrate, Hegel, Engels, Dühring, Kant, Marx, Herrigel, Nietzsche, Zénon, Maine de Biran ou encore Konrad Lorenz. Il analyse leur approche de l'existence d'une façon particulièrement pertinente et éclairée, comme on peut s'en rendre compte à la lecture de l'édition intégrale des kusen. Sensei était profondément admiratif du destin de certains hommes, tels Napoléon ou Jules César. Il soulignait que s'ils avaient rencontré un véritable maître, ils auraient pu eux-mêmes devenir de grands sages et des guides spirituels de l'humanité, plutôt que des guerriers ou des politiciens égoïstes...

Sensei considère que la philosophie occidentale moderne repose beaucoup trop sur la pensée issue du cerveau frontal : c'est une pensée qui sait mettre en ordre, faire des catégories, organiser les choses, mais se complaît dans le principe de la dualité. Elle est très rarement novatrice. Cette pensée peut également s'ancrer dans le matérialisme ou, à l'inverse, dans le spiritualisme et retomber dans les contradictions, alors que Sensei propose de rassembler les deux. « La civilisation orientale et la civilisation occidentale sont différentes : la première vise le subjectif et le spirituel, la seconde l'objectif et le matériel. Dans la civilisation qui viendra, il faudra faire la synthèse de ces deux civilisations, retrouver le sens traditionnel de chacune, en faire la fusion et aller au-delà. » Nous pouvons vivre notre pratique en étant au-delà de nos illusions dualistes, comme l'indique l'*Hannya Shingyô*. Les illusions dualistes engendrent toutes nos peurs journalières et nous empêchent de vivre en hommes libres, insiste le maître. Elles se traduisent, entre autres, par la

création d'une notion de samsâra et nirvâna. Contrairement à la pensée courante occidentale, dans le bouddhisme Mahâyâna, le samsâra et le nirvâna ne s'opposent pas entre eux d'une façon dualiste, mais sont l'endroit et l'envers d'une même étoffe.

Sensei différencie la pensée issue exclusivement du cerveau frontal de *hishiryô*. Lors de ses *kusen*, il cite régulièrement le *Fukanzazengi* dans lequel maître Dôgen fait la distinction entre *shiryô*, « la pensée », *fushiryô*, « la non-pensée », et *hishiryô*, « la pensée à partir de la non-pensée ». *Hishiryô* ouvre à la conscience un espace beaucoup plus vaste que celui qui est le sien habituellement, en se traduisant par une intuition créatrice. C'est également ce qui permet d'avoir une vision non limitative de la réalité, puisque cela emmène au-delà des opposés. « *Hishiryô* n'est pas la pensée sauvage. Je pense que cela inclut la pensée intellectuelle et la pensée sauvage ; au-delà, elle inclut tous les contraires. »

S'investir dans des systèmes qui ne proposent qu'une vision très restreinte de la réalité témoigne d'un manque significatif de liberté individuelle. Une nouvelle attitude est proposée, que Sensei appelle « penser avec le corps » à travers *zazen*, *gasshō* et *sampai* : « *zazen* est *hishiryô* », *gasshō* doit être compris comme « l'union du cerveau gauche et du cerveau droit » tandis que *sampai* est « l'abandon de l'ego ou encore l'abandon du petit moi ». À la suite de ces différents gestes pratiqués dans le dojo, penser avec le corps inclut naturellement tout ce qui touche les comportements de la vie quotidienne. Sensei reproche à la philosophie moderne de s'être séparée du corps : s'étant retranchée de la vie même, elle ne concerne plus l'être humain dans son existence réelle, car elle tourne à vide.

Il utilise souvent le terme *dusan*, qui signifie « négligé », ce qui se traduit par une absence de présence à son corps. Penser de travers, c'est par exemple être avachi en se tenant la tête dans une main, à l'image du *Penseur* de Rodin, dont Sensei se moque régulièrement : « Ce n'est pas du tout la bonne posture pour penser. Si le menton est sorti, c'est *kontin*, l'endormissement. C'est le symbole, d'identification aux pensées. »

Il raconte un jour : « La nuit dernière, jusqu'à quatre heures du matin, j'ai lu le *Faust* de Goethe. C'est très intéressant. Goethe a profondément compris le bouddhisme, par l'étude de la loi de la chaîne des origines interdépendantes, un des principes fondamentaux du bouddhisme. Goethe a écrit en substance : "En premier lieu est le logos ; ensuite la conscience s'élève." Il ajoute : "En troisième point, l'homme a reçu la force, mais il n'a pas pu se satisfaire." Goethe, sans l'expérience de zazen, s'est posé cette question de la conscience. Il ne l'a pas limitée ni enfermée dans des catégories ; il a décrit les douze dimensions comme dans le bouddhisme. Par ses poèmes et ses œuvres, il a expliqué les douze maillons de la loi de causalité de la conscience, la loi bouddhique. Parfois, au cours de la lecture d'un livre, des problèmes se posent qu'il faut résoudre par la pensée. En zazen, le problème s'élève, je laisse passer, mais par la suite la solution sera facile. »

Phénoménologie et existentialisme

Sensei parle souvent de Bergson, dont il mentionne particulièrement le concept d'« élan vital » : la vie est considérée comme un courant continu d'énergie, se renouvelant sans cesse par l'apparition et la disparition de celle-ci, en créant de nouvelles formes. Cela paraît être une intuition particulièrement juste pour Sensei, et dans ce sens il prend souvent en considération les blocages d'énergie de ses disciples. Dès son arrivée en France, il s'exerce à soigner son entourage, et possède une certaine aptitude à rétablir le corps dans sa plus grande conformité à la vie. Le zazen, mais également les massages, et peut-être aussi les arts martiaux, lui ont fait ressentir de très près ce qu'est l'énergie. Par la pratique de zazen, il a l'intuition qu'elle s'applique au plan universel.

Sensei connaît la pensée de Merleau-Ponty par l'intermédiaire du professeur Morimoto, un professeur japonais qui avait mis en parallèle la pensée de maître Dôgen et celle du philosophe français. Sensei replace la pensée pour l'ancrer dans le sol du monde sensible tel qu'il est vécu par notre corps, en affirmant l'unité corps-esprit que Merleau-Ponty nomme la « chair ». Sensei se démarque

en cela d'une approche purement intellectuelle du Zen qui séduit nombre de maîtres et leurs disciples de par le monde. Il ne tombe néanmoins pas dans un anti-intellectualisme qui ne correspondrait pas plus au Zen. Son enseignement se tient dans la voie du milieu, c'est-à-dire au-delà de toute dualité.

À l'occasion d'une interview du maître sur le Zen, celui-ci associe automatiquement Zen et existentialisme, notamment celui de Karl Jaspers, à travers la notion d'« englobant », cet au-delà insaisissable par la pensée. Pour Karl Jaspers, cette transcendance est la présence puisqu'elle peut se vivre à travers l'expérience humaine très concrète. C'est une présence qui est absente, puisque inqualifiable. Il est probable que Sensei rencontre, avec cet englobant, une notion proche de *fukatoku*, c'est-à-dire « non saisissable ». À plusieurs reprises, il évoque l'entretien qu'il eut avec Karl Jaspers. Le grand philosophe allemand lui avait alors dit que s'il devait recommencer sa vie, il délaierait la plume et resterait assis en silence, dans la posture de zazen. Cette parole, loin d'être fortuite, témoignait de sa longue intimité avec les textes zen. Karl Jaspers n'est pas un cas isolé dans la philosophie occidentale moderne, loin s'en faut.

« J'ai rencontré Karl Jaspers à l'université de Heidelberg. Il m'a expliqué que la philosophie européenne était dans une impasse, incapable de résoudre ses propres contradictions et par là vouée à une éternelle remise en question car elle ne possède pas le moyen de dépasser sa dialectique évolutive qui la ferait accéder au principe immuable. Ce moyen est la non-pensée, et, disait-il, la philosophie occidentale doit comprendre le *nicht denken*. Je lui répondis que la non-pensée est à la voie du Zen ce que le jardin d'enfants est à l'homme. Cette non-pensée du Zen est le point de départ qui permet d'accéder à la plus haute vérité. Elle est la condition première et fondamentale sans laquelle aucune recherche véritable ne peut aboutir. Faute de savoir observer, l'homme s'est perdu en vains bavardages, sans cesse remis en question du fait de leurs limites, et il a échoué dans sa recherche de la vérité immuable. Lorsque je lui parlai du texte de Dôgen intitulé *L'Être-temps*, il me dit tout

l'émerveillement qu'il ressentait pour ce texte et son regret de ne l'avoir pas connu plus tôt.

Le professeur Jaspers déclare, dans ses réflexions sur l'histoire européenne, qu'il en arrive à la même conclusion que Nietzsche et Kierkegaard, conclusion selon laquelle l'esprit de système est néfaste et qu'il nous faudrait aller au-delà de la raison et du rationnel. Et il ajoute : "La philosophie de ku, ou non-pensée, en Orient et spécialement le Zen deviendra l'objet de la philosophie européenne dans l'avenir." De son côté, le professeur Toynbee, en Angleterre, prédit que le siècle prochain doit devenir un siècle de civilisation spirituelle. La civilisation matérielle doit se transformer en civilisation spirituelle. Le professeur Herrigel a écrit la même chose dans *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*. Ce livre a beaucoup influencé la littérature européenne sur le Zen. »

Se référant à la bande dessinée *Fritz le chat* dont il dit qu'elle constitue une critique de la civilisation moderne, il conclut : « La seule solution est de s'asseoir sans rien faire, en rejoignant le Pascal des grandes intuitions qui écrivit : "Tous les malheurs viennent de ce que l'homme ne sait pas rester assis tranquillement dans sa chambre." »

André Malraux et Jean-Paul Sartre

Peu de temps après son arrivée en France, Sensei rencontre André Malraux. Les deux hommes se sentent très concernés par leurs modes de pensée réciproques. Sensei apprécie grandement les écrits du maître, dont il cite souvent la fameuse phrase : « Le XXI^e siècle sera spirituel ou ne sera pas. » André Malraux, qui admire l'aventure d'un Oriental déterminé à faire connaître le Zen aux Occidentaux, dédicace son dernier ouvrage à Sensei en ces termes : « Tous les amis de l'Orient se réjouissent de votre présence ici. Le Zen est plus vaste que l'illumination intérieure. Le Zen est un domaine. Il n'est pas peuplé ou bien il est peuplé de tout. Tandis que l'illumination chrétienne est une illumination de dialogue. C'est une chose capitale. Le Zen n'est pas un dialogue avec le Bouddha. »

Les deux hommes s'invitent pour des déjeuners philosophiques et André Malraux deviendra membre d'honneur de l'Association zen d'Europe.

Sensei est présenté à Jean-Paul Sartre au restaurant La Coupole. Ils sympathisent immédiatement et discutent ensemble au coin d'une table. Après un interminable échange, l'écrivain l'embrasse et lui dit : « Eh bien, vous pratiquez ce que j'enseigne ! »

Sensei dira à ce propos : « Bien sûr, on peut considérer qu'il y a parfois une inspiration bouddhique chez Sartre (comme dans *L'Être et le Néant*) ; l'ici et maintenant du Zen peut correspondre au vécu existentiel. Cependant, en profondeur, la finalité et la trame en sont bien différentes et même opposées. Si certains ouvrages de l'époque ont pu amener la jeunesse européenne à une quête désespérée du sens de la vie, le Zen vient, au sein de cette réflexion, éveiller le ressort de la joie de vivre, l'efficacité, l'énergie créatrice. L'universalité arrive à son heure. »

S'il parle de temps à autre de Descartes, c'est pour critiquer son approche. Dans le *Cogito* cartésien – « Je pense donc je suis » –, il voit un bel exemple de l'illusion égotique, puisque ce *Cogito* veut bien dire que grâce à la pensée, le sujet humain peut se prendre lui-même comme objet de conscience et devenir conscience de soi, accompagné de tous les clivages : moi/autrui, moi/la nature, moi/le cosmos... Il y a une expression de son cru que Sensei affectionne : « Pourquoi ne pas dire aussi : “Je ne pense pas, donc je suis” ? » Abandonner cette conscience qui nous incite à nous prendre sans cesse comme objet conscient, c'est-à-dire qui établit comme une division à l'intérieur de nous-mêmes : « Le soleil brille mais ne le sait pas, il est sans conscience personnelle ; il ne se dit pas : “Je brille, j'éclaire le monde, grâce à moi”... » Il ajoute : « Descartes a dit : “Je pense donc je suis.” Mais Dôgen a écrit : “Je pratique donc je suis, j'existe ici, j'agis ici.” Maine de Biran lui aussi écrit : “L'homme agit, c'est pourquoi il existe.” Cependant, la civilisation moderne suit plutôt la pensée de Descartes, en particulier la science moderne. Peut-être que la philosophie de l'existence est la base de toute existence religieuse, mais la vraie religion doit saisir, trouver au-delà de tous les phénomènes tout l'univers, et nous devons atteindre le

point véritable, pur et originel de l'existence humaine. Aussi la vraie religion doit-elle utiliser les modes de pensée actuels : politiques, économiques, littéraires, artistiques, sociaux, industriels... qui deviennent comme le sang, la chair, les os, le corps de la religion, et les conduire à la plus haute dimension de la civilisation de l'homme. Par la création venant de zazen, nous pouvons être au-delà de la pensée de Socrate, Platon, Aristote, Jaspers, Heidegger et Sartre. L'erreur du *Cogito ergo sum* de Descartes est à l'origine de la pensée scientifique de la civilisation moderne. Le professeur Lévi-Strauss, le docteur Paul Chauchard ou Konrad Lorenz ont parfaitement compris la décadence de notre civilisation actuelle. Cette civilisation présente trop d'intellectualisme "frontalien". La pratique du corps est oubliée. Ce déséquilibre est la source de notre crise. Lors de notre rencontre avec le professeur Lévi-Strauss, ce sujet fut la base de notre conversation. "Aussi zazen est-il essentiel", m'a-t-il dit. Le professeur Chauchard est du même avis. »

Le dialogue interreligieux

Sensei répète constamment que le Zen est la « religion d'avant la religion » : « Le sectarisme religieux est un obstacle au bonheur de l'homme. Si l'on pense qu'il y a des différences entre les religions, il y en a. Si l'on pense qu'il n'y en a pas, il n'y en a pas. L'origine est la même, mais on veut toujours faire des catégories. Toute l'activité cosmique est Dieu, Bouddha, Mahomet. Et finalement il n'y a aucune contradiction dans les différentes religions, la relativité n'est pas nécessaire. Il faut reprendre les racines. Le Zen, c'est vouloir comprendre les racines de toutes les religions. Le reste, c'est de la décoration. Il est très important de rattacher le Zen à son origine et de bien le connaître, jusqu'à la source indienne, puis chinoise avec le Ch'an et la lignée de tous les maîtres jusqu'à aujourd'hui, sinon on risque de répandre non le vrai Zen mais n'importe quoi. Dans le Zen, l'ego entre en Dieu et Dieu entre dans l'ego. Les deux sont nécessaires. Avant, on disait que le bouddhisme était une morale et non une religion. En Europe, le christianisme, très répandu, est considéré comme la seule religion.

Les philosophes chrétiens ou bouddhistes disaient du Zen que ce n'est pas la transcendance, que le Zen est athée. Je pense que c'est vrai. Pas besoin de Dieu ni de Bouddha. Vous-mêmes êtes Dieu ou Bouddha. Chacun peut recevoir, ressentir le bonheur divin. D'autres disent que le Zen n'est pas du domaine spirituel. C'est vrai, mais le Zen n'est pas matérialiste. Les deux sont réunis. Le Zen veut trouver le véritable ici et maintenant. Le christianisme spiritualiste est venu, puis la science et le marxisme matérialiste qui lui sont opposés. Maintenant, on ne sait ce qui est mieux : matérialisme ou spiritualisme ? Avant il y avait une morale spiritualiste au Japon, puis après-guerre on est passé au matérialisme américain et au marxisme. Un énorme fossé sépare les anciens et les jeunes. Le Zen n'est ni déisme ni athéisme. Le Zen inclut tout. Si on ne veut que le spirituel, on ne va suivre que l'idée, on ne va que devant soi. Le Zen doit créer la sagesse pour agir ici et maintenant. Conserver la tradition, mais créer. Le spiritualisme, oui, mais que fait-on maintenant ? Ici et maintenant est important. Il faut embrasser toutes les contradictions. Le christianisme avait des difficultés avec la science – Galilée. Mais le Zen aime la science. Le Zen, c'est l'interdépendance, la cause et l'effet. C'est scientifique. Maintenant les connaissances psychologiques se sont approfondies. On peut certifier les bons effets du zazen. Les professeurs s'intéressent beaucoup au zazen, à la conscience pendant zazen. Je dis toujours que l'on peut penser avec le corps. Freud a commencé à rechercher ce qui se passait à l'intérieur. Bergson a mis en avant l'intuition. Montaigne, Platon, Aristote... Les Européens sont très intelligents, mais pas pratiques. Ils n'ont pas trouvé de méthode. Il y a le cerveau primitif, le cerveau central, et le cerveau de l'intelligence et du savoir, la couche externe. Les personnes n'utilisent parfois que la couche externe du cerveau. C'est une nouvelle civilisation. Une troisième conception du monde. Ici et maintenant, que faisons-nous ? Le Zen est au-delà des religions. »

Durant les kusen, une phrase est souvent reprise : « Par zazen, on devient Bouddha, Dieu, l'énergie cosmique. Appelez cela comme vous voulez. »

Les communautés chrétiennes

Beaucoup de pratiquants viennent au dojo, munis de leurs convictions chrétiennes bien établies. Sensei le sait, et répète volontiers que zazen peut être pratiqué par toutes les tendances religieuses. Un terrain de convergence est constamment établi entre les différentes religions, mais également en ce qui concerne les tendances philosophiques. De nombreux échanges s'établissent avec les responsables d'autres communautés religieuses, en particulier chrétiennes. Quelques monastères l'accueillent volontiers tels l'abbaye de Boquen dirigée par le père Besret. Des pères trappistes et carmes organisent au sein de leurs abbayes des conférences sur le christianisme ainsi que le bouddhisme zen. Certaines congrégations sont très enthousiastes concernant la démarche de Sensei mais d'autres, beaucoup moins ouvertes, refusent catégoriquement toute forme de relation.

Sensei donne également une conférence au monastère de la Plesse, près d'Angers, en 1970. « Le Bouddha disait que le plus important problème est de savoir de quelle façon résoudre les souffrances de l'humanité, de tous les êtres sensibles. Dans le christianisme aussi, on se pose la question du sens de la croix, donc de la souffrance. J'ai découvert le karma européen à travers la croix, et dans ce symbole la plus profonde signification. Le péché originel est à la racine, à la source de la croix. Si nous ne pouvons pas comprendre la croix telle qu'elle figure dans le christianisme, nous ne pouvons résoudre le problème de l'humanité relatif à la souffrance du monde réel. Dans la mesure où le Christ, qui était le fils de Dieu, a traversé la réalité, le monde réel de la misère, de la souffrance, de la cruauté, et s'y est incarné, l'enfer humain a été résolu par cette incarnation. Je pense que le Christ, bien qu'il ait prononcé : "Pourquoi m'as-Tu abandonné ?", s'en remettait totalement à Dieu. C'est le plus important. »

Guy Boué, l'un des supérieurs du couvent de L'Arbresle près de Lyon, propose des moments de zazen pour les religieux qui expriment le désir et obtient l'autorisation de Rome d'être membre d'honneur de l'association. Il rend régulièrement visite à la sangha ;

lors d'un passage à Paris, il confie : « En zazen, je repasse mon pantalon. Je repasse les plis, les conditionnements, les déformations imprimées dans le mental, afin d'ouvrir l'esprit et faire abstraction de ce qui fait obstacle. » Un lien étroit s'établit aussi avec le révérend père Lassalle, un jésuite d'origine allemande installé au Japon qui se voue à l'union du catholicisme et du Zen. À son image, de nombreux chrétiens retrouvent, grâce à zazen, une foi beaucoup plus vivante dans l'enseignement du Christ.

Le christianisme renoue avec la méditation, et différents groupes de cette tradition commencent à se former. La Communauté mondiale des méditants chrétiens fondée par John Main et dirigée depuis 1982 par Laurence Freeman, auteur de *Lettres sur la méditation : le christianisme face au silence*, est particulièrement active. Laurence Freeman a constamment à l'esprit d'ériger une passerelle entre le christianisme et le bouddhisme et d'observer les points de convergence entre les différentes religions et confessions. Sensei reconnaît l'esprit d'ouverture spirituelle des différentes personnalités comme Henri Le Saux, Thomas Merton, le père Lassalle, ou encore Lanza del Vasto.

Cela ne l'empêche pas d'être critique envers certaines tendances syncrétiques : « Mon ami le père Lassalle, qui est au Japon, m'a informé qu'il est passé du Rinzaï au Sôtô. Et maintenant il a un dojo zen, là-bas, où il pratique zazen. Et pourtant, il continue à ne rien comprendre au Sôtô zen ; le Zen chrétien, oui, mais pas le Zen Sôtô. Le christianisme est le christianisme, le Zen est le Zen et, bien qu'il soit évidemment possible de trouver des ressemblances entre les deux, il faut les dépasser. Il n'est pas nécessaire d'être attaché au Zen, à Bouddha, à Dieu ou au Christ. "Les chrétiens, écrit-il, ne peuvent jamais faire l'expérience du véritable satori." Je ne suis pas sûr qu'il ait raison. Il est toujours en train d'essayer de se représenter le satori. Dans le Sôtô, le satori n'est pas si important. Je ne veux pas devenir Dieu ou Bouddha, parce qu'alors je ne pourrai plus boire de whisky, ni manger de viande – au demeurant, Bouddha est mort d'une intoxication alimentaire après avoir mangé du cochon ! Quoi qu'il en soit, le père Lassalle est toujours en train de faire des catégories. "Premier degré... troisième degré..." comme

une échelle. “L’amour de Dieu, écrit-il mène au satori.” Je dis toujours que pendant zazen, il ne faut pas courir après le satori. Laissez tout passer, ne vous attachez à rien, ni à l’amour de Dieu ni même à son image, sinon vous ne faites que limiter Dieu. Parfois, il faut aller contre la tradition, parfois il faut la suivre. Le Zen est créativité. Il n’y a pas vraiment de règle absolue. Lorsque je rentre dans un monastère et me trouve avec un prêtre qui fait le signe de la croix, je fais de même. Un jour on m’a demandé : “Êtes-vous chrétien ? – Non, mais je m’harmonise avec votre tradition”, répondis-je. Pendant la sesshin de Crêt-Bérard, en Suisse, j’ai posé un crucifix sur l’autel dans le dojo, à côté de la statue de Bouddha. Le pasteur présent était très touché. Bouddha et Dieu devenaient unité, symbole de la vérité du système cosmique. Certains ont ressenti une contradiction que je ne ressens aucunement, car les deux sont infinis, différents mais identiques, semblables. Il ne faut pas faire de catégorie. Si une religion ou une école bouddhiste se trompe, elle doit rechercher l’essence, créer. À la fin il n’y a que zazen. »

Après avoir quitté le camp de Zinal en 1973, Sensei enchaîne une sesshin au couvent dominicain de L’Arbresle, près de Lyon, construit avec le concours de Le Corbusier. Parler d’une sesshin à L’Arbresle, c’est aussitôt recevoir un afflux considérable d’inscriptions. Il y a ceux qui chaque année aiment à y retourner pour pratiquer dans un lieu différent et ceux qui, en ayant entendu parler, veulent connaître cette expérience. Le père Guy Boué, à qui revient le mérite d’avoir proposé le couvent pour une semaine, est enthousiaste à l’idée de faire se côtoyer deux communautés de confessions différentes. Douze dominicains partagent la pratique de zazen en compagnie de soixante-dix pratiquants bouddhistes. Sensei apprécie particulièrement cette atmosphère silencieuse et religieuse où les habitués peuvent se retrouver presque en famille. Ce qui commence dans un exercice de silence commun aboutira à une réelle communion entre les deux communautés. Les dominicains finissent par changer quelques habitudes et traditions ; ainsi les disciples ont le privilège de prendre les repas en leur

compagnie, etc. Après un repas, l'un des pères dominicains confie à son voisin : « Je me sens bien près de Sensei. »

Lors d'un entretien avec les moines de L'Arbresle, Sensei explique sa conception d'un monde religieux au-delà du dualisme et des dogmes des différentes traditions. Il constate néanmoins nombre de similitudes entre le christianisme et le bouddhisme. Le sujet d'une de ses causeries est la lutte contre les traditions bouddhistes ou chrétiennes dans l'histoire :

« De même, le Christ aussi s'est élevé contre trop de formalisme, celui des pharisiens, et contre les marchands du Temple. Il a expliqué que la spiritualité n'était pas la piété des pharisiens. Il a dit cela non pas seulement pour Israël mais pour le monde entier. Il a enseigné le bonheur de l'Évangile. Dieu n'est pas le Dieu des traditions. C'est le Dieu de l'Évangile, de l'amour universel. Le Christ n'est pas sévère, formaliste, ni n'impose de commandements. Il dit : "Vous devez étendre votre foi, non seulement en Israël, mais aussi aux Romains, aux Grecs..." Aujourd'hui, le bouddhisme et le christianisme se sont développés en tant que religions internationales en voulant briser le formalisme étroit des traditions. Le pouvoir nationaliste ainsi que celui des religions gelées ont ouvert la voie à des religions nouvelles. Sur ces points, les deux sont semblables, mais elles se sont répandues en des lieux différents : l'une en Occident, l'autre en Orient. Le vrai christianisme n'est pas une exigence de formalisme étroit. L'Évangile dit que si les gens veulent pratiquer complètement la justice, cela ne dépend pas des commandements, mais seulement de la foi. Vous devez aimer Dieu, votre père, entraîner votre esprit à l'effort, alors vous irez jusqu'au bout de la foi. Sur ces points, le christianisme est semblable au bouddhisme mushotoku. Vous ne devez pas attendre de mérites, d'effets pour vous-mêmes. La foi du christianisme, ce n'est pas un échange entre Dieu et les hommes. Le Bouddha lui aussi était contre et a dénoncé le formalisme superstitieux. Ou plutôt le Bouddha voulait retrouver la source des religions, car si la source est faible et que la pureté n'existe plus, seul existe le pouvoir des créatures, le vulgaire. La civilisation cache, recouvre la pureté et complexifie les choses. Le matérialisme complique et salit. Le Christ et le Bouddha voulurent revenir à la pureté originelle. Sur ce point, le bouddhisme et le christianisme ont un même but, une même raison d'être. Leurs bases sont les mêmes. Simplement, la vie du Christ et celle du Bouddha sont différentes. Dans la notion de compassion et d'amour, il y a aussi des différences : aider tous les hommes et trouver le satori, ce n'est pas tout à fait pareil. De même le péché, dans le bouddhisme, c'est l'ignorance, la racine des passions, des illusions. Le christianisme s'est répandu en Asie et dans le monde entier, y compris au Japon parmi l'intelligentsia ; moi-même j'ai reçu en partie une éducation chrétienne. Tandis que le bouddhisme ne s'est pas répandu en Occident. Les Asiatiques ont compris le christianisme, les Européens n'ont étudié le bouddhisme que depuis cent ans en tant que recherche et plus spécifiquement le Theravada à partir du pali. Dans la crise de la civilisation, si le Christ et Bouddha revenaient aujourd'hui, ils se concerteraient sûrement, établiraient un échange entre l'Est et l'Ouest, pour aider et sauver la civilisation. Il y aurait unité entre la spiritualité orientale et occidentale. Bien sûr, le

professeur Suzuki a fait connaître le Zen Rinzaï par ses livres, mais il n'en a pas répandu la pratique. Pendant ce séjour parmi vous dans ce monastère, je suis très heureux. Je n'ai jamais, dans mon enfance, fait de rêve comme celui-ci. Je suis plus paisible et fais mieux zazen ici que dans un temple au Japon. C'est un authentique échange entre les deux grandes religions, je le sens, j'en fais l'expérience. Zazen est donc très important dans l'histoire, pour le rapprochement, l'unité, l'harmonie des civilisations spirituelles occidentales et orientales. »

Les visites et différentes sesshin organisées dans le couvent de L'Arbresle durent trois années de suite. À chaque printemps, un vote de la communauté est effectué en corrélation avec le couvent principal de Paris pour décider si l'expérience doit se renouveler. La troisième année a lieu un incident, impliquant un disciple sans réel contrôle de lui-même. Au petit déjeuner du lendemain, le père abbé signifie que l'expérience ne sera plus renouvelée. Comme à l'accoutumée, Sensei réprimande l'« enfant terrible du Zen » sans jamais lui en tenir totalement rigueur. À chaque fois qu'un disciple perturbe le bon fonctionnement d'une sesshin, Sensei dit : « Allez-vous-en, je ne veux plus vous voir, venez faire sampai quand vous accepterez d'être plus raisonnable ! » Le lendemain, le disciple fait sampai et les choses s'arrangent, inexorablement. Dans les années 1990, le phénomène d'une minorité de disciples turbulents se calmera, et Roland Rech pourra organiser en toute quiétude des camps d'été à l'abbaye de Maredsous en Belgique. Il continuera à entretenir d'excellentes relations avec les moines de ce monastère. D'autres sesshin seront organisées en divers lieux, à l'exemple des cisterciennes trappistines de l'abbaye de Sainte-Marie du Rivet, en Gironde.

Le pape

Le pape Paul VI écrit au maître pour lui demander de se rendre en Italie pour un mois. Il lui propose de donner des conférences de monastère en monastère et d'enseigner le zazen aux moines chrétiens. Suite à cette mission, il souhaite le rencontrer en octobre 1982 au Vatican, afin d'échanger sur leurs traditions respectives. Sensei se prépare, mais ne se rendra pas à Rome : sa disparition aura lieu avant l'entretien. L'année précédente, la

proposition avait déjà été faite par le Saint-Siège, mais Sensei, fatigué, avait décliné l'invitation : « Ces échanges entre le bouddhisme et le christianisme sont un grand problème. Le pape Paul VI souhaite un échange, devenir mon ami. Mais je pense qu'il désire utiliser le bouddhisme, le Zen. Dans le passé, le christianisme était très sectaire : seul le christianisme comptait et toutes les religions étaient une hérésie complète, elles n'étaient pas vraies. Dieu et Bouddha sont les mêmes du point de vue du pouvoir cosmique fondamental, je le pense. »

La Règle de saint Benoît

L'association reçoit un jour la traduction japonaise de la Règle de saint Benoît par Claude Durix. Sensei fait aussitôt le parallèle entre le *Shobogenzô* de Dôgen et ce livre : « Il y a quelques jours, nous avons reçu du docteur Durix un livre magnifique : *Montagne de paix, l'esprit de saint Benoît*. Ce livre m'a été dédié par Mgr Calmels, abbé général de l'ordre des prémontrés et conseiller du pape au Vatican. Je remercie Mgr Calmels de sa dédicace qui m'honore et de l'autorisation qu'il me donne de la publier : "Au Rôshi Taisen Deshimaru, éveilleur des esprits et des corps, contemplatif qui médite avec tout son être, qui règle sa vie selon saint Benoît, maître des moines d'Occident et patron de l'Europe. Il aide à atteindre l'unique nécessaire, l'immortaliser et le réduire à l'unité dans l'infini. Il a pour objectif la paix des cœurs dans l'harmonie des intelligences, dont le jugement pèse le poids et la force d'un être à la mesure de l'amour. Avec ma profonde admiration." » Anne Bouloc se souvient de cette époque : « Durant plusieurs kusen, Sensei faisait des commentaires sur la Règle de saint Benoît. Je me disais que si les bénédictins entendaient cela, ils seraient stupéfaits, tellement c'était iconoclaste mais en même temps très beau. C'était une autre vision du bien et du mal et de l'essence de la réalité. »

Les autres traditions bouddhistes

Sensei peut néanmoins adopter une stratégie de polémique par rapport au reste du bouddhisme ainsi qu'à l'intérieur du Zen japonais. À une question posée sur l'œuvre de D. T. Suzuki, il répond : « D. T. Suzuki a eu le mérite de présenter le Zen au public occidental, mais il n'a pas expérimenté le zazen, sinon peut-être un peu dans sa jeunesse. Aussi ne pouvait-il pas en parler de façon adéquate. Ses travaux sont d'ordre psychologique et philosophique. Ce n'est pas le vrai Zen. Suzuki connaissait bien la philosophie orientale et japonaise, en particulier le bouddhisme mahâyâna et le Zen Rinzaï. Mais comme il était fondamentalement dépourvu d'expérience, on ne peut réellement comprendre le Zen à travers son œuvre. D. T. Suzuki ne faisait pas du tout zazen. Je n'ai jamais entendu dire qu'il ait amené quiconque au zazen. Même pas au Japon. Quelqu'un a-t-il jamais vu le professeur Suzuki faire zazen ? Non, mille fois non ! C'était un universitaire, pas un moine. C'est comme regarder une pomme peinte sur un tableau, on ne peut la manger. »

C'est toujours lorsqu'il écrit dans les revues officielles que Sensei se démarque. Lors de rencontres avec des personnes de tendances religieuses différentes, il est beaucoup plus ouvert et conciliant. Ainsi, il a tendance à se moquer gentiment du bouddhisme tibétain, qu'il appelle le *Tibetan hospital*. Cela ne l'empêche pas d'inviter, en janvier 1975, le XVI^e karmapa, deuxième personnage du bouddhisme tibétain après le dalaï-lama¹. Dans le dojo de Sensei, il n'y a pas de trône, juste des zafu : le karmapa, assez gros, tombe sur le coussin de tout son poids en éclatant de rire et déchire son kesa. Il est habituellement toujours installé dans un fauteuil avec des coussins, jamais dans de pareilles conditions ! Cette même année a lieu une rencontre entre les deux formations. Le karmapa est assis sur son trône, maître Deshimaru sur un fauteuil à gauche, les lamas à droite, les disciples de Sensei en zazen. À cette occasion, les deux moines se touchent le front à la façon des patriarches : c'est la reconnaissance du bouddhisme tibétain envers la sangha de Deshimaru. Ainsi s'unissent la force du maître zen et la puissance de l'autorité tibétaine incarnée par le karmapa. Les patriarches

tibétains le reconnaissent officiellement et le considèrent comme un grand maître authentique.

Lors d'une visite à La Gendronnière de Niwa Zenji, supérieur du temple Eihei-ji, à Kyoto, Shoten Minegishi Rôshi évoque l'aspect religieux du Zen : « Parmi nos trois visites – au pape, à Fuden-ji et à La Gendronnière –, celle qui a suscité en moi le plus de réflexions fut la dernière. Une dame qui aide maître Deshimaru depuis le début a dit être chrétienne. À ma question : “Le zazen est-il une religion pour vous ?”, un autre disciple qui fait zazen depuis quinze ans a répondu négativement. À mon avis, le zazen est quelque chose de plus important que la religion. Une partie de la vie sans laquelle on ne pourrait vivre. Selon le professeur Kazuo Morimoto, de l'université de Tokyo, le mot japonais qui correspond à “religion” n'est qu'un néologisme fabriqué par les philosophes, il y a environ cent ans, comme la traduction du mot “religion” dans les langues européennes. Il n'a pas de contenu adéquat dans la réalité japonaise. Dans ce cas-là, nous sommes obligés de réfléchir sur ce que nous voulons entendre par le mot “religion”... Dans notre contact avec les cultures différentes, avec les gens qui pensent de manière différente, si chacun de nous ne devenait pas universel, nous ne pourrions faire de vrais jugements ni donner de vrais enseignements. Il faut commencer par s'établir soi-même comme moine authentique. »

Robert Linssen, responsable de l'association Krishnamurti en Belgique, accepte un jour de faire paraître une annonce concernant une semaine d'initiation au zazen à Zinal. Une lectrice, Gisèle Van Roost, rencontre Robert lors d'un colloque où celui-ci annonce publiquement qu'il ne faut pas y aller, que Taisen Deshimaru n'est pas un maître, mais un clown et un fou. Elle se rappelle : « Robert Linssen me propose, pour la même période, un voyage en Angleterre en petit comité pour rencontrer Krishnamurti. Me voilà bien perplexe : quel choix faire ? Je me suis inscrite pour Zinal, va pour Zinal. C'est avec une grande méfiance que je m'y rends. Des gourous, des soi-disant maîtres, j'en avais assez ! Pour comble, j'apprends que l'on y serait dans les trois cents personnes. Ah non, c'était trop ! Je me prépare à repartir dès que j'aurai vu le

“personnage”. Arrive un Japonais, fort, stable, sûr de lui et plein d’humour. Un langage bizarre mais percutant, un impact direct. Pas de phrases, pas de mots inutiles, mais une spontanéité extraordinaire. Après dix minutes, j’en étais certaine, j’avais devant moi un véritable maître. Tout de suite, j’ai su que j’avais enfin trouvé ce que je cherchais depuis longtemps. Quand le disciple est prêt, le maître vient. Il me restait à faire l’effort de le suivre. »

Il est curieux de constater combien chacun a gardé de son premier contact avec Sensei une image particulière, comme si le maître avait autant de facettes qu’il y a de disciples : tel disciple est immédiatement séduit par la bonté de son sourire, un autre le trouve banal ; telle autre personne le compare à ces dragons terribles qui gardent l’entrée des temples au Japon, une autre le voit fort, stable, sûr de lui et plein d’humour, tandis qu’un autre encore déclare sa déception : « Je suis dans une période ascétique et lui m’offre cigarettes et whisky ! » Le maître utilise tous les moyens, toutes les circonstances et saisit toutes les opportunités, de la colère la plus épouvantable à la gentillesse la plus exquise, des plaisanteries les plus désopilantes aux tâches les plus harassantes. Mais que le disciple ne s’y trompe pas, il s’agit juste de désarçonner son ego pour le mettre face à lui-même et le rendre invulnérable à la flatterie comme aux critiques, à la douceur comme à l’indifférence.

Sensei aime à se souvenir des mots que lui disait sa mère, lorsqu’il se posait beaucoup de questions au sujet de la religion : « Le monde de Bouddha est différent de la logique des hommes de ce monde. Je ne peux le comprendre, mais dans le ciel brille une seule lune, et sa lumière éclaire chaque goutte de rosée qui scintille sur l’herbe. »

¹- Voir Lama Kunsang et Marie Aubèle, *L’Odyssée des karmapas. La grande histoire des lamas à la Coiffe Noire*, Albin Michel, 2011.

Rencontres avec des hommes remarquables

« Zazen a un goût très simple, léger, presque neutre. Si on donne du goût au zazen, on le rend vulgaire. Il est pareil au large ciel et à l'océan sans limite. »

Taisen Deshimaru

Peu de temps après l'arrivée de Sensei sur le sol français, une relation étroite s'établit avec l'ambassadeur du Japon. En 1968, lorsque la femme de celui-ci décède, il demande à Taisen Deshimaru de faire une cérémonie pour la défunte. Accompagné de quelques disciples, Sensei se déplace à l'ambassade pour assister aux obsèques et pratiquer des rituels. Les personnes présentes défilent devant la dépouille, s'inclinent et offrent de l'encens.

Sensei sépare bien les relations amicales de celles qu'il nomme « diplomatiques ». Ces dernières serviront à faire connaître et à développer le Zen en Europe : « Ce sont des passages obligés qui faciliteront ma mission. » Dès que Sensei rencontre une personne en privé, que ce soit une personnalité ou non, il s'arrange pour lui faire prendre la posture et y réussit systématiquement. Le chef d'orchestre Herbert von Karajan fait partie des membres d'honneur, ainsi que l'écrivain et poète Kenneth White. Jacques Chaband-Delmas parraine le mouvement. Sensei reçoit son dernier livre sur le général de Gaulle accompagné de cette dédicace : « À mon respecté très grand maître, Taisen Deshimaru. Je vous remercie beaucoup pour l'*Hannya Shingyô*. C'est le plus grand livre de tous. » La danseuse Janine Charrat, mondialement connue (elle faillit être

élue à l'Académie française), pratique au dojo de Paris tout comme parfois la chanteuse Dalida. Celle-ci rend régulièrement visite à Sensei, et lui fait même part dans l'intimité de sa volonté de mettre fin à ses jours. « Dalida était hantée par l'idée du suicide, elle redoutait la scène. Je lui ai dit de continuer zazen et de ne pas penser au succès. Le Zen peut être semblable à l'acupuncture, elle a compris, elle a tout rejeté et a retrouvé son courage. Elle ne voulait pas seulement devenir célèbre. Elle voulait approfondir son art, réaliser son karma mais, à la fin, elle a choisi de mourir... Parfois aussi, au sommet de leur art, de grands artistes deviennent fous. »

Sensei fait la connaissance de François Mitterrand dans un hôtel de Tokyo. Par sympathie, et du fait qu'ils ont tous deux bien connu Dalida, celui-ci lui propose de profiter de son avion pour son retour en France. Sensei refuse aimablement la proposition car ses disciples l'accompagnent. De plus, l'agenda du maître est chargé de conférences pour quelques jours encore. Le président Mitterrand a découvert le Zen lors d'un voyage officiel au Japon et a pratiqué la posture dans un temple Rinzaï.

Picasso

Sensei admire l'œuvre de Picasso. Il le rencontre plusieurs fois par l'intermédiaire de son épouse Françoise Gilot, qu'il fréquente régulièrement : « J'ai regardé les œuvres de Picasso. C'est effectivement le mouvement. Avant, je n'appréciais pas ce qu'il faisait. Mais en regardant de nouveau, j'y ai trouvé le satori. Sa façon de peindre, c'est-à-dire sa pratique, est elle-même la beauté. » Picasso lui dit en substance : « Mes tableaux ne sont pas tellement intéressants pour la beauté qui s'en dégage, mais par les mouvements du pinceau, ou par le passage en mouvement d'un effort à l'autre. »

Sensei dira par la suite : « Le mouvement est intéressant. C'est l'art véritable, l'essence de la peinture, sa beauté. »

Graham Greene et Henry Miller

Dans un train, Sensei aussi fait la connaissance du romancier anglais Graham Greene et, naturellement, ils parlent ensemble du Zen. Il entreprend également une correspondance avec l'écrivain américain Henry Miller. Ce dernier lui écrit notamment : « Votre lettre m'a réellement réchauffé l'âme, tout ce que vous dites au sujet de la condition misérable, pitoyable, apparemment sans espoir de l'être humain est si vrai. Mais d'une manière ou d'une autre, j'ai le sentiment que plus grand est le danger, plus grand est le risque, plus l'occasion existe pour de brillantes perspectives. Mais le futur de l'homme, sa rédemption, ou son éveil, ne réside pas dans l'histoire, ne pensez-vous pas ? D'après ma propre expérience, j'ai à dire que les pires moments de ma vie se sont avérés être les meilleurs. Le Zen en appelle à moi plus qu'aucune autre philosophie, si nous pouvons la nommer ainsi. La grande question pour moi a toujours été, non pas : comment aider les autres, mais peut-on réellement les aider ? J'en suis venu à la conclusion que si cela est à jamais possible, ce ne peut être que par la force de l'exemple. J'ai la plus grande foi dans le pouvoir des mots, mais je place l'action, ou l'inaction, au-dessus d'eux. Je veux dire : notre attitude, notre conduite envers la vie. Recevez s'il vous plaît, Mr. Deshimaru, ma considération chaleureuse. Être l'éternel élève, c'est encore mieux que d'être un "maître", non ? Soyez béni. »

Henry Miller déclare également à la télévision française : « Depuis que je connais le Zen, ce monde de grisaille est devenu pour moi un monde d'enchantement sans fin. (...) Ce qui manque en Occident, ce sont des maîtres. Nous ne connaissons le Zen que par les livres. Un de mes professeurs de psychologie m'avait dit : "Le Zen est la plus haute philosophie, mais nous ne connaissons pas sa pratique." Et voici qu'en juillet 1967 on vit une affiche dans Paris : "Conférence d'un maître zen japonais Taisen Deshimaru." Cela m'apparut comme une vive lumière, un grand événement, certainement un des plus grands de notre époque. »

Claude Lévi-Strauss

Aux dernières pages de *Tristes Tropiques*, Lévi-Strauss écrit : « Qu'ai-je appris d'autre des maîtres que j'ai écoutés, des philosophes que j'ai lus, des sociétés que j'ai visitées et de cette science même dont l'Occident tire son orgueil, sinon des bribes de leçons qui, mises bout à bout, reconstituent la méditation du sage (le Bouddha) au pied de l'arbre ? » Sensei cite souvent dans ses kusen cet homme qu'il considère comme le plus perspicace des penseurs de notre temps. Sensei rencontre Claude Lévi-Strauss à son domicile en 1976. Ils ont ensemble cette passion des Indiens d'Amazonie et autres peuples premiers. Le professeur le reçoit accompagné de trois de ses disciples au Collège de France. Lors de cette rencontre, ils engagent ce dialogue : « Vous êtes très célèbre au Japon. Vous êtes un des grands maîtres de la nouvelle génération.

– Tandis qu'en France, je suis démodé !

– C'est vous seulement qui le dites, maître, remarque l'un des élèves. Et vous en paraissez satisfait.

– Mais oui, il est bien qu'il en soit ainsi.

– Que pensez-vous du destin futur de l'humanité ? reprend Sensei.

– Rien de bon. Nous sommes trop nombreux.

– Et de l'avenir de la civilisation ?

– Il m'est difficile de vous répondre. Ce que j'essaie d'étudier, c'est le passé des civilisations, plutôt que leur avenir. »

Comme on lui demande ce qu'il pense de l'origine de la vie, et de la mort, il répond : « Je ne suis ni biologiste ni philosophe. Sur ces questions, je reste silencieux.

– Mais vous avez bien, à votre propre usage, une certaine philosophie de la vie ?

– Peut-être, en effet. Disons que ce serait un sentiment personnel de la nature. »

À une question sur Descartes et le dualisme, il répond avec vivacité : « Non, je ne suis pas moi-même dualiste. Je pense qu'il existe une unité, mais en quoi elle consiste, voilà ce que je ne sais pas, et ce que personne ne sait.

– Considérez-vous que l'introduction du Zen puisse être profitable à l'Occident ?

– Oui, car il est important de s'ouvrir maintenant aux modes de pensée et de sentir des autres peuples... De plus, l'Occident étant incapable par lui-même de s'harmoniser avec la nature, il lui faut l'apprendre d'une autre civilisation.

– Vous avez récemment déclaré que, depuis la Renaissance, l'homme s'était défini lui-même en tant qu'homme pensant et non plus en tant qu'homme vivant... Mais l'homme vivant, c'est justement cela qu'on retrouve en zazen.

– Oui, nous l'avons oublié en Occident depuis longtemps. Et je me demande même si nous l'avons jamais connu. »

L'une des personnes présentes rappelle que dans un magazine le professeur Claude Lévi-Strauss avait précisé que la pensée se situe par-delà les contradictions. Il disait en conclusion que le plus important est la vacuité, la méditation du vide. « C'est pourquoi nous devons pratiquer zazen, conclut Sensei, qui ajoute : On fait zazen avec son corps. Un de vos livres qui m'a le plus directement intéressé est *Mythologiques. L'origine des manières de la table*. Dans le Zen, nous attachons une très grande importance au geste, et, en particulier à la façon de manger.

– Cela me semble en effet important, car nous n'avons plus le sens du geste. »

Le groupe est séduit par la simplicité et l'exquise affabilité que dégage Claude Lévi-Strauss. On s'aperçoit avec surprise que l'entretien a duré plus d'une heure. Sensei raconte par la suite : « Lors de mon entrevue avec le professeur Claude Lévi-Strauss, je lui ai parlé du *fushuku hampo*, les façons de se tenir à table, de disposer les *oryoki* (bols traditionnels), comment réciter les sùtras. Je lui ai montré les bols que j'avais rapportés. Il a été très intéressé, car il a écrit un livre sur les manières de table. Nous avons été présentés par mon disciple Jacques Brosse, qui est un de ses amis. Je lui ai offert un *kakejiku* (rouleau calligraphié qu'on suspend verticalement) comportant une calligraphie sur laquelle on lit le poème suivant : "La montagne bleue embrasse les nuages blancs." La montagne bleue représente le professeur Lévi-Strauss, le

bâtitteur européen, les nuages blancs étant le maître zen. Le professeur répondit : “Le nuage blanc passe au-dessus de la montagne.” C’est une réponse profonde à un grand kôan. Le professeur Lévi-Strauss a l’intuition zen. »

Henri Laborit et Jonas Edward Salk

Henri Laborit vient un jour au dojo de Paris afin de rencontrer Sensei. Ce célèbre chirurgien et neurobiologiste, dont les travaux ont apporté des solutions nouvelles à l’anesthésie et à la réanimation, lui déclare : « Je suis matérialiste, mais je suis d’accord avec vous sur l’importance du zazen au point de vue physiologiste. Le zazen apporte à l’homme un équilibre biologique, une harmonie entre lui et l’extérieur. La respiration zen me paraît la plus adaptée, et je la pratique moi-même tous les matins. Cependant je ne partage pas votre interprétation philosophique. Je ne reconnais que l’épistémologie, la philosophie, la science. »

Parmi les rencontres que Sensei fait durant son voyage aux États-Unis, le professeur Jonas Edward Salk, découvreur du premier vaccin anti-poliomyélite, et son épouse Françoise Gilot (qui fut la femme de Picasso) tiennent une place de choix. Ils se rencontrent à plusieurs reprises afin d’élaborer ensemble un livre sur l’évolution de l’humanité. Voici la pensée du professeur Salk telle qu’il la résume dans une lettre adressée à Sensei :

« Je crois que tous les grands sages de l’humanité tirèrent leur sagesse de l’observation de la nature et d’eux-mêmes et purent ainsi bâtir une cosmologie qui présente souvent bien des points communs avec les diverses découvertes de la science actuelle. Aujourd’hui, malheureusement, les gens perdent ce contact essentiel avec la nature. Nous autres savants qui travaillons dans les laboratoires restons en contact avec elle, en observant ses arcanes, nous pouvons voir la complexité et la délicatesse de la construction de l’univers.

Il en découle une philosophie de la vie qui est parallèle à la sagesse bouddhiste par exemple. Ainsi, nous ne pouvons plus faire aucune différence entre l’être et le cosmos qui l’environne. Personnellement, je crois pratiquer l’art de la science. Je cherche toujours à comprendre l’essence des choses et à faire des synthèses. Je me rends compte que l’évolution se trouve à un point critique. L’avenir de l’humanité dépend de notre lucidité à tous. Il faut faire des ponts entre les recherches scientifiques et les systèmes de recherche intérieure.

Votre enseignement et pratique de zazen permet d'équilibrer la personne en lui apprenant à faire la balance entre son intuition, son intellect, son ego, son être profond, le rêve et réalité. Cela aide à approcher les structures de la vie, de la conscience de la pensée et de l'action. Des spiritualistes tels que vous et des savants tels que moi doivent trouver un langage commun. Nous devons y travailler. La biologie se veut le langage de la vie, le Zen aussi. Il faut unir nos efforts pour aider l'individu et sauver l'espèce.

Je suis conscient que la pratique de zazen permet de créer le contact avec le cosmos et de s'harmoniser avec les rythmes énergétiques qui régissent les rapports entre cellules et molécules. Nous savants, d'une autre manière, les contemplons dans nos laboratoires et pouvons en tirer les enseignements.

Et puis le Zen répond à un besoin fondamental de l'être humain, celui de se retrouver face à lui-même.

Il s'agit maintenant d'abattre les cloisons séparant les diverses disciplines de la connaissance et d'œuvrer ensemble à la continuation de l'évolution. Mon dernier livre explique que tout s'associe dans la vie et forme un grand tout. Alors, comme le dit si bien Taisen Deshimaru : "Cessons de faire des catégories". Libérons-nous au lieu de nous aliéner.

La sagesse perçue comme force d'existence est une nécessité absolue pour l'homme, le dernier choix possible. »

De retour en Europe, Sensei gardera le contact avec le professeur Salk. Ils échangeront de nombreux courriers au sujet de la science et de la spiritualité. Leurs points de vue convergeront très souvent, et s'encourageront dans leurs démarches respectives.

René Lemaire, un ancien directeur chez Air France, se rappelle également sa première rencontre avec Sensei : « Le maître me reçut rue Lamartine, dans un commerce en produits diététiques. "Que cherchez-vous ?" me demanda-t-il. Je lui répondis : "Une forme particulière d'attention." Il me regarda d'une étrange façon, me fit une démonstration du vrai zazen et me mit, avec une certaine rudesse, en posture sur une couverture pliée et devant le mur. Tel fut notre premier contact. J'ai assisté à la naissance et au développement de l'association et à la multiplication des dojos en province et à l'étranger. J'ai pu admirer la puissance et le rayonnement de Sensei ; comment tout obéit sans qu'il commande ; comment, par l'institution progressive des cérémonies et nonobstant le nombre des disciples, ni l'ordre ni le silence des zazen ne sont troublés. Tous, nous savons les mots-clefs du Zen et comment il faut, dans le cadre qu'ils définissent, laisser faire la nature. Mais combien sont difficiles, même à concevoir, les renoncements

successifs : renoncement à la prééminence de l'intelligence, dont la philosophe Simone Weil disait qu'elle est surtout bonne à mettre de l'ordre, comme une ménagère de la connaissance ; renoncement plus difficile à la volonté, car elle s'insinue dans les nuances les plus subtiles de l'action quotidienne. À cette tension de la volonté se substitue peu à peu une vigilance, faite de présence et de lucidité. Combien de voiles faudra-t-il laisser se dissiper ? Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie. Soupir de patience, d'humilité et d'espérance – comme la jeune Parque du poème de Valéry. »

Maurice Béjart

Au début des années 1970, Denise Desjardins présente Maurice Béjart au maître. Très rapidement, un rapport chaleureux s'instaure entre eux, accompagné d'une reconnaissance réciproque. Ils se retrouvent régulièrement lors de déplacements à l'étranger, dans des mondes différents, des cultures distinctes, mais toujours à l'unisson. Dès la première visite, Sensei lui montre la posture ; pour Maurice Béjart, c'est la révélation. À la première séance, Sensei regarde le dos de Maurice Béjart, prend un kyôsaku posé sur l'autel et tape sur chaque épaule. Ensuite, il s'absente de nouveau et revient lui administrer de nouveaux coups.

Pour Maurice Béjart, cela restera un très grand souvenir : « Le premier coup de kyôsaku est très important, cela fait un choc qui vous libère psychiquement et physiquement, parfois je suis en manque. Je n'ai pas compris ce qui m'arrivait durant ces séances, mais j'étais saisi et je le suis encore.

« C'est quelqu'un qui me transforme. Cette transformation est évidente dans la façon d'aborder mon travail. C'est exactement comme lorsque vous mangez une certaine nourriture : cette nourriture se transforme en énergie physique, psychique, et transforme votre être, influence votre travail. Sensei est une grande rencontre dans ma vie, une chose vécue et qui continue de vivre. C'est quelque chose qui n'est pas descriptible, mais cela a une certaine influence. Cette influence n'est pas toujours visible, c'est quelque chose de subtil. Par exemple, lorsque vous avez digéré et

que l'énergie de la nourriture est devenue votre énergie, il est très difficile de la voir. Parfois les gens me disent : "Tiens, vous avez étudié telle discipline, et dans les ballets on ne le voit pas." Cela ne se voit pas au premier degré, mais existe d'une façon sous-jacente, avec une base plus importante que ce qui se voit. Par exemple, tout Venise est construit sur des pilotis, mais on ne les voit pas ; pourtant quand les pilotis pourrissent, les immeubles s'effondrent. C'est parfois la base invisible qui fait que les œuvres ont une certaine force de construction.

« Lorsque je suis arrivé à Paris, j'avais dix-neuf ans. En même temps que mes cours de danse, j'ai cherché à apprendre le japonais. Je suis allé à l'école et j'ai demandé un professeur. À l'époque, le Japon était moins populaire que maintenant et personne ne l'enseignait. Puis ils ont trouvé un très vieux maître qui avait quatre-vingts ans, un poète et calligraphe, qui a consenti à me donner des cours. Il m'a dit : "Pour apprendre le japonais, il faut d'abord apprendre l'écriture et, pour apprendre l'écriture, il faut apprendre à tenir un pinceau." Alors deux fois par semaine, j'allais chez lui. Il y avait une feuille blanche et un pinceau, et je faisais un trait, puis on regardait le trait, on discutait et je repartais. Je revenais et je faisais un trait, comme cela pendant deux mois. C'était un très bon poète ; il me lisait des poèmes, m'offrait du thé et, en compagnie de sa femme, on parlait. Puis la danse m'a captivé. J'ai fait des tournées et, quand je suis revenu à Paris, le maître était mort et mon cours de japonais s'est arrêté là. Depuis je n'ai plus parlé japonais. Peut-être que ma première leçon de zen, c'était ça : ce vieux Japonais qui m'a appris à faire un trait sur un papier blanc en me disant : "C'est ça, l'écriture."

« Quand Sensei est arrivé, ç'a été une espèce d'ouragan. C'était perpétuellement le typhon, la mousson, quelque chose d'une immense générosité avec une force et une vitalité extraordinaires, et on se rendait compte lors du zazen que c'était à la fois un roc et un tourbillon, qu'il y avait un mélange d'immobilité et de dynamisme fantastique. Lorsque j'ai appris kin-hin, je trouvais que dans ce mouvement, qui est d'une extrême simplicité et d'une grande difficulté, il y avait l'essence même de la coordination du mouvement

en tant que mouvement respiratoire, spirituel et physique. La danse n'est rien d'autre que cela, la coordination d'un certain mouvement dans un certain rythme. Kin-hin n'est rien d'autre qu'un mouvement qui est projeté à travers le temps et l'espace pour parfois retrouver ces deux éléments abolis.

« Je demande à mes danseurs qu'ils viennent l'apprendre ici. L'enfance, on la crée petit à petit avec les on-dit. Le père, la mère disent cela. On a des images de certaines scènes. Il y a dans l'être une certaine continuité, mais si vous considérez qui vous étiez il y a cinq ou six ans, vous voyez cette personne comme quelqu'un que vous avez bien connu, certainement aimé, parfois détesté, mais qui n'a pas tellement de rapport avec vous. Je crois que ces moments-là se recollent artificiellement à cause du passeport, de la famille. Mais cet être se dissout et se refait chaque jour. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose qui reste. Je pense que dans le Zen, l'immobilité est une activité portée à son comble. Cela me paraît tellement évident qu'il y a, par exemple, une influence du mouvement et du non-mouvement sur l'état de conscience.

« Je crois que la recherche en elle-même est une voie. Lorsque vous lisez la traduction chinoise, c'est le même mot qui signifie la voie et le but. Prendre une voie et dire qu'on a trouvé, c'est ne pas avoir trouvé, parce que l'on confond l'identité des choses. Je crois que la vie humaine est comme certains romans de Borges : vous arrivez dans une pièce, vous ouvrez une porte et derrière il y a une pièce, avec deux portes, vous devez alors choisir. Puis vous en ouvrez une autre et derrière il y a une pièce avec quatre autres portes. Je crois qu'il y a une succession de choix, mais que le labyrinthe a quand même un sens. Je suis incapable de vous dire ce que j'ai trouvé. La recherche, c'est rencontrer cette voie. On choisit la voie qui est plus adaptée à votre anatomie, à votre travail personnel. Je ne pense pas qu'il y ait une succession d'étapes et que l'expérience d'avoir rencontré Sensei soit une chose de mon passé. Ce n'est pas une chose qui a existé à une époque et qui dure encore à ce jour, puis cédera encore la place à une autre chose plus importante qui, peut-être, cédera encore la place à autre chose. Le temps est vraiment une illusion. Zazen, je m'en sers également pour

une autre langue, dans le sens où la danse est une langue. Ce qui me choque c'est que l'on compartimente toujours les religions. Le mot religion signifie relier. L'esprit religieux est là pour être relié aux autres êtres humains, de quelque religion qu'il soit.

« Il est évident que les religions ne sont que le vêtement d'une certaine réalité indéfinissable et presque innommable, mais nous usons du langage. Quand je dis "table", je pourrais dire *Tisch* ou *tavola*. Nommer Dieu, c'est très gênant car il y a beaucoup d'équivoques. J'aime bien le mot "Être suprême" : dans "Être", il y a le mot "existence", sans que l'existence soit humanisée. C'est un être non pas dans le sens où je suis, mais plutôt dans le sens existentiel, le cosmos, la Terre. Dans "suprême", il y a quelque chose qui arrive au bout d'un chemin et qui montre en même temps le cheminement, qui montre qu'on a atteint le bout.

« Les choses, on les vit, on n'en parle pas. J'aime beaucoup les personnes entières comme Sensei, il est la flèche du Zen. Tout à coup, en se rapprochant, on sent comme une espèce d'illumination qui vous donne la force de continuer. Tout de suite, on s'est amusés. Nous étions sur la même longueur d'onde. Nous étions de pays différents, de mondes différents, de cultures différentes, mais on était exactement ensemble. Il m'a ouvert la voie véritable du Zen qui est zazen, la posture, la position.

« Comme beaucoup d'Occidentaux, je connaissais le Zen par les livres, par des études, par des amis au Japon. J'étais allé au Japon plusieurs fois avant de le rencontrer. Mais finalement, on s'est rendu compte qu'on disait les mêmes choses. Pour nous qui travaillons la danse, la posture est le départ de tout. Je dis à mes élèves : "Ne pensez à rien, ne cherchez rien, ayez simplement la position juste." Je crois que même lorsqu'on doit interpréter un rôle, si par le physique on est exactement situé dans l'espace, de façon régulière, qui correspond à la pensée de ce que l'on va interpréter, la pensée se manifeste ensuite, et quelque chose arrive qui est plus que la pensée, qui est une non-pensée mouvante et habitée. Donc, avec Sensei, très vite, lorsqu'il m'a montré la posture, lorsqu'il m'a appris à faire zazen, à marcher, j'ai retrouvé avec un langage différent,

avec une technique différente, ce que je cherchais, ce que j'étudiais depuis longtemps.

« Pendant cette période où l'on s'est beaucoup vus, il m'a aussi soigné. J'avais des problèmes physiques et il m'a rendu une santé parfaite, par les massages, l'acupuncture, les moxas. Il s'est établi un rapport très profond entre nous. Il nous a apporté, à mes camarades et moi, quelque chose qui a réhaussé la valeur du ballet. »

Lorsque Béjart réalise et présente à Paris *Messe pour le temps présent* au palais de Chaillot, Sensei participe personnellement à l'élaboration spirituelle du ballet et se sent particulièrement proche de l'œuvre. Il dit au maître : « Pour la première, je ne veux pas être dans la salle. » En effet, dans cette représentation, Béjart ne danse pas, il accompagne simplement la chorégraphie avec des percussions à la façon japonaise. Sensei lui propose de se tenir à côté de lui en zazen, afin de donner une dimension cosmique au ballet ; son ami est enthousiasmé par la proposition. Ce singulier personnage, complètement concentré, dont on sent l'onde des vibrations sur la scène, apporte à l'auteur et la troupe un souffle ainsi qu'une énergie nouvelle durant toute la représentation. La posture devient une danse immobile, en montrant aux spectateurs la valeur de l'attention, de la concentration. Elle accompagne le pas, le son, le mouvement, et dirige le regard vers l'insondable.

Suite à cette rencontre, la recherche intérieure devient « le seul but » de la vie du chorégraphe. « Lorsque l'on commence à travailler, on apprend une technique, on nous dit : "C'est un métier." Que ce soit des opérations chirurgicales, de la poterie, ou ce que je fais : des ballets, danser, les traduire, les écrire, les produire (...) ce qui est essentiel, grâce à ce métier, à cette technique, c'est aller plus loin et de façon plus facile dans cette recherche intérieure. L'art en tant qu'art n'est pas pour moi une chose qui a une grande importance. Ce travail que je fais sur mes ballets me permet d'aborder une réalité transcendante. Je crois que tout art qui n'est pas recherche spirituelle n'est plus de l'art. L'homme est né pour cette recherche spirituelle, il est ici pour cela. Il est ici pour savoir

d'où il vient, où il va, ce qu'il fait ici-bas. Le reste doit lui servir à ça : si le reste ne lui sert pas dans ce sens, le reste est inutile. »

Le moindre événement devient pour Sensei et Bédart prétexte à rire. Ensemble, ils goûtent la joie de vivre. Ils sont heureux de leurs retrouvailles et ils s'amuse du temps qui passe. « Je ne suis pas capable de donner un message, je ne suis pas capable de trouver une solution à la vie. Mais je pense que le rire est très bon, le rire est très important, le rire décontracte. On peut se décontracter par la respiration, mais le rire nous fait respirer... Je crois qu'il vaut mieux rire, mais pas d'un rire ironique. Souvent le rire que nous avons est un rire destructeur, un rire perfide, un rire satirique. On ne parle que de démystifier, que de déboussoler, que de détruire les valeurs. Au contraire, il y a un rire qui est un rire de l'enfance, un rire de joie, un rire de la santé, un rire du bonheur parce qu'il fait soleil, et parce que ça va être bien de sortir dans le soleil. Le rire, comme toute chose, peut être divin ou satanique, mais un rire de joie et de détente, c'est quand même mieux ! Comme le rire de Sensei... Nous avons, nous, les prétendus civilisés, inversé les valeurs ; il est peut-être encore temps en éternuant un bon coup de se retrouver dans l'autre sens, après tout l'Everest n'est peut-être qu'un puits de quelque huit mille huit cents mètres de profondeur, et mon nez la clé de mon zen ! Je ne peux rien expliquer car je ne sais rien, sauf qu'en cas d'urgence, maître Deshimaru est près de moi et se met à rire. »

Lorsque Bédart vient lui rendre visite au dojo, Sensei s'exclame : « Ah ! Champagne ! », bien qu'il sache pertinemment que Bédart, converti à l'islam, ne boit pas d'alcool... Sensei propose à Maurice Bédart la cérémonie du thé. Celui-ci s'attend à une certaine préciosité. Quel n'est pas son étonnement de constater que l'on amène une bouilloire bien française et que l'on agite la poudre de thé dans l'eau avec un fouet à demi cassé. Sensei dit : « Souvent, dans les temples, la cérémonie du thé est empreinte de formalisme. Comment ne pas s'attacher au formalisme ? Il faut tout apprendre, certes, mais ensuite on doit oublier sa propre compréhension. C'est comme sauter du haut d'un mât de cent mètres. » La chorégraphe commentera ainsi cet épisode : « Je ne sais pas très bien quel rôle je joue avec Sensei, même lorsqu'il m'apprend la cérémonie du thé

à la tour Montparnasse, avec une vieille casserole dans laquelle il fait chauffer l'eau et deux bols ébréchés. Cette première cérémonie du thé a été pour moi une très grande initiation à ce que l'on appelle le Zen. »

Maurice Béjart raconte également : « Un jour, un de mes danseurs qui voulait absolument faire zazen prit la pose pour une séance dans le dojo. La secrétaire du maître, placée juste en face de lui, était subjuguée par son corps particulièrement beau et élégant. Après une demi-heure de pratique, sa posture commença à s'écrouler, se ramasser sur elle-même et sa colonne vertébrale à se tordre. "C'était la première fois que je voyais un corps s'affaler ainsi sur le coussin", dit-elle. À la sortie, il lui dit : "Je suis en train de perdre mon maintien. Je suis complètement ébranlé, zazen est trop fort pour moi." Je m'amuse beaucoup avec maître Deshimaru. C'est l'être avec lequel je joue le plus, jouer au sens profond du mot. Je suis à la fois acteur et enfant. Je joue quelque chose qui est un peu la pièce que vous jouez chaque matin, car nous jouons tous un rôle. On s'habille en tel personnage et puis on joue le rôle de ce personnage. »

À propos de zazen, Béjart explique : « L'influence de la posture s'est fait sentir rapidement, car elle a confirmé une vérité. Toute ma vie, j'aurais pu me tenir tordu, bossu, et puis j'ai rencontré Sensei, je me suis tenu bien droit, il y a eu un déclenchement. Toute ma vie, par la danse, j'ai cherché une posture, j'ai travaillé une certaine cambrure du dos, un certain relâchement des épaules, un allongement du cou accompagné du menton rentré. J'ai travaillé ce qui correspond à la danse elle-même, et au chemin où je veux aller dans la posture de la danse. Il y a un rapport évident entre la respiration et le mouvement. La danse classique et même moderne est occidentale, et les Occidentaux respirent avec le haut du corps. Le zazen est oriental et on respire par le bas-ventre, et ça, c'est un gros apport pour la danse ; un apport d'équilibre et de force car cette position toujours en haut des Occidentaux est quelque chose qui bloque. Je crois que le zazen peut apporter beaucoup à des danseurs. La danse, malgré tous les apports qu'on peut lui donner de compréhension interne et profonde, reste très occidentale, avec

toutes les qualités dynamiques et tous les défauts de l'Occident. Dans tous les cas, pour moi la recherche intérieure est beaucoup plus importante que l'art. Je crois que la recherche intérieure est le seul but de ma vie. C'est la seule chose importante. Dans cette quête, non seulement les obstacles sont moraux mais nécessaires. Je crois que sans obstacle on ne voit pas plus loin que soi, on ne peut pas se dépasser. Chaque fois qu'on est devant un obstacle, évidemment, on est humain, alors on râle, souffre, on regrette cet obstacle. Mais si on a la force de le surmonter ou de le démolir, on se rend compte que c'était la meilleure chose qui pouvait vous arriver. Une civilisation qui prend la peine d'enlever les obstacles qui se posent aux gens est un monde où l'homme est châtré. C'est un monde où l'être humain perd ce qu'il a de plus important. Il faut qu'on rencontre des murs. Une civilisation de licence où tout est facile, où tout est donné, où tout est sécurisant, est une civilisation qui détruit l'homme profondément, plus que n'importe quelle aliénation. Je suis à la fois le plus pessimiste de tous et profondément optimiste. Je suis optimiste car je crois dans l'être humain. Je crois dans l'avenir de l'être humain, mais je suis pessimiste car je crois que tout va mal. Mais pas seulement par ce que l'on appelle la crise. On ne parle que de la crise : il est évident qu'il y a une crise économique, une crise religieuse, politique, intellectuelle, mais ce n'est pas le plus important. Le problème est que ce qui fait les valeurs profondes de la vie a été faussé, détourné du vrai but et que les gens sont perdus. On leur fait croire que le bonheur se trouve là où justement il n'y en a pas et que les difficultés, les épreuves, les combats sont quelque chose qui est hors de l'humanité. Je crois, comme René Guénon, que nous sommes dans une période des plus basses de l'humanité, mais comme il l'a dit : "Il faut espérer, car c'est lorsque l'on est au plus bas que le redressement peut s'opérer." C'est justement dans les périodes les plus basses que les germes de résurrection existent et qu'il peut y avoir un renversement. Mais ce renversement, il faut le payer d'une lutte, d'un combat et d'une souffrance. Lorsque j'ai rencontré Sensei, je me suis rendu compte qu'il y avait dans son enseignement des points communs avec ma démarche et, venant

de quelqu'un qui était un maître authentique, cela m'a confirmé dans ma recherche. C'est venu comme une illumination. Car cette recherche précédait la découverte. »

Maurice Béjart explique encore : « Pour penser l'homme du futur, il faut d'abord retrouver l'homme tout court, l'homme tout nu, cet homme éternel qui n'est pas l'homme du passé mais l'homme de toujours. Le mot "tradition" ne doit pas être pris dans son sens restrictif, voire péjoratif, où l'on ne voit qu'un ensemble d'us et coutumes venant de nos pères, plus ou moins dépassés, sinon ridicules. La tradition est l'ensemble des sources communes de l'humanité qui dépassent les modes, les époques, les races, et font les hommes semblables. La tradition est justement ce qui subsiste quand le passé est aboli. L'homme seul et dépouillé transcende le temps et l'espace pour se projeter dans le futur. Je suis un disciple de Sensei depuis dix ans, il m'a beaucoup appris avec compassion, tendresse mais j'ai reçu aussi un grand coup de poing. Je ne dirai pas seulement que je le respecte, que je l'admire, je dirai que je l'aime. »

En hommage au maître, il compose ce poème :

« Je ne savais pas ce que c'était le rire
avant d'avoir connu maître Deshimaru
je ne savais ce qu'était regarder
toucher
marcher
sentir
dormir
caresser un chat
suivre le vol d'une plume dans l'air
respirer
ou me tenir en équilibre sur le bout de mon nez. »

Arnaud Desjardins

Si une profonde estime s'installe entre Maurice Béjart et Sensei, c'est avec Arnaud Desjardins que ce dernier ouvre totalement son cœur : « J'ai beaucoup de disciples dans le Zen et des connaissances à travers le monde. Mais je n'ai qu'un seul ami, c'est Arnaud. »

En 1968, Étienne de Schwartz, qui est très actif dans la sangha avant de se diriger vers le bouddhisme tibétain, dit à Arnaud, qui connaît nombre de maîtres : « Il y a un maître japonais qui vient d'arriver en France ; je voudrais savoir comment tu le "sens". » Arnaud se rend au dojo de Pernety ; immédiatement, les deux hommes sont en parfaite communion d'esprit, sans intellectualisme, tout est purement sensitif. Il confie à son entourage : « Je viens de rencontrer un moine complètement vrai, authentique et sincère. » Denise, la première épouse d'Arnaud, pratique régulièrement au dojo de Pernety. Par la suite, le couple prend l'initiative de réunir Sensei et Karlfried Graf Dürckheim, fondateur d'une thérapie initiatique et pratique basée sur le Zen. Desjardins et Dürckheim préfacent le premier livre de Sensei (qui n'est pas vraiment écrit par lui, mais comporte plutôt des propos recueillis). Par la suite, Sensei sera assez critique envers Dürckheim, qu'il estime ne pas enseigner le véritable Zen : « Le professeur Dürckheim demande parfois à ses disciples de méditer pendant qu'ils sont en posture de zazen. Par exemple, il les fait méditer sur le symbole de la coupe, du bol, de l'arbre, de l'oignon... Le professeur Dürckheim ne peut pas comprendre mon Zen. C'est un profond psychologue, mais ce n'est pas un maître zen, et il ne comprend pas du tout le Zen. Si vous voulez suivre sa méthode, c'est possible, vous pouvez tout utiliser – mais ce n'est pas le Zen. »

Arnaud propose de faire un film sur Taisen Deshimaru et les différents maîtres zen du Japon. Sensei, qui connaît parfaitement le milieu, s'accorde avec les différents responsables de temples pour permettre à Arnaud de filmer les plus hauts dignitaires, dans des conditions exceptionnelles. Il en sortira un long-métrage en deux parties : *Ici et maintenant* et *Partout et toujours*, destinés à un large public. Ensemble, ils passent trois mois au Japon sans assistant ni preneur de son, vivent dans les endroits les plus divers, dorment où cela est possible, souvent dans la même chambre et l'inconfort des monastères, mais parfois aussi dans les grands hôtels de la région de Kyoto. Arnaud voit Sensei toujours très à l'aise, et lorsqu'il lui parle de sa faculté d'adaptation, Sensei lui répond : « Le moine zen

ne fréquente plus que des bouchers et des prostituées et tout le monde est changé en Bouddha. »

Sensei veut faire découvrir à son hôte les plus beaux paysages du Japon. Au début du film, il marche pieds nus dans la neige glacée qui lui colle aux pieds. On tourne, il ne bronche pas, jamais énervé, toujours disponible, toujours rieur, totalement impliqué et passionné par le projet. Sensei dirige tout : « Aujourd'hui on fait ceci, on va là. » Sensei lui fait rencontrer les plus grand rôshi du Zen Sôtô, ainsi que ceux du Rinzaï.

Toute la nuit la lumière est allumée. Il travaille, écrit de grands articles sur sa mission en Europe et les fait publier par des journaux japonais importants. Il réveille Arnaud en pleine nuit pour lui demander : « Comment épelez-vous Danielle Darrieux ? » Arnaud se dit : « Ça y est, il va écrire que Danielle Darrieux est sa disciple favorite, à la vie à la mort... »

À l'image de Kôdô Sawaki, la réputation de Sensei commence alors à se répandre dans toute la sphère du Zen japonais. Il est considéré comme un véritable ambassadeur du Zen Sôtô à l'étranger. Lorsque les instances voient arriver le maître en compagnie d'un journaliste de la télévision française, un certain respect s'établit spontanément. Certains sont admiratifs, d'autres sont jaloux qu'un des leurs soit considéré comme un grand maître en Occident.

Arnaud doit faire honneur au maître car il est présenté comme son disciple aux plus hautes autorités du Zen japonais. Afin d'être en phase avec l'ensemble du projet, il pratique intensément zazen. Par la suite, lorsqu'il créera son propre ashram, il enseignera la posture à ses disciples et introduira des séances de zazen dans ses séminaires.

Lors d'une conférence au Rotary Club de Tokyo, Sensei fait parler Arnaud puis traduit. Lorsque Arnaud ne dit rien de drôle, les gens hurlent de rire. Quand il parle trente secondes, il traduit deux minutes... Il lui fait certainement dire qu'il est un grand maître, particulièrement vénéré en France et connu dans l'Europe entière. L'assemblée est sous le charme et conquise par ces deux personnalités étrangères. Après la conférence, ils finissent tous deux

la soirée dans un bar. Une bande d'étudiants regardent Sensei (il a gardé son habit de moine), parlent entre eux et ricanent. Soudain, Sensei se lève, pique une colère et les réprimande vertement. Peu de temps après, éclats de rire : le petit groupe se retrouve autour d'une table et le maître offre la tournée. Sensei se retourne vers Arnaud en lui expliquant qu'il s'agit d'étudiants communistes qui dénigraient le bouddhisme et prétendaient qu'il fallait aider la religion. « Je leur ai dit que c'était le bouddhisme zen qui allait aider le Japon. » Et il ajoute, à l'intention d'Arnaud qui a été l'élève d'un grand maître indien, Swami Prajnanpad : « Tu vois, même ton gourou ne peut pas faire ça ! » Faire éclater cette colère, réussir à retourner les étudiants, offrir à boire à tout le monde, répondre à leurs questions et ensuite rire avec eux, Arnaud se sent bluffé. Il demande son secret à Sensei qui répond : « Ne jamais vaincre, ne jamais être vaincu. » Arnaud gardera toute sa vie cet adage à l'esprit et l'inclura dans ses enseignements durant les sessions.

Ensemble, ils fréquentent différents milieux, tel celui des *geisha girls*. Il ne s'agit pas de véritables geishas, mais de serveuses de bar habillées en Japonaises traditionnelles, portant des aiguilles dans les cheveux. Au dessert, Sensei regarde Arnaud avec insistance pour attirer son attention et met au même moment sa main aux fesses d'une fille. Ce geste n'est absolument pas japonais : même un Japonais saouïl ne fait pas cela. La fille se retourne et rencontre le regard de Sensei. Le visage de celui-ci exprime un tel amour que la fille ne sait comment répondre. Sensei se retourne vers Arnaud et dit : *True Zen*.

Ces trois mois passés ensemble sont une révélation pour Arnaud Desjardins : « Sensei, je l'ai aimé de suite, pour son courage physique, son abnégation, sa bonté. Il ne m'a jamais déçu. Par la suite je l'ai toujours inconditionnellement estimé. C'est quelqu'un de très important pour moi, un témoin, un maître spirituel – bien qu'il m'ait quand même fait des coups pendables. Il aimait bien me mettre dans des situations délicates, ça l'amusait, il voulait voir comment j'allais m'en sortir !

Il y avait un administrateur de la télévision française d'origine chinoise, M. René Han, qui a terminé sa carrière comme directeur

de France 3. Il faisait le montage financier de tout ce que l'on appelait à l'époque l'"expédition Arnaud Desjardins". Pour des raisons de collaboration internationale entre télévisions, il se rendit au Japon et en profita pour venir assister au tournage des "films zen". Nous étions dans un monastère et le rôshi commença à boire. Lorsque René Han arriva, le moine était complètement saouï. Dans le film, il a une marque sur la figure : la veille, il était tombé, ivre. Sensei a introduit René Han, haut responsable de la télé, auprès d'un homme ivre mort ! Et cela l'amusait de me mettre mal à l'aise !.... Cela ne compromettait pas ma carrière à la télé, heureusement... M. René Han était suffisamment intelligent pour comprendre que le Zen ne se résumait pas à cela. Pour Sensei, cette situation ne le gênait en rien. "Je vais vous montrer le Zen", lui dit-il, et il montre l'abbé de l'un des plus grands monastères japonais complètement saouï. Il avait une façon de recevoir et de regarder René Han, de fixer les personnes, par moments, on le voyait presque transfiguré.

Je n'ai jamais réellement entendu ses kusen, mais vivre à ses côtés dans des conditions tellement diverses était un véritable enseignement. Si Sensei a été quelqu'un d'extrêmement bénéfique pour nombre de personnes, cela tient à sa propre personnalité. Sa personne elle-même était un enseignement. Son approche était complètement différente de mon maître indien Swami Prajnanpad, et cependant, comme lui, il était en communion avec le contexte. Il était un exemple, une démonstration de maîtrise, d'adaptabilité, ce qu'il appelait *harmonize*, avec tous les milieux et circonstances. Un curé en soutane à Pigalle ferait le plus mauvais effet. Lui, où qu'il aille, il était à l'aise. Il m'a m'emmené dans les endroits les plus déroutants, m'a provoqué, et finalement m'a révélé à moi-même. Lui-même témoignait d'une conscience qui ne s'est jamais démentie. J'ai vu Sensei Deshimaru très rouge, mais je ne l'ai jamais vu tituber ou perdre le contrôle de soi. J'ai été témoin de la présence d'une authentique compassion dans des bars douteux de Tokyo. Partout où il entrait, dans n'importe quel bistrot, l'endroit devenait un temple.

Il serait particulièrement dommage de passer à côté d'un véritable maître sous prétexte qu'il fume, boit du whisky ou fait

parfois des plaisanteries grivoises. Cet homme parlait très mal l'anglais, pas du tout le français. Seul en France, où il ne connaissait pratiquement personne, néanmoins, peu à peu, un groupe s'est formé autour de lui. Des livres ont été publiés, un temple de grande envergure est apparu où l'on pratique intensément zazen. Sensei a été pour beaucoup une révélation, une véritable bénédiction ! C'était un éducateur hors norme, qui emmenait le pratiquant vers l'espérance. Il est facile de penser qu'un maître doit être parfait, mais il est particulièrement difficile d'être présent tous les matins au dojo et de changer tout le monde en bouddha.

Un jour, nous avions un rendez-vous tellement important que j'étais un peu troublé et j'ai oublié la caméra. Il n'a pas bronché, il n'a pas fait un reproche. Il s'est arrangé pour que l'on s'excuse, que l'on décale le rendez-vous et que l'on retourne chercher la caméra. Du fait que je n'étais pas son disciple, il aurait pu montrer son mécontentement. "*Oh, oh ! Big mistake*" : c'est tout ce qu'il a dit. Ne jamais faire un vaincu. C'est quelque chose que je lui dois. Faire un vaincu crée du *karma*, il voudra prendre sa revanche... De ce point de vue-là, il a été un *upaguru*, comme on dit en Inde.

Ce n'est pas un admirateur béat qui vous parle, je l'ai vraiment connu. J'admirais son désintéressement. Je considère que c'était un réel témoin de la spiritualité, au plus haut niveau, un serviteur de la sagesse, un être d'une grande bonté. J'ai vu chez lui le côté vraiment spirituel qu'on appelle "mystique", qui ne correspond pas du tout à l'image que l'on se fait d'un saint Jean de la Croix, par exemple. Je suis convaincu qu'il avait un très haut niveau de réalisation intime, mais qu'il ne jouait pas cette carte-là. Il n'avait pas d'égoïsme, il était entièrement à l'école de Kôdô Sawaki. Si un jour je lui ai envoyé un de mes disciples, c'est parce que Sensei était à la fois très rigoureux et en même temps non conventionnel. J'aimais aussi son côté drôle, coquin, joueur. Il y a des gens qui ont une réputation et dont on voit tout à coup qu'ils ont peur pour leur réputation ; ça c'est décevant, ce n'est pas le cas pour Sensei.

C'est un homme que j'ai vraiment aimé, je n'ai pas vu la faille. Je n'ai jamais entendu de reproches graves sur lui. »

Après ce voyage, Sensei et Arnaud se reçoivent mutuellement, et une grande complicité s'installe entre eux, durablement. Sensei est un homme secret, pudique, sans discours de salon. Les deux hommes n'ont pas besoin de parler de spiritualité, leurs regards se comprennent. Arnaud dit de son ami : « Je me sens bien en sa compagnie, pour moi c'est de loin l'essentiel. C'est dans ma vie une rencontre unique. » Dans la préface de son commentaire sur le *Shôdôka*, Kôdô Sawaki explique que c'est finalement la rencontre entre deux êtres qui exprime la véritable transmission zen : « L'insuffisance des études bouddhistes vient du fait que ce qui est important n'apparaît ni dans les mots ni dans les écritures. Seul un contact direct de personne à personne peut transmettre ce qu'aucun texte ne peut exprimer. La transmission directe, c'est rencontrer Shakyamuni et véritablement le toucher. C'est la rencontre de deux individus, maître et disciple, dont la vision est identique, sans qu'aucune ombre ne les sépare. Deux personnes coïncident et s'accordent parfaitement, comme si elles adhéraient l'une à l'autre. (...) Un moine zen qui enseigne la Voie doit être comme un sourd-muet. Peu importe sa maladresse, ce qui compte c'est le rayonnement qu'il produit, des résonances doivent sortir de sa personne. En vérité, la transmission du moine zen se situe ailleurs que dans les mots. »

Calligraphie

*« Son corps offert au nuage blanc
la sagesse est l'attitude
sans attachement ni fuite.
C'est l'attitude d'abandon
au pouvoir cosmique. »*

Taisen Deshimaru

Au Japon, le lien entre le Zen et la calligraphie est profond et intrinsèque au moine parfaitement accompli. Dans les temples, les calligraphies sont omniprésentes et se trouvent généralement au-dessus de chaque porte. Lorsque l'on gravit la montagne pour rejoindre un petit temple, il y a au moins trois ou quatre entrées à franchir qui ponctuent le chemin. Arrivé à destination se trouvent encore une grande entrée, puis une deuxième et une troisième. Enfin, après tous ces différents passages, se trouve un premier bâtiment comportant au-dessus du porche un précepte. Où que l'on soit dans ce lieu de recueillement se présente une calligraphie posée sur un grand panneau de bois protégé par un toit. Ces différents axiomes incitent à s'affranchir des phénomènes.

Sensei dit : « Concernant la calligraphie, je ne m'y consacre que si l'on m'y presse. La plupart des moines passent leur temps à écrire. Cela devient un attachement à la fin. Aussi je transporte beaucoup de papier, mais j'écris peu. Mes calligraphies sont très appréciées au Japon. Cependant je ne recherche pas la beauté, j'écris avec mon esprit. »

Jacques Foussadier commente : « Calligraphier réellement, c'est ressortir un texte entier, sans modèle. Sensei n'est pas un

calligraphe de métier. Chez lui, c'est réellement l'énergie qui s'exprime sur le papier, et c'est une réussite ! Il ne cherche pas à savoir si son œuvre restera dans l'histoire de l'art. À son arrivée en France, personne n'était capable d'estimer la valeur de ses œuvres, lui-même ne s'en préoccupait pas. Qu'il ne soit pas du tout attaché au fait que cela soit réussi ou pas m'a beaucoup impressionné. Il n'a pas du tout le même état d'esprit que nous. Il donne surtout des calligraphies aux gens qui l'aident, à ceux qui sont réellement investis, qui ont des responsabilités importantes. Quelquefois, on ne sait pas pourquoi il donne à des personnes ses dessins.

Je n'ai jamais fait de calligraphie avec Sensei. J'avais commencé bien avant de connaître mon maître. Je faisais des petits dessins, des cartons japonais ; c'est un carton contrecollé avec un petit bord doré. J'en avais fait plusieurs, avec des objets de la vie usuelle, comme les balais. Sensei me dit : "Oh, très intéressant. Vous dessinez, je signe." Je n'ai pas aimé du tout la proposition, du coup, je ne l'ai pas fait. J'aurais dû accepter, mais j'avais vingt-six ans. C'est comme si les deux personnages n'en faisaient plus qu'un. Cela fait quarante ans de cela, je n'aurais pas dû lui résister. Il n'a pas réagi lorsque j'ai refusé. Il ne m'a jamais rien dit à ce sujet. Il m'a laissé faire et cela ne s'est pas représenté.

La calligraphie de Sensei est un mouvement, une respiration, ce n'est pas une image figée, finale, il faut que l'on sente la vie... C'est comme une musique intérieure, il y a des rythmes différents qui s'harmonisent et qui forment une symphonie. Certains artistes peignent en musique, parce que c'est de l'énergie, ça le supporte, mais on peut très bien peindre sa propre musique qui est celle de la respiration. Le sujet est là en soi, ensuite l'énergie arrive par-dessus. On inspire le ciel et on le redonne sur l'expire à la terre. On le manifeste sur le papier. L'inspiration, c'est cela. »

La couleur

Dans le dojo de la rue Pernety sont organisées des séances de calligraphie. Les disciples se placent autour du maître pour observer le rituel de la préparation concernant cet art, dont l'approche

s'accompagne d'une certaine discipline. La secrétaire aide le maître à installer l'environnement qui devient propice à l'harmonie. Le calligraphe sort de sa valisette ses pinceaux, l'encre, la boîte de cinabre, les chiffons. Il pose à sa droite la pierre à encre, pose la feuille sur le sol devant lui. Lorsque le tout est en place, l'homme trace sur le papier un cercle dans un seul et même élan, effectué dans l'expiration de toute une vie. Ici, point n'est besoin d'inspiration, seule l'énergie issue de la posture guide le pinceau. Le souffle vital s'exprime à travers l'expansion du geste reproduisant le non-signifiant. Il n'y a personne qui crée. Seul le pinceau entre dans l'espace de la feuille pour en ressortir une fois le trait achevé. L'ouvrage est sans représentation, dénué d'image. Il ne faut qu'un peu d'encre, beaucoup d'espace, pour que se fonde la forme sans reflet. Une seule couleur suffit, le noir, qui à l'origine n'en est pas une. Cette teinte est en fait une nuance qui provient d'une saturation de couleurs – « Elles rendent aveugle », nous dit Zhuangzi – en finissant par les contenir toutes. Le sans-pourquoi, sans-idée, ni même intention exprime la sérénité de l'ici et maintenant. Les disciples suivent le déplacement du bras qui emmènera vers l'infini, le *dokan* (l'« anneau de la Voie », la répétition continuelle des actes dans la vie quotidienne). Puis, le buste se retire légèrement, tout mouvement cesse... L'œil n'est ni satisfait, ni défait, ni trahi par l'impulsion. La platitude et la fadeur apparente révèlent l'absence des sens. Ce qui énonce la réussite est l'harmonie de l'ensemble. Elle traduit la spontanéité, la puissance, le jaillissement de la vigueur, la vitalité et surtout la densité, ce qui se dirige au-delà de la matérialité, de l'aspect des choses. Ici point de légèreté, plutôt une certaine gravité face à l'encre qui se meurt durant le trajet. L'accomplissement se fait jusqu'au bout et se termine dans un appui profond. C'est la texture du crin qui détermine la finitude.

Le visage du calligraphe ne traduit pas d'émotion, de trouble aux présences et données extérieures à la figure. Ce sont les disciples qui réagissent à la suite de l'achèvement, pas le maître. Lui y prête simplement son regard pour reconnaître le droit d'y poser le sceau. Peu importe le résultat, seule compte la forme qui traduit l'état du fond.

Sensei saisit délicatement l'ensemble, se retourne et l'offre sans choisir. En quelques heures, le dojo se couvre progressivement de feuilles, à l'image d'un automne de sagesse. Le maître ne gardera aucune œuvre pour lui-même et les offrira toutes, les calligraphies très réussies et celles qui le sont moins. La commercialisation d'une œuvre semble trahir à la fois celui qui achète et celui qui vend. L'œuvre s'en trouve entachée d'un acte qui la déprécie. « Ce qui n'est pas donné est perdu », nous dit un adage.

Les papiers ne sont pas choisis, peu importe leur qualité. Lorsqu'il en manque, le calligraphe demande à sa secrétaire de s'en procurer chez le papetier du coin. L'œuvre s'exécute comme si elle n'était jamais totalement terminée, jamais figée. C'est lorsqu'il y a un désir d'exprimer une forme définitive qu'il y a recherche d'un support rare et précieux. Ici, tout se joue dans l'éternel changement.

« Hier, j'ai fait plus de cent calligraphies ; j'ai peint des sumi-e. Un en particulier représente deux cercles : dans l'un, j'ai tracé un petit rond ; dans l'autre, j'ai dessiné un rectangle. J'ai montré ce dessin à des personnes qui sont venues me voir dans ma chambre, mais personne n'en a compris la signification. C'est un grand kôan. J'ai dit : "L'homme sort du trou de droite et entre dans le trou de gauche." Ceux qui ont une bonne intuition ont compris, les autres non. C'est un kôan, meilleur que les kôan Rinzaï, simple mais profond. »

Sensei aime calligraphier sur les kyôsaku : *Maku mozo* (Ne créez pas d'illusion). « Si un observateur regarde un de mes tableaux pendant une exposition, il peut ne pas comprendre et dire : "Ce n'est pas tellement beau..." Ma peinture n'est pas abstraite. Je ne suis pas intéressé par l'apparence de la beauté, ni par l'approbation du public. Cela est irréal. Mon idée de la beauté ne se limite pas dans le temps, elle est en mouvement, du passé au présent, du présent au futur... Je veux exprimer le mouvement. J'ai offert à Chaban-Delmas la calligraphie de "*mushotoku*". Il m'en a demandé la signification. Je lui ai fait un véritable sermon. Il m'a dit : "C'est très important pour les hommes d'État. La politique moderne n'est que non-mushotoku. Si on faisait disparaître le calcul, le monde entier serait en paix. Cette calligraphie est un très bon cadeau. Je

vais la mettre au mur. Beaucoup d'hommes d'État anormaux viennent ici. Je leur expliquerai, ils pourront revenir à la condition normale. Moi aussi en regardant cette calligraphie, je reviens à la condition normale." »

Kôdô Sawaki, calligraphe

Sensei n'oubliera jamais l'instant où Kôdô Sawaki lui remit son propre kyôsaku qui servait aux sesshin dans les montagnes de Nagano. Il contemple souvent la calligraphie écrite de la main du maître :

« Hier mon corps était un sac puant.
Aujourd'hui, sur la montagne des bonnô
j'attaque les nuages et le tonnerre. »

Kôdô Sawaki n'avait jamais enseigné la signification de ces *kanji* (idéogrammes chinois utilisés dans l'écriture du japonais). Sensei la lui avait demandée. En réponse son maître lui avait donné un coup de kyôsaku : « Voilà la réponse », lui avait-il dit...

« Cette calligraphie est tirée d'un poème de maître Dôgen qui se compose à l'origine de quatre vers. Ce poème signifie qu'il faut changer de peau. Alors nous pouvons passer du monde visible au monde invisible, du monde limité au monde illimité. C'est l'essence du bouddhisme. Qu'est-ce que le changement ? Changer veut dire sublimer nos égoïsmes. Lorsqu'on abandonne l'ego, la vie nous donne un bonheur infini. Une vie égoïste n'est pas la vraie vie. Vous devez comprendre ainsi le poème de maître Dôgen et la calligraphie peinte sur le kyôsaku de Kôdô Sawaki :

"Sur la montagne des bonnô, des désirs égoïstes
nous devons briser les nuages et le tonnerre
notre corps est un sac de bonnô puants." »

Dans la boutique se trouve un magnifique paravent japonais décoré de fleurs. Fièremment, les disciples le placent en vitrine, car c'est l'objet le plus précieux de l'endroit. Lorsque Sensei le voit, il s'arrête net et dit : « Je vais calligraphier ce paravent. Apportez-le

dans mon appartement. » Une fois le sujet placé dans sa chambre, tranquillement, sans lever le regard, attentif, le geste précis, souple et direct accompagne le poil de loutre sur le papier précieux. Concentré, affranchi de toute pensée, Sensei prépare l'encre. Éloigné du souci de la valeur de l'ouvrage, il saisit d'une main le paravent et de l'autre tient son pinceau. Tandis que les personnes présentes retiennent leur respiration, les idéogrammes apparaissent à partir du seul geste, coulant, en parfaite harmonie avec l'ensemble. L'œuvre se forme, la réalité transparente apparaît d'elle-même. L'artiste n'y est pour rien, l'exercice ne fait que révéler la forme du vide, le vide de la forme. Les contraires s'embrassent pour ne former qu'une seule et même réalité, celle de la vie et de la mort réunies en un au-delà insondable. Aussitôt fait, Sensei se retourne et, en guise de commentaire, traduit : « Le parfum des fleurs se répand et pénètre l'habit des hommes. »

Les calligraphies du maître sont très réputées dans le milieu du Zen et deviennent relativement onéreuses. À sa mort, nombre ont disparu, certaines dans le caniveau après la mise sous scellés de l'appartement par le propriétaire.

La fresque du dojo

Durant un séjour au temple de La Gendronnière, sitôt le zazen terminé, Sensei décide de peindre un dragon sur le mur situé au fond de l'entrée du dojo. Le plan n'est pas totalement vertical, et il n'y a pas de gros pinceau dans l'atelier, seulement une espèce de petite brosse de plâtrier aux poils très courts qui n'a rien à voir avec un pinceau traditionnel. La scène est captivante pour les personnes présentes. À l'image des plus grands calligraphes chinois, Sensei pose son pinceau directement sur le support, sans aucune préparation, sinon mentale. Il s'avance de près, très près, recule, se porte au loin, s'appuie sur la poutre de l'entrée, observe en fumant une cigarette. La scène fait penser à l'attitude de Picasso, car ils ont tous deux le crâne rasé et la même posture de travail. Le pinceau étant trop petit en rapport à la surface qui mesure environ deux mètres cinquante sur deux, pour que de loin l'œuvre ait du corps, il

faut de l'épaisseur, et donc repasser plusieurs fois au même endroit, si souvent qu'il n'y a plus d'espace blanc qui donne vie à l'ensemble. Alors, muni d'une truelle et d'un petit couteau, Sensei creuse les espaces directement dans le mur afin de donner du relief.

Le résultat est saisissant. Ce n'est pas une calligraphie proprement dite mais plutôt une peinture calligraphique. Sensei réussit à effectuer une forme calligraphique sans en être vraiment une ! Et cela impressionne tous les pratiquants. En très peu de gestes, avec des mouvements continus, le mur est orné d'un dragon stylisé qui se love et s'enroule sur lui-même. La scène prend une dimension imposante. Il s'en dégage une force qui s'impose d'elle-même. L'animal mi-dieu, mi-démon représente la puissance de l'éveil et semble prévenir le pratiquant qu'il entre dans un lieu où il est question de vie et de mort. On aperçoit la figure dès que l'on pénètre dans le couloir du *gaitan* (espace du dojo consacré aux personnes malades, âgées ou qui ont des difficultés avec la posture de méditation). Le dragon paraît être en mouvement perpétuel, à l'image du peintre. Sensei peut contempler son œuvre ou simplement y jeter un coup d'œil avant d'entrer dans le dojo et commencer une nouvelle séance, sans cesse identique et différente.

Françoise Gilot avait apporté quelques œuvres de Sensei à Picasso. Après les avoir consultées, celui-ci lui écrit :

« L'art véritable ne réside pas
dans la beauté de la peinture
mais dans l'action de peindre.
Dans le mouvement dramatique
et dynamique qui va d'un effort vers un autre effort.
Il en est de même pour la pensée.
Je suis plus intéressé par son mouvement
que par elle-même.
La calligraphie zen
c'est exactement cela. »

La mort comme un kôan

« Si vous partez de la mort vers la vie, cette vie sera une vie véritable. Tandis que si vous voulez éviter la mort pour retenir la vie, cette vie deviendra mort. »

Taisen Deshimaru

La question du shihô

L'assemblée générale de l'Association zen d'Europe qui se tient le 15 février 1981 décide de changer son intitulé en Association zen internationale afin d'admettre les groupes extérieurs à l'Europe. De retour en France, durant la sesshin d'hiver de La Gendronnière à la fin de cette même année, Sensei propose à ses disciples de répondre par écrit à la question : « Que faites-vous pour ma mission ? » Sensei parle de paix et sollicite les pratiquants durant le kusen : « Voulez-vous donner votre vie pour zazen, pour les autres ? »

En sortant du dojo, la sangha se regroupe autour du feu, perplexe : « Où veut-il en venir ? » C'est durant cette session que les dirigeants de dojo réclament une réunion. Il leur semble difficile de transmettre le Zen, de répandre la pratique, s'ils ne sont pas reconnus formellement en tant que responsables. Le maître est furieux : « Ce ne sont pas des disciples de diamant, mais des disciples de charbon ! Cela fait quinze ans que j'enseigne et ils n'ont pas confiance en mon enseignement ! Il ne faut pas douter. Il faut créer à partir de ce que je vous transmets... Je veux bien faire cette réunion du 1^{er} janvier pour qu'on ne stagne pas sur des doutes

internes : il faut développer le Zen à l'extérieur, aller au-devant des problèmes de la civilisation. »

Sensei se désole de voir que ses disciples ne comprennent pas son enseignement et, surtout, ne le mettent que si peu en pratique. Certaines questions sont posées au sujet des degrés de l'éveil ou sur la manière d'enseigner le zen. Il répond : « Il n'y a personne ici à qui je puisse donner le shihô. Tout ressemble à du théâtre, ou à de la comédie. Il y a ici des gens très intelligents qui pratiquent zazen, mais que comprennent-ils réellement du shihô, de *mushin* (non-esprit), de *mushotoku* ? Les degrés de l'éveil n'ont aucune importance ! Et puis, une fois rentré chez soi, on a une voiture rapide, une belle maison, et on fait l'amour à une belle femme, et la vie s'imprègne de bonheur. Mais notre vie n'est pas si longue ! »

Les proches sont d'autant plus perplexes que Sensei avait déclaré le 3 décembre 1972, lors des ordinations au dojo de Paris, que ses disciples ne seraient vraiment moines qu'après avoir reçu le shihô. « Cette ordination-là, ce n'est pas le disciple qui la demande mais le maître qui décide de la donner. Le shihô se donne après trois, cinq, dix ans ou plus. Mais si un élève comprend le Zen, il peut le recevoir immédiatement », précise Sensei.

Lors d'un mondô, il déclare : « Le shihô est un certificat donné au disciple au moyen duquel il peut devenir un maître. Pas seulement un maître, mais un vrai maître, c'est-à-dire un successeur. Mon successeur à part entière. Si je meurs, alors vous me représentez... Mais jusqu'à maintenant, je ne l'ai donné à personne. Personne ne l'a reçu. Je suis désolé. Je veux le donner, mais personne ne le mérite. Recevoir le shihô signifie que vous comprenez mon zen. Dôgen a beaucoup écrit sur la transmission du shihô. Le shihô est reçu, seul avec le maître, à minuit. Deux bougies, le document, le maître et le disciple s'entaillent le doigt et mêlent leur sang. Puis, il y a les signatures et les cachets, après intervient l'enseignement secret. À notre époque, il n'est pas difficile de recevoir le *shihô* officiel, mais pour le recevoir de moi... Je dois envoyer le document au quartier général du Sôtô au Japon. C'est du formalisme. Si je donne le shihô et qu'il n'est pas vraiment officiel, c'est tout de même le vrai shihô. Avec lui vous pouvez devenir un vrai, un grand maître.

Un maître international. Le secret du shihô ? Je vous le révélerai lorsque je vous le donnerai. Et puis laisser un point d'interrogation, c'est un kôan, c'est très intéressant. »

La non-peur

C'est lors de cette réunion du 1^{er} janvier 1982 que naît le slogan : « 1982 sera l'année zéro, l'année de la non-peur. » Sensei fait part toutefois de son pessimisme concernant l'avenir du monde, de sa fin prochaine : la guerre, le désordre financier, une planète de plus en plus polluée... Peut-être semble-t-il aussi pressentir sa propre fin.

Plus tard, Sensei fait un discours qui ne révèle rien concernant la transmission mais souligne simplement que ses disciples doivent avoir pleinement confiance dans le dharma et que tout viendra en son temps. Les graines sont semées, elles doivent sortir de terre et fleurir naturellement : « Mes chers disciples, même si je meurs, ne devenez pas tristes, ne souffrez pas. Et même si je vis mille années, ce n'est qu'un moment de l'éternité. Si l'on s'est rencontrés, il faudra à nouveau se séparer. Aussi ai-je fini de tout enseigner.

Même si je vivais encore longtemps, cela ne serait pas efficace car j'ai terminé d'éduquer tout le monde, dans le ciel et ailleurs. Et si je ne l'ai pas encore fait, les gens entreront en relation avec mon enseignement. À partir de ce jour, faites tourner cet enseignement, ainsi le dharma du bouddhisme existera partout et ne prendra jamais fin. Faites des efforts, pratiquez zazen. Maintenant, je dois mourir. Ma mort va vraisemblablement interrompre une mauvaise maladie. Mon mauvais karma doit être abandonné ici et maintenant. C'est la mort du corps. Jusqu'alors mon corps a sombré au fond de l'océan de toutes les vieilles maladies de la vie et de la mort... L'homme sage peut trancher ce karma. C'est comme tuer un ennemi. C'est un plaisir, un grand bonheur. Maître Dôgen nous dit : « Mes chers disciples, concentrez-vous toujours sur la recherche de la Voie au-delà de la société du monde vulgaire. Dans tout le monde, les existences sont mobiles et immobiles. Tout n'est que l'aspect de ce qui doit être détruit et ne reste pas en paix. Il ne faut pas discuter. Ne

parlez pas. Restez silencieux. Le temps passe comme une flèche. Je vais mourir maintenant. Tel est mon dernier testament. Disciples du Bouddha, étudiez et pratiquez ce testament.” Maintenant le véritable enseignement se répand à travers toute l’Europe et ne prend pas fin, mais dans le futur cela deviendra dangereux. Lors de moments difficiles, ou si j’avais des doutes, je relisais ces mots de Dôgen. Si vous devenez faibles, faites de même, ainsi vous pourrez obtenir un grand satori. »

Ce kusen, personne ne veut l’entendre et aucun ne l’écoute : il annonce la fin prochaine du maître, et par la suite des moments difficiles pour ses disciples. Il conclut en parlant de sa pratique qui ne l’a jamais quittée : « Depuis que je suis en France, j’ai perpétué la pratique et je l’ai inculquée à mes disciples. J’aurais aimé parfois m’arrêter, prendre un peu de repos, voyager. J’y ai pensé, mais ne l’ai point fait, pour ne pas créer d’exception, pour ne pas me différencier des autres et de la vraie loi. Pourtant, je suis maître et en aurais le droit, mais j’ai continué. Parmi ceux qui sont partis de mon dojo et m’ont par la suite critiqué, il ne s’en est pas trouvé un qui ait, malgré cela, manqué d’exprimer son admiration pour m’avoir vu assidûment pratiquer zazen jour après jour, sans discontinuer. Ce n’est pas le cas de la plupart des vieux maîtres au Japon. »

La maladie

Depuis deux ans, Sensei sent son énergie diminuer. Un disciple s’en aperçoit lorsqu’il s’affaisse d’un seul coup en haut d’un escalier après l’avoir monté péniblement. Il a le teint grisâtre, les traits tirés. Commence alors un long parcours marqué par la souffrance et une certaine lassitude envers ses proches disciples. Il est soigné par Évelyne Holzapfel, une disciple médecin, et se fait masser quotidiennement. Elle lui pose des aiguilles chaque jour et pratique le shiatsu. Après ces séances, il peut reprendre un peu de forces. Comme le dit la mère d’une disciple : « Je ne comprends pas, cet homme est malade, mais il a toute son énergie... »

Ses proches le sentent très fatigué, moralement et physiquement. Lorsqu’il est dans l’intimité avec ses disciples, cela se

manifeste par certaines réflexions : « Vous n'êtes pas prêts à me suivre ! Vous voulez faire votre petite vie ! Je n'ai pas de temps à perdre ! D'accord, ce que je vous enseigne ne vous intéresse pas, vous préférez vos mesquines occupations ! D'accord, je reviendrai dans cinq cents ans lorsque vous serez prêts ! »

Sensei se sent de plus en plus seul, malgré un entourage omniprésent. Il aimerait échanger avec des personnes de son niveau. Il demande à Shuyu Narita Rôshi de venir lui rendre visite, afin qu'il se rende compte de sa mission et l'aide pour l'avenir, le cas échéant. Même si les plus proches comprennent son enseignement, essayent de le mettre en pratique, cela n'a que très peu d'effets. Les conflits ne cessent pas, accompagnés de sursauts de réconciliation ; Sensei s'en plaint constamment. Michel Bovay est à ses côtés dans cette épreuve. « Je n'ai personne de suffisamment fort, la plupart de mes disciples n'ont pas encore résolu leur vie. »

La maladie progressant, Sensei semble parfois se décourager : « Mon enseignement n'est pas si bon, car mes disciples ne peuvent obtenir le satori, alors que les disciples du Bouddha l'avaient tout de suite. » Pourtant, Sensei demande à des disciples de se rendre au Japon et de rencontrer les dignitaires, afin de créer un échange culturel entre les deux pays. Le but est de faire prendre conscience de l'importance de la pratique de zazen auprès des temples japonais. Après le décès du maître, Luc Boussard se rendra à un colloque international organisé par la Sôtôshu Shûmuchô et parlera essentiellement de la simple assise.

Concernant la transmission, et devant la sangha, il montre un tout autre aspect des choses. Lors d'un mondô, à une personne qui lui demande : « Qui est qualifié pour vous aider à répandre votre enseignement ? », il répond : « Mes disciples aident à suivre mon enseignement. Les vrais disciples suivent toujours l'enseignement, sans dévier. Le temps aidera aussi, le temps apportera des solutions ; les erreurs s'éliminent, la vérité est éternelle. Une cinquantaine de mes disciples ont compris ce qu'est le vrai zen et spécialement dans mon dojo, une dizaine environ ont une connaissance absolument précise de mon enseignement du zazen. Ils peuvent me représenter et continuer mon éducation. Ce nombre

s'accroît sans cesse et ainsi la transmission de mon enseignement de la pratique du Zen peut se faire sans trop de difficultés. De nouveaux groupes peuvent se créer, sans que l'esprit soit dénaturé, ni la rigueur de la posture déviée. »

Il faudra attendre sa disparition pour que, quelques années après, des godo (enseignants) se révèlent. En attendant, c'est un effort constant pour lui de se mettre au niveau des personnes qui ne s'occupent que d'elles-mêmes.

Dans le même temps, le médecin est confronté à un dilemme terrible car les résultats médicaux révèlent d'une façon évidente que la situation est très grave. Elle demande à Sensei de passer un scanner. Le résultat est sans appel : cancer du pancréas au stade terminal. Il faut opérer immédiatement. Sensei ne veut pas entendre ce mot de « cancer » : « Ce n'est pas vrai ! C'est le chirurgien qui est malade ! » Sensei est coutumier de ce genre d'attitude. Il a exprimé à maintes reprises en public que le cancer était une affection liée à l'attachement, à l'ego et qu'une bonne pratique de zazen était la meilleure manière d'en être préservé. Il avait omis de dire que cela devait s'accompagner d'une vie tranquille et sans excès, pas celle d'un samouraï hyperactif responsable de plusieurs milliers de pratiquants à travers toute l'Europe...

« Depuis que j'ai commencé le *Shinjin Gakudo* (Le corps et l'esprit pratiquent la Voie) de Dôgen, je suis tombé malade. J'ai pu étudier mon corps et mon esprit. J'ai vu des médecins, des laboratoires, j'ai même pu voir mes organes à la radiographie. C'est amusant. Ce matin un médecin m'a expliqué que mon foie et ma vésicule font la grève. Elle a piqué les points importants avec des aiguilles d'or pour stimuler les nerfs sympathiques et, maintenant, je ne dois plus suivre aucun traitement pendant une semaine. Le médecin du laboratoire a vu que mon corps était très fort et le médecin l'a confirmé : "Vous êtes malade mais pas malade, je n'ai jamais vu ça." Justement, j'étudie mon corps malade. Je ne me sens pas tellement malade. Ma secrétaire m'a dit de retourner à l'hôpital. Certains disent que j'ai un cancer. Mais pourquoi, à l'hôpital, ne me l'a-t-on pas dit ? Les médecins n'ont pas regardé mon corps, ne l'ont pas touché. Ils ont juste examiné l'échographie. »

Sensei aime les remèdes de cheval. Lors d'un malaise, il avale dix fois la dose prescrite par la notice d'un médicament : en pleine nuit, il a une crise de tachycardie... Afin de tenir le coup, il consomme régulièrement du ginseng, associé à divers médicaments japonais. Il constate simplement : « Mon énergie change, ma mission change. » Lors d'un kusen au dojo de Paris, il déclare : « Je ne transmettrai pas mon corps, je ne transmettrai pas mon esprit, qu'est-ce que je transmettrai ? » Pour se soigner, Sensei a le secret d'une formule toute personnelle, composée de jaune d'œuf grillé mélangé à de l'huile. La recette consiste à mettre soixante jaunes d'œufs dans une poêle, de remuer jusqu'à la carbonisation, puis de recueillir la graisse. Les Japonais sont très friands de toutes sortes de mixtures de ce genre. Ainsi, Sensei a aussi ingurgité des recettes à base de cornes de cerf, de rhinocéros, tout ce qui est tonifiant pour améliorer son énergie et parfois renforcer sa virilité, disait-il en plaisantant. Il demande au nouveau tenzo de lui préparer le breuvage d'œufs qu'il avale à plusieurs reprises. La potion a aussitôt des répercussions sur le foie : son état empire, son teint devient jaunâtre en peu de temps, une crise de foie aiguë s'installe durablement. « Je dois vous faire un aveu : je me suis fait faire cette mixture, il fallait en prendre trois gouttes à titre médicamenteux et j'en ai pris plusieurs cuillères à soupe... » Durant le malaise, il se souvient de Bodhidharma à la fin de sa vie. On voulait le tuer, car le bouddhisme avait nombreux d'ennemis. Il se disait qu'il était vieux, qu'il avait de vrais disciples et que c'était à eux de continuer. « Il savait, raconte Sensei, que la coupe qu'on lui présentait contenait une toxine. Il l'a jetée sur une pierre, la pierre s'est brisée. Ses ennemis étaient surpris. Cependant, il restait du poison dans la coupe. Il s'est mis en zazen, il a bu et il est mort, comme Socrate. »

Malgré sa maladie, Sensei travaille énormément. Durant les six derniers mois il s'attache à finir sa version pour le Japon d'un chapitre du *Shôbôgenzô* sur le *Zazenshin* d'après Wanshi. Il s'aide pour cela des propres commentaires de son maître Kôdô Sawaki et entretient une correspondance soutenue avec le professeur Morimoto. Et puis il doit totalement terminer la mission qu'il est venu effectuer sur cette terre avant de partir. Mais il reste tant à faire ! Son

enseignement est encore plus direct et bouscule volontairement les disciples afin que la prise de conscience soit radicale. Sensei semble travailler dans l'urgence. Il estime que ses disciples sont encore trop jeunes et pas encore assez expérimentés ; il rappelle que lui-même a commencé à enseigner à la cinquantaine. Non sans humour, il ajoute : « Si je meurs, de toute façon, c'est à cause du côté intellectuel de Dôgen qui me fatigue à mort. » Il dit encore : « Des démons et des forces du mal veulent ma fin ! », ces « démons » étant des proches enfermés dans leur ego qui utilisent l'acquis de la pratique pour eux-mêmes et rivalisent pour avoir la meilleure place, disent quelques disciples. Le moindre sujet porte à polémique, voire au conflit. La présence d'un maître qui ne court pas derrière les illusions dérange. Il déclare un jour : « Je vous préviens, je suis capable de mettre moi-même le feu au dojo, et vous verrez que vous y perdrez plus que moi ! »

Ultimes doutes

Mi-avril 1982 à La Gendronnière, Bernard Poirier demande à rencontrer Sensei afin de lui remettre un *fuse* provenant du dojo de Saint-Gallen en Suisse. Anne-Marie le prévient que le maître est malade, qu'il se repose, et qu'il ne pourra le recevoir. Bernard, prêt à repartir de la chambre, entend alors : « Ah, Bernard ! Il vient spécialement ici, pour apporter ce *fuse*, je veux le voir. » Celui-ci, lorsqu'il le voit, ne peut s'empêcher de lui dire : « Même pour un Japonais, vous êtes vraiment trop jaune ! » Anne-Marie est choquée, mais lui, ça le fait rire.

À la grande surprise de Bernard, il se plaint de la situation actuelle à l'intérieur de la sangha. Bernard écoute toutes ses préoccupations sur l'avenir. Progressivement, il sent la colère monter en lui et, n'y tenant plus, tape du poing sur la table en lui lançant : « Mais qui est à l'origine de cette situation ? Qui n'a eu de cesse de manipuler durant tout ce temps les mauvaises tendances des gens, de les pousser les uns contre les autres ? » Très calmement, Sensei lui répond : « Oui, oui, bien sûr, je sais tout cela. »

Durant toute sa mission en Europe, Sensei a constamment expliqué que le maître doit révéler l'ego, et qu'il ne sert à rien de voir celui-ci si ce n'est pas pour l'abandonner. Le disciple doit donc se frotter aux autres pour ne pas s'illusionner de son propre éveil. Mais, ajoute-t-il, « je suis maintenant trop vieux, trop malade, pour maîtriser et manager cela. Je vais faire venir un vieux moine japonais dogmatique, pour sélectionner les disciples qui ont véritablement compris l'essence de mon enseignement, afin de rétablir une harmonie durable dans notre sangha ».

Ainsi que le raconte Bernard : « Sa réponse m'a complètement abasourdi, parce qu'à cet instant précis, j'ai eu la révélation fulgurante qu'il était au bout de son voyage. Durant toutes ces années faites des petits jeux de séduction, de possession, d'admiration, de soumission, des faux-semblants des disciples, Sensei était le maître de ce jeu et cela se manifestait avec beaucoup de maîtrise et de malice. Après avoir bien gonflé la propre estime d'un des disciples en le caressant un moment dans le sens du poil, parfois d'une façon spectaculaire ou magistrale il lançait une pique dans la baudruche. Au moment de cet aveu, pourtant, il reconnaissait qu'il ne maîtrisait désormais plus la croissance de ce qu'il avait semé ou laissé pousser, qu'il ne le pourrait plus jamais, et il le déplorait. C'était un changement radical de la situation. Tant qu'il y a maîtrise, il n'y a pas d'erreur ; en l'absence de maîtrise, il n'y a qu'erreur. C'est précisément à cet endroit, me semble-t-il, que commencera la responsabilité des futurs successeurs. »

Alain Liebmann était présent dans ces dernières semaines : « Je me souviens que dans les derniers temps à La Gendronnière, Sensei était assez désespéré car c'était trop le "bordel". Une ou deux fois, il a piqué une crise : "Faites ce que vous voulez ! Vous n'êtes même pas obligés de faire zazen !" Il a fait venir un Japonais pour essayer de remettre un peu d'ordre, mais cela s'est mal passé et peu de temps après le maître est décédé. »

À la fin de son dernier camp d'été, le déjeuner se termine joyeusement. Sensei se met à chanter. Au fond de lui-même, il sait qu'il est en partance ; ses disciples, eux, n'osent pas même imaginer son départ, et la plupart ne se rendent pas vraiment compte de la

gravité de son état. Jusqu'à sa décision de partir pour le Japon, Sensei a beaucoup de difficultés à admettre sa maladie. Il sait tout le travail qui reste à accomplir et surtout les disciples à former : « Ma vie sera peut-être plus courte, mais au moins elle n'aura pas été égoïste. J'ai été parfois sévère, mais c'est pour que vous soyez parfaits. Vous l'êtes presque... »

Les derniers discours

Le 30 décembre 1981, lors de la dernière sesshin d'hiver, Sensei réunit autour de lui un grand nombre d'anciens et responsables de dojo. Voici un extrait de ses paroles : « Vous devez créer et suivre mon enseignement. Si vous avez confiance en vous, ce sera facile. Si vous avez confiance en ma mission, vous pourrez créer votre propre méthode. C'est tout. Les responsabilités sont rattachées à une personnalité. Aussi celui qui développe et enseigne doit adapter sa méthode, mais sans faire du tout de catégories. Il faut répandre la vraie religion, pas une religion ancienne. C'est là le problème de la crise de la civilisation. La pratique est la vraie religion. En définitive, c'est la méditation qui importe. Si vous apportez un feu puissant, tout le monde recevra une influence. Donc, vous devez créer, couper les vieilles catégories et les superstitions. Il faut partir du point zéro à ku (vide), et créer. Alors naîtra une nouvelle religion, un nouveau monde, une nouvelle civilisation. Nous devons utiliser l'énergie de zazen pour influencer les autres. Aider les autres est un instinct, c'est la vraie religion. Il ne faut pas avoir d'objet intérieurement, mais le réaliser à l'extérieur. Ainsi, chacun rayonne, répand sa pratique, son expérience, et incarne la force cosmique du Zen, dans le mouvement de la nouvelle civilisation, pour l'avenir et l'unité du monde. »

Ainsi, une dernière fois Sensei insiste sur la pratique, qui doit être la base de toute action. Il demande à ses disciples d'être créatifs, tout en suivant son enseignement basé sur la non-dualité. Il précise qu'il n'y a pas de spiritualité sans don de soi pour autrui. Cela se fait sans calcul, instinctivement, naturellement, inconsciemment, automatiquement.

Dans un de ses kusen, en mars 1982, il fait allusion à sa propre souffrance : « Parfois, durant notre vie et notre mort, quelque chose provoque en nous le développement de l'esprit d'éveil, l'esprit du satori, l'esprit de la Voie. Dans cette vie et dans cette mort est incluse notre vie réelle, la vie de tous les jours accompagnée de ses souffrances, sa tristesse, ses malheurs, ses difficultés et aussi ses joies et ses chances. Mais le véritable esprit d'éveil se manifeste plus souvent à travers la souffrance et le malheur que dans la joie et ses chances. Le bonheur est comme une bulle... Je connais plusieurs personnes qui ont tenté de se suicider, et juste au moment de mourir, leur véritable esprit d'éveil s'est manifesté. Les lois du temps et de l'espace causent la mort de toutes les belles choses pour lesquelles nous vivons. Aussi, lorsque l'on comprend profondément que notre vie est véritablement impermanente et changeante, on peut alors très certainement accéder à l'esprit d'éveil. »

Le sacrifice de soi

Sensei ne se plaint jamais mais marche de plus en plus lentement. La personne qui tient la clochette devant lui doit constamment l'attendre, alors que d'ordinaire il est difficile de le précéder, tant il marche rapidement. Durant cette toute dernière période, il rayonne de sa personne une douceur, un amour infini, universel, comme un homme qui a accompli son devoir, offert sa vie, donné ce qu'il devait attribuer à chacun.

Au regard de la dualité, Sensei a fait le sacrifice de sa propre sagesse au profit de l'éducation de ses disciples, à l'image du véritable bodhisattva, qui sauve tous les êtres avant sa propre réalisation. Le Bouddha avait refusé d'entrer dans le nirvâna tant qu'il restait un seul être qui n'ait été sauvé. Sensei a fait don de son être afin qu'un jour ses véritables disciples puissent s'entendre et travailler ensemble dans l'harmonie. C'était son souhait le plus cher : « Le reste n'est qu'illusion », précisait-il. Aujourd'hui, il peut enfin regarder son œuvre et son accomplissement. Il en ressort une certaine sérénité, un détachement accompagné d'une énergie non

de puissance comme auparavant, mais de compassion envers chaque semblable qu'il rencontre. Sensei semble s'accomplir totalement à travers la maladie et sa finitude d'être humain.

Le véritable shihô

Refusant de se faire examiner en France une fois de plus, il décide de partir au Japon, chez lui, pour se faire opérer. Avant de quitter sa terre d'accueil, il dirige une dernière session, à Namur en Belgique. En attendant son départ, tous les matins en posture de zazen au dojo de Paris, il commente le *Shinjin Gakudo* de maître Dôgen. Il explique et insiste particulièrement sur l'essence du Zen : « L'état hishiryô est au-delà de nos sensations, de notre conscience. Aussi, nous ne devons pas le limiter aux sens, à la conscience. Par notre conscience personnelle, nous ne pouvons créer qu'une vue superficielle. Hishiryô est au-delà de la conscience qui a été créée par l'action de notre conscient personnel. Kôdô Sawaki explique plus profondément encore – mais c'est le secret du shihô. Je vous le révélerai lorsque je vous donnerai le shihô. Si je vous le livre maintenant, je ne pourrai plus m'en servir ensuite... »

Puis il traduit l'esprit de la transmission des grands maîtres du Zen : « Maître Dôgen a écrit : "La première rencontre avec le disciple : le maître regarde le disciple depuis le sommet de la tête jusque sous la plante des pieds. Si le disciple est assis, c'est jusqu'à la pointe des genoux. C'est le vrai shihô. Il n'y a pas besoin de papier. Le papier est important, mais si le disciple rêve du maître et si le maître intervient dans le rêve du disciple, c'est le vrai, profond et authentique shihô." Donc, j'ai rêvé de mon maître, mais peut-être n'a-t-il pas rêvé de moi... Il faut donc trois années après le shihô pour recevoir le certificat. Il n'y a pas eu de papier entre Bouddha et Mahakashyapa, ce dernier reçut seulement le kesa. Entre Bodhidharma et Eka (son principal disciple et deuxième patriarche du Ch'an), pas de papier, seulement le kesa. La transmission, c'est le kesa. Eno, le sixième patriarche, ne reçut aussi que le kesa, pas de papier. Mon maître a dit à Kôshô, devant des témoins près de son lit : "Il faut donner à Taisen Deshimaru mon shihô, que j'ai reçu

de mon maître.” Mais Kôshô, qui dirigeait le temple, ne me l’a pas donné et je n’ai rien demandé. Mon maître ne pouvait pas se lever pour aller le chercher. Kôshô a gardé le shihô et ce n’est pas correct. J’ai reçu le kesa, la robe noire, la cordelière, la robe blanche, les livres, les carnets de notes de mon maître. Il m’a tout donné. Aujourd’hui, dans mon rêve, Kôdô Sawaki me disait : “Ce papier n’est pas du tout important. Je vous ai donné complètement le shihô. Aussi, ce soir je suis très heureux”. »

Maître Deshimaru ne transmet pas officiellement, à ses proches disciples, le shihô de son vivant. À l’époque la procédure est très longue. Il s’est pourtant déplacé plusieurs fois au Japon afin de pouvoir préparer et légaliser sa transmission. À qui peut-il donner le shihô ? Les disciples sont tous encore assez jeunes, aucun ne semble prêt et personne ne pense réellement prendre la place du maître. Les disciples ne savent pas comment procéder administrativement, et n’ont aucune relation avec les officiels de la Sôtôshu Shûmuchô. Pour eux, le shihô est une passation extraordinaire au-delà du conventionnel entre Kôdô Sawaki et Deshimaru. Ainsi que le raconte Roland Rech : « Maître Deshimaru n’a pas pu réaliser cette cérémonie de transmission pour deux raisons semble-t-il : l’une, c’est qu’il n’était peut-être pas totalement convaincu de notre maturité ; l’autre, c’est qu’il voulait que cela puisse se faire et être confirmé en Europe, avec l’acceptation de la tradition japonaise, la Sôtôshu Shûmuchô. Il était quand même officiellement le représentant de la Sôtôshu, le premier kaikyosokan (représentant du Zen Sôtô en Europe). Il fallait faire bouger toutes les règles de la Sôtôshu Shûmuchô qui ne permettait pas, à l’époque, une transmission du shihô en Europe, ni la confirmation des disciples pour qu’ils deviennent enseignants du Zen et qu’ils transmettent à leur tour le shihô. Maître Deshimaru se battait à chaque fois qu’il allait au Japon pour faire évoluer cette règle. Je pense qu’il attendait que tout ce qui avait été fait soit reconnu officiellement afin de pouvoir transmettre le shihô en Europe. Sensei ne voulait pas créer de rupture avec la Sôtôshu Shûmuchô. Il n’était pas d’accord avec eux sur les règles de la transmission en Europe,

mais c'était comme un lien, une relation qu'il voulait maintenir, accompagnée de dialogue. »

Les dernières paroles de l'ultime kusen de Sensei avant son dernier départ pour le Japon sont les mêmes qu'il prononçait avant chacun de ses voyages : « En mon absence, continuez l'effort de faire zazen dans ce dojo, honnêtement, sincèrement, avec le véritable esprit de la Voie. C'est mon seul souhait. À mon retour, je commenterai la fin du *Shinjin Gakudo*. Dôgen y parle de la mort très profondément. Qu'est-ce que la mort ? Je vous en parlerai à mon retour. À bientôt. *Please, continue zazen.* »

Vers le Japon

Avant de partir au Japon, Sensei passe quelque temps à La Gendronnière pour réfléchir à son propre avenir et à celui de la sangha. Après un kampai morose, il quitte le dojo de Pernety. Avant de prendre l'avion, il se sent particulièrement épuisé. Le 16 avril, il annonce à ses proches : « Vous verrez, je vous ramènerai une surprise ! » Beaucoup de personnes désirent accompagner Sensei à l'aéroport.

Quelques jours avant le départ, Sensei a donné les dernières consignes et le prénom des sept personnes qui lui semblaient les plus fiables pour gérer ses affaires et prendre toutes décisions nécessaires en cas d'absence prolongée. Il a précisé que cette liste était valable pour deux ans et que, durant ce laps de temps, la sangha devrait respecter les directives de ce comité. Ces quatre hommes et trois femmes responsables sont les suivants : Michel Bovay, Janine Monnot, Roland Rech, Laurent Kaltenbach, Anne-Marie Fabbro, Marie-Thérèse Faur et Fausto Guareschi.

La première partie du voyage se passe relativement bien, mais durant la deuxième, il fait un malaise et s'évanouit. À son arrivée au Japon, son état ne fait qu'empirer. Chez lui à Yokohama, il n'aspire qu'au repos. Il se fait néanmoins ausculter dès son arrivée par le docteur Numata, qu'il connaît bien. Le médecin l'envoie sans délai à l'hôpital, et le diagnostic tombe : nécrose du pancréas, soit le même diagnostic qu'en France. Son cas est alarmant, il faut opérer pour

constater l'ampleur de l'affection. C'est le commencement d'un calvaire qui va durer une dizaine de jours. Les examens se succèdent. Chaque jour, Sensei s'affaiblit davantage, et maigrit beaucoup, trop. Il subit une intervention le lundi 26 avril 1982, qui entraîne une importante hémorragie. Il est placé sous perfusion dans un état semi-comateux.

Le grand départ

Sensei décède à l'aube du vendredi 30 avril 1982. Pourtant, trois jours avant l'opération, un sursaut de rémission avait eu lieu. Sensei recevait sa famille, riait et plaisantait avec ses enfants, petits-enfants et proches. Il révélait à son entourage l'image d'un véritable homme de paix qui se situe bien au-delà de la mort. Quatorze jours après son départ de France, les membres qui avaient régulièrement des nouvelles du Japon apprennent son décès. Les disciples sont en kin-hin lorsque le téléphone sonne. Annick Hautecœur répond, puis elle se dirige vers Roland pour lui transmettre la nouvelle. Roland Rech annonce dans le dojo : « Désormais, nous faisons zazen seuls. » Gérard Pilet se rappelle de cette annonce et de l'incompréhension des disciples : « Le jour de son départ, nous étions bien vingt-cinq à l'accompagner à l'aéroport. J'étais à cent mille lieues de penser que je n'allais pas revoir Sensei. Pour moi, il était clair qu'il allait au Japon pour se faire soigner et qu'ensuite il reviendrait. Quelques jours plus tard, je rentrais à peine de mes cours que le téléphone sonne. C'était Liliane qui m'appelait pour me dire que Sensei n'allait pas bien du tout et que l'on se retrouvait tous au dojo pour faire zazen. Ce fut un grand choc. Je suis parti à Pernety. Le zazen s'est déroulé dans un silence et une concentration incroyables, puis vers 20 h 30, on nous a annoncé qu'il était mort. »

Durant les séances de zazen suivantes, beaucoup pleurent, constamment.

Un premier voyage au Japon d'une dizaine de disciples est organisé pour l'incinération. Le matin du 2 mai, environ cent cinquante personnes sont réunies à Kyoto pour un dernier hommage. Le corps de Sensei est recouvert de pétales de fleurs.

Lors de l'incinération, Anne-Marie fait brûler le kesa gris à vingt-cinq bandes de Sensei, en signe de deuil. Il a été cousu par la sangha et vient juste d'être terminé. Sensei reçoit un nom honorifique, comme il est de coutume pour un grand maître lorsqu'il est décède : Keisan Mokudo Taisen Deshimaru (Keisan signifiant « celui qui a ouvert la montagne »).

Lorsque la cérémonie est terminée, suivant la coutume, les employés sortent la plaque de métal sur laquelle a été installé le cercueil. Il ne reste plus que les cendres et quelques morceaux de petits os, appelées « perles cinéraires », signifiant la présence d'un être d'éveil. Puis on distribue aux disciples de grandes baguettes afin de recueillir les cendres du maître.

La remise des cendres

Après quarante-neuf jours, un deuxième voyage au Japon d'une vingtaine de disciples est organisé pour la cérémonie de la remise des cendres. Plus de quarante personnes y participent : la famille de Sensei, les représentants de la Sôtôshu Shûmuchô, ceux de Soji-ji, les amis et un journaliste. Les cendres sont partagées en trois parts : une partie pour la famille, une pour le petit cimetière du temple de Sensei au Japon, Seikyu-ji, une autre pour La Gendronnière. Les cendres ramenées par Marie-Thérèse Faur sont exposées sur l'autel durant quarante-neuf jours. Michel Bovay l'accueille à l'aéroport, et fait part d'une carte de Sensei reçue après son décès : « Je suis en pleine forme. Faites très attention à mon coup de kyôsaku lorsque je reviendrai. »

Michel Bovay revient avec l'urne au dojo de Paris. Sur l'autel se trouve une stèle sacrée où sont déposées les cendres enveloppées dans un tissu blanc. Les disciples se tiennent en gasshō, beaucoup sont émus et ont peine à retenir les larmes.

Stéphane Thibaut prononce une allocution au nom de la sangha lors de la cérémonie d'inhumation des cendres à La Gendronnière, le 20 juin :

« Où êtes-vous maintenant ? Dans cette boîte ?
Les os de vos genoux

de votre nuque tendue
de vos mains en zazen
se dépouiller de son corps et de son esprit !
Votre corps dans la terre
votre esprit dans le cosmos
et votre dharma, votre sangha, ici, devant vous ne sont pas séparés, ils sont
unité.

“Le long beuglement du bœuf de pierre plane au-dessus des champs
dehors n’est que vacuité.
le hennissement du cheval de bois retentit dans la vallée.
les montagnes ont caché la lune.”
Ce poème que vous avez composé, Sensei,
nous ne pouvons l’expliquer avec des mots
mais si nous n’avons pas le satori, nous pouvons continuer votre
enseignement.

“*Shu sho ichi nyo* : pratique de zazen et satori sont un.
Sho butsu ichi nyo : toutes les existences, nous et Bouddha sommes un.
Shoden no buppo : la vraie transmission du Bouddha s’est continuée par
notre ketsumyaku. Seul hishiryô, mushotoku en est l’essence.
Jyujyu zammai : la voie du samadhi ne peut être vécue que par soi-même.
Les autres ne peuvent pas le vivre à notre place. Ceci est vrai pour chacun.
C’est le samadhi de zazen. C’est hishiryô.
Kyo gyo sho itto : l’enseignement, la pratique, le satori sont seulement un.
Butsu kojo no homon : cet enseignement, cette religion sont au-delà du
Bouddha. Bouddha doit être respecté, mais nous ne devons pas nous y
attacher.
Shin jin ichi nyo : le corps et l’esprit ne doivent pas être séparés. Il n’y a pas
de dualité.”

Ces sept principes du Zen de Dôgen, nous continuerons de les pratiquer, ils
nous empêcheront de sombrer dans l’erreur.
Vous êtes venu en Europe les mains vides puis, par les mérites de votre
pratique, vous avez été certifié comme le plus grand maître zen des temps
modernes. Vous nous avez laissé les mains vides.
Contentons-nous de pratiquer sans attendre de mérites.
Et réalisons profondément votre enseignement.
Au nom de tous
Merci. »

L’urne est déposée sur un autel de pierre, entourée d’arbres
centenaires du parc de La Gendronnière. Sensei avait jeté les
graines du Zen en Europe et les laissait dorénavant pousser. Il
savait que ces graines allaient un jour germer et fleurir... À la mort
du maître, une centaine de dojos sont actifs.

Il laissait à la sangha son zafu, les carnets de notes de Kôdô Sawaki, ainsi que ses kesa et le ketsumyaku de la transmission.

Sensei disait :

« Il n'est pas nécessaire de vivre en fonction de la mort
l'important est de s'occuper de la vie, d'être concentré ici et maintenant
à la mort vous y arriverez automatiquement
c'est à ce moment qu'il faudra être concentré ! »

« Devant la mort, être triste n'a aucune efficacité
ici et maintenant, face à l'impermanence est important
la mort est vivante, et l'esprit acquis dans le Zen n'est jamais triste
il est illuminé par la liberté intérieure et la paix de l'esprit. »

Lors d'un de ses kusen, Stéphane Thibaut dira : « Sensei nous a conduits à la source, à la rivière et nous nous y sommes traînés lamentablement. C'est à nous maintenant d'y boire seuls. »

Après le départ de Sensei

« Celui qui pense que le Zen est une secte du bouddhisme et qui l'appelle ainsi, celui-là est un diable. »

Maître Dôgen

Le deuil

Durant quarante-neuf jours après le décès du maître, comme le veut la tradition bouddhiste, chacun peut pratiquer à toute heure du jour et de la nuit. Aussi le dojo reste-t-il ouvert, et il ne désemplit pas : tous se prétendent proches disciples. La plupart sont complètement atterrés par sa disparition. Pour les plus intimes, c'est une immense perte personnelle. Certains proches, qui le suivaient pas à pas et ne le quittaient jamais, disparaissent très rapidement : pour beaucoup de disciples, l'attachement au maître prévalait sur la pratique. Pourtant, avant sa propre mort, le Bouddha disait : « Ne pleurez pas. Je m'en vais, mais je vous laisse un enseignement qui signifie : ne restez pas attachés à ma personne, sinon vous ne ferez plus rien. »

Le samedi suivant, la sangha organise une grande cérémonie au dojo de Pernety, en compagnie de nombreuses personnalités et amis de Sensei. Un article lui est consacré dans *Le Monde*. Pendant les quelques jours qui suivent l'annonce du décès, la sangha reçoit un courrier particulièrement dense, dont voici quelques extraits :

« À tous mes frères et sœurs dans le dharma, les disciples de maître Deshimaru.

Un homme, honneur de l'humanité, vient de quitter cette terre. Comme vous, je ressens cette perte inexprimable, comme vous, je sais et je sens que, spirituellement, il vit en nous qui l'avons reconnu comme un éveillé et un éveilleur.

Son exemple nous inspirera toujours.

Sans être son disciple, je sais combien grande est ma dette de gratitude envers lui. Des milliers d'êtres, perdus dans ce monde matérialiste, ont encore besoin de lui à travers vous, héritiers de son enseignement, porteurs de la flamme que sa seule présence allumait partout où il passait. Je suis en communion avec vous dans l'amour de Sensei et l'amour pour Sensei » (Arnaud Desjardins).

« Avec une profonde douleur, j'ai reçu la nouvelle de la mort de maître Deshimaru. Je vous assure que je suis avec tous les amis et disciples du maître en France et dans toute l'Europe » (père Enomiya Lassalle, jésuite et moine zen¹).

« La disparition de maître Deshimaru m'émeut profondément. C'était un homme d'une stature exceptionnelle, rayonnant d'intelligence et de bonté... J'ai du mal à croire que la puissante force qui émanait de lui n'existe plus. En ce triste moment, j'adresse à tous les membres de l'Association zen internationale mes sincères condoléances » (Claude Lévi-Strauss).

« La mort de maître Deshimaru est pour moi une grande perte. Mais sa spiritualité continuera à vivre en moi éternellement. Il exprimait toute la pensée de l'Asie » (Shri Mahesh Ghatradyal, introducteur du hatha-yoga en France).

« J'espère réellement que la forte roue du dharma continuera de s'accroître à travers votre pratique de zazen. Nous vous envoyons notre profonde sympathie et nos condoléances ainsi que notre plus sincère et plus fort encouragement à vous tous » (Maezumi Rôshi, du Zen Center of Los Angeles).

Déboussolés

Pendant les quarante-neuf jours qui suivirent les rites funéraires, les relations avec la famille Deshimaru sont bonnes, mais elles se détériorent rapidement. Quant aux religieux de Soji-ji, ils s'inquiètent sérieusement de la transmission officielle qui n'a pas eu lieu : « Comment allez-vous continuer ? », leur disent-ils. Sensei avait dit : « Gardez une foi intègre en zazen. Il est parfois difficile de continuer, mais si l'on surmonte ces difficultés, notre bonheur sera total ; si l'on s'abandonne au cours naturel de son indolence, on n'en retirera que regrets et insatisfaction. »

Par la suite, il règne dans la sangha une atmosphère de grande confusion, tout semble s'effondrer. Michel Bovay écrit dans le bulletin de l'association : « Sensei est mort sans remettre le shihô à

un Européen. Certains pensent que le Zen ne peut plus continuer. C'est une erreur. Ces personnes n'ont pas foi dans le zazen, ni dans la vie cosmique, ni dans le kesa transmis... »

Les personnes qui étaient attachées au maître se sentent trahies par son départ précipité. À leur tour, ils disparaîtront eux-mêmes de leur dojo. Les mots que l'on entend sur la majorité des lèvres sont des paroles de larmes : « Maître Deshimaru est parti beaucoup trop tôt ! » Philippe Coupey répond : « Mais c'est une appréciation personnelle. La mort n'est pas relative. On ne peut pas mourir trop tôt ou trop tard. »

Pour la plupart des pratiquants, le premier camp qui suit la mort de Sensei est particulièrement pénible. Les disciples sont encore déboussolés et ne peuvent fonctionner que par compassion envers les godo qui dirigent la session. Ils entendent la voix du maître, sentent son ombre, devinent ses fortes corrections de postures. Dans un premier temps, les femmes refusent de prendre les plus hautes responsabilités. Deux d'entre elles s'y essaient et finissent par renoncer. Il faudra un long mûrissement de la part des hommes pour que des femmes puissent enseigner. Cela changera par la suite avec Évelyn de Smedt, proche de Sensei, qui écrira des livres sur le Zen et dirigera des sesshin, puis des camps d'été à La Gendronnière.

Les Japonais prennent le relais

Durant les mois qui suivent le décès, le dojo de Paris et La Gendronnière sont envahis de rôshi japonais. L'un offre son kesa, l'autre son kolomo, des cérémonies pour le défunt sont constamment organisées.

Durant deux ans, d'anciens rôshi amis de Sensei ainsi que les plus hauts dignitaires du Zen Sôtô rendent régulièrement visite à la sangha. Certains d'entre eux proposent le shihô officiel très facilement. Lors du deuxième camp d'été, Étienne Zeisler rétorque : « Ils veulent mettre dans leur ketsumyaku la mission de Sensei en Europe, mais qu'ont-ils fait ? » Les responsables de la Sôtôshu Shûmuchô ont la délicatesse d'envoyer un des disciples directs de

Kôdô Sawaki, Narita Zenji. (Sensei pensait transmettre à quelques proches le shihô du dharma en compagnie de Narita Rôshi. C'est ce dernier qui a reçu en premier lieu la transmission de son maître, Kôdô Sawaki.) On peut lire dans un numéro du *Bulletin zen* : « Durant le camp d'été 1982, pour la première fois sans la présence physique de Sensei, Narita Rôshi se joint à l'effort des disciples pour continuer la véritable pratique du Zen telle que le maître l'avait enseignée pendant quinze ans. C'était à la demande de maître Deshimaru lui-même que Shuyu Narita Rôshi se rend au temple de La Gendronnière cet été. C'est durant sa maladie, et conscient de sa fatigue, que Sensei avait souhaité une aide à ses côtés. Il a donc écrit à maître Narita pour solliciter son appui dans un grand projet de symposium, pour la durée du camp d'été : "Pourriez-vous venir pour le symposium et si vous ne pouvez pas, venez pendant le camp d'été à La Gendronnière. J'ai beaucoup à vous demander. Vous devez me servir de guide. Je vous en parlerai à mon retour du Japon où je pars pour me faire soigner." Après la mort de Sensei, ses disciples ont confirmé cette demande, à laquelle maître Narita a répondu favorablement alors qu'il n'était pas en très bonne condition physique. Ainsi sa venue, qu'il souhaite avant tout reconfortante, est un encouragement à continuer. Il dirige une grande partie du camp d'été. Après être retourné au Japon où il était attendu, il n'a pas hésité à revenir se joindre à la sangha pour les deux dernières sessions, ne ménageant ni sa fatigue ni sa santé. Maître Narita était, outre un ami de Sensei, un des tout premiers disciples de Kôdô Sawaki, dont il avait également reçu le shihô. C'est dans le même esprit que dans son temple Todenji à Akita il poursuit quotidiennement la pratique de shikantaza et protège le véritable kesa transmis. De même à La Gendronnière, chaque matin les disciples peuvent le voir arriver le premier au dojo et s'asseoir en zazen. Il précède les responsables du réveil, dont il aime la petite cérémonie. On peut être impressionné par la force et la dignité de sa posture que chacun peut observer dès son arrivée pour le premier zazen de la journée. Il constate rapidement que Sensei a transmis le véritable Zen en Occident et encourage les disciples à transmettre à leur tour. Sa présence, si courte soit-elle, marque les disciples. Sa

profonde et tranquille sérénité ainsi que son expérience affine la pratique de la sangha. Lors du dernier repas, au moment de quitter le camp, il prononce ces paroles : “Je suis venu vous apporter la fleur du *shobo** (vrai dharma) et je repars en ayant reçu, moi aussi, la fleur du shobo.” »

Malgré tout la majorité des disciples refusent de recevoir quoi que ce soit des mains de qui que ce soit : « Quel est ce rôshi japonais, et pourquoi vient-il ? » Maître Deshimaru avait désigné un certain nombre de disciples, aspirants au shihô, qu’il appelait les shuso. Il avait dressé une liste dans laquelle figuraient ses disciples qu’il avait appelés les « disciples de diamant ». Malgré cela, nombre se prévalent d’être les anciens disciples les plus proches du maître. Certains en effet faisaient partie des intimes mais, suite à des divergences de points de vue, quittaient la pratique, la plupart définitivement. D’autres restaient, mais certains d’entre eux n’étaient en réalité que des pratiquants moins assidus.

Les sept disciples dont Sensei avait dressé la liste se tournent donc vers maître Narita pour recevoir le shihô, accueillir de nouveaux disciples dans la sangha et, à leur tour, pratiquer des ordinations. Mais Narita Rôshi décide de se concentrer uniquement sur Fausto Guareshi. Il lui remet la transmission directe du Zen de Kôdô Sawaki, qu’il avait lui-même reçue. Fausto fondera sa propre association en Italie d’où il est originaire et sera reçu par le pape comme digne successeur du Zen européen.

Puis, en septembre 1982, c’est l’un des principaux responsables et futur successeur du supérieur du temple d’Eihei-ji, Niwa Zenji, qui se déplace pour rendre hommage à Taisen Deshimaru et évaluer la situation du Zen Sôtô européen. Le 4 septembre, à la fin des cérémonies, il prononce une allocution : « Je suis très heureux d’avoir célébré, aujourd’hui, ces grandes cérémonies. J’espère que vous en comprenez le sens véritable. Il y a quinze ans, maître Deshimaru a quitté le Japon sans rien connaître de la langue française. Sa mission a été très bien transmise en France ; je pense que vous l’avez bien comprise, et vous continuerez correctement. En regardant le sillon qu’il a tracé, il apparaît clairement qu’il nous faut bien le remercier. Comme vous le savez, le Zen est mushotoku,

sans recherche de profit ni de mérite. L'Association zen internationale, fondée par votre père, maître Taisen Deshimaru, est à vous maintenant. J'espère qu'elle connaîtra un grand développement à l'avenir. Maître Deshimaru ressemble à Bodhidharma qui a transmis le dharma de l'Inde en Chine. Maître Deshimaru est venu de l'Est à l'Ouest, mais comme la Terre est ronde, son dharma reviendra sûrement au Japon. Ainsi, je vous souhaite beaucoup de fécondité dans votre mission de diffusion de la voie du Zen. Enfin, je voudrais finir en vous disant combien j'ai été heureux ce matin de pratiquer zazen avec vous ; j'ai ressenti la forte atmosphère de l'ensemble, et le sérieux de votre pratique. L'atmosphère ici n'est pas inférieure à celle du temple d'Eihei-ji. Ayant vu votre attitude fervente, je peux dire maintenant que j'ai confiance et que j'ai la conviction que vous obtiendrez un grand développement dans l'avenir. Comme un fils doit quitter son père pour mener sa propre vie, de même la mission engendrée en Europe par maître Deshimaru est maintenant un fils qui doit grandir seul ; et considérez simplement Eihei-ji comme un père affectueux pour son enfant. L'esprit du Zen n'est pas une exclusivité du Japon. J'ai compris qu'il recouvre le monde entier ! »

La fin des dojos ?

Une lettre est écrite par des réfractaires proches de Sensei, stipulant que le mouvement refuse de reconnaître maître Warita comme successeur et le soupçonne tout simplement de voler les disciples de maître Deshimaru. Certains ont honte de cette attitude, de cette méfiance envers cet homme qui tend la main. Par la suite, après beaucoup de discussions, de conflits et d'exclusions, un noyau de responsables finit par se former. Par nécessité, ils abandonnent le système vertical du maître. Michel, qui fait partie des personnes désignées, est déjà retourné depuis six mois en Suisse pour diriger sa sangha. La secrétaire Janine Monnot estime qu'elle est trop âgée et refuse de prendre de plus amples responsabilités. Les sept personnes désignées par Sensei essaient d'organiser un collectif qui fonctionne pendant quelque temps. En 1983, au premier

camp d'hiver après la mort de Sensei, Étienne Zeisler donne les premières ordinations de moines, de nonnes et de bodhisattvas : « Cette transmission, c'est *juki* (prévision de la réalisation de l'éveil), ma certitude d'être moi-même bouddha. » Une nouvelle sangha se crée. Patrick Ricaud se rappelle cette époque : « Après la mort de Sensei, j'ai cherché partout afin de savoir s'il n'avait pas laissé un message. Finalement je suis tombé sur un kusen, et j'ai réalisé à ce moment-là que pendant quinze ans, Sensei n'avait rien fait d'autre que nous répéter systématiquement la même chose : *mushotoku*, *hishiryô*, *shikantaza*. Je sais qu'aujourd'hui on entend des choses comme : "*Mushotoku*, c'est bon pour les débutants." Mais le vrai Zen, la racine, la base, c'est *mushotoku*, *hishiryô*, *shikantaza* ! C'est penser sans penser, une pratique sans objet. »

Entre-temps, de nombreux dojos se séparent de l'AZI ; malheureusement, pour la plupart, après quelques mois, voire une année de fonctionnement, ils disparaissent. Le grand *gyôji*, l'effort continu dans le travail, transmis par Sensei s'effondre. Berlin se sépare du reste des dojos d'Allemagne ; le Zen dans ce pays se scinde en deux, puis en trois. La Belgique fonde l'AZB, le nouveau dojo de Madrid se sépare de l'association. Le collège de l'AZI ne peut élire un successeur. Un président est nommé, mais n'a pas autorité en tant que maître supervisant l'ensemble. Une poignée de disciples se rendent à La Gendronnière pour réciter un *Hannya Shingyô* mais se sentent comme des intrus. Pendant ce qui semble être une dislocation, les responsables de l'association essaient de créer une « alliance » avec la famille Deshimaru. L'appartement du maître commence à être vidé de son contenu. Plusieurs bennes sont transportées vers la décharge. Nombre de poésies, dessins et notes personnelles disparaissent.

En hiver 1981, quelques mois avant sa mort, Sensei avait émis le souhait d'organiser des entretiens dans le temple, réunissant des chercheurs sur le thème « Guérir l'esprit, sur le chemin de la synthèse du Zen et de la civilisation ». Le symposium est prévu du 25 juin au 1^{er} juillet 1982, avant d'être reporté au printemps 1983. Les thèmes retenus sont les suivants : « Comment encourager les

échanges entre l'Orient et l'Occident ? », « L'apport de la notion de "non-pensée" en vue d'une meilleure utilisation de la pensée », « L'apport de la pratique de la méditation à l'équilibre psychosomatique, à la santé, au contrôle de soi et à la neuropédagogie », « Le Zen et la philosophie européenne à la lumière du *Shôbôgenzô* de maître Dôgen », « Les catalyseurs d'une nouvelle civilisation », « Quelle peut être notre contribution à la paix mondiale ? » « Qu'est-ce qu'une vraie religion du point de vue de la science actuelle et de la morale universelle ? De quelle religion la science a-t-elle besoin ? »

Toute la sangha se mobilise pour faire vivre ce colloque au château de Chamarande, loué par Gérard Blitz. La conclusion de cette rencontre revient à Sensei, omniprésent dans toutes les pensées : « Nous sommes tous des demi-fous, mais par zazen nous pouvons retrouver la condition normale du corps et de l'esprit. »

En attendant, le problème de la succession est toujours en suspens, mais après quelques mois, La Gendronnière est de nouveau un temple en activité. Comme le raconte Guy Mercier : « Après le décès du maître, prendre soin de Mme Deshimaru était normal, puisque Sensei n'avait pas eu le temps de lui léguer une partie qui lui revenait. C'était une obligation morale, mais le montant du partage a été clarifié dans un jugement. C'est la raison pour laquelle on lui a versé de l'argent, tout en faisant valoir que Sensei avait acheté La Gendronnière pour les pratiquants, la sangha. C'étaient les disciples qui pratiquaient dans le temple, et donc finalement La Gendronnière était la propriété de l'AZI. » L'association verse librement et gracieusement une forte somme à Mme Deshimaru. Michel Bovay, le comptable, estime qu'au final le château a été acheté deux fois : d'abord à la propriétaire et ensuite sous forme d'indemnités à la famille de Sensei.

Retour à La Gendronnière

Durant le camp d'été de 1983, La Gendronnière accueille une nouvelle fois de nombreux participants. Le bulletin de l'AZI relate l'événement : « Les disciples reçoivent durant l'une des sessions au

temple de La Gendronnière Hata Egyoku Zenji, supérieur du célèbre temple d'Eihei-ji. Lorsque Sensei avait appris que Hata Egyoku Zenji allait célébrer l'anniversaire des quinze années de sa mission en Europe en septembre, après les camps d'été, il en ressentait une profonde joie et fierté. C'était la reconnaissance de quinze années de labeur, dont Hata Egyoku Zenji en personne et malgré son âge venait saluer les fruits. Un portrait de Hata Egyoku Zenji était toujours placé dans la chambre de Sensei. Sensei partit dans l'autre monde avant l'arrivée de celui-ci. Pour témoigner de sa grande estime, après une visite au Vatican et une rencontre avec Jean-Paul II, Hata Egyoku Zenji vient visiter La Gendronnière pour rendre hommage à maître Deshimaru. Il déclare qu'il a pleinement confiance en la mission de Sensei en Occident et en l'avenir de l'œuvre entreprise et en ceux qui l'assument. À cette occasion, il certifie les principaux disciples et confirme qu'il leur revient aujourd'hui de continuer cette mission. »

Hata Egyoku Zenji dit en substance : « Je certifie la transmission car je vois ce que Deshimaru a fait ici. C'est comme à Eihei-ji. Vous êtes des grands, vous pouvez continuer. » Toutes les décisions concernant le fonctionnement de l'AZI deviennent collégiales et la plupart du temps soumises à un vote. Après le camp d'été, les principaux responsables de l'AZI demeurent dans un no man's land institutionnel jusqu'en 1984, date à laquelle trois d'entre eux (Roland Rech, Stéphane Thibaut et Étienne Zeisler, élus par un vote) décident finalement de recevoir la transmission des mains du maître Niwa Zenji, vice-abbé du temple d'Eihei-ji.

En 1985, deux ans après la visite de Hata Egyoku Zenji à La Gendronnière, son successeur Niwa Zenji remet le shihô à ces trois disciples. Auparavant, c'est à Tokei-in que Stéphane a reçu officiellement le titre de shuso. Tokei-in est un temple très beau et très paisible, situé dans les montagnes de Shizuoka au milieu des forêts et des plantations de thé. Stéphane et ses disciples y ont été chaleureusement accueillis. La cérémonie a été très belle et très simple, entièrement improvisée. Niwa Zenji a dit à Stéphane : « Vous avez une très belle posture et une voix très forte. Sans aucun doute, c'est l'esprit de maître Deshimaru qui se manifeste à travers vous.

J'aimerais faire de vous mon premier disciple, mais malheureusement nous n'avons pas le temps. Je vous remercie en tout cas d'être venu de si loin. Le Zen a été transmis du mont Sumeru au mont Susan et du mont Susan au mont Eihei. Il est transmis à la France. Quand vous recevrez le shihô, vous pourrez tout abandonner et avoir un esprit complètement doux et humble. »

Niwa Zenji annonce aux disciples que lorsque certains moines japonais ont fait des objections à sa venue à La Gendronnière, il a tranché leurs doutes par ces mots : « J'ai confiance dans le fait que le vrai Zen a été transmis en Europe par maître Deshimaru et je veux remettre le shihô à ses disciples, pour aider cette fleur merveilleuse à se développer. »

Les disciples sont tous impressionnés par Niwa Zenji, ce vieux maître aux longs sourcils blancs qui regarde chacun profondément. Durant les trois premières sessions de La Gendronnière, les principaux membres de la sangha cousent un kesa noir à vingt-cinq bandes qui lui sera offert lors de son départ. Présent à tous les zazen, Niwa Zenji dit dans un kusen : « Beaucoup d'entre vous ont reçu *tokudo**, l'ordination de moine de Deshimaru Rôshi, et vous êtes là tous ensemble, ce matin, assis dans ce dojo. Votre pratique est très forte, constante, et cette pratique, ce zazen, cette assise est exactement comme Deshimaru Rôshi, c'est pourquoi je fais *gasshō* et *sampai* devant toutes ces postures qui sont autant de variétés de Deshimaru Rôshi. Ce fut Kôdô Sawaki Zenji sama qui donna *tokudo* à Taisen Deshimaru Zenji sama. Ensuite, l'abbé de Daihon Zan Eihei-ji, le soixante-quinzième Zenji sama, Yamada Reirin, devint officiellement et formellement son maître. Ces deux grands patriarches sont de très grands personnages au Japon, même aujourd'hui. Ma relation avec Taisen Deshimaru date de l'époque où, travaillant dur à faire ce dojo zen en France, il vint à la branche du temple d'Eihei-ji à Tokyo, Eihei-ji Betsuin. »

La mise en place du shihô

Ainsi, la cérémonie de la remise du *shihô*, loin d'être une formalité, est un événement capital qui permet la transmission du

dharma en Europe. C'est toute la sangha et le temple de La Gendronnière, fondé par Sensei, qui se trouvent ainsi consacrés par le responsable du plus important temple Zen Sôtô. Niwa Rôshi accorde un entretien à *La Nouvelle République du Centre* : « Le Zen peut-il aider la civilisation, particulièrement en Europe ?

– Le monde a de nombreux problèmes. La meilleure façon de l'améliorer, c'est de pratiquer zazen, c'est le meilleur chemin. Par la pratique, notre esprit devient plus souple, plus honnête. Si chacun fait zazen, ce pouvoir peut recréer un monde plus harmonieux. Maintenant, lorsque je vois dans ce pays tous ces personnes pratiquer zazen, je réalise qu'ils sont dans leurs postures exactement comme Deshimaru Rôshi leur a enseigné : clairs, sincères, l'esprit aigu et très fervent. Les personnes qui sont ici à La Gendronnière suivent tout à fait la Voie que leur maître pratiquait lui-même. Ils sont exactement comme lui. Bien sûr, les caractéristiques nationales sont différentes, mais je comprends, et je suis étonné. Je ressens un très grand respect. Je me demandais où vous trouviez l'énergie pour faire tout ce que vous entreprenez. Mais comme disait Deshimaru Rôshi, ce pouvoir vient de zazen. Toutes les personnes qui pratiquent ici sont remplies d'énergie, et certainement dans le futur, beaucoup de grandes valeurs émergeront de cette sangha et travailleront au futur de l'Europe. C'est pourquoi zazen est réellement merveilleux. Je ne peux pas décrire à quel point zazen est bon. Maître Dôgen nous dit : "Si le vrai bouddhisme se répand dans ce pays, tous les bouddhas des trois mondes viendront l'aider." C'est pourquoi, ce pays connaît la paix et à son tour favorise zazen. C'est cela, la mission de maître Deshimaru. »

Grâce à ces ordinations et reconnaissances, la confiance s'installe peu à peu dans les dojos de Paris, de province et de l'étranger. De grandes sesshin régionales regroupant jusqu'à deux cents personnes voient le jour. Les sangha étrangères, Suède, Espagne, Suisse, Allemagne, Canada, reviennent pratiquer à La Gendronnière, qui devient le centre européen rassemblant tous les disciples et leurs godo (enseignants) respectifs. Le taux de participation est en constante progression. Tout le long des différents camps d'été, on peut ressentir l'ambiance de l'époque où Sensei

dirigeait. Les nouveaux godo enseignent le Zen à travers toute l'Europe et ouvrent des dojos en Grande-Bretagne, en Colombie, en Argentine, à la Réunion. Les anciens dojos créent des groupes satellites autour d'eux, à Séville, à Strasbourg....

Les responsables de l'AZI décident de chercher un temple dans l'agglomération parisienne. Il est d'abord installé au centre international du 17, rue des Cinq-Diamants le 3 mai 1984. Par la suite, de 1991 à 1996, c'est le dojo du 17, rue Keller qui prendra la relève, avant que soit adopté en 1996 le 175, rue de Tolbiac. L'inauguration a lieu le 24 mars 1997 en présence de Jacques Toubon, alors maire du 13^e arrondissement et ministre de la Justice.

Certains Japonais qui vivent sur le territoire français et découvrent la pratique sont particulièrement impressionnés par l'approche européenne du Zen, comme en témoigne Maya Higuchi : « J'ai pratiqué le Zen au dojo de Paris. Malika et Katia, qui avaient le même âge que moi, me guidèrent. Elles m'enseignèrent la façon de faire les salutations, gasshō, l'utilisation du zafu, la façon de s'asseoir, jambes croisées. Leur comportement simple et actif était agréable à observer. Puis, elles me donnèrent une carte avec un texte en caractères latins mais qui ne ressemblait ni à du français ni à du japonais. Comme j'avais du mal à le déchiffrer, elles m'expliquèrent que c'était l'*Hannya Shingyō* et elles le chantèrent. Je manquais de calme et avais presque honte, parce que deux Françaises réalisaient un côté japonais qui m'échappait. »

Les disciples essaient

Un des proches du maître, Étienne Zeisler, fait presque l'unanimité. Sensei, qui le considérait comme son fils spirituel (« *Étienne is my son* », disait-il), aurait certainement accepté qu'il prenne la suite du maître : il a l'expérience et possède un certain charisme. Mais lui désire être avant tout « profondément moine ». Aux éditions de l'AZI sort un livre de ses différents enseignements : *Le Chant de l'illumination silencieuse*. En juin 1990, atteint d'un cancer, Étienne s'éteint brutalement. De nouveau, la tristesse étreint la sangha ; ainsi est *mujo*, l'impermanence... Stéphane Thibaut ne

désire pas continuer à enseigner dans des conditions qui ne lui conviennent pas et décide de quitter l'AZI d'un commun accord avec ses condisciples. Il quitte Paris pour Rennes et organise sa propre sangha en emmenant avec lui environ un tiers des pratiquants. Aujourd'hui, il possède un temple, Yujo Nyusanji, situé dans le sud de la France. Son charisme ainsi qu'une certaine originalité attirent à lui nombre de disciples.

Après cet épisode, il ne reste qu'un disciple détenteur du shihô faisant partie de l'AZI, Roland Rech. Mais personne n'est prêt à admettre qu'un condisciple unique prenne la relève du maître. Plus tard, après un long mûrissement, le bureau sera composé principalement de plusieurs anciens disciples de Sensei qui enseigneront l'été à La Gendronnière : Michel Bovay, Olivier Wang-Genh, Philippe Coupey, et Roland Rech. Sous la présidence de Roland, puis de Michel, tout fonctionne normalement et sans heurt. L'harmonie tant réclamée par Sensei semble s'établir naturellement. Roland écrit des livres et représente le Zen de Sensei à travers les médias. Il connaît un franc succès, et de très nombreux disciples le rejoignent. À l'époque de sa présidence, Roland s'exprimait comme suit dans le bulletin de l'AZI : « Le zazen que nous pratiquons est l'enseignement absolu du Bouddha, Bodhidharma, Dôgen, Kôdô Sawaki et maître Deshimaru. Il n'est pas une étape sur la Voie, il est la Voie elle-même. L'enseignement de maître Deshimaru n'était pas seulement une introduction à la pratique du Zen en Europe, quelque chose qui aurait besoin d'être perfectionné, mais le dharma absolu du Bouddha parfait tel qu'il est, comme l'est zazen. Même si maître Deshimaru n'a pas remis le shihô, seuls les imbéciles (et ceux qui doutent de son enseignement) peuvent affirmer que sa lignée s'est éteinte. La dimension de transmission de maître à disciple sur laquelle insistait tant Sensei ne peut être séparée de notre pratique quotidienne de zazen, du gyôji, par laquelle nous donnons vie à Bouddha et à Sensei. Ne l'oublions pas. Celui qui retranche le nom de maître Deshimaru du ketsumyaku qu'il remet lors des ordinations et le remplace par celui de Narita Rôshi peut-il se prétendre disciple de Sensei ? Il peut certes utiliser l'enseignement de maître Deshimaru, mais non le transmettre alors qu'il supprime son nom de

la lignée des maîtres de la transmission. Les disciples de Sensei qui ont reçu le shihô de Niwa Rôshi feront, comme le fit Sensei, se rejoindre les deux lignées : celle de la transmission de l'enseignement et celle du shihô historique. Sur les ketsumyaku remis par Sensei se rejoignaient à travers lui la lignée de Kôdô Sawaki et celle de Yamada Reirin. Sur ceux remis par Étienne, Stéphane et Roland se rejoignent la lignée de Kôdô Sawaki-Taisen Deshimaru d'un côté et celle de Zuigaku Rempo Niwa Rôshi de l'autre. Ainsi, au lieu de diviser, nous rassemblerons tous ceux qui ont une foi profonde dans l'enseignement de maître Deshimaru. Lorsque la foi est faible, le formalisme prend le dessus. Ainsi, certains vont chercher au Japon tout ce que Sensei avait rejeté en venant en Europe apporter l'essence du Zen : la pratique de zazen. En tant qu'expression de la sangha créée par maître Deshimaru, l'Association zen internationale n'est ni une nouvelle Église ni une secte japonaise. Comme le disait Sensei, la vraie religion doit rendre les gens heureux et libres. »

Arnaud Desjardins, l'ami de Sensei, résume avec d'autres mots ce qu'exprime Roland Rech. Il rédige un article pour la presse où il s'exprime comme suit : « Maître Deshimaru connaît le Zen parce qu'il est le Zen. Sensei est un guide qui va au but sans détour, qui distingue toujours ce qui est essentiel et ce qui est, comme il le dit, du formalisme. Chaque jour me confirme ce que j'ai écrit dans ma préface de son livre : "Il est le représentant qualifié d'une tradition établie. Il ne faut à aucun prix que son enseignement se trouve dénaturé sous prétexte de l'adapter, mais reçu dans son attachement traditionnel orthodoxe." »

Suite à l'implantation du Zen en Europe par Sensei, nombre d'anciens travaillent en corrélation avec le milieu religieux ou culturel. Ainsi, Marc de Smedt est co-responsable de la collection « Spiritualités vivantes » chez Albin Michel et du magazine *Nouvelles Clés* ; Vincent Bardet dirigera la collection « Points sagesse » au Seuil ; Pierre Crépon crée les éditions Sully, qui édite les grands classiques du bouddhisme ; Luc Boussard fonde les éditions Les Deux Versants ; Olivier Wang-Genh ouvre un temple zen à Weiterswiller en Alsace, Kosan Ryumon-ji ; un autre temple,

Kanshoji, voit le jour dans le Périgord, dirigé par Jean-Pierre Faure, ancien responsable de La Gendronnière ; Jacques Brosse, écrivain et naturaliste, crée sa propre sangha.

Dernier regard

Après avoir passé une partie de sa vie à éduquer ses disciples et à les placer face à eux-mêmes et à leurs responsabilités, Sensei peut enfin se reposer à l'ombre des grands pins. Le travail est accompli : cent dojos sont créés en Europe, en Afrique du Nord et au Canada. D'après les registres du temple, plus de cinq cents moines et nonnes ont été ordonnés par le maître et plus de vingt mille personnes ont un jour pratiqué à ses côtés. Aujourd'hui, l'Association zen internationale comporte plusieurs milliers d'adhérents et regroupe deux cent cinquante lieux de pratique dont huit temples, neuf centres zen, cinquante-huit dojos et cent soixante-dix groupes de zazen, plus des correspondants. Un disciple de Sensei avait rencontré un moine japonais qui lui avait dit qu'il aurait pu être son maître, car il avait pensé se rendre en Europe six mois avant la venue de Sensei. « Vous n'auriez pas réussi à implanter le Zen en Europe !

– Ah, et pourquoi ?

– Vous n'auriez jamais eu l'énergie de Sensei... »

Durant toute sa mission en Europe, le maître n'avait cessé de répéter le mot « ensemble ». Les derniers kusen du maître avaient changé : il quittait les sentiers de l'éducation pour se consacrer au thème de l'harmonie qui lui tenait tant à cœur, comme à celui de l'entente entre les disciples à l'intérieur de la sangha et en dehors de celle-ci. Le mot sanscrit *dharma* signifie « voie, norme fondamentale, création d'harmonie, réalisation de toutes choses ». Sensei employait des expressions d'une rare modestie et exprimait sa sensibilité à travers la nature. Sa personnalité se révélait à travers une douceur, une délicatesse, une modestie, une sérénité, très éloignées du Zen « samouraï » qu'il déployait parfois pour la formation de ses disciples les plus réfractaires. Sa mission terminée, il se faisait également plus rare, plus absent, et restait en compagnie

de ses proches. On pouvait ressentir l'homme du *Shôdôka* de Yôka Daishi qui a quitté sa maison, définitivement.

« Ami, ne voyez-vous pas ?
Cet homme tranquille a cessé d'étudier
et vit sans effort
il n'écarte pas les illusions et ne cherche plus la vérité
la nature réelle de notre ignorance n'est autre
que notre nature de bouddha
notre corps vide et illusoire est le corps de loi
quand on s'éveille au corps de loi, il n'y a plus rien
notre nature propre originelle est le pur Bouddha
les nuages des cinq agrégats flottent çà et là, en vain
les bulles des trois poissons montent
et crèvent, vides. »

Avant de partir, Sensei avait écrit cette longue lettre à ses disciples :

« Mes très chers amis,
Il faut faire de notre mieux et en fin de compte s'abandonner à la Providence. Finalement, l'être humain doit laisser à d'autres pouvoirs sa propre destinée. Il faut faire le plus d'efforts possibles ici et maintenant. Et à la fin je m'abandonne à vous, Dieu, Bouddha, Brahman, Allah, que je ne peux voir et ne sais qui vous êtes. Quoi qu'il en soit, je devrai me remettre à quelqu'un. Je n'ai pas besoin de connaître votre nom, car le nom crée des catégories. Nous devons être au-delà de Dieu ou Bouddha. De toute manière quelqu'un nous a créés et comprend notre pouvoir limité ainsi que notre impuissance face à lui. Cependant, Il donne beaucoup de choses à l'homme, mais Il n'a pas pu jusqu'aujourd'hui épargner ses malheurs. Nous devons avoir une pratique sainte, toucher l'esprit avec l'esprit. S'il vous plaît, retournez à la fontaine de la vie, la source de notre esprit. S'harmoniser avec le cosmos, s'extasier devant la beauté, c'est très bien, de même que l'esprit qui danse avec l'esprit. Mais nous devons faire une fusion de la vie et de la mort. L'eau de la rivière est calme et douce. De multiples étoiles emplissent le cosmos. Nous sommes très peu de chose mais nous sommes les enfants du Soleil et de la Terre, les petits-enfants de la nature. Qui ou quoi nous a-t-il donné des yeux ? Et pourquoi, dans ces petits yeux, le cosmos se reflète-t-il ? La nature n'a pas d'yeux. Mais pourquoi a-t-elle créé l'homme ? De nombreux animaux ? Les oiseaux ? Les arbres ? De magnifiques fleurs ? Je suis extraordinairement surpris de ce merveilleux pouvoir. Aussi, je veux entendre ce discours :

Je suis un aveugle

mais mes oreilles entendent de multiples sons, la musique rythmique du cosmos.
Bien que la nature ne soit pas dotée d'oreilles, l'homme peut entendre et sentir la véritable beauté.

Qui lui a donné des oreilles ?

Je suis complètement ému
aussi je peux entendre ses paroles.

Je suis un aveugle

je suis un sourd

mais je ressens quelque chose qui atteint mon esprit intérieur.

Qu'est-ce ?

Est-ce l'esprit du cosmos ? L'âme du cosmos ? Ou le pouvoir cosmique fondamental ?

Est-ce Dieu, Bouddha ? Brahman ? Allah ?

Est-ce la voie de la vallée ? Celle de la rivière ? Ou de la montagne ? Est-ce la lumière de la Lune ? La beauté de la nature ?

Je ne peux comprendre qui c'est, mais ressens le monde infini, l'esprit de l'infini et le beau cosmos.

Cependant la nature n'a pas d'esprit. Qui m'a offert ce bel esprit ?

Je suis profondément impressionné. Aussi, je désire entendre son propre enseignement.

Mes très chers amis, ne voulez-vous pas travailler pour les autres ?

Je suis aveugle et sourd

mon esprit est également aveugle et sourd, et n'est plus rien.

Il est le non-esprit, la non-conscience. Toutefois, il peut accepter naturellement, inconsciemment.

Même le bel esprit infini du cosmos peut communiquer une telle beauté au cœur de mon esprit. Je suis frappé d'admiration pour ce monde infini qui représente l'harmonie entre le cosmos et nous.

Tous, mes chers amis bien-aimés, allons pratiquer une œuvre sainte.

Vous devez travailler pour les autres. Vous devez avoir une pratique sainte.

Zazen, gyôji devraient conduire à ce monde infini et éternel qui est l'harmonie entre notre esprit et le cosmos.

Nous devons un profond respect à son pouvoir infini qui offre beaucoup de choses. Il faut remercier ce pouvoir éternel qui peut nous secourir dans notre impuissance.

Mes chers amis bien-aimés, je vous souhaite santé, force et bonheur, spécialement bonheur spirituel.

Je vous souhaite avoir de la compassion envers autrui et vis-à-vis de votre mauvais karma.

N'ayez pas un esprit mesquin et obséquieux.

S'il vous plaît, allègrement, brillamment, soyez ouverts aux cieux

S'il vous plaît, respectez les autres et ne les rejetez pas.

Harmonisons-nous ensemble, tous ensemble du tréfonds de l'esprit. C'est particulièrement important dans notre sangha.

Maître Dôgen a dit : "Dans notre sangha, dans ce dojo, mes chers disciples sont tous des amis éternels. Vous devez vous harmoniser ensemble comme le lait et le miel. Puis vous devez faire éclore la fleur de votre splendide individualité à travers la conscience hishiryô. Mais vous devez couper la particularité de votre karma égoïste."

Nous devons marier l'intellect et la sensibilité.

Nous devons bâtir un monde idéal au-delà du nationalisme, de tous les “-ismes”, un monde sans racisme qui soit fondé à travers une révolution de l'esprit intérieur. Nous devons éviter les révolutions violentes et fanatiques. Le désir de conquête, l'agression armée et l'invasion économique sont les pires ennemis pour la vraie paix et la liberté de l'être humain. Tel est le monde futur idéal dans lequel devrait être toute l'humanité au XXI^e siècle.
À bientôt. »

À la fin de sa vie, le maître disait à ses disciples : « Celui qui n'est pas capable d'aimer les autres du même amour que la vieille dame a pour un enfant n'a rien compris au Zen. La dimension ultime dans les profondeurs de l'être, la dimension suprême de la vie est la conscience et l'amour universels. Ils ne peuvent exister l'un sans l'autre. Vérité et amour sont une seule et même chose. »

Cet amour dont parle Sensei est naturellement une attitude gratuite et désintéressée. Elle est appelée dans certaines branches bouddhistes la « bonté fondamentale » ou le « visage originel ». La plupart des disciples sont conscients que le maître a laissé, avant de nous quitter, une transmission beaucoup plus haute que celle du shihô officiel. Sensei souhaitait attendre que ses disciples mûrissent, mais le temps a manqué pour que la certification puisse se faire en Europe. Depuis, ses plus proches sont devenus des enseignants, reconnus parfois internationalement. Certains se font appeler « révérends », « *rôshi* » ou « simples moines », comme aimait à se désigner Sensei lui-même. D'autres n'ont pas le shihô officiel, mais il ne fait aucun doute qu'ils l'ont reçu en esprit, ce qui en fait la transmission véritable, la plus essentielle. Cet esprit qui est transmis par la lignée des plus grands maîtres, depuis le Bouddha Shakyamuni en passant par Dôgen, Kôdô Sawaki et Taisen Deshimaru, nous en sommes tous issus.

Sensei serait particulièrement satisfait du travail accompli par ses proches. L'essentiel, aux yeux du maître, était de faire cohabiter tous les milieux sociaux et culturels autour de la pratique. Son vœu s'est naturellement réalisé. À ce jour, beaucoup des anciens « marginaux » sont encore assidus dans leur pratique. « Sensei a laissé quelque chose de durable dans ce groupe de personnes, constate Guy Mercier, une empreinte très profonde. » Roland Rech

précise que c'est une chance immense, pour nous en tant qu'êtres humains, d'être venus sur terre pour pratiquer la voie et faire zazen.

Dôgen écrivait :

« Dans mon vert ermitage
assis ou debout
ma seule prière
avant moi
faire passer les autres. »

Kôdô Sawaki disait : « Celui qui abandonne son ego, le rejette en se dévouant aux autres dans tous les domaines, même le plus humble, sans la moindre pensée pour lui-même, celui-là est un grand homme. Le vrai moine zen va calmement, librement, sur la terre profonde. »

Sensei ajoutait : « La vraie pureté doit être un infini, parce qu'aucune donnée finie ne peut complètement recouvrir l'infini. »

Il y a une éternelle jeunesse chez Taisen Deshimaru et Kôdô Sawaki, celle qui ne meurt pas, qui est en chacun de nous.

Lors de la remise des cendres à La Gendronnière, au-dessus de la stèle, une bannière était tendue sur laquelle était inscrit :

« Continuer zazen éternellement. »

1- Auteur de *Méditation zen et prière chrétienne*, Albin Michel, 1994.

Lexique

Amidisme : école de la Terre Pure fondée par le moine Huiyuan en 402, une branche importante du bouddhisme Mahâyâna.

Bodhisattva : personne qui se dévoue à l'éveil des autres.

Bonnô : illusion, passion négative.

Dharma : loi de l'univers, tout ce qui se réfère à la Voie et sauve de la souffrance.

Dojo : lieu consacré à la pratique.

Eihei-ji : l'un des deux principaux temples japonais de l'école Sôtô.

Fuse : don sans but.

Gasshô : salutation en joignant les mains. Symbole de l'unité homme/cosmos.

Gen mai : soupe traditionnelle de légumes et riz.

Godo : en Europe, l'enseignant ; au Japon, celui qui éduque les disciples après le maître.

Gyôji : effort continu dans le travail.

Hannya Shingyô : Sûtra de la Grande Sagesse.

Hînayâna : école du Petit Véhicule.

Hishiryô : la pensée venant du tréfonds de la non-pensée.

I shin den shin : d'esprit à esprit ou de cœur à cœur.

Kai : précepte.

Kaikyosokan : représentant de l'école Sôtô hors du Japon.

Kampai : lever son verre et le boire de manière énergique à la santé de quelqu'un.

Karma : la totalité des actions et leurs conséquences. Au-delà du bien et du mal, tout mouvement est karma.

Kesa : vêtement du moine représentant les souillures et misères du monde, habit de foi et de sagesse, symbole de la transmission du Zen.

Ketsumyaku : certificat reçu lors de l'ordination de moine ou de nonne attestant de son appartenance à une lignée de transmission qui va du Bouddha au patriarche et jusqu'au disciple.

Ki : énergie.

Kin-hin : marche méditative ou méditation en marche.

Kôan : paroles susceptibles d'amener à la compréhension, sans passer par l'intellect.

Kolomo : robe noire du moine.

Kotsu : bâton incurvé à son sommet que le maître tient à la main dans un dojo ou lors d'une sesshin.

Ku : vacuité.

Kusen : enseignement oral durant la méditation zen.

Kwatz : réponse sous forme de cri, venant du *hara* (abdomen) afin de favoriser l'éveil.

Kyôsaku : bâton d'éveil.

Kyôsakuman : personne qui donne le kyôsaku.

Mahâyâna : école du Grand Véhicule.

Mahakashyapa : l'un des six premiers disciples du Bouddha qui reçut la transmission naturelle.

Mondô : séquence de questions-réponses entre maître et disciples.

Mushin : non-esprit.

Mushotoku : sans but ni profit.

Noumène : substance ou « chose en soi » selon la terminologie kantienne, par opposition au phénomène. Il est la réalité intemporelle, indéfinissable, telle qu'elle est. Selon Husserl, on peut au mieux le percevoir, sans jamais pouvoir le décrire avec des mots ou le cerner à l'aide de concepts.

Raihai : vénération, esprit de gratitude.

Rakusu : petit kesa porté par le moine, la nonne ou le bodhisattva.

Rinzai : l'une des écoles du Zen.

Roshi : maître confirmé.

Samadhi : état de concentration complète, basé sur rien de particulier.

Sampai : suite de trois prosternations.

Samu : travail manuel.

Sangha : la communauté des pratiquants qui suit la voie du Bouddha.

Satori : forme d'éveil spirituel par la compréhension subite.

Seiza : forme d'assise sur les genoux.

Sensei : appellation respectueuse du maître, utilisée couramment dans le monde social.

Sesshin : pratique de zazen intensive.

Shakyamuni : le « Sage des Shakya », le Bouddha, fondateur de la doctrine.

Shihô : cérémonie officielle au cours de laquelle le maître confère la transmission à un disciple par un document.

Shikantaza : simple assise, « juste s'asseoir ».

Shin Jin Mei : poème sur la foi dans l'esprit de maître Sosan (mort en 606).

Shobo : fleur d'éveil, vrai dharma.

Shôbôgenzô : principale œuvre littéraire de maître Dôgen, « Le Trésor de l'œil du véritable enseignement ».

Shuso : responsable des moines.

Sôtô : école du Zen.

Sôtôshu Shûmuchô : organisme officiel du Zen Sôtô au Japon.

Sumi-e : aquarelle japonaise à l'encre de Chine.

Sûtra : texte sacré.

Teisho : enseignement oral en dehors de zazen.

Tenzo : responsable de la cuisine, cuisinier.

Tokudo : ordination de moine ou de nonne.

Zafu : coussin de méditation.

Zagu : pièce de tissu pour les prosternations ou sampai.

Zazen : *za*, assise ; *zen*, méditation.

Bibliographie

De Taisen Deshimaru

Aux éditions Albin Michel :

L'Autre Rive. Textes fondamentaux du Zen, 1988

Zen et christianisme, 1990

Zen et arts martiaux, 1991

Zen et self-control, avec Yujiro Ikemi, 1991

La Pratique du Zen, 1992

Le Trésor du Zen, de maître Dôgen, 1986, 2003

L'Esprit du Ch'an : le Shin Jin Mei, aux sources chinoises du zen,
2005

L'Anneau de la voie, 1993

Zen et vie quotidienne, 2007

Le Bol et le Bâton : 120 contes zen, réed. 2008 (1^{re} éd. : C. Rancilio,
1979)

Questions à un maître zen, 1990, 2008

Shodoka. Le chant de l'immédiat satori, de Yoka Daishi, réed. 2010
(1^{re} éd. : Retz, 1978)

*Aux éditions du Rocher, rédigés par Philippe
Coupey :*

La Voix de la vallée, 1994

Le Rugissement du lion, 1994

Chez d'autres éditeurs :

Autobiographie d'un moine zen, Robert Laffont, 1977 ; Éditions Terre du Ciel, 1995

Le Sutra de la grande sagesse, Retz, 1980

L'Anneau de la voie, Le Relié, réed. 2006

L'intégralité des kusen est publiée depuis 1984 aux éditions de l'AZI en quatorze volumes sous le titre *L'Intégrale*.

Sur Taisen Deshimaru

Marc de Smedt, *Le Rire du tigre. Dix ans avec maître Deshimaru*, Albin Michel, 1985, réed. 2005

Michel Bovay, Laurent Kaltenbach et Evelyn de Smedt, *Zen*, Albin Michel, 1993. Cet ouvrage contient de nombreuses photographies témoignant de la vie de la sangha.

Roland Rech, *Moine zen en Occident*, Albin Michel, 1994, réed. 2009

À lire également :

Kôdô Sawaki, *Le Chant de l'éveil. Le Shôdôka de Yôka Daishi commenté par un maître zen*, Albin Michel, 1999.

Pour tout renseignement sur la pratique du Zen :

AZI
175, rue de Tolbiac
75013 Paris
tél. 01 53 80 19 19

Remerciements

Ce livre est le fruit d'un travail effectué en équipe. Sans la participation de Guy Rivoallan, moine zen, il n'aurait pu se faire. Je remercie profondément Claudine Marchand pour m'avoir guidé dans les archives, Anne-Sophie Picquart ainsi que tous les intervenants de cet ouvrage.

Je remercie également les responsables de l'Association Zen internationale pour leurs témoignages et de nous avoir facilité l'accès aux archives.

DU MÊME AUTEUR

Ryokan, l'oublié du monde

Les Deux Océans, 2007

EXTRAITS DU CATALOGUE

Spiritualités vivantes

- 41. *Satori. Dix ans d'expérience avec un Maître zen*, Jacques Brosse.
- 44. *Questions à un Maître zen*, Taisen Deshimaru.
- 47. *Zen et vie quotidienne*, Taisen Deshimaru.
- 59. *Le Bol et le Bâton*, cent vingt contes zen racontés par Taisen Deshimaru.
- 64. *Mystères de la sagesse immobile*, Maître Takuan, traduits et présentés par Maryse et Masumi Shibata.
- 90. *Nuages fous*, Ikkyû, traduit et commenté par Maryse et Masumi Shibata.
- 108. *Sermons sur le zen. Réflexions sur la Terre Pure*, traduits et présentés par Maryse et Masumi Shibata.
- 119. *Zen et samouraï*, Suzuki Shôsan, traduit et présenté par Maryse et Masumi Shibata.
- 131. *La Vision profonde. De la pleine conscience à la contemplation intérieure*, Thich Nhat Hanh.
- 139. *La Respiration essentielle* suivi de *Notre Rendez-vous avec la vie*, Thich Nhat Hanh.
- 143. *L'Enfant de pierre et autres contes bouddhistes*, Thich Nhat Hanh.
- 151. *Le Silence foudroyant. Le Sutra de la Maîtrise du Serpent* suivi du *Sutra du Diamant*, Thich Nhat Hanh.
- 155. *La Saveur du zen. Poèmes et sermons d'Ikkyû et de ses disciples*, traduits et présentés par Maryse et Masumi Shibata.
- 159. *Polir la lune et labourer les nuages*, Maître Dôgen, anthologie présentée par Jacques Brosse.
- 160. *L'Éveil subit*, Houei-Hai, suivi de *Dialogues du Tch'an*, traduits et présentés par Maryse et Masumi Shibata.
- 163. *Zen et Occident*, Jacques Brosse.
- 166. *Transformation et guérison. Le Sûtra des Quatre Établissements de l'attention*, Thich Nhat Hanh.
- 167. *La Lumière du Satori selon l'enseignement de Taisen Deshimaru*, Evelyn de Smedt.
- 172. *L'Esprit du Ch'an. Aux sources chinoises du zen*, Taisen Deshimaru.

174. *Le Recueil de la falaise verte. Kôans et poésies du zen*, traduits et présentés par Maryse et Masumi Shibata.
182. *Les Maîtres zen*, Jacques Brosse.
184. *La rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, Frédéric Lenoir.
202. *Essais sur le bouddhisme zen*, Daisetz Teitaro Suzuki.
203. *Le Trésor du zen* suivi de *L'Autre rive*, textes de Maître Dôgen commentés par Taisen Deshimaru.
213. *Enseignements sur l'amour*, Thich Nhat Hanh.
220. *Cent Kôans zen*, commentés par Nyogen Senzaki.
234. *Changer l'avenir*, Thich Nhat Hanh.
237. *Nâgârjuna et la doctrine de la vacuité*, Jean-Marc Vivenza.
240. *Maître Dôgen*, Jacques Brosse.
245. *Le Cercle infini. Méditations sur le Sûtra du Cœur*, Bernie Glassman.
247. *Shodoka*, Yoka Daishi, traduit et présenté par Taisen Deshimaru.
252. *Bashô, maître de haïku*, Hervé Collet et Cheng Wing fun.

Espaces libres

27. *Le Zen et la Bible*, Kalichi Kadowaki.
41. *Le Zen en chair et en os*, Paul Reys.
57. *Les Chemins du zen*, Daisetz Teitaro Suzuki.
112. *L'Art du kôan zen*, Taïkan Jyôji (inédit).
124. *Aux sources du zen*, Albert Low.
131. *L'Esprit des arts martiaux*, André Cognard.
208. *Moine zen en Occident*, Roland Rech. Entretiens avec Romana et Bruno Solt.

Albin Michel Spiritualités / Grand format

- Maître Dôgen. Moine zen, philosophe et poète*, Jacques Brosse.
- Pratique du zen vivant. L'enseignement de l'éveil silencieux*, Jacques Brosse.
- Pourquoi naissons-nous ?*, Jacques Brosse.
- 365 Haïkus. Instants d'éternité*, Hervé Collet et Cheng Wing fun.
- L'Art de la paix. Un maître zen engagé dans le monde d'aujourd'hui*, Bernie Glassman.
- Comment accommoder sa vie à la manière zen, selon les Instructions de Maître Dôgen*, Bernie Glassman.
- Joyaux et Fleurs du Nô. Sept traités secrets de Zeami et de Zenchiku*, Armen Godel.
- Le Grand Livre du bouddhisme*, Alain Grosrey.
- L'Expérience du zen*, Thomas Hoover.
- Shôninki, L'authentique manuel des ninja*, Natori Masazumi.
- Mystique et Zen* suivi du *Journal d'Asie*, Thomas Merton.

Vers le Vide, Saigyô, poèmes commentés et traduits par Abdelwahab Meddeb et Hiromi Tsukui.

Le Zen autrement, Stephan Schuhmacher.

Derniers Écrits au bord du vide, D. T. Suzuki

Rien qu'un sac de peau, le zen et l'art de Hakuin, Kazuaki Tanahashi.

La Paix en soi, la paix en marche, Thich Nhat Hanh.

Beau Livre

L'Univers du Zen. Histoire, spiritualité, civilisation, de Jacques Brosse.

Zen, Laurent Kaltenbach, Michel Bovay et Evelyn de Smedt.

Carnets de sagesse

Paroles zen, Marc de Smedt et Taisen Deshimaru.

Les Carnets du calligraphe

Poèmes zen de Maître Dôgen, traduits et présentés par Jacques Brosse, calligraphies de Hachiro Kanno.

Le Sabre et le Pinceau. Poèmes anciens du Japon, de Maître Akeji.